N° 599 34e Année. Tome CLXIV 1er Juin 1923

MERCVRE



DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Reproduction et traduction interdites

—

PRIX DU NUMÉRO

France** .... **3 fr. 50** | **Étranger** .... **4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres de Henri de Régnier

III

LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS

1 vol. in-8 écu sur beau papier. — Prix........................ **15 fr.**

Il a été tiré :

39 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à...... **40 fr.**
275 exemplaires sur papier pur fil, numérotés à la presse de 40 à 314, à...... **25 fr.**

Œuvres complètes
de
Villiers de l'Isle-Adam

IV

AXËL

1 vol. in-8 écu sur beau papier. — Prix........................ **15 fr.**

Il a été tiré :

59 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à...... **40 fr.**
550 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 60 à 609, à.................. **25 fr.**

(Les œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam formeront 9 volumes)

LÉON BLOY

Le Mendiant ingrat

Journal de l'Auteur, 1892-1895

2 vol. in-16 à 6 fr. 50 l'un........................ **13 fr.**

Il a été tiré :

110 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 1 à 110, à 15 fr. l'un ...... **30 fr.**

ROBERT D'HUMIÈRES

Théâtre

I

PIÈCES MODERNES

CŒUR. — LES AILES CLOSES. — COMME DES DIEUX.

1 vol. in-8 écu. Prix........................ **15 fr.**

Il a été tiré :

35 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 35, à...... **40 fr.**
100 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 36 à 135, à.................. **25 fr.**

BULLETIN FINANCIER

faut bien reconnaître que les séances incertaines et hésitantes que nous avons en ce ent incitent peu la clientèle à sortir de son apathie, aussi le volume des affaires ées est-il peu considérable. Paris est resté sous l'influence des marchés de Londres New-York mal disposés, mais à s'en rapporter à la brillante situation des Etats-, il paraît peu vraisemblable que nous soyons éloignés d'un revirement d'orientation aura sa répercussion chez nous où s'affirment la reprise des affaires, de la construc- des travaux d'électrification pour n'en citer que quelques-unes. D'une façon générale, hanges sont restés fermes avec des mouvements beaucoup moins désordonnés que édemment.

s rentes françaises se distinguent par une tenue remarquable, nous citerons parti-rement le 6 o/o qui a donné lieu à des achats considérables, le faisant progresser à . 35 ce qui représente environ deux points de hausse. De leur côté, les obligations rédit National ont vu leurs cours s'améliorer sensiblement, les emprunts 5 o/o 1919 20 voisinent aux environs de 475 fr. Dans le groupe des fonds étrangers, les russes s turcs sont un peu plus fermes, l'Unifié reprend à 66,75 ; les Mexicains poursui- leur récente avance, le 4 o/o 1904 cote 117,70 et le 4 o/o 1910, 129 fr.

groupe bancaire obéissant à l'ambiance fut moins soutenu et les derniers cours crivent en régression de quelques points dans la pluralité des cas : Comptoir compte 967 ; Crédit Lyonnais 1555 ; B. N. C. 610 ; Société Générale sans variation . En banques étrangères, il convient de noter la reprise de la Banque du Mexique parallèlement à celle des fonds de ce pays.

s grands chemins de fer sont calmes, nos principaux charbonnages fermes bien sans beaucoup d'activité. Quelques offres en valeurs sucrières ramènent la Say à et les Sucreries d'Egypte à 1045. Faiblesse des valeurs de navigation et des cupri- : Rio 2481 ; Boléo 553. Malfidano recule à 371 ce qui semble excessif au moment société se trouve en mesure de reprendre le service de ses dividendes.

cellente tenue des valeurs d'Eaux et d'Electricité, notamment de l'Indo-Chinoise à ; d'Eaux et électricité d'Indo-Chine à 1800 également, des forces motrices du Haut- à 714. L'action compagnie d'éclairage par le gaz Lebon est recherchée à 375 contre t l'on peut envisager des cours bien supérieurs.

x valeurs diverses, ce sont principalement celles d'alimentation qui ont le plus ressé : Brasseries Quilmès 3150 ; établissements Debray 1565 ; Damoy 934. Par rs, on cote 1540 l'Agence Havas, 1370 Poliet et Chausson, 299 la Cie Gle Indus- e.

marché en Banque, les industrielles russes donnent lieu à quelques demandes : u 2145 ; Lianosoff 357. Valeurs de pétrole très irrégulières : reprise de la Royal h à 23.350, recul de la Mexican Eagle à 112,50. Bonne tenue des valeurs de phos- s et produits chimiques : Phosphates tunisiens 832 ex-coupons. Sud-Africaines s ainsi que les caoutchoutières. La De Beers revient en dessous de 1000 fr. Rand s 185,50.

LE MASQUE D'OR.

L'EMPRUNT ROUMAIN

Banque nationale de crédit et la Banque de l'Union parisienne placent actuellement nsi que nous l'avons annoncé — des obligations de l'Emprunt roumain de consoli- n 4 o/o.

obligations sont au nominal de 10 livres sterling. Le prix de placement est fixé rancs par livre sterling, soit 300 francs par obligation. Elles rapportent annuelle- 8 shillings nets d'impôts roumains, ce qui représente 28 francs au cours de la sterling à 70 francs.

taux de placement ressort ainsi à 9 fr. 33 brut et, sous déduction de l'impôt fran- environ 8 1/4 o/o nets.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»



Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.

NU ANTIQUE ET NU MODERNE [1]

LE « BIGOTISME » DU NU

—

S'il est un lieu commun, un axiome que critiques et chroniqueurs se plaisent à proclamer, c'est bien que « le nu est chaste » et que seuls les esprits hypocrites ou corrompus s'offensent de sa représentation. Et dans un geste de défi, qui doit mettre en déroute les préjugés excessifs et les mœurs trop timides, on en réfère à telles œuvres fameuses dont l'énumération impressionne.

L'antique est nu... Donc chaste. C'est le déshabillé, le retroussé qui est grivois... Les *Corès* et les *Nikès* ioniennes du VI[e] et du V[e] siècles, aux seins fleuris, aux hanches en amphore, aux jambes graciles et fuselées sont nues... Les Lapithes étaient nus que combattaient les centaures d'Olympie. Tous ces guerriers de marbre pentélique étaient nus comme Apollon l'archer divin. Les cavaliers nerveux de la Frise sublime sont nus... Nus, tous les protagonistes de ces belles histoires divines ou héroïques, — et qui caracolaient ou marchaient dans la lumière limpide sous le ciel indigo de la jeune Hellade.

Seuls, les esprits timorés ou mal faits s'indignent contre la pureté du Nu... Le nu est chaste... Ce qui est obscène, c'est le laid.

Ainsi s'exprimait M. Louis Vauxcelles, le plus diligent

(1) Pour éviter des renvois fastidieux, disons une fois pour toutes que pour cette étude nous avons consulté avec fruit, notamment : *Le Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, de Daremberg et Saglio; *l'Histoire de l'Art*, de Peraot et Chipiez ; *les Monuments*, de Piot et Rayet; *le Répertoire de la Statuaire antique*, de Salomon Reinach; *l'Histoire de la Sculpture antique*, de Collignon, etc...

de nos critiques d'art et l'un des plus combatifs, dans sa préface, *Réflexions touchant la chasteté du nu,* écrite pour la première exposition des « Peintres et Sculpteurs du nu », en 1911, préface reproduite textuellement en 1913 pour la seconde exposition du même groupe d'artistes, et reprise, neuf ans plus tard, dans l'« Amour de l'Art » de mars 1922,à propos d'une exposition du «Nu féminin ». Il s'agit donc là d'un texte confirmé, définitif. Rien que de normal s'il ne souleva aucune discussion, car il ne vaut pas que pour son auteur : il énonce une opinion courante dans les milieux d'artistes et d'écrivains et M. L. Vauxcelles n'a fait que l'inscrire dans une forme lapidaire comme un défi.

L'affirmation est si nette, si absolue même, corroborée d'exemples si fameux qu'elle appelle la certitude la plus tranquille. De surcroît, ses défenseurs y voient un signe de largeur d'esprit : comment n'y pas souscrire ? Pourtant, il convient de l'examiner de près, sans arrière-pensée d'aucune sorte, morale ou esthétique. Cet examen mènera à des dissociations d'idées curieuses et sans doute inattendues pour beaucoup.

Dans son ensemble, l'opinion se soutient. Les propositions se suivent sans laisser le temps de la réplique,avec une sorte d'allégresse victorieuse qui ignore le doute; mais elles forment plutôt une argumentation de combat qu'une vue exacte des choses. Tout de même, sous le prétexte de purger l'admiration artistique d'un préjugé de morale, rien n'autorise à bousculer les règles du raisonnement. Il n'y a pas lieu d'insister sur la logique téméraire d'une telle proposition : « L'antique est nu. Donc chaste », formulée à priori, ou de cette autre : « Le nu est chaste. » C'est là dogmatiser et non prouver. Beaucoup d'antiques ne sont pas nus, et il tombe sous le sens que des nus ne sont pas chastes et que pour cela même ils excitent la curiosité de beaucoup de personnes.

Ces axiomes, ces pétitions de principe habituelles aux

manifestes, favorisent la polémique. Celles-ci résonnent comme une bravade à la pudibonderie, qu'on ne ridiculisera jamais trop. Mais, identifier l'obscène et le laid suppose, d'autre part, un bouleversement non encore admis du sens des mots. Pourquoi ne pas reconnaître qu'il est, en art comme en littérature, des chefs-d'œuvre licencieux, que c'est tant pis pour la décence, et que rien n'impose, pour combattre le préjugé d'une bigoterie morale, d'instituer un autre préjugé dévotieux de la chasteté là où elle n'a que faire. La chasteté du nu est une question, l'obscénité de la laideur en est une autre ; érigées en dogme, elles ne choquent pas moins l'esprit et le goût que la vérité.

D'autre part, il importe que n'en imposent pas les exemples choisis, dont le prestige peut embarrasser, mais qui appellent, dans plusieurs cas, des rectifications catégoriques. Ainsi, il est excessif d'écrire : « Les cavaliers de la frise divine sont nus... Phidias eût-il pu les concevoir autres », puisque les cavaliers nus, en réalité, sont bien moins nombreux que ceux habillés et qu'au surplus le plus grand nombre des personnages de la décoration du Parthénon sont vêtus. Pour les Corès et les Nikès, dans la grande statuaire, on en chercherait longtemps de nues. Des Amazones très peu sont nues ; certaines (temple de Phigalie par exemple) par le désordre de leur vêtement ressortiraient plutôt à la catégorie du retroussé et du déshabillé que vitupère M. L. Vauxcelles, mais que l'art grec fournirait abondamment. Quant à «l'archer divin », on le trouve tour à tour nu et drapé, même au ve siècle (Apollon Musagète de Scopas).

Si l'on énumère ainsi, au hasard et de bonne foi, des exemples contestables, ce n'est pas pour soutenir une opinion passée à l'état de truisme, mais dont la revision s'impose ; de cette opinion, au contraire, comme les corollaires d'un théorème, découlent ces exemples, avec plus de logique que de vérité ; et comme elle a pour elle une

autorité, une complicité séculaires, elle emporte l'adhésion.

§

Diverses raisons expliquent la réduction de l'antique au nu. La principale est évidemment que les Grecs, les premiers dans l'histoire de l'art, ont donné une place très importante au nu et qu'ils ont créé les plus beaux types et les plus rationnels à la fois, ce qui conduisit les artistes ultérieurs à les consulter fréquemment.

Proscrit au moyen âge, le nu révéla sa splendeur aux artistes de la Renaissance après la découverte d'antiques qui incitèrent les artistes du temps à étudier et représenter le corps humain. Leur hardiesse reçut une aide propice de l'humanisme qui lui valut, jusqu'auprès de certains papes, la bienveillante tolérance qu'on sait. Dès lors il séduisit tant par sa beauté propre que par réaction contre l'art gothique. Le dédain où tomba ce dernier, sa réputation de barbarie poussèrent les artistes dans des voies tout opposées aux siennes. Les imagiers, ou l'Église (en fait le résultat fut le même), ayant honni le nu comme matière de péché, on le prôna avec la conviction ardente et naïve qu'il représentait la forme d'art la plus hellénique, c'est-à-dire la plus naturelle et la plus haute à la fois, que seul il répondait aux nécessités et aux fins de l'œuvre d'art. On fut bientôt plus grec que les Grecs et, par un contresens unanime, on en vint à représenter Diane nue, ce que l'antiquité, pour des raisons esthétiques et religieuses, n'osa jamais.

Tant de prestige devait séduire une société raffinée, d'une culture ensemble délicate et vigoureuse, d'un équilibre admirable. Sans vergogne aucune, la Madone se para de grâces vénustes, saint Sébastien fut comme un Adonis chrétien. Michel-Ange lui-même, par son austère génie, apporta au nu une consécration d'apothéose et des papes subtils intronisèrent délibérément dans

les mœurs l'admiration des beautés païennes. Puis les vociférations de Luther et de sa secte obligèrent leurs successeurs à plus de sévérité. Avec Paul III la société se renfrogna, l'art revint aux draperies avec excès ; le velours et le brocart s'enflèrent avec une insolence de parvenu, après qu'on eut braguetté les Michel-Ange devenus indécents.

Mais le nu, de Botticelli au Corrège, avait produit trop de grâce et de beauté pour qu'on pût l'oublier, son effacement était comme un hiver de l'art, il reparut bientôt. L'académisme du XVIIe siècle qui accabla la peinture servit mieux la sculpture. Celle-ci, en effet, s'inspirait directement d'œuvres antiques (originaux, moulages ou copies) et les statues se voilèrent d'autant moins que la peinture usait davantage d'étoffes.

Toutes ces circonstances et alternatives créaient une tradition, tendaient insensiblement à regarder l'art grec comme un libérateur en même temps qu'elles assimilaient l'antique au nu. Cette croyance se fortifiait d'ailleurs par une aversion grandissante envers le génie gothique, et aussi par une connaissance très incomplète de l'antiquité alors aussi mal connue que le moyen âge. Cette connaissance se fondait surtout sur les bas-reliefs romains, sur des statues importées de Grèce au temps de la conquête romaine et dont une bonne part n'étaient que des copies. Par réaction contre l'art fastueusement vestimentaire du style baroque, le nu, une fois de plus, semblait caractéristique de l'art grec, seul digne d'imitation et modèle d'affranchissement. Son autorité reconnue légitimait les efforts des artistes avides de le représenter.

Parallèlement la littérature, dans des œuvres inspirées des Anciens, dans ses traductions, traçait de l'antiquité des tableaux doucereux. Sevrée de sa vraie source, la mythologie, peu à peu, perdit sa signification symbolique jusqu'à devenir, au XVIIIe siècle, un centon de fables polissonnes. Lorsqu'on fut las de voir Phryné triompher

à perpétuité devant l'aréopage et les vierges grecques s'ébattre nues, Eros se transforma en Cupidon, gamin d'une gentillesse perverse et qui promène du ciel à la terre sa malice d'entremetteur. La galanterie devint l'unique affaire des personnages divins. Des œuvres comme celle de Parny sont davantage une guerre aux dieux qu'une *Guerre des dieux*. Et comme l'évolution artistique suit généralement l'évolution littéraire, l'art en arriva bientôt à la légèreté et à la licence.

Cependant Caylus et Winckelmann créaient l'archéologie moderne et une réaction dans les mœurs s'annonçait. Au XVIIe siècle l'Académie royale de peinture sous la férule de Lebrun avait imposé une esthétique romaine, d'ailleurs dans les tendances du public. Au XVIIIe siècle, c'est l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui régente le goût de la société en s'inspirant d'Athènes surtout. Aux artistes le comte de Caylus offre des sujets de tableaux qu'il a pris, à leur intention, dans Homère et Virgile. La découverte d'Herculanum et de Pompéi, le goût des voyages aux terres classiques, l'institution des Salons mettent en circulation un goût nouveau de l'antiquité, goût où la sensibilité esthétique marque une plus grande place. Ainsi s'explique le succès du *Voyage du jeune Anacharsis*. Les orateurs révolutionnaires accentuèrent la tradition en lui donnant un sens civique. David parut au cours de cette nouvelle orientation ; il fut l'artiste de la cause. Sous son influence les peintres s'inspirent des bas-reliefs romains et se proclament « sectateurs des Grecs ». Le résultat fut désastreux et l'effort de David, secondé au théâtre par Talma, aboutit à une conception de l'antiquité pédagogique et abstraite, fort éloignée de la vérité, très malfaisante. Mais Winckelmann lui-même ne connut que peu d'originaux du IVe siècle, aucun peut-être du Ve et au delà ; il méconnut l'importance des peintures de vases. Il fallut les fouilles du XIXe siècle pour ressusciter le génie grec dans son aspect total, aspect où

le beau apparaît véritablement comme la splendeur du vrai. En 1816, triomphe inattendu d'un acte de vandalisme impie, les fragments de la frise du Parthénon transportés au Musée Britannique de Londres publient la perfection de l'art grec, perfection reconnue et proclamée par tous : artistes, savants et lettrés, réunis dans une unanimité d'admiration peut-être unique dans l'histoire. Après la découverte de la polychromie dans l'art antique, d'autres suivirent, très nombreuses, qui enrichirent plus qu'elles ne modifièrent les résultats acquis. Les vases peints, notamment, ouvrirent un répertoire immense qui, dans bien des cas, aida à reconnaître ou à rappeler des originaux inconnus ou disparus.

Tout cela le public l'a ignoré et l'ignore encore. Pour lui, en toute confiance, l'antique, c'est Vénus, l'Apollon du Belvédère, l'athlète ; parfois des bacheliers, dans un souvenir d'esthétique scolaire, vont jusqu'au Laocoon. Non pas que le visiteur des musées ignore la Victoire de Samothrace, les Parques, les Vierges Panathénéennes ni les stèles qu'il admire tout autant (c'est-à-dire aussi peu) que l'Apollon ; mais le nu pique et irrite sa curiosité, car l'esprit chrétien le plus souvent le domine. Ici encore nous avons perdu l'état de grâce et manquons d'ingénuité en face de la nature.

A défaut d'une innocence à tout jamais perdue, il faut rejeter catégoriquement une esthétique que Tartuffe ne désavouerait pas et ne pas s'indigner qu'un beau nu puisse inviter à l'amour, alors que volontiers on loue de cela tant d'œuvres littéraires. Quelle œuvre peinte ou sculptée approche comme évocation passionnelle de *Roméo et Juliette*, de *Phèdre* ou de *Tristan et Isolde* et de tant de poèmes depuis Ronsard ? N'est-il pas illogique de vitupérer ici ce qu'on accepte ailleurs ? L'outrage subi par la Vénus de Cnide, exceptionnel sinon unique, n'est que l'acte d'un fou. Disons plus encore : les œuvres libertines riches de talent ne manquent pas ; si la morale mau-

grée contre elles, l'art y trouve son compte et la chasteté de l'antique, si préférable qu'elle soit, n'oblige nullement à les réprouver. Il s'agit simplement d'établir une échelle des valeurs.

§

Après avoir recherché les raisons qui, à travers les siècles, ont conduit à caractériser l'antique par le nu, il convient de montrer combien cette opinion est contredite par les œuvres antiques elles-mêmes. Plutôt que : « L'antique est nu. Donc chaste, » l'étude des œuvres mène aux conclusions suivantes :

La beauté (et non le nu) est le vrai caractère de l'antique, car le nu se limite à une catégorie de figures et, presque toujours, évite la forme féminine.

Le nu antique est chaste, non parce que nu, mais par son inspiration même.

L'antique, nu, drapé ou mi-drapé, est chaste, parce que la chasteté donne à l'émotion esthétique sa plénitude et sa noblesse, comme dans les chefs-d'œuvre de l'architecture ou de la symphonie.

Il s'agit ici, bien entendu, des monuments grecs proprement dits de la statuaire. Les vases et les camées, qui constituent une documentation si précieuse, ne sont pas en cause. D'autre part, l'art des autres peuples anciens ne serait d'aucun secours, même à titre comparatif. Dans les lieues de murailles sculptées par les Assyriens, le nu est insignifiant ; dans les rares exemples que l'on en trouve, il semble réservé aux prisonniers, comme signe de dépouillement ou d'infamie. Il fut aussi peu pratiqué par les Chaldéens. En Égypte, encore que les habitants fussent couverts d'étoffes légères et transparentes, la nudité complète n'était pas dans les habitudes des sculpteurs ; elle y eût paru indécente, dit Perrot. La question se limite donc à l'art grec et ce n'est qu'avec lui qu'elle développe

sa plénitude, tant pour son importance et sa valeur propres que pour son influence sur l'art moderne.

Le nu n'est pas le vrai caractère de l'antique puisque les modernes, depuis la Renaissance, en ont usé davantage et plus librement que les Anciens.

Il ne s'agit nullement de contester l'importance du nu dans l'art hellénique : son étude constante fut pour les Grecs une des causes essentielles de l'excellence de leurs œuvres, la plus décisive peut-être. Parce que le corps humain n'avait pas de secret pour eux, leurs figures drapées réalisent une harmonie inégalée : la comparaison avec les Gothiques élucide parfaitement ce point. Pour la même raison, la stylisation des formes à laquelle ils tendaient d'instinct, loin de s'effectuer au détriment de la vérité, donne à la vie son plus bel épanouissement. On aime à croire que si la nature se souciait davantage de perfection elle ne surpasserait pas les beaux types antiques. Mais on peut penser que pour les Anciens le nu fut autant un moyen qu'un but et qu'ils y trouvaient comme une syntaxe des proportions. Ici encore l'homme fut pour eux la mesure de toute chose ; rien de plus conforme à leur génie.

Pour les athlètes, le nu est de règle et cela se conçoit. La beauté que les Grecs imprimèrent à leurs statues et à laquelle ils s'efforçaient dans la vie, était jusqu'alors inconnue. Malgré cela, l'athlète ne saurait représenter seul la sculpture antique dont il n'est qu'une catégorie. Si nulle part ailleurs on ne retrouve cette perfection et cette santé, les Grecs se surpassèrent dans des œuvres aussi parfaites, mais plus émouvantes.

Quant aux guerriers, la règle n'est plus unique. D'abord il faut distinguer les Grecs des Barbares (Perses, Scythes, etc.); ceux-ci sont généralement vêtus pour indiquer leur nationalité. Les guerriers grecs habillés ne sont pas rares, surtout chez les cavaliers. On sait même que dans la plupart des scènes de guerre et de chasse, les

hommes portent (ou portaient) une sorte de caleçon; d'autres textes indiquent qu'ils avaient une tunique allant jusqu'aux genoux. Dans bien des cas, ces vêtements devaient être peints, ce qui explique qu'on ne les aperçoive plus. Les découvertes faites à Mycènes corroborent cette hypothèse.

Chez les héros et les dieux règne la plus grande diversité suivant que la majesté, la force ou la jeunesse les caractérisent davantage. Si Mars, le plus souvent, est nu, Apollon Citharède ou Musagète (même celui de Scopas) porte toujours la stola, ce n'est qu'à l'époque hellénistique qu'on le voit nu. Mais ne faut-il pas s'étonner davantage que le voluptueux Adonis, d'évocation si luxurieuse, figure drapé dans les Adonies ?

Si l'on tient compte en outre de la multiplicité des statues votives dressées autour des temples et qui le plus souvent étaient vêtues ; des stèles funéraires où la draperie joue un si grand rôle ; des statues de personnages illustres : philosophes, poètes, orateurs, drapés aussi, on comprend quelle restriction catégorique s'impose, rien que pour les figures d'hommes, à la formule : « L'antique est nu. »

L'épreuve est plus démonstrative encore pour les figures féminines. Les simples mortelles, qu'il s'agisse de cariatides, de stèles, de groupes ou de bas-reliefs (les exceptions sont si rares qu'on peut les négliger), toujours sont drapées.

Pour les déesses, le vêtement est comme de rigueur et cette règle reçoit des applications imprévues. Rien de plus contradictoire, par exemple, que de voir très souvent les Néréides habillées ; ce n'est guère qu'à l'époque alexandrine qu'elles étalent d'une complète nudité. De même pour les Nymphes et les Grâces. Pour ces dernières, rappelons, à titre de curiosité, le bas-relief attribué à Socrate, à l'entrée de l'Acropole ; Phidias, Polyclète, Apelles les ont aussi vêtues.

Mais Vénus offre l'exemple le plus décisif. Il convient d'abord de distinguer les Vénus Ouranos, Génitrix et Pandemos, les deux premières invariablement voilées. Sans se soucier de ces distinctions, l'art grec, depuis les xoana primitifs jusqu'aux œuvres du vᵉ siècle, eut pour règle de les vêtir comme toutes les autres figures de femmes. Ce n'est qu'avec une grande circonspection qu'on osa la déshabiller suivant une progression qu'il est permis de reconstituer : Alcamène montra d'abord ses épaules et le sein droit ; Scopas créa le type de la Vénus demi-voilée; puis la draperie, que rien ne retenait plus, glissa comme une caresse des hanches jusqu'aux pieds, et c'est la Vénus de Cnide, parfaitement nue.

Malgré tout l'exemple s'imposa moins qu'on ne le supposerait et les autres types (vêtu et mi-vêtu) subsistèrent. Praxitèle lui-même fit des statues de femmes habillées très célèbres, telle sa Vénus de Cos, que les habitants de cette ville préférèrent à la Cnidienne, non par pruderie, comme il se dit, puisqu'ils s'enorgueillissaient de la Vénus Anadyomène, une des statues les plus renommées de l'antiquité. Ce n'est qu'au temps de la décadence et de l'époque romaine que les copies et imitations des Vénus nues se multiplièrent au point que Bernoulli, en 1875, comptait quatre-vingt-dix-neuf répliques de la seule Vénus de Médicis elle-même inspirée de celle de Cnide. Ces copies étaient évidemment de mérite divers et leur pluralité ne doit pas faire illusion ; en tout cas, il convient de ne pas les porter au compte de l'art grec sans examen.

On le voit, le nu antique offre à la réflexion quelques problèmes de la plus haute importance. On a tant parlé de Phryné, des vierges nues, de Sophocle dansant nu à Salamine, de la Vénus de Cnide, de la Joueuse de flûte, que l'imagination nourrie de ces exemples séduisants en fait l'unique image de l'antiquité. Pour combien de personnes les Grecs n'allaient-ils pas nus ou presque nus, malgré les intempéries d'un climat variable ? Et combien

d'admirateurs d'Isadora Duncan ne surprendrait-on pas en leur assurant que les danseuses, y compris les bacchantes, étaient voilées, souvent jusqu'aux pieds, et que seules les filles mercenaires se montraient dans leur nudité aux banquets de débauches ?

§

Ainsi l'affirmation : « L'antique est nu », contredit les faits. Son postulat : « donc chaste », encore qu'il enfreigne impétueusement les règles de la logique, s'accorde mieux à la réalité, mais appelle un correctif. La sculpture grecque, plus que toute autre, quelle que soit la hardiesse de ses sujets, éloigne toute idée de libertinage, et pourtant elle n'exclut pas le « retroussé ».

En elle-même, l'attitude des athlètes, au repos ou en action, éloigne toute idée de sensualisme, pour nous comme pour les Grecs. A ceux-ci, elle offrait un idéal de virilité civique qu'ils s'efforçaient d'atteindre par un dur travail, des régimes sévères qui restreignaient nécessairement les satisfactions des sens. Pour les Grecs, il ne faut pas l'oublier, être beau, c'était être plus homme et se rapprocher des dieux. Maints épisodes de la mythologie sont significatifs à cet égard et Aristote professe que la beauté compte au nombre des biens, la laideur au nombre des maux.

La nudité des guerriers, pour les mêmes raisons, n'a rien qui choque. Puis ils valent surtout comme éléments d'une action commandée par un rythme général où s'absorbent les gestes particuliers. Un bas-relief n'est pas beau seulement de la beauté propre à telles figures, sa réussite tient à l'ensemble.

Ces statues et ces sujets, par nature, excluent pour tout esprit normal une interprétation grivoise, même dans les combats où participent les amazones. La démonstration pour cette catégorie d'œuvres se poursuivrait fastidieusement.

A vrai dire, c'est moins pour les représentations de l'homme que pour celles de la femme qu'intervient la question chasteté. Or, presque toujours, la femme apparaît drapée, qu'il s'agisse de statues isolées ou de groupes dont les personnages masculins sont nus. Les Amazones elles-mêmes, dans leur impétuosité, observent cette règle :

L'art grec n'a jamais vu dans la représentation de ces guerrières un prétexte à des exhibitions sensuelles comme celles où s'est complu Rubens ; les exceptions (frise du Mausolée, Penthésilée nue du sarcophage de Salonique) ne sont qu'apparentes. Il s'agissait seulement d'indiquer avec discrétion que la femme barbare s'exposait, en combattant, à des dévoilements dont rougissait la femme grecque. (*Revue archéologique*, mai-juin 1913).

L'antique ne manque pas de sujets propices au libertinage : amours des dieux, scènes d'enlèvement ; toujours y règne la plus grande retenue. Plus farouche que notre Suzanne, Diane frappait de mort l'imprudent ou le téméraire qui la surprenait au bain et les bacchantes en frénésie, le plus souvent, portent la bassora, longue tunique tombant jusqu'aux pieds. Avec autant de rigueur, les divinités soumettent leurs passions aux lois de la décence. Les statues d'Aphrodite, drapées noblement ou défendant, nues, leur pudeur, repoussent toute bassesse d'interprétation. Enfin, jamais les Grecs n'ont représenté, autrement que vêtue, la plus noble de leurs déesses, Pallas Athéné, non plus que les Muses, Diane ou Junon. Si pour eux la nudité avait exprimé la pureté absolue, pourquoi une tradition aussi inflexible ?

Mais c'est peu de constater l'importance et la signification de la draperie dans la statuaire antique ; il faut en outre insister sur le rôle et la beauté de la draperie qui, constamment, se refuse à la moindre polissonnerie. Le déshabillé, le retroussé même, stigmatisés au nom d'une sorte de bigotisme du nu, se présentent fréquemment chez les Anciens. Pourtant, qui ne se révolterait, d'ins-

tinct, à cette pensée amoindrissante et qui fait mal que la Vénus de Milo, avec ses voiles qui glissent, pourrait n'être pas noble, ou que la tunique de Diane à mi-jambe et que déplace la course pourrait viser au dévergondage ainsi que la draperie plaquée et révélatrice de la Victoire de Samothrace ?

On s'étonnera peut-être qu'il ne soit pas parlé des Hermès et des Priape. Ces figures n'ont rien à voir avec les monuments grecs artistiques et n'offrent qu'un intérêt historique. D'autre part, les croyances et superstitions dont ils étaient le signe, leur caractère religieux supprimaient l'aspect choquant qu'ils peuvent offrir à nos regards.

§

Sans conteste, l'antique, nu, drapé ou mi-vêtu, est chaste et cette qualité s'affirme par un souci constant d'éviter tout malentendu. Mais cette remarque ne prendra toute sa valeur que si on en démêle les motifs : ils apparaissent de deux sortes, les uns particuliers aux Grecs, les autres d'ordre général et esthétique.

Les premiers se déduisent aisément. On sait le prix de la beauté pour les Grecs. Pour eux (Taine, notamment, l'a montré avec éloquence), les athlètes, qui ne se montrèrent nus que vers la fin du VIIIe siècle, étaient de beaux animaux humains qui les passionnaient comme un pur-sang passionne un éleveur. Les figures en bronze ou en marbre de ces athlètes, d'ailleurs impersonnalisés par l'art, n'offensaient point leur morale et la question de chasteté ne se posait pas. La fréquentation des gymnases, conseillée par les philosophes, parfois prescrite par les législateurs, leur rendait familières les proportions du corps et l'appropriation du geste au juste effort. Sans étude proprement dite d'anatomie, ils devinrent des appréciateurs sans pareils que seuls des artistes éprouvés pouvaient affronter. L'éducation donnait une grande

place à la gymnastique, comme on sait, et Aristote dit que les plus beaux hommes sont les pentathles qui joignent la force à la souplesse.

Celui qui s'applique à la science ou à quelque autre travail intellectuel doit avoir soin d'entretenir son corps par des mouvements convenables et de s'adonner à la gymnastique ; et celui qui se préoccupe de former son corps doit également donner des mouvements convenables à son âme et recourir à la musique et à la philosophie ; par là seulement il méritera d'être appelé à la fois beau et bon.

Ainsi parlait Platon et les Athéniens d'applaudir.

Des concours de beauté dans diverses villes, notamment à Athènes pour les Panathénées, complétaient ces institutions. Jamais le culte et la culture de la beauté humaine ne subirent de restriction. Dans ces concours, il ne s'agissait pas, comme aux cours d'amour de notre moyen âge, de gagner le cœur d'une « dame » ; on y ambitionnait la gloire, on aspirait aux acclamations des citoyens, des égaux, sans souci de plaire aux femmes presque toujours exclues des jeux. Cette circonstance restreignait grandement les possibilités d'indécence. En somme, un conseil de revision d'aujourd'hui représente assez bien les conditions du spectacle et, la qualité des acteurs en moins, l'état d'esprit du public des gymnases et des jeux. Longtemps, ces derniers trouvèrent dans leur caractère religieux une défense contre la dégradation.

On peut objecter ici le vice grec. De toute vraisemblance, il s'adressait aux éphèbes, recherchés autant pour leur juvénilité que pour leur esprit et leur maison, plutôt qu'aux athlètes, hommes rudes, d'une situation sociale souvent inférieure, surtout lorsque l'athlétisme fut un métier, ce qui advint bientôt : la vénalité sportive n'est pas une invention moderne ! L'action de ce vice se trouvait donc, de fait, assez circonscrite. Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'un point délicat à élucider et que nos mœurs comprennent mal. Des Grecs même protestèrent

contre les habitudes et liaisons des gymnases, mais on peut penser que les jeux et les statues offertes en récompense stimulaient avant tout l'émulation des citoyens et l'orgueil des cités. Et cela s'explique fort bien : condamnerait-on une œuvre dramatique, par exemple, parce que des spectateurs auraient noué des intrigues immorales à sa représentation ?

§

D'une façon plus générale, l'admiration des Grecs pour les vainqueurs des jeux et les héros, leurs croyances et la crainte des dieux les préservaient de tout quiproquo ou de toute équivoque malicieuse. Qu'on se rappelle, au v[e] siècle, en plein essor de l'esprit, le procès de la mutilation des Hermès, celui d'Alcibiade qui n'évita la mort que par l'exil, les accusations contre Socrate et l'on se persuadera que les Grecs furent un peuple très moral et que leur morale régna jusque dans leur art. Sans doute, les esprits cultivés trouvaient la plus belle des délectations à percevoir l'eurythmie d'un chef-d'œuvre ; éloignés des superstitions populaires, ils n'en restaient pas moins des Grecs imprégnés d'une conception de la nature la plus vivante qui fut jamais et trop richement poétique pour que leur sensibilité n'en fût pas nourrie. Quel Athénien, digne de ce nom, eût souri du culte rendu à la protectrice d'Athènes ou négligé de prendre part aux cortèges magnifiques qui la célébraient ? Chez le peuple, le même sentiment, moins délicat, moins conscient, mais plus impérieux s'opposait à toute compréhension légère. Pour lui Aphrodite demeurait la plus belle des déesses; ses caprices les plus inexplicables dominaient la morale humaine sans la détruire ; il fallait la craindre et la *vénérer*. Pour nous, qui disons ironiquement « Vénus » dans les acceptions les moins déférentes, elle n'est qu'une femme aux mœurs faciles.

Certes la licence de certaines fêtes (Thesmophories,

Dyonisies) était comme un accès de débordements chroniques. Mais ces excès, malgré leur régularité et parce qu'excès n'indiquent pas plus le niveau véritable des mœurs que la Mi-Carême ou le 14 Juillet chez nous. Elles qualifient moins justement le génie grec que les Eleusinies, les Lampadedromies et les Panathénées. Il ne s'agit nullement d'attribuer aux Grecs une pruderie qu'ils ne connurent pas ; la moralerie du sénateur Bérenger leur eût paru bonne pour un esclave, car leur morale était toute franchise, sans casuistique. Mais il ne faut pas s'abuser naïvement de l'audace de Phryné et de quelques anecdotes de ce genre. Quand des jeunes filles participaient aux jeux, et le cas était rare, elles portaient une tunique pareille à celle de Diane ; de même les phaineromides de Sparte. Quant aux femmes, claustrées au gynécée, la morale était pour elles d'une sévérité despotique. Il suffira de rappeler l'institution, dans certaines villes, des « gynéconomes », magistrats chargés de veiller à la tenue des femmes, à qui les vêtements transparents et de couleur trop vive étaient interdits ainsi que les bijoux en or.

Il ne faut pas moins se garder de cet idéalisme niais, où des clichés littéraires tiennent une grande place, et qui consiste à poétiser en l'honneur de la Grèce des vices communs à toutes les sociétés. Le préjugé qui auréole les courtisanes historiques d'un prestige légendaire ne vaut pas mieux. En vérité, Athènes renfermait de nombreux lupanars, tolérés comme les nôtres. Un personnel vil et méprisé les habitait et les mêmes scènes que de nos jours s'y déroulaient. Voilà la réalité que toutes les Laïs ne sauraient masquer, pas plus que nos Agnès Sorel, nos Marion Delorme et nos Pompadour ne font oublier le troupeau innombrable de leurs sœurs dégradées. Les scènes de « mauvais lieu », à Mytilène, que décrit Shakespeare au quatrième acte de *Périclès* ne doivent pas être très anachroniques. Au contraire, les mœurs décrites dans les

romans de Pierre Louys sont transposées dans son imagination prestigieuse et ses personnages païens ne sont guère plus Grecs que le bon roi Pausole.

Tout bien considéré et pour conclure, on peut admettre ici la théorie du milieu : si dans l'art antique les représentations de la femme sont empreintes d'une décence rigoureuse, c'est que le même rigorisme régissait les mœurs des Anciens. Il serait ridicule à nous de vouloir être plus Athéniens que ceux d'Athènes.

§

Mais ces raisons locales n'offrent qu'un intérêt historique et une valeur relative. Les mœurs et les croyances s'étant profondément modifiées, leur valeur pourrait être nulle pour nous ; cela s'est vu au moyen âge, cela se voit encore pour certains sujets comme les priapes. Quant aux habitants de l'Hellade, ils n'auraient admis ni nos statues de Diane nue, ni nos portraits décolletés.

D'autres motifs, artistiques ceux-là, expliquent la chasteté de l'art antique. Cela n'est pas douteux quand on se rappelle avec quelle discrétion les artistes grecs usèrent du nu féminin, malgré leur maîtrise qui aurait pu les inciter à l'abus de sa représentation, malgré aussi la liberté que les Grecs pratiquèrent dans tout ordre d'activité de l'esprit, et notamment en littérature.

Il serait outrecuidant de prétendre formuler leur esthétique, puisqu'ils n'ont guère laissé de documents à cet égard : véritablement artistes, ils créaient et ne prêchaient point. Mais leurs leçons se déduisent des œuvres qu'ils ont laissées. Si celles-ci sont vraiment les chefs-d'œuvre qu'on dit, tels que rien ne les égale et qui nous procurent la joie la plus noble provoquée par une œuvre plastique, il faut se demander si leur chasteté systématique n'est pas un élément, une condition même de leur éminence. Les tenants de l'art pour l'art se récrieront d'abord, mais en y réfléchissant, ils conviendront que

rien ne s'accorde mieux à leur doctrine que cette pudeur et qu'une œuvre se classe d'autant plus haut qu'elle émeut davantage ce qu'il y a de plus noble dans l'homme. Dans ce sens, il n'y a pas subordination de l'art à la morale, — au contraire, celle-ci s'efface dans le rayonnement de la beauté, — et l'on peut dire que la chasteté est le lieu spirituel de la beauté. Aussi n'a-t-on jamais dit, tant le ridicule serait criant, que les frises du Parthénon sont chastes : elles sont belles, elles sont sublimes et cela contient tout. Qu'Arsinoé aille au diable, son vrai Dieu, sa pruderie n'a rien à faire ici.

Pour plus de justesse, il faut renoncer d'une part à lier le sentiment de chasteté à la forme du vêtement ou à son absence, et d'autre part au mérite de l'œuvre. Il est des nus chastes et laids ; il en est d'impudiques et de beaux. De même pour les figures drapées. Les exemples ne manquent pas dans l'histoire de beautés asservies à la luxure ou à la haine qu'elles magnifient de leur prestige : Hélène aux remparts de Troie, Médée et ses maléfices, Hérodiade au rythme lubrique et de mort, quels symboles et qui marquent profondément la différence entre l'art et la vie ! Les sculpteurs grecs ont évité ces sujets, plus dramatiques que plastiques et dont la complexité psychologique contrariait leur conception de la beauté. D'un côté, la beauté vivante, et ce n'est que meurtres et turpitudes ; si le nez de Cléopâtre… De l'autre, au contraire, la beauté figurée qui pacifie nos appétits et les transmue en lyrisme : c'est toujours l'heureux effet de la *catharsis* d'Aristote. Car l'amour, fonction, paroxysme de la vie se satisfait uniquement par la vie et le souvenir même lui est mortel. Il se distingue nettement de la vibration esthétique, qu'exaltent des simulacres, des symboles, des objets qui ne vivent que par métaphore ou par imagination. Enfin, l'amour, source d'activité, s'oppose à l'art qui tend à la délectation spirituelle et s'accommode mieux d'une sorte de passivité.

S'il veut nous inspirer une admiration sans mélange, l'artiste s'interdira tels gestes, telles attitudes qui n'induiraient qu'à l'érotisme. Non qu'il ne puisse réaliser une œuvre voluptueuse et belle à la fois, mais l'ardeur des sens apportera quelque chose de moindre qualité. Ainsi la Vénus Callipyge, malgré sa grâce souveraine, ne sollicite pas notre admiration au même titre que la Vénus de Milo. Les Anciens ont bien compris cela et que le corps féminin en mouvement, outre qu'il déplace les lignes, risque souvent de donner prise à la sensualité : ce ne peut être que pour cette raison qu'ils ne représentèrent jamais Diane et Minerve nues, Vénus couchée par exemple.

On reproche souvent à l'art grec son manque d'expression. Il est vrai que l'harmonie générale du corps disperse l'attention. Ainsi chez l'athlète, la conformation du pied importe autant que la physionomie. Admirable pour montrer les rythmes du corps cachés ou gênés par le vêtement, le nu traduit mal les mouvements de la pensée. Les Grecs le savaient, ils ne voulurent que lui faire exprimer la jeunesse, la force, l'harmonie, la noblesse et la majesté, qui sont bien encore des qualités que goûte l'intelligence. C'est pourquoi ils utilisèrent la draperie comme un moyen d'augmenter leurs ressources expressives.

Sans diminuer l'importance des statues d'athlètes ni rabaisser leur mérite, on peut douter qu'elles répondissent absolument à l'idéal de l'élite. Leur grand succès venait, pour une bonne part, du patriotisme démonstratif des cités, fières d'ériger en trophée la statue du concitoyen vainqueur. Certes, l'harmonie du corps humain ne fut jamais aussi bien perçue et prisée qu'aux temps olympiques ; elle proposait un thème d'art incomparable aux citoyens cultivés et nous restons trop au-dessous de leurs aptitudes à cet égard pour nous permettre de dénigrer la joie qu'ils éprouvaient ainsi. Tout de même, ces statues sont comme les odes pindariques de la sculpture, en art

comme en littérature les Grecs firent mieux et le rang de ces œuvres, qui ailleurs serait prééminent, chez eux reste secondaire. Travaux de commande bien rémunérés et d'un retentissement certain, elles ne donnent qu'un aspect du génie hellénique. Le *Doryphore*, le *Diadumène*, le *Discobole* et d'autres sont parfaits d'eurythmie, soit ; mais c'est là matière de canons, rivalité d'écoles, exemples et nourriture pour disciples où l'enthousiasme du profane ne peut vraiment s'alimenter. Combien nous touche davantage le frémissement vainqueur de la *Victoire de Samothrace* ou la noblesse des *Vierges panathénéennes*, graves avec une grâce infinie. L'admiration méprise le compas. On peut rechercher avec intérêt, avec profit même quelle proportion représente le nez par rapport à la tête et la tête par rapport au corps, mais la qualité d'âme ne se mesure pas.

Quand les Grecs ont voulu représenter des personnages, hommes ou dieux, ils firent des figures, dignes de leurs autres ouvrages, ou bien ils eurent recours aux attributs et à la draperie. De cette manière, ils reportèrent l'attention sur le visage. Qu'Apollon, idéal d'éternelle jeunesse virile et intelligente, requière des formes souples et d'un élan rayonnant, c'est surtout par le regard que s'exprime le génie hautain de Pallas Athéné ou la volonté du maître des cieux et des dieux. Homère décrit l'Olympe effrayé du froncement des sourcils de Zeus : image si bien appropriée que Phidias avouait s'en être inspiré pour sa statue d'Elée, si célèbre que ne l'avoir pas contemplée passait pour un malheur.

Cette loi de convenance, cette appropriation judicieuse des moyens au but dans l'emploi du nu et de la draperie, le souci constant de ne s'adresser qu'aux plus belles facultés de l'homme, voilà ce qu'enseigne la statuaire antique. Praxitèle lui-même, le plus voluptueux des sculpteurs grecs, confirme cette leçon. N'est-il pas aussi plaisant que significatif de rappeler que, malgré sa ferveur pour

le nu, il est celui qui semble avoir représenté le plus souvent la vertueuse Junon.

On a prétendu que les Grecs utilisèrent la draperie pour varier leurs compositions. Mais cela n'explique pas pourquoi les femmes sont toujours vêtues, même dans les scènes où les hommes ne le sont pas. Une plus grande variété eût été atteinte par une application diversifiée de cette règle. Puis des exemples célèbres déprécient singulièrement cette opinion : telles les théories de Vierges et de Vieillards du Parthénon où tous les personnages sont habillés, tels encore les combats d'amazones et de guerriers.

Perrot, à propos des idoles de l'Argolide, donne la raison historique de l'usage de voiler Aphrodite :

> L'habitude paraît s'être introduite avec le temps de vêtir la déesse, au lieu de lui laisser la nudité qu'elle présente dans les figures de marbre. Cette nudité parut peut-être indécente ; puis, à mesure qu'avec le progrès de la richesse le costume des femmes devenait plus élégant, une piété naïve se crut engagée à parer l'image de la divinité des plus belles étoffes qu'on eût sous la main ; la transition d'une mode à l'autre se marque par ces idoles où le torse est nu, tandis que le bas du corps est couvert par une jupe plus ou moins ornée. Une fois engagé dans cette voie, on finit par habiller la figure tout entière. (*Hist. de l'Art*, VI, p. 747.)

Cette explication, limitée d'ailleurs à Aphrodite, ne s'applique pas aux diverses écoles puisque, dans l'ensemble, l'évolution se fit du vêtement au nu. Si elle ne concerne que des figurines inspirées de la piété populaire, elle montre pourtant l'influence de la religion dans l'art. Elle apporte de plus une signification nouvelle de l'emploi de la draperie, dans un sentiment de dévotion tout proche de la magnificence primitive qui revêt les Vierges de l'école espagnole.

D'autres allégueront que les Grecs, prisant par-dessus tout la force virile, utile à l'État, s'efforçaient de la glorifier par tous les moyens, tandis qu'ils redoutaient le

charme féminin et l'amollissement oriental. L'argument a grande allure, mais les faits en dissuadent. Où et quand la femme a-t-elle trouvé une expression plus belle et plus noble qu'en Grèce ? Les écoles Ioniennes se sont vouées au mystère de sa séduction et les figures des coroplastes multipliaient, avec une profusion ailleurs inconnue, la diversité de sa grâce ; l'école attique lui conféra une sublimité unique. Des chefs-d'œuvre que nous admirons le plus ou qui nous touchent davantage, la plupart sont des statues de femmes : Parques, Peitho, Vierges du Parthénon, Victoire de Samothrace, Vénus de Milo, Déméter de Cnide, Diane de Gabies, Niobé, et tant d'autres. On peut dire que la femme, amoindrie dans la vie, prit sur ses maîtres une revanche éternelle dans l'art.

On ne saurait davantage objecter que la sévérité des mœurs rendait difficile aux artistes de trouver de bons modèles femmes, alors que pour les hommes jeux et gymnases les servaient admirablement. Sans insister sur la légende de Xeuxis et des cinq vierges de Crotone, il est évident que les courtisanes n'avaient ni les scrupules, ni les empêchements des épouses et de leurs filles pour poser nues. Il est encore plus évident que si les sculpteurs avaient insuffisamment étudié et connu le corps féminin, ils n'eussent acquis une si belle maîtrise à le figurer. Il est inadmissible qu'amoureux de la forme comme ils l'étaient, ils se soient résignés à ignorer celle de la femme ; il est absurde de penser que leur ignorance plus ou moins grande à cet égard les ait conduits à réaliser des œuvres d'une perfection inégalée. Il faut donc qu'ils aient travaillé d'après nature, sans distinction de sexe ; mais pour l'un, ils s'astreignirent à des convenances étroites qui participaient d'exigences esthétiques et morales.

§

La tradition du nu antique, à vrai dire, ne fut retrouvée que par intermittence, à titre individuel. La morale

chrétienne, par son mépris de la guenille humaine, en éloigna les artistes et l'homme perdit le privilège païen de considérer sans bassesse son corps, fait pourtant à l'image de Dieu. Ceux de la Renaissance, grâce à leur ferveur humaniste, parvinrent à s'affranchir de cet esprit anti-corporel. Après eux le nu, tantôt académique, tantôt sémillant et grivois, puis pédagogique et abstrait, en arriva au nu *psychologique* du XIXe siècle.

Dans son livre hardi, *De l'amour physique*, Camille Mauclair, l'un des critiques les plus compréhensifs, les plus cultivés, les plus probes de notre temps, étudie le nu moderne qui, pour maintes raisons sociales et morales, se ramène, dit-il, au «style de la fille» ; rien de plus juste n'a été écrit sur ce sujet.

Il (le corps de la fille) est aussi différent du corps féminin que la prostitution l'est de l'amour, et la tendresse du duel sexuel. Il est, — et les artistes modernes s'en sont bien aperçu, — beau par son caractère : il ne doit pas l'être par son harmonie... On ne s'occupe à peu près pas des jambes, des pieds, des mains, de la nuque... Ces parties n'ont point d'importance chez la prostituée : le torse et le bassin comptent seuls. Tout cela est violemment expressif, sans éveiller l'idée de beauté... Mais tout converge à l'irritant triangle du ventre, sombre carrefour : *Diaboli virtus in lumbis*. C'est de là que part tout le rayonnement de l'épiderme tentateur et impur.

Cette conception du nu, Camille Mauclair la rattache avec raison à Goya par Manet ; elle se continua notamment par Degas ; qui, ajoute-t-il,

a précisé le caractère de la luxure moderne, ce qu'on pourrait appeler « le nu psychologique » dans ses études de danseuses et de femmes au tub... Il a vu et rendu le nu moderne tel qu'il est, et non tel que les académies l'enjolivent et l'affadissent. Il a montré les tares du corps emprisonné dans les corsets et les lingeries, le comique pénible des attitudes d'hygiène, les imperfections, avec un sens presque caricatural. Il a réalisé une surprenante et minutieuse monographie du nu intime, du nu inhabituel qui ne connaît plus l'antique exhibition en plein air, l'aisance grecque, la chaste gymnastique athénienne ou romaine, et qui ne se

montre que dans des appartements, pour la toilette ou la prostitution. Il a peint ce nu gauche ou maladroit, cette brusque anomalie de la femme dépouillée et redevenue animale.

On ne peut mieux marquer la différence fondamentale, essentielle entre le nu antique et le nu moderne ; mais il n'est pas vrai qu'un nu devienne « psychologique » parce que taré ou maladroit dans ses attitudes ; le culte d'une femme pour sa beauté, la recherche des gestes élégants, la coquetterie ne sont pas moins psychologiques,si l'on tient à ce qualificatif, que les tares et maladresses dont on fait bon marché qu'ils offensent le goût, comme si la délicatesse, le désir de santé et d'équilibre étaient bons pour les temps anciens.

L'art moderne méprise ces qualités surannées. La cime de la psychologie, dirait un humoriste, ce sera donc l'éminence d'un bossu ; Esope n'avait pas prévu cette revanche. Un groupe de Phidias, un discours de Périclès, un dialogue de Platon, une tragédie de Sophocle valent par des qualités communes, se réclament de règles identiques et procurent une même joie à l'esprit.De nos jours, rien ne vaudrait, paraît-il, la contemplation d'un corps disproportionné pour faire penser. L'imbécillité, la veulerie, le vice, la dégradation de l'être sont plus psychologiques que l'intelligence, la grandeur, l'héroïsme, et c'est dans les âmes les plus viles qu'il y a le plus d'âme. La beauté ou la grâce sont indifférentes à ce système, mieux, elles lui nuisent et, suivant sa logique, une pierreuse de Toulouse-Lautrec l'emporte sur une vierge de Phidias ou une sainte gothique. C'est abusivement faire de l'abjection le seul domaine de la psychologie, ou du moins de la psychologie intéressante. En réalité, cette théorie, reconnaissant l'absence de certaines qualités plastiques et artistiques d'une catégorie d'œuvres, s'efforce de leur trouver des mérites d'une autre nature. Ainsi s'expliquent tels chefs-d'œuvre modernes et cela console de n'en

pas raffoler, ou de ne pas ressentir la fureur sacrée des corybantes à la « sensation qui résulte de la révélation du vrai par des moyens d'art, — celle, en somme, de l'inesthétique *Bethsabée* de Rembrandt et des *Vénus* de Cranach », comme dit encore Camille Mauclair.

Au fond, cet art est infecté de littérature et de sociologie, tandis que l'art grec resta toujours indépendant par ses moyens et par son but, plastique avant tout. Comme la littérature et une certaine sociologie humanitaire, l'art moderne qui recourt à leurs procédés peut apitoyer, intéresser, passionner même ; jamais il ne donnera la vibration purement esthétique. Ses mérites sont ceux de l'illustration, car, dès le principe, il se renonce et se subordonne à une doctrine littéraire qui imprègne l'ambiance : Degas et Toulouse-Lautrec, par exemple, ne prennent-ils pas toute leur valeur par les romans de Zola et le naturalisme ?

Il ne suffit pas de plaindre ces artistes « d'avoir accepté de ne portraicturer que la laideur et la honte si l'adorable propriété de l'art n'était de transfigurer toute chose ». C'est pure logomachie. D'abord il n'y a pas de transfiguration et il ne peut y en avoir. Il s'agit, on nous le dit assez, de caractère et le caractère d'un être vil, même en art, c'est la vilenie qu'il faut, d'après la théorie, accentuer pour mieux le dégager. Lorsque les Grecs ou les Italiens voulaient exprimer un sentiment élevé, ils ne choisissaient pas un modèle de bassesse pour, en vertu de « l'adorable propriété de l'art », le transfigurer en noblesse. Non, ils choisissaient un modèle idoine à leur dessein ou l'inventaient. Aujourd'hui, on ne choisit plus et le génie seul peut inventer. L'image d'une scène répulsive sera d'autant plus répulsive elle-même que mieux observée ; c'est indiscutable et on ne le discute pas. Reste l'admiration possible pour les facultés de l'artiste : bien peu en sont capables en dehors des professionnels chez qui d'ailleurs elle sera toujours controversée, sincèrement ou par envie.

Or chacun peut admirer tout grand artiste. L'art qui n'intéresse que ses pratiquants est mort-né, quoi qu'on fasse ; il n'appelle que l'estime professionnelle. Ce n'est pas assez, car la compétence n'équivaut pas à la sûreté du jugement et la spécialité déforme l'esprit. Qu'on se rappelle les rivalités mesquines et indignes d'eux qui opposèrent Léonard de Vinci, Michel Ange et Raphaël, Ingres et Delacroix, Berlioz et Wagner. Les ignorants ne furent jamais aussi cruels ou injustes en art que ces artistes les uns envers les autres. Admirer le talent d'une œuvre qui déplaît est une gageure dérisoire pour le public, il n'a pas tort. L'art n'est pas plus fait pour les artistes que la religion pour les prêtres, et toujours ce sont les profanes qu'il faut édifier.

Parce que nous ne pouvons sans gêne parler de beauté, nous insistons sur le caractère et, suivant les circonstances, nous nous ingénions à les confondre ou à les opposer. Pourtant la beauté n'exclut pas le caractère, elle ne trouve sa perfection qu'avec lui. Diane n'est pas chaste à la façon de Minerve ni de Vénus ou de Junon : autant de caractères que de personnes. La démonstration se vérifierait pour les divers types de l'antiquité.

Le caractère ne se refuse pas davantage à la beauté ; mais il y a des beautés niaises et des caractères bas. L'art grec s'imposa toujours d'éviter les unes et les autres, jamais il ne s'accommoda de sottise ni de bassesse. Le problème est de découvrir le point d'équilibre générateur d'harmonie.

Nous ne pouvons plus rien comprendre au nu en plein air, dit ailleurs Camille Mauclair, nous vivons sous des cieux et selon des usages qui sont incompatibles avec la vie latine et grecque... Le nu n'existe pour nous que dans le secret des intérieurs, et pour deux motifs : l'hygiène et l'amour. Une femme ne sait plus marcher nue, elle est gauche et la plus jolie, la plus experte en gracieuses attitudes vêtues, a des mouvements disgracieux lorsqu'elle est sans vêtement, parce qu'elle mélange les gestes qui conviennent au costume avec les gestes tout différents que lui

permet la nudité. Elle cherche des poses naturelles et en demeure guindée. Elle a immédiatement le sentiment d'être obscène et d'inspirer cette idée : selon sa moralité, cela la rend provocante ou maladroite.

L'art moderne, développant ses recherches moralistes et psychologiques, leur subordonne de plus en plus l'élément purement plastique (au sens beauté) et emploie tout son talent à la transcription de la vérité. C'est dans cette tendance, d'origine littéraire et propagée par la critique d'art, qu'il faut chercher sa véritable explication. Certes, le vêtement antique respectait mieux les formes et donnait plus d'aisance aux mouvements que nos costumes. Il ne s'ensuit pas que toutes les femmes grecques étaient nobles d'attitude, et nous savons tous que les habits modernes, quelles que soient leur incommodité ou leur inélégance relatives, n'astreignent nullement les femmes à faire des gestes laids. Personne ne croira que nos baigneuses qui révèlent sans trouble leurs formes sur nos plages soient plus gauches que les baigneuses grecques. Ni la grâce, ni la beauté de la femme n'ont déchu. Les bals, les théâtres, les bains de mer sont plus riches d'aperçus féminins audacieux que les assemblées antiques des jeux. Jamais les mœurs ne permirent aussi libéralement qu'aujourd'hui aux plus scrupuleuses de se faire portraicturer et plus. Ce n'est pas tant les femmes qui diffèrent, mais bien plus l'idéal que s'en font les artistes pour leurs créations. Une différence d'inspiration et d'esthétique seule rend compte de la différence des œuvres. Notre vanité est prompte à se trahir et pour louer un sculpteur nous disons, faute de mieux : « C'est beau comme de l'antique ». Rien de plus sincère que cet hommage invétéré ; le plus grand honneur pour un artiste sera toujours de le provoquer.

§

Encore qu'Apollon et Vénus trouvent chez nos ban-

dagistes une utilisation moderne et dérisoire, l'Acropole demeure la colline inspirée. Ses ruines attestent à jamais l'excellence des règles qui l'ordonnèrent, règles qu'on voudrait mériter de servir, comme on voudrait dans la lumière sentir le clair regard de Pallas. Mais ce service exige une discipline libre et difficile et le culte de la déesse éloigne les dévots. Peu nombreux ceux-là qui formulent dignement leur prière, et combien de prières peut-elle écouter ?

Heureux les Grecs d'avoir vécu toujours jeunes, dans la familiarité des dieux et des héros qui leur apprirent de belles et terribles histoires ; heureux d'avoir sculpté de l'homme une face éternellement jeune et qu'on ne se lasse pas d'admirer.

H. MARTINIE.

VERLAINE EN HOLLANDE

SOUVENIRS ET DOCUMENTS

—

A Philippe Zilcken.

Durant la « pause » de quelque dix minutes que les usages hollandais imposent aux conférenciers au milieu de leur exposé, — et que rendent fort légitime l'avidité intellectuelle et l'attention soutenue d'un des meilleurs auditoires qui se puissent rencontrer, — un soir où j'avais, à Amsterdam, à parler de Verlaine, je vis venir à moi, au foyer de la Salle Couturier, un petit monsieur à barbiche blanche et dont la vue semblait plutôt contrariée que secourue par des lunettes. Il sembla hésiter d'abord, visiblement en proie à « un mélange confus d'impressions diverses », puis il s'empara de mes deux mains qu'il étreignit avec une ardeur singulière et tout à fait touchante : « Ah ! monsieur, me dit-il, que j'aimerais causer avec vous ! Je suis probablement le seul ici, ce soir, qui ait jadis eu la bonne fortune d'entendre Verlaine parler en public à Amsterdam. » L'émotion que ce souvenir répandait sur son visage trahissait bien autre chose que la fierté d'une circonstance passée, une sorte de connivence d'esprit (je sus plus tard qu'il était un excellent poète de la Hollande), qui me frappa, à l'abord, plus même que le simple fait qu'il énonçait et qui, à lui seul, eût suffi à me retenir.

« Donnez-moi le plaisir, lui dis-je, de me parler après la conférence, mais dites-moi maintenant en quel endroit Verlaine fit sa conférence, jadis, à Amsterdam ? » Je ne saurai jamais pourquoi, parmi tant de faits et d'impressions du séjour de Verlaine susceptibles de m'intéresser, ce fut ce

simple détail, assez futile en somme, qui me vint à l'esprit. — « Où ? monsieur, me répondit-il ; mais ici même, dans cette salle, sur cette estrade même où vous étiez. »

On m'appela presque aussitôt pour affronter de nouveau le public, et ce ne fut pas trop de sa chaleureuse complicité pour atténuer le trouble où cette révélation m'avait jeté. J'avais déjà parlé en public, quarante fois peut-être, de Verlaine, et dans des pays assez divers, mais jamais je ne l'avais senti si près.

Il me sembla que je parlais en sa présence même, et qu'il me jugeait. Et je ne savais plus, — le connaissant assez, — si son œil se tournait vers moi, sarcastique ou indulgent. Je ne l'ai jamais senti si près : et j'éprouvai plus vivement encore le désir d'éclairer mieux, — tandis que j'étais dans le pays même, — les circonstances du séjour qu'il avait fait en Hollande quelque trente ans auparavant et dont il nous a laissé un bien durable souvenir dans ces *Quinze jours en Hollande* qu'on n'a point assez lus et qui sont bien ce que Verlaine a écrit de meilleur, en prose.

Ce n'était pas, à proprement parler, une intention soudaine : je venais d'apporter de nombreux éclaircissements sur les circonstances de la vie de Verlaine en Angleterre (1), lorsque le *Comité Hollande-France* me demanda de venir faire une dizaine de conférences sur des poètes français, et je crus bon, à la Haye, Rotterdam, Amsterdam, Haarlem et Groningue, d'en consacrer chaque fois une à Verlaine, précisément à cause de ses associations connues avec la Hollande, et avec le secret espoir de rencontrer ainsi des personnes dont les souvenirs ou les indications pourraient n'être pas inutiles.

Je ne savais pas trouver pareil concours de bonnes volontés, semblable empressement à me renseigner, aussi vive chaleur sur un sujet que je reconnus bientôt être aussi fa-

(1) *Paul Verlaine et l'Angleterre* (Revue de Paris, 15 octobre, 15 novembre et 1er décembre 1918); cette étude va paraître prochainement en librairie, augmentée d'un appendice bibliographique abondant.

milier à mes nouveaux amis qu'à nous-mêmes, avec cette précision, cette patiente ardeur, ce respect profondément passionné que les Hollandais apportent à tout ce qui touche les choses de l'esprit et de l'art et qui donnent aux auditoires et à tant de réunions privées en Hollande une atmosphère chaude et favorable, dont un artiste éprouve longtemps ensuite la sensation, — comme une sorte de nostalgie (1).

C'est en 1892 que Paul Verlaine s'était rendu en Hollande. Vers le milieu d'octobre de cette année-là, il avait reçu d'un jeune Hollandais qui se consacrait à la peinture et que ses sympathies entraînaient vers la France, Philippe Zilcken, une lettre dans laquelle, au nom de quelques-uns de ses amis, il proposait au poète de venir faire une conférence à la Haye. A cette proposition, Verlaine répondit avec empressement qu'il serait heureux de donner en Hollande « une causerie relative aux écrivains ses contemporains et compatriotes, suivie de lecture à l'appui » :

Parallèlement aux Parnassiens, mes vieux amis et camarades de lettres, je parlerai des modernes Décadents, Symbolistes et Romans, nos successeurs non moins amis. Tel est mon plan bien simple (2).

L'initiative de cette venue était due à trois jeunes gens, M. G.-J. Staal qui, depuis, appartint à l'administration des Indes Néerlandaises, et deux artistes aujourd'hui célèbres dans leur pays et au delà de ses frontières, le peintre Jean Toorop, et le peintre et graveur Philippe Zilcken, le plus français des artistes hollandais.

(1) Je ne saurais trop exprimer ici ma reconnaissance pour Mlle Nelly Wilminck, d'Amsterdam, qui, avec une patience dont tous les « verlainiens » lui sauront gré, s'est appliquée à rechercher dans les collections de journaux hollandais les comptes rendus des conférences faites par le poète ; envers MM. Henri Borel, Bocken et Byvanck pour l'aide qu'ils m'ont prêtée, et enfin et surtout M. Philippe Zilcken, cause première de la venue du poète en Hollande et qui, avec une ardeur égale et passionnée, nourrit pour Verlaine la plus avisée, la plus communicative et la plus vivante admiration.

(2) *Paul Verlaine, Correspondance et documents relatifs à son livre : Quinze jours en Hollande*, etc... La Haye-Paris, 1897, p. 2.

On fit parvenir au poète les fonds du voyage chez Chacornac, quai Saint-Michel et le 2 novembre 1892, au matin, il partait pour La Haye, comme il l'a conté lui-même, dans un sentiment charmant et puéril, si naturellement *verlainien* :

Très gracieusement invité par l'élite de la jeune littérature et des jeunes beaux-arts hollandais, je prenais le 2 novembre dernier, jour des Morts précisément, heureux augure, un billet pour la Haye où devait se passer la première des conférences qu'on attendait de moi là-bas.

Muni d'une richesse bien inattendue la veille, je pus obtenir de cette bonne Cie du Nord un wagon spécial où toutes les commodités me seraient dévolues : toilette et accessoires, tablettes d'acajou pour déjeuner et dîner *chez moi* pendant que les autres voyageurs mangeraient du veau froid enveloppé de quelque vieux ou récent numéro du journal « le Temps » ou se verraient forcés de se laisser escompter dans les grands prix des repas réchauffés, ès buffets du bord de la voie, — *et cætera desiderata* (1).

C'était alors, — comme il le dit, — « richesse bien inattendue ». Verlaine se débattait, en effet, parmi des difficultés de toutes natures, causées par la maladie, le manque d'argent, des associations féminines plus que douteuses. Il avait achevé et publié tout le meilleur de son œuvre : il griffonnait maintenant, au petit bonheur d'une inspiration fort amoindrie, de courts poèmes, agressifs ou autobiographiquement indiscrets, en échange desquels il s'efforçait d'arracher à son éditeur Vanier de petites sommes qui, aussitôt que reçues, s'évaporaient autour des tables de cafés ou entre les mains avides de ses Egéries de passage.

Mais l'amoindrissement physique et poétique de Verlaine coïncidait précisément avec un redoublement d'intérêt des jeunes artistes, aux quatre coins de l'Europe, envers le « vieillissant poète » : la *légende* de Verlaine venait de naî-

(1) Ce texte est emprunté non à la version définitive des *Quinze jours en Hollande*, mais à un premier texte plus prime-sautier qui figure dans *Paul Verlaine, — Correspondance et documents*, p. 65.

tre et commençait à se répandre, et les sympathies qui survenaient de Hollande étaient le témoignage, plus agissant, de tout un mouvement d'admiration qui, s'étendant de jour en jour, devait en peu d'années gagner, à peu près tout entier, le monde littéraire de culture européenne.

Ce mercredi soir 2 novembre, Verlaine trouvait, à son arrivée à la gare de la Haye, une dizaine de jeunes artistes qui lui firent cortège en voiture jusqu'à un café sous le *Passage* et lui témoignèrent une révérence à laquelle il n'était point encore trop habitué. Puis ce fut un dîner, en plus petit nombre, où l'on parla de poésie et d'art, avec chaleur : après quoi Verlaine s'en fut, accompagné de Philippe Zilcken, vers la maison de celui-ci, dans le quartier de Buizenhout, là-bas, derrière la *Maison de Bois*, la propriété royale qu'ombragent de grands arbres reflétés dans l'eau paisible de canaux étroits, vers cette petite maison charmante, *Hélène-Villa,* bien connue de tous les artistes français de passage en Hollande et où j'ai eu, moi aussi, la bonne fortune de passer des heures exquises.

Il y trouva un accueil simple, chaleureux et cordial, la sensation d'un foyer qui, depuis si longtemps, lui faisait défaut, et bien souvent après, il songea à cette hospitalité hollandaise d'*Hélène-Villa* dont il a évoqué le souvenir, avec beaucoup de charme, en plus d'un passage de ses *Quinze jours en Hollande* (1).

Durant ces quinze jours, Verlaine eut à parler cinq fois en public : car s'il est vrai qu'il n'avait d'abord été prié de le faire que deux fois à la Haye, dès son arrivée, l'ardeur de ces jeunes gens eut tôt fait d'organiser d'autres conférences à Leyde, où il parla une seule fois, à Amsterdam, à deux reprises.

A vrai dire, c'était ses débuts de conférencier, Verlaine n'ayant jamais pris, jusqu'alors, la parole en public (2) et

(1) Cf. *Quinze jours en Hollande*, pp. 21, 27 et seq.
(2) Cf. à ce sujet le plaisant passage de la page 39 des *Quinze jours en Hollande*.

l'on eût pu appréhender quelque hésitation de la part d'un être aussi nerveux qu'il l'était; mais le poète se montra plein d'assurance, ou du moins, s'il eut d'abord quelque inquiétude, elle se dissipa vite devant l'enthousiasme que sa venue soulevait et l'extrême attention de son auditoire. Son arrivée avait été convenablement signalée dans les journaux et sa présence ne le fut pas moins; toutefois, on ne saurait dissimuler qu'en dépit de toute l'admiration que ressentaient pour lui auditeurs et journalistes, la déception d'une bonne part d'entre eux fut assez vive et l'on alla même jusqu'à regretter qu'on eût imposé au poète une charge à laquelle il n'était point accoutumé.

C'est ainsi que dans le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* du 5 novembre, après une longue et précise description de l'Hôpital Saint-Antoine, de la salle où Verlaine y recevait ses nombreux amis, l'auteur de l'article disait avec cette finesse et cette malicieuse bonhomie hollandaises si touchantes et si cordiales, pour ceux surtout qui les ont goûtées sur place :

En Hollande où l'on connaît un peu les langues étrangères, Verlaine n'est pas moins aimé qu'en France. Il peut le constater maintenant.

Et, non sans raison, l'auteur, guidé évidemment par une vive admiration pour le poète et qui semblait craindre que sa venue ne l'eût diminué plutôt qu'agrandi aux yeux de certains, poursuit :

Poussé par un élan de sympathie, on a pensé tout simplement à la façon de procurer à ce pauvre homme dont la vie extérieure est si triste quelques bonnes journées de soleil, d'hommage et de sympathies et l'on a oublié de se demander si ce moyen était bien le meilleur. Verlaine a le contraire d'une belle voix, on ne l'entend presque pas. Tout à l'heure, en causant avec des jeunes gens de toutes sortes de choses qui aboutissent à la littérature, il parlera peut-être un peu plus haut : mais donner une conférence, c'est pour lui se plonger dans la musique, la sienne ou

celle des autres : et il la sent si intensément qu'il ne lui est pas possible d'exprimer cette musique.

La première conférence avait eu lieu à la Haye le 3 novembre et, par une conjoncture quelque peu ironique, l'auteur catholique de *Sagesse* avait dû parler dans une petite salle, la *Loge-Gebouw*, qui n'était autre que la salle de la Loge Maçonnique. En compagnie de l'écrivain hollandais orientaliste, M. Henri Borel, j'ai pu visiter cette salle qui m'a paru pouvoir contenir de deux à trois cents personnes. Elle était, si l'on en croit le *Dagblad* du 5 novembre 1892, assez passablement remplie le soir de la première conférence de Verlaine. Quelques dames s'y trouvaient ; on y voyait surtout de jeunes étudiants de Delft et de Leyde et des artistes, parmi lesquels le poète Willem Kloos, le peintre Josef Israels et sa femme. Lorsque Verlaine parut, il fut accueilli par des applaudissements des plus chaleureux. Il s'assit derrière une table couverte d'un tapis vert qu'ornaient deux candélabres sans bougies et après avoir posé à côté de lui son chapeau haut-de-forme, commença. Voici un petit croquis charmant emprunté également à l'article que nous venons de citer (1) :

Oh ! cette tête caractéristique, avec quelques rares cheveux dans la nuque, une voûte énorme, le front qui s'avance jusqu'au milieu du visage ! Dans les énormes orbites, deux petites taches noires, mobiles comme de petits poissons et qui s'éclairent soudain d'une lueur douce comme une veilleuse : deux yeux japonais regardant, avec inquiétude, de côté, rarement devant eux et qui vous émeuvent par un regard de tendre mélancolie. Sur un tout petit nez, des lunettes qui ne paraissent pas pouvoir rester tranquilles malgré la tête immobile, mais si lourde, de sorte que la main droite doit à chaque instant les remettre en place. Ou bien la tête est appuyée sur la main de telle façon qu'à droite on n'entend absolument rien.

Verlaine, durant la journée qui avait précédé la conférence et qu'il avait passée chez Philippe Zilcken, avait bien

(1) *Nieuwe Roterdamsche Courant* 5 nov. 1892.

écrit quelques pages qu'il se proposait de lire ; en fait, il n'en lut aucune ; il se sentit en communion d'idées avec son public ; fort à son aise, il se laissa entraîner par sa rêverie autour de son sujet ; il fit des allusions au Parnasse, aux liens qui l'avaient uni à ce groupe et à cette école, avec des incidentes qui lui faisaient invoquer l'opinion des jeunes qu'il aimait, qui s'inspiraient de ses leçons et qui lui faisaient, enfin, une gloire. Il parla, avec une spéciale tendresse, de Mallarmé. Avant la lecture d'un des poèmes de l'auteur d'*Hérodiade*, il déclara : « Ce n'est pas seulement fort, c'est exquis » et, le poème une fois lu, il ajouta : « N'est-ce pas, ce n'est pas seulement exquis, c'est fort, très fort. » Puis il lut quelques-uns de ses propres poèmes et, dit le même chroniqueur :

Ce fut comme si l'on entendait murmurer une musique très douce et bien connue et la sensation était bien étrange que cette musique vînt du poète lui-même.

Le chroniqueur du *Dagblad*, lui, ne cache pas sa déception. En dépit de tous ses efforts, il n'a presque rien pu entendre et il le dit sans ménagement :

L'heure passée hier soir, à la Loge, fut bien intéressante, mystique et symbolique, mais ceux qui étaient venus avec l'idée de goûter davantage les vers de Verlaine, en les entendant lire par le poète lui-même, furent bien déçus.

Il y avait beaucoup de monde, surtout des artistes et des gens de lettres, quelques dames, et tous écoutaient le conférencier avec une attention respectueuse. Malheureusement, même ceux qui connaissaient ses vers eurent de la peine à le suivre. Paul Verlaine n'a pas une voix très sonore, et, en outre, il ne dit pas ses vers par cœur, il les lit, assis, courbé et souvent même avec la main devant la figure. On peut avoir son opinion sur la façon de déclamer des vers, et désapprouver le style pompeux des rhéteurs, encore faut-il être intelligible et ne pas exagérer la simplicité au point d'avoir l'air de lire pour soi-même et oublier tout à fait qu'il y ait un public (1).

(1) *Dagblad van Zuid-Holland en s'Gravenhage*, 5 nov. 1892.

Quant au compte rendu du *Het Vaderland*, il manifeste encore plus vivement une mauvaise humeur qui pourtant rend justice à la qualité de l'œuvre du poète :

Une déception attendait hier soir une centaine de fidèles qui avaient répondu à l'appel de la « Loge » de venir écouter Paul Verlaine. Une déception sous plusieurs rapports.

Ceux qui, comme moi, s'étaient figuré le représentant le plus connu de la jeune littérature française comme un homme d'une taille vigoureuse, et avec une tête artistique, furent bientôt détrompés. Une petite personne lourde aux épaules larges, une figure large avec un petit nez camus, de grands sourcils bruns, une barbe grisonnante, le front haut, le crâne chauve avec quelques cheveux dans la nuque, un lorgnon pour ainsi dire *en suspens* sur son petit nez : voilà Verlaine. Ses grosses moustaches lui donnent l'air d'un « Reserve Oberst » allemand. Et quand il se fut assis et qu'il tâta d'une main tremblante son manuscrit, remettant continuellement le lorgnon à sa place, ou bien se caressant la figure d'un geste lent, je m'attendais à ce que, tout-à-coup, il se levât pour crier : « Compagnie.... halt! »

Deuxième déception : le capitaine de réserve était enroué. Une voix sans sonorité, sans charme. Le commencement des phrases atteignait le public de temps en temps, le reste se perdait immédiatement. Personne n'entendait quoi que ce fût : pas même ceux qui étaient tout près : deux fois on le pria de parler un peu plus haut, mais en vain. J'ai donc entendu seulement qu'il allait nous parler un peu de ses poèmes et de quelques-uns de ses amis. Ce qu'on attendait : un exposé de ses tendances, des raisons qui l'amenèrent, lui et ses amis, à se détacher de ce qui leur semblait « conservatif », ne vint pas. Il se borna à lire quelques vers de Corbière, de Mallarmé et de lui-même ; ces poésies avaient l'avantage d'être courtes. Parmi ses propres poèmes, j'ai pu suivre : *J'ai peur d'un baiser* (1) et quelques *Paysages Belges* qui rendaient très bien l'atmosphère, surtout *Saint-Gilles*. Ce qui put atteindre mes oreilles, habituées à écouter, aura échappé certainement à la plupart (2).

Il semble hors de doute que la voix de Verlaine était fai-

(1) *A poor young shepherd* dans les *Romances sans paroles*.
(2) *Het Vaderland*, samedi, 5 novembre 1892.

ble et qu'il avait du mal à se faire entendre, ou plutôt qu'il ne se donnait guère celui de se faire entendre, mais il ne faudrait point prendre trop au pied de la lettre le compte rendu, évidemment amer, d'un journaliste grincheux : on aura peut-être une impression plus équitable dans un article signé W. van Fricht et qui parut peu après dans *De Portefeuille* (1).

Moi qui connaissais les vers de Verlaine, je n'ai pas eu de peine à suivre ce qu'il disait. Sa voix est très faible et monotone dans la cadence qu'il donne à ses vers. Tel qu'il était, assis là derrière une petite table, la tête appuyée sur une main, faisant de temps en temps un petit geste caractéristique, il me parut avoir bientôt oublié qu'il parlait devant un public. Il feuilletait son volume comme quelqu'un qui se croit seul et qui regarde attentivement sa bien-aimée ; puis, tout à coup, la voix baissait et il tenait les yeux fixés devant lui. Ensuite, il reprenait conscience d'être en public et il se réveillait un instant pour retomber bientôt dans la même rêverie. Sa diction était tout le contraire de la *rhétorique*. Les vers n'acquéraient aucune valeur par sa diction ou son accentuation ; ceux qui ne les connaissaient pas ne pouvaient guère les apprécier ; mais pour moi, qui les connaissais, ces vers venaient tantôt pareils à de petits enfants jouant sur l'herbe, tantôt lourds comme des pas d'hommes, tantôt semblables à des vierges qui chantent dans un temple, tantôt comme des séraphins qui parcourent le ciel :

Salut à votre très unique apothéose...

Le lendemain, dans la même salle, mais devant un moins nombreux public, Verlaine parla des *Décadents*, des *Symbolistes* et des *Romans*. A l'issue de la conférence, il passa la soirée chez le peintre Haverman (2) et le lendemain, samedi 5 novembre, un groupe d'admirateurs lui offrait un dîner au Restaurant Royal de la Haye. Je dois à l'obligeance de Philippe Zilcken de pouvoir posséder le menu de ce dîner fort bellement imprimé en rouge et or sur

(1) « Paul Verlaine et Joséphine Péladan », *De Portefeuille*, samedi 19 novembre 1892.

(2) *Quinze jours en Hollande*, p. 55 et seq.

Japon et qui porte en tête sous cette indication : *Dîner offert à Paul Verlaine*, le menu proprement dit et, à la seconde page, la non moins précieuse indication des noms des convives ; ils étaient dix-sept, sans compter Verlaine, et, parmi ces dix-sept personnes, figuraient quatre dames. Les convives étaient Philippe Zilcken et Mme, le poète Albert Verweij et Mme, les peintres Toorop, Haverman et Etienne Bosch ; W. E. Verweij, frère du poète ; le Dr Leuring, M. Stellwagen et sa fiancée Mlle Bouwense ; un amateur d'art, M. Hidde Nyland; un futur référendaire au Ministère, M. E. Ahn ; B. J. F. Varenhorst, un professeur, qui composait également de la musique et qui joua à Verlaine une interprétation musicale du « Colloque sentimental » à laquelle Verlaine ne sembla pas avoir compris quoi que ce fût (Il parle de ce jeune homme dans *Quinze jours en Hollande* comme du Monsieur *larve d'ivoire* (1). M. Varenhorst était accompagné de sa fiancée, Mlle Schenk, qui comptait également au nombre des jeunes peintres de l'époque. Parmi les convives figurait encore un autre peintre, Thorn Prikker, sur le compte duquel nous aurons à revenir.

Comme on le voit, ce furent surtout des peintres qui en Hollande fêtèrent le poète. Le lundi suivant, 7 novembre, Verlaine se rendit à Leyde où un petit comité s'était formé pour organiser la chose ; comité qui ne comprenait, à vrai dire, que deux personnes, M. Stelwagen et le conservateur du musée, M. C. N. H. Verster. Il fit sa conférence dans une des salles du *Cercle Amicitia*. Le *Leidsch Dagblad* avait annoncé sa conférence en ces termes :

Monsieur Verlaine parlera du naturalisme en France, des Parnassiens et du symbolisme et il fera apprécier la valeur de ces écoles en lisant divers poèmes. Puisque l'art (de la littérature aussi bien que de la peinture) devient de plus en plus la possession de ceux qui croient dans un idéal humain au-dessus de la matière, on espère qu'il s'en trouvera beaucoup pour profiter de l'occasion

(1) *Quinze jours en Hollande*, p. 55.

d'aller écouter un des artistes les plus sérieux et les plus profondément sensibles (1).

La salle qui était très petite convint assurément mieux à Verlaine et surtout à son auditoire ; le même journal nous en apporte le témoignage :

Il faut que Verlaine parle dans une petite salle, comme celle d'hier soir, devant un auditoire choisi et attentif : il peut être certain alors d'avoir du succès, puisqu'on n'a pas de peine à le suivre.

Le point culminant de la soirée fut la lecture du sonnet à *Louis II de Bavière* que nous reproduisons ici. C'est un véritable plaisir d'entendre couler ces vers des lèvres de celui qui les a écrits.

Sagesse aussi, avec ces vers : « O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour », fit grande impression, surtout la fin. Mais ne prodiguons pas les citations. Verlaine lut aussi de la prose.

Nous affirmons que les traits de Verlaine resteront profondément empreints dans notre souvenir, que nous entendrons encore longtemps ses paroles et que nous dirons souvent ses vers.

Verlaine (il l'a affirmé lui-même) s'est montré très satisfait de l'accueil du public (2).

A Leyde, non seulement la salle, mais l'auditoire était petit ; la quantité fut compensée par l'enthousiasme, d'autant plus qu'il s'était passé, quelques jours auparavant, un petit incident auquel Verlaine a fait lui-même allusion et qui avait assez vivement agité le milieu des étudiants.

Dans *Quinze jours en Hollande*, on peut lire ce passage :

Comme il paraît qu'un professeur local a dit qu'il ne comprenait pas qu'on reçût avec égard un *voyou* comme moi, je pris dans mon œuvre en prose un morceau où ce mot se trouvait, afin de le bien lancer à la tête du bonhomme s'il se trouvait là ; à son... dos au cas contraire (3).

(1) *Leidsch Dagblad*, 2 novembre 1892.
(2) Id. 9 nov. 1892.
(3) *Quinze jours en Hollande*, p. 61.

Quelques jours avant la conférence, en effet, MM. Stelwagen et Verster allèrent prier le professeur Jan ten Brinck à assister à la conférence. Le professeur fut aussitôt hors de lui. « Comment! s'écria-t-il. Croyez-vous que je veuille me trouver dans une même salle avec ce voyou ? » On pense quelles gorges chaudes en firent les étudiants et l'anecdote fut même signalée dans leur journal, *Propria Cures*, de novembre 1892. Elle figure également dans cette lettre du 14 mai 1919 que le grand poète hollandais Albert Verwey voulut bien écrire lorsque je le priai d'évoquer ses souvenirs de la conférence de Leyde.

Je revois encore en pensée Paul Verlaine assis, juste en face de ma femme et de moi, dans la petite salle de Leyde. Je me rappelle fort bien ce placement, parce que Verlaine donnait à sa conférence l'aspect d'un tête-à-tête avec ceux qui étaient tout près de lui et qu'il connaissait de La Haye.

Il lisait sans la moindre élévation de voix, d'une façon monotone, comme font les poètes, et, en outre, son introduction était accompagnée d'un sourire et d'un regard d'intelligence. Ce fut le cas aussi, par exemple, lorsqu'il réclama pour lui-même le titre de « voyou ». C'était un mot que le Professeur Ten Brinck avait dit lorsqu'on était venu lui demander d'assister à la conférence et qu'il déclina cette invitation en alléguant une raison vraiment « bourgeoise ». Verlaine en parle dans *Quinze jours en Hollande*...

ALBERT VERWEY.

Le lendemain Verlaine partait pour Amsterdam où le journal des Etudiants *Propria Cures* avait fait grand bruit de son arrivée et même annoncé sa venue par estafettes. Il s'y rendit sous la conduite de l'exubérant et sympathique P. L. Tak, alors rédacteur politique du *Nieuwe Gids*. Durant son séjour à Amsterdam il fut l'hôte des peintres Witsen et Isaac Israels qui habitaient alors la même maison. De jeunes poètes d'alors comme M. Kloos et M. Bocken l'escortaient également. Il semble bien que l'accueil qu'il reçut à Amsterdam fut plus cordial encore qu'à

La Haye : en présence de la simplicité du poète,et sans rien perdre de leur admiration ou de leur respect pour lui, les sentiments de ces jeunes gens se manifestèrent plus librement encore : Verlaine lui-même en a relaté avec reconnaissance le témoignage.

Mais quelle surprise m'attendait ! A mon entrée dans une salle très somptueuse, admirablement peuplée de dames, de jeunes gens et de quelques figures professorales un peu renfrognées qui devaient se dérider un peu sur la fin, à mon entrée, dis-je, tout le monde se leva. C'était raffiné, ça m'alla droit au cœur, et ce fut plein d'une délicieuse émotion qu'ayant gravi les degrés de la tribune, je rendis en trois saluts l'hommage vraiment délicat dont le pauvre conférencier en simple veston, boiteux, pas beau, venait d'être l'heureux, si heureux objet (1).

L'impression qui paraît dans les articles de journaux de cette époque, si elle est plus précise encore en ce qui touche les séances d'Amsterdam que celles de la Haye et de Leyde, n'en diffère pas beaucoup ; voici un article qu'on ne lira certes pas sans intérêt (2).

Avant l'entrée du poète, il y avait dans l'atmosphère quelque chose d'oppressant : comme malgré lui, l'œil cherchait un petit autel. Mais quand le poète parut, toute envie de plaisanter cessa. Une légère déception, tout d'abord. On comprit tout de suite que, pour cette voix si frêle, toute salle même la plus petite devait paraître le *Paleis voor Volksolyt*. Heureux ceux qui peuvent écouter dans l'intimité d'une chambre confortable cette œuvre si intime elle-même.

Faisant de nécessité vertu, le public se rapprocha, luttant dans la mesure du possible pour adapter ses oreilles à cet organe faible. Presque personne n'entendit les quelques mots de remerciements par lesquels le poète débuta, ni les quelques phrases qu'il consacra à ses contemporains, les rangeant sous le titre de « Poètes Maudits » : Corbière, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam. Après un bon quart d'heure, le poète dut se reposer et les auditeurs

(1) *Quinze jours en Holland*, page 84.
(2) *De Amsterdammer Dagblad : voor Nederland*, vendredi 11 nov. 1892.

eurent la possibilité de se renseigner réciproquement sur ce qu'on avait pu entendre.

Le poète lut ensuite ses propres vers dans ce *Choix de Poésies* qui met tout le monde en état de prendre connaissance des émotions si variées de cette vie de poète. Il était impressionnant de voir combien cette vie était loin du poète. On eût dit qu'il s'agissait d'un autre. Tantôt il faisait suivre quelques mots incompréhensibles de *ainsi je parlais quand j'avais 18 ans*; tantôt il modérait ses fureurs poétiques, il s'excusait des continuelles tristesses ou bien il rappelait les souffrances de telle ou telle époque. « Le poète se trompe souvent, il se repent souvent, il vagabonde un peu. » Il murmurait toutes ces petites observations et l'on avait l'impression qu'il se sentait tout à fait « chez soi »...

L'auteur de l'article signale ensuite les poèmes de Verlaine lus ce soir-là: *Mon rêve familier*, *Promenade sentimentale*, *Chanson d'Automne*, *le Nocturne Parisien*, *le Faune*, *Pantomime*, *l'Amour par terre*, deux poèmes de la *Bonne Chanson* (Puisque l'aube renaît, et Avant que tu ne t'en ailles...) *Il pleure dans mon cœur* ; des poèmes de *Sagesse* : *O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour*, *Gaspard Hauser chante*, enfin, *Chevaux de bois* et *Saint Gilles*, et l'article s'achève ainsi :

S'il faut aller dans le pays du poète pour le comprendre, il y a aussi un avantage à ce que, quittant son milieu, il vienne lui-même vers nous. Le fait d'avoir pu entendre Paul Verlaine augmente, pour tous ceux qui ont eu ce plaisir, la jouissance de ses vers. Il est bon également de voir que la jeune génération hollandaise a su préparer au poète des jours qui lui feront oublier bien des tristesses ; et notre dernière pensée fut : « Quand donc les peuples commenceront-ils à traiter les poètes de façon à démentir les vers de Beets : *Continue à préparer ton miel, chère abeille, non pour toi, mais pour moi.*

Les étudiants d'Amsterdam avaient adopté tout naturellement Paul Verlaine et l'on en trouve un témoignage, assez amusant et touchant ensemble, dans le titre même de l'article que leur journal consacrait à sa première conférence, *La première conférence de « l'Oncle Paul »* :

La littérature est folle : c'est entendu. Pour la première fois, un « miracle poétique incarné », dans notre pays non français. Amsterdam reçoit et promet de rester tranquille et d'écouter, mais néanmoins je suis sûr qu'il n'y en pas plus de sept qui ont vraiment compris, qui ont senti le poète simple tel qu'il est maintenant, qui l'ont jugé objectivement en regard de ce que sa vie a été, avec la conscience de tout ce qu'il a laissé derrière lui. Il donne maintenant à un peuple inconnu ce à quoi il ne croit lui-même que pendant certains moments de sa vie. Il parle avec des cordes vocales usées par la vie et par le matérialisme moderne.

Et ce fut pour ainsi dire une projection sur lui-même et comme en dehors de lui-même, comme s'il se fût agi d'un autre personnage. Et il sut émouvoir parce qu'il avait le sentiment d'être parmi un peuple nouveau qui a de nouveau élevé la voix après un silence bourgeois de deux siècles...

Nous offrons à nos lecteurs le portrait de Paul Verlaine par Jean Veth ; qu'il soit reçu comme il le mérite (1).

Comment mieux que par des citations donner le sentiment du respect et de l'admiration qui se répandaient dans les comptes-rendus, et dans ceux-là même qui ne dissimulaient rien de la déception que Verlaine, lecteur et conférencier, leur avait donnée. D'un long article, fort bien renseigné, intitulé *Paul Verlaine, une Impression*, signé L. S. et qui parut dans un journal de Harlem, détachons ce passage :

Verlaine qui peut être si fier et si hautain, transformé en conférencier ! Il y a là quelque chose qui me fait songer au « Beeslenspel de Hildebrand », un lion dans une cage qui se laisse regarder. La réunion dans la petite salle de Couturier a eu pour moi quelque chose de pénible. Nous étions là, dames et messieurs, réunis par sympathie, par intérêt, pour un hommage au poète et cependant il y avait, dans notre façon de regarder et d'écouter,

(1) *Propria Cures*, 9 nov. 1892. Ce portrait par Jean Veth était un croquis fait d'après nature chez Philippe Zilcken à La Haye et auquel Verlaine a fait allusion dans *Quinze jours en Hollande*, p. 29 : « Voici l'un de nos compagnons, Jean Veth, un confrère très distingué du très distingué Zilcken, qui me croque tandis que je commence à jeter sur le papier quelques notes pour ma première conférence. »

de la curiosité. Nous voulions emporter une impression de *l'homme*. J'ai lu quelque part que sa conférence a été une déception à cause de sa figure et de son manque de qualités de conférencier. Cela justement a complété pour moi l'image que je m'étais faite de lui d'après Huret, Byvanck et Carrière. Il était peut-être un peu mieux habillé que d'habitude quand il est à Paris. Mais ce n'est pas un causeur, ni, heureusement, un conférencier spirituel. Pas même une tentative de nous plaire : il murmure ce qu'il a à dire d'une façon presque inintelligible. Ce n'est pas par mépris pour nous, mais parce qu'il ne saurait faire autrement. N'est-il pas un solitaire qui a de la peine à s'exprimer devant des inconnus ? Il sent bien qu'il les déçoit et lorsque sa voix, après s'être élevée un instant, redevient murmurante, il a comme un geste de regret pour nous : « Qu'y faire ? Ah ! laissez faire ! »

Cette résignation mélancolique me frappe dans tous ses gestes. J'ai l'impression qu'il voudrait déjà avoir fini de lire ces vers d'autrui. Il lit aussi ses propres vers, d'abord d'une voix lente, fatiguée, puis, de plus en plus vite pour en avoir fini. De temps en temps je crois lire, dans les froncements de ses sourcils, que, tout à coup, il rencontre dans ses propres vers des souvenirs qu'il n'étale qu'à regret devant des étrangers curieux. Ses vers, pour la plupart, lui semblent étrangers aussi : c'est si loin, ce qu'ils expriment, que son âme ne vibre plus. Il peut les lire sans frémir, même ceux qui offrent un tableau du Paris nocturne, souvenir de ses écarts. Il devient un peu plus animé (avec un nouveau froncement des sourcils et un petit mouvement nerveux du bras droit) lorsqu'il lit « les voix », malédictions de toutes les choses terrestres, de la colère, du repentir, de la séduction pour se donner entièrement à la voix divine, « la voix terrible de l'Amour ». Et sa voix devient presque mélodieuse, sa diction rythmique et posée, toute simple cependant, lorsqu'il nous lit ce poème sublime d'humilité humaine :

« O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour ! »

Toujours désormais, je verrai devant moi cette pâle figure de martyr avec ce long crâne chauve, ces sourcils sensuels, ce nez écrasé, ces joues molles couvertes d'une barbe brune. Et toujours aussi j'entendrai cette voix sourde, il est vrai, mais pleine de souffrance mélancolique.

Le journal *De Amsterdammer* (1), qui avait déjà témoigné une sympathie très franche au poète, fit paraître, dans son supplément hebdomadaire, un autre article également bienveillant dû à la plume de M. N. J. van Hall (2). On ne peut le citer ici en son entier, mais ces extraits en indiqueront le ton et la teneur :

Triste, triste, murmurait Verlaine, et il feuilletait avec sa main délicate le livre qui était devant lui et dans lequel il avait lu, d'une voix monotone, un certain nombre de poèmes.

L'auditoire visiblement bienveillant pour le poète et qui s'était réuni dans la salle Couturier sans attendre de grands résultats (les journaux de La Haye leur avaient appris déjà que Verlaine était difficile à suivre et qu'il ne pouvait être question d'entendre déclamer des vers), l'auditoire, dis-je, se rapprocha de plus en plus de la petite table derrière laquelle le poète était assis, dans cette salle froide et trop éclairée, et l'on tendait l'oreille pour tâcher d'attraper par-ci par-là quelque chose.

Mais de même que les yeux s'habituent à l'obscurité et finissent par distinguer des formes, de même l'oreille s'habitue à un son très faible et à mesure que le poète continuait, ceux qui étaient tout près commençaient à pouvoir le suivre. Ils tenaient leurs yeux constamment fixés sur cet homme au visage de sphinx, cette tête au sourire satanique et ce crâne chauve en forme de poire auraient dû les rebuter, mais un rayon de bonté succédait sur cette figure à la mélancolie, et la litanie des vers continuait, pareille à une prière d'enfant ou à la confession de quelqu'un qui ose à peine dire ses fautes et qui, pourtant, ne veut en taire aucune. Car Verlaine donne l'impression d'être absolument sincère...

Ceux qui jamais n'ont lu de vers de Verlaine auront eu de la peine, après cette première conférence où sa voix fut si faible, à les apprécier et à admettre, sans autre preuve, que cet homme qu'ils venaient de voir figurât parmi les plus grands poètes français, et qu'il fût, parmi ceux-là, le plus véritablement poète... Mais si on connaissait l'œuvre de Verlaine, alors ces vers prenaient un contact avec cette personne brisée, cette voix fatiguée, cette figure où, comme dans son œuvre, les passions bonnes

(1) *De Amsterdammer*, weekblad voor Nederland, 13 nov. 1892.
(2) *Vrydagsche Haarlemsche Courant*, 11 nov. 1922.

ou mauvaises semblent avoir laissé parallèlement leur empreinte. Malheureusement le milieu (les deux salles de Couturier trop claires et trop gaies) n'était pas en harmonie avec l'intimité des vers. On voudrait pouvoir les entendre, comme M. Byvanck raconte les avoir entendus, dans le clair-obscur d'une toute petite chambre... (1).

... Les jeunes poètes qui, avec quelques représentants de la jeune école de peinture, ont persuadé Verlaine de venir vers nous, ont droit à toute notre reconnaissance.

Si, — comme on doit le supposer d'après l'invitation, — ils se considèrent comme appartenant à l'école du poète, ils auront été frappés de voir qu'en tous ses vers, il sait respecter la langue et la logique et qu'il sait nuancer la langue française en joignant *l'imprécis au précis* sans toutefois jamais se perdre dans des obscurités volontaires ou involontaires.

Sous ce rapport aussi le séjour de Verlaine et l'étude renouvelée de sa poésie pourront avoir une bonne influence sur notre littérature.

Et même si cela n'était pas, soyons satisfaits d'avoir pu égayer par quelques fleurs le pauvre poète malade pour qui la vie n'est guère qu'un séjour prolongé à l'hôpital et d'avoir pu lui abréger un peu des jours si longs et si gris (2).

La seconde conférence de Verlaine à Amsterdam eut lieu le vendredi 11 novembre dans la même salle que la précédente et devant un public qui, dit un compte rendu, était réduit environ au tiers ; le même compte rendu déclare qu'en revanche l'on pouvait constater chez le poète un changement en mieux, la fatigue avait disparu de son visage et de sa voix, sa taille paraissait plus haute, ses yeux brillaient plus vivement et ceux qui connaissaient un peu ses vers n'eurent pas besoin d'autant d'effort pour pouvoir les suivre.

(1) M. Byvanck, bibliothécaire en chef de la *Biblioteca Regia* de La Haye, écrivain distingué et auteur d'un volume : *Un Hollandais à Paris en 1891*, (Perrin, éd.) qui contient des pages excellentes sur les aspects les plus neufs de la littérature française d'alors, entre autres les chapitres sur Verlaine et sur Marcel Schwob.

(2) *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, samedi 12 novembre 1892.

Verlaine fit dans cette seconde conférence un court exposé des diverses caractéristiques des *Décadents*, des *Symbolistes* « qui acceptent avec un peu plus d'exagération la vérité générale que toute poésie est un symbole » et des *Romans* « qui se rattachent à Ronsard et au Manifeste de du Bellay et qui ont l'ivresse des mots et des archaïsmes ». Il lut des vers de Moréas, de Maurice du Plessys, fit des développements ingénieux sur des mots, entre autres le mot *los*, dont il s'est servi dans la *Mort de Philippe II*, donnant ainsi à son public, un peu tenté de ne voir en lui qu'un poète instinctif, le témoignage d'un esprit conscient de son art et du métier nécessaire à exprimer une sensibilité à la fois ingénue et raffinée. Il lut enfin quelques-uns de ses vers pour répondre au désir qui lui en avait été exprimé dans chaque ville par ses jeunes et fervents admirateurs.

A peine dans toute la presse d'alors, en dépit des faibles qualités oratoires de Verlaine, quelques comptes rendus aigre-doux, celui de *Het Nieuws van den Dag*, d'Amsterdam (1), fort court, qui disait :

C'est à peine si de temps en temps on parvenait à saisir quelque chose : en général, la conférence fut inintelligible. L'ensemble avait cependant quelque chose de très spécial qu'on n'oubliera pas aisément...

et celui du *Hadelsblad* qui souleva l'indignation des amis hollandais de Verlaine et était dû à la plume de M. Charles Boissevain. Celui-ci, depuis lors, a quelque peu modifié son opinion à l'égard de l'homme qu'était Verlaine, envers qui l'on raconte encore en Hollande qu'il se conduisit alors de façon fort désobligeante.

Hier soir le poète français Paul Verlaine a parlé dans la grande salle de Couturier. On était prié de ne pas applaudir.

M[me] van Rooy van Gelder pria l'auditoire de se lever en signe de respect à l'entrée du poète. Des dames et des jeunes filles hollandaises se levèrent docilement à l'entrée de celui que M. Byvanck, dans son curieux livre, ne parvient à décrire qu'au

(1) *Het Nieuws van den Dag*, Amsterdam, jeudi 10 novembre 1892.

moyen de paraboles et de circonlocutions. Ce que le grand et malheureux poète nous dit ne pouvait choquer les oreilles de personne, même s'il n'avait su d'avance qu'il y aurait des dames parmi l'auditoire. C'est un homme brisé et il est vraiment cruel de le faire parler en public. Il parle d'une façon absolument inintelligible, il mange ses mots. C'est comme si l'on entendait parler de loin en rêve.

Ce qu'il a dit avant la pause (1) ne pouvait être entendu même au premier rang. Après la pause, il lut quelques-uns de ces poèmes dont plusieurs ont donné une musique nouvelle à la langue française, mais seulement ceux qui les connaissaient pouvaient attraper, çà et là, quelque chose, puisque les mots à demi avalés ne rendaient qu'un son sourd et monotone.

Ce fut une soirée plus mélancolique que la mélancolie elle-même (2).

On voit que, même dans ce compte rendu peu bienveillant, perce tout de même encore le respect et l'admiration pour l'œuvre d'un poète qui était loin d'avoir conquis, à cette époque-là, en France, les suffrages du plus grand nombre.

Après cette seconde conférence d'Amsterdam, le séjour de Verlaine touchait à sa fin : en dépit de l'hospitalité amicale et franche qu'il avait reçue aussi bien à La Haye chez Philippe Zilcken qu'à Amsterdam chez Willem Witsen, le poète éprouvait de la fatigue et déclara à plusieurs reprises à ses jeunes amis qui voulaient le retenir en Hollande : « Il faut que je rentre chez moi. » Avec une enthousiaste mélancolie, M. van Fricht, l'auteur de l'article du *De Portefeuille* que nous avons déjà cité, dit à ce propos :

Nous étions un peu tristes de l'entendre dire : « Il faut que je rentre chez moi », car je savais qu'au fond, il n'avait pas de chez soi. Le plus grand poète non seulement de la France, mais du monde, un de ces élus qui dans leur âme ont rêvé la Vie et qui l'ont exprimée en murmurant, en tressaillant d'émotion et de joie, un de ces grands de tous les temps qui ont immortalisé les pen-

(1) Intervalle que les habitudes hollandaises imposent au milieu des conférences et auquel j'ai fait allusion au début de cet article.

(2) *Het Algemeen Handelsblad*, jeudi 10 nov. 1892.

sées les plus intimes, un de ceux pour qui la réalité brille dans un ciel clair, qui ont compris toute l'âme humaine avec tous ses péchés et tous ses désirs... un de ceux qui ont creusé les coins les plus obscurs de leur âme pour en faire jaillir leurs poèmes éclairés... un de ces très grands hommes qui ont parcouru la vie en solitaires et qui daignent montrer la grandeur sublime de leur âme royale à nous qui sommes tellement au-dessous d'eux et qui tressaillons d'émotion quand ces rythmes nous enveloppent, pareils à des papillons qui voltigent autour d'un lys ; l'un des grands parmi les grands ; Paul Verlaine n'a pas de chez soi !

Le poète voulait partir, regagner Paris, un de ses logis de hasard, ou l'hôpital ; il craignait que quelque rechute ne vînt l'immobiliser trop longtemps à la charge d'amis tous jeunes et pour la plupart peu fortunés. Une rencontre pourtant lui fit différer un peu son voyage. Tandis que Verlaine répandait en Hollande l'éloquence plus que discrète de ses conférences et de sa poésie intime, un autre Français de marque offrait sa personne imposante, ses costumes singuliers et son éloquence à la fois ingénieuse, savante et retentissante aux « gens de la paisible Hollande », comme dit Verlaine dans l'un de ses poèmes : Joséphin Péladan, le sâr Péladan, comme il se nommait alors, parcourait en effet au même moment la Hollande, et l'on eut la piquante et cordiale idée de réunir ces deux Français dissemblables en un déjeuner à La Haye, au Restaurant Royal. On nous a conservé de cette rencontre un document de premier ordre, non seulement par son indiscutable authenticité, mais parce qu'il émane d'un assistant qui transcrivit presque sur le champ ses impressions, et c'est, comme on le verra, un des documents les plus importants qui puissent servir à l'histoire du séjour de Verlaine en Hollande.

Parmi les auditeurs qui assistaient à la conférence que je donnai à La Haye sur Verlaine, j'eus la bonne fortune de compter M. Henri Borel. Ecrivain renommé qui a vécu la plupart de sa vie en Extrême-Orient et à qui la littérature hollandaise doit, sur ces contrées, des ouvrages remarqua-

bles : *Sagesse et Beauté de Chine*, *l'Esprit de la Chine*, *L'Aube en Orient*, M. Henri Borel est à la fois un esprit très occidental, fort au fait des lettres françaises ; j'eus le plaisir de m'entretenir avec lui de l'œuvre de Verlaine et au cours de notre entretien, il me dit : « Dans un exemplaire de *Sagesse* je conserve encore la fleur que Verlaine portait à la boutonnière, un jour en Hollande, et qui me fut envoyée, alors que j'étais en Chine, par un de mes amis, convive de ce déjeuner. » Quelques jours plus tard, je recevais de M. Henri Borel la lettre suivante :

Cher Monsieur,

J'ai trouvé le petit volume : *Lettres de Johan Thorn Prikker (adressées à Henri Borel en Chine)*, dans lequel vous lirez la « légende » de la fleur de Verlaine dont je vous ai parlé. Mais vous y trouverez encore quelques pages très intéressantes sur le séjour de Verlaine à la Haye en novembre 1892, avec des détails bien gentils. Vous connaissez, sans doute, les « Quinze jours en Hollande » de Verlaine, mais ne serait-il pas intéressant pour vous de lire ces pages d'un jeune artiste-peintre qui n'a, pour ainsi dire, pas quitté Verlaine pendant les journées, devenues historiques, qu'il passa ici ?

On m'a dit que vous lisiez assez bien le hollandais. Voulez-vous que je vous envoie ce petit bouquin ? Je vous écris parce que je sais que tout ce qui regarde Verlaine vous est cher, aussi cher que m'est la fleur *authentique* qui se trouve dans *Sagesse*, dans ma bibliothèque.

Veuillez agréer, etc...

La bienveillance qu'on me témoigna aux Pays-Bas s'était étendue, on le voit, jusqu'à me prêter une connaissance du hollandais que je n'avais aucunement, et fort heureusement M. Henri Borel voulut bien m'apporter lui-même l'ouvrage où se trouvait cette lettre que nous traduisîmes de concert ; grâce à lui, je fis en outre à La Haye une sorte de pèlerinage verlainien à la salle où avait eu lieu la conférence et chez le libraire qui avait autrefois édité *Quinze jours en Hollande*.

L'ouvrage d'où sont extraites les lettres que je donne ci-dessous est intitulé *Brieven van Johan Torn Prikker met een voorwoord van Henri Borel* et fut publié à Amsterdam, chez W. Tersluys, en 1897. L'auteur de ces lettres, Johan Thorn Prikker, était un jeune peintre qui promettait d'être l'un des plus grands de la Hollande contemporaine ; il quitta la Hollande pour l'Allemagne où il a vécu depuis lors, se consacrant presque exclusivement à la composition de vitraux.

Le 20 novembre 1892.

Nous l'avons eu ici, Paul Verlaine; nous avons mangé avec lui, causé avec lui, nous nous sommes promenés avec lui ; ç'a été un événement. Je nous vois encore à midi, le jour après son arrivée, chez Linke [*c'était un café d'artistes*]. Verwey était venu d'Amsterdam, Jean Veth était à La Haye et tous les autres ; ils étaient tous venus pour Verlaine. Nous avions d'abord l'intention de le recevoir tous ensemble, mais après de longues délibérations, il fut convenu que quelques-uns de nous iraient à la gare, vers sept heures.

Le train arrive : Verlaine descend, et voilà tous nos beaux projets échoués.

Quelle figure ! ce n'était pas, comme on aurait pensé d'après les portraits, un petit bonhomme courbé, mais un grand gaillard avec un cou de taureau, des sourcils velus, noirs comme du jais, les yeux très noirs. Au moindre mot qu'il dit ses yeux brillent. On nous présente à lui, d'abord un peu gênés, puis nous allons en voiture chez Riche [*un autre café*]. Verlaine était là, tout comme ensuite ; avant dîner, il a pris son apéritif et il a causé littérature ; il disait, et je traduis littéralement : « Ce que je fais, c'est mieux que ce que fait un clerc de notaire, mais il n'y a pas de quoi se vanter. Ce n'est pas de ma faute si je suis ce que je suis ; ces choses-là dépendent du hasard, c'est pour cela que je ne dois pas me considérer comme supérieur à un autre. Je considère l'art comme un métier je suis un travailleur. »

Comme il était simple ! Il mangeait comme s'il eût mangé avec ses meilleurs amis. Il ne prêtait pas attention à tous les yeux qui étaient fixés sur lui ; il trouvait tout naturel que nous dessinions tous son portrait; quand le portrait était fini, il le regar-

dait et disait : « C'est bien cela, ou, c'est mauvais ! » Il avait grand appétit et buvait beaucoup. Il se servait et servait aussi ses voisins, Toorop et Weth. De temps en temps, il disait : « C'est bon, cela ! » A son arrivée, probablement pour paraître grave, il avait mis un chapeau haut-de-forme, mais cela ne dura pas longtemps avant qu'il prît dans sa valise un chapeau mou et un foulard de soie, et il disait : « C'est plus moi. »

Le même soir, au Bordelais, il a dit de jolis mots sur l'anarchisme ; il prétendait que quand on est artiste, il va de soi qu'on est anarchiste ; que quand on voit autour de soi les pignoufs, ça vous ferait plaisir d'en voir éclater quelques-uns en l'air.

Ce soir-là, il a fait sa conférence à la Loge Maçonnique ; il passa en revue tous les jeunes poètes et lut ensuite quelques-uns de ses vers. Il se fichait pas mal de tout ce public ; il lisait doucement comme pour lui-même, sans élever la voix, et je n'oublierai jamais le geste vague qu'il faisait en disant :

« Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne. »

Il levait vaguement la main, les doigts un peu relevés. C'était très beau.

Tous les Amsterdamois étaient là, Witsen, Kloos, Bœken, Holst [*un peintre*], Delang [*un écrivain*], Tideman et quelques autres d'autres villes. Le soir suivant, il y eut encore une conférence à La Haye, et le jour d'après, nous avons eu notre grand dîner au Restaurant Royal.

Cela a amusé beaucoup Verlaine. Il prétendait qu'il vivait très tranquillement à Paris, mais qu'une fois sorti, il aimait beaucoup un bon dîner, et puis le vin est très bon à La Haye, disait-il.

Entre tous ces événements, Verlaine a encore eu une conférence à Leyde et une à Amsterdam. A Amsterdam, il a été reçu avec beaucoup de cérémonie à la gare ; nous sommes allés en voiture à la chambre de Witsen qui était décorée de fleurs et ornée d'objets d'art. A la porte se tenait Isaac Israels et Boeken, le chapeau à la main.

Au même moment, à la Haye, est apparu le sâr Péladan qui donnait des conférences sur *le Mystère, l'Art et l'Amour* ; le soir, Verlaine, qui était revenu le samedi, nous a accompagnés à la conférence du sâr. C'était un contraste, le sâr et Verlaine. Le sâr avait un costume magnifique ; de grandes bottes jusqu'aux genoux, une blouse violette, rayée et plissée ; il portait

une cravate noire avec de la dentelle blanche ; enfin tu connais son portrait ! Sa longue barbe noire, son auréole de cheveux noirs et son visage très pâle. En outre, au lieu d'une redingote, il portait un froc de moine à grand capuchon qu'il rabattait sur sa tête. Enfin la première impression était celle d'un poseur.

Le sâr raconta un tas de belles choses sur l'Art ; il trouvait le paysage des peintres modernes horrible ; il disait que ce n'est que de la peinture ; il voulait voir l'âme du paysage et pas le portrait des arbres, etc... et il nous parla du Salon Rose-Croix à Paris ; il nous fit tout un boniment sur les femmes, il les trouvait des êtres infâmes, toujours très inférieures à l'homme ; elles ne sont qu'un instrument pour jouer de temps en temps ; jamais une femme n'a fait une grande œuvre d'art complète, et c'est pour cela qu'elles ne sont que des pignoufs ; il les détestait cordialement.

Et maintenant la rencontre du sâr et de Verlaine. Ils se connaissaient de Paris ; Verlaine lui tendit la main, le sâr s'inclina respectueusement et murmura quelque chose comme « le plus grand maître français ». Ils causèrent un peu ensemble. Après, j'ai interviewé Verlaine ; je lui ai demandé comment il avait trouvé le sâr. Il m'a répondu : « Il est très artiste ; il a fait un beau livre : le *Vice Suprême*, mais il est un peu toqué. » Verlaine dit encore que le sâr était toujours très poli à son égard. Il lui a prêté tous ses livres ; le sâr lui a fait cadeau des siens. Il a dit aussi que le sâr a été un grand artiste au temps passé, mais qu'il est à son déclin, et il le sait fort bien, c'est pourquoi il s'habille excentriquement, pour avoir du succès pour lui et pour la Rose-Croix.

Le sâr, de son côté, trouvait que Verlaine est le plus grand poète de la France et il fut furieux lorsque nous lui racontâmes que des gens d'ici ne voulaient pas assister à la conférence de Verlaine, parce qu'il était un *voyou*. D'abord C. [*Cikot*] le libraire, qui avait entendu dire que Blok était en bons termes avec Verlaine et qui disait que Blok n'était pas un libraire sérieux ; puis des gens comme Mesdag qui l'accusaient de choses infâmes et qui, à cause de cela, ne vinrent pas. Mais le comble, ce fut le professeur Ten Brinck qui a dit littéralement : « Je ferai tout ce que je pourrai pour empêcher la conférence d'un voyou qui a été en prison. » Il voulait même écrire cela sur le bulletin

de souscription qui lui fut présenté, mais on s'y refusa. Le sâr à qui nous racontâmes la chose déclara qu'il en parlerait dans sa conférence à Leyde devant tous les professeurs et il le fit. Il a même lu des vers de Verlaine en présence de tous ces gens qui avaient dit du mal de lui.

Comme conclusion de son séjour nous avons eu un déjeuner avec Verlaine et le sâr, en vis-à-vis. Le sâr était encore habillé magnifiquement ; il avait une blouse de satin noir, un pantalon de velours argenté, de grandes bottes, une cravate violette à dentelle blanche, un bonnet d'astrakan et un grand manteau noir. Verlaine avait son chapeau mou et son célèbre foulard rouge. Je dois reconnaître que le sâr était un causeur agréable. Verlaine ne parlait pas autant que le sâr ; mais il était satirique, il s'amusa beaucoup parce que le sâr, malgré son antipathie pour la femme, était assis auprès de Mme X... la femme d'un peintre belge, et causait beaucoup et très courtoisement avec elle. Stelwagen a prononcé un joli discours. Il a dit au sâr : « Je suis fiancé, j'aime beaucoup ma fiancée, je crois qu'elle a l'âme bonne ; c'est pourquoi, sous les auspices de Paul Verlaine qui a fait tant de beaux vers sur l'amour, je bois à toutes les dames présentes.» Le sâr vida son verre et dit laconiquement : « A votre erreur, M. Stelwagen ! »

Après le déjeuner, nous allâmes à Scheveningue.

A Leyde le sâr a dit de jolies choses sur la peinture de Lucas de Leyde et il a dit : « C'est un des plus grands artistes après Botticelli. » A mesure que nous le connaissions, nous oubliions ses costumes magnifiques et sa pose, et nous le trouvâmes un gaillard très cultivé.

Je conclus : Verlaine est un artiste de la tête au pied, l'homme qui a fait les choses les plus magnifiques et qui les fait encore ; le plus grand artiste pur qui n'a besoin de rien pour montrer qu'il est artiste, parce que cela est visible d'après ses yeux, et tous ses gestes ; tandis que le sâr est bien artiste, mais il fait trop d'effort pour le montrer. Verlaine était très à son aise à La Haye. Il a écrit de la prose et de nouveaux paysages hollandais ; il a travaillé un peu dans le jardin de Zilcken qui était son hôte ; il était de bonne heure dans son atelier et parmi ses livres et il chantait continuellement la chanson anarchiste : « Dynamitons » (1).

(1) A propos du refrain qu'affectionnait Verlaine, M. Philippe Zilcken m'a

Nous l'avons tous accompagné à la gare ; l'adieu fut très cordial et il va de soi qu'il disait à la manière française : « Au revoir, à Paris, mes amis. » Nous avons rendu les honneurs au sâr (1).

Quelques mois après, en février 1893, Johan Thorn Prikker écrivait à M. Henri Borel une autre lettre où l'on trouve cette allusion à Verlaine :

Je t'envoie la fleur que Verlaine a eue à sa boutonnière, le soir du dîner chez Riche ; je l'ai échangée avec Verlaine contre la fleur que j'avais à la mienne. Je lui ai dit que je l'enverrais à quelqu'un qui l'admirait beaucoup. Verlaine s'est informé pourquoi j'emploie toujours le mot « pignouf ». Il a dit de moi : « C'est un vrai anarchiste pour de bon (2). »

Grâce à l'enthousiasme de tous ces jeunes gens, le succès des conférences, — en dépit de la déception de certains, — avait été des plus appréciables ; elles avaient valu au poète quelque chose comme neuf cents francs, sans compter, par l'inlassable entremise de M. Philippe Zilcken, la commande d'un volume d'impressions sur son voyage en Hollande, qui n'allait pas lui rapporter moins de mille francs. Les sympathies hollandaises, on le voit, n'étaient pas simplement platoniques (3).

Dès son retour, il se mit à écrire ses *Quinze jours en Hollande*, demandant sans relâche à l'inépuisable obli-

écrit en mai 1919 : Les « vers » dont Thorn Prikker parle dans une lettre à Borel ont été mal cités dans la *Revue de Hollande*. Voici comment ils étaient :

Dame dynamite,
Mite, mite, mite,
Dansons et chantons
Et dynamitons.

(1) *Brieven van Johan Thorn Prikker*, p. 17 à 25.

(2) *Id.*, p. 48.

(3) Ce chiffre est indiqué par M. Philippe Zilcken qui s'était chargé de transmettre au poète le profit des cinq conférences.

En ce qui concerne le volume, je recopie le projet de contrat écrit de la main de M. P. Zilcken, soumis à Verlaine et que celui-ci avait accepté :

« M. P. V. s'engage à livrer à la maison Blok, Prinsestraat, La Haye, le manuscrit de « 15 jours en Hollande » entièrement terminé, et les épreuves revues avant le 15 septembre prochain, et à donner à la maison Bl. le droit *exclusif* de publier ce manuscrit.

De son côté la maison Bl. s'engage à payer à M. P. V. 200 francs à la remise des 50 premières pages, et à la remise des dernières épreuves corrigées de l'ensemble, 800 francs, soit en tout mille francs.

geance de Philippe Zilcken des noms, des détails, des précisions sur les gens et choses de Hollande *y a-t-il des canaux à la Haye*?, et même: « quelques noms et quelques œuvres un peu appréciées du Musée d'Amsterdam »; car d'humeur et de marche traînantes, Verlaine n'avait vu tout cela qu'en passant, en causant, en rêvant à autre chose. Toute une correspondance s'échangea entre le poète et M. Philippe Zilcken de décembre 1892 jusqu'en 1894. A la fin de juillet 1893, Verlaine envoyait son manuscrit des *Quinze jours en Hollande :* mais la correspondance se poursuivit encore, M. Ph. Zilcken pensait avoir publié complètement dans son petit recueil (1) l'ensemble des lettres qu'il avait reçues de Verlaine; toutefois, peu après mon passage à la Haye, il découvrit ces divers billets inédits qu'il voulut bien me confier :

Paris, 6 janvier 1894.

Cher M. Zilcken, un tas d'événements m'a littéralement empêché de vous écrire plus tôt. Excusez-moi, n'est-ce pas? Merci du beau portrait. Ne pourriez-vous pas m'en envoyer une épreuve? Et Toorop une du sien?

Mes conférences à Londres ont eu quelque succès. Mais je suis trop fatigué pour songer encore à la Belgique et à la Hollande.

Ecrivez-moi, non plus rue Broca, et n'envoyez lettres, journaux, épreuves, etc... que 187, rue Saint-Jacques.

à vous et chez vous,

P. VERLAINE.

Paris, 8 mai 1894.

Cher M. Zilcken, encore de l'hôpital. Cette fois pas pour longtemps, je pense. D'ailleurs, je suis très « confortable » ici où j'ai une chambre à part et de la nourriture à part aussi. (Je paie, il faut dire.) Ma jambe me refuse tout service, mais il paraît que ce sera court, et il n'y aura ni bistouri, ni lavage. En tout cas, il n'y aura pas de reporters (reportez-vous à ma trinité de monstres dans mes naïfs dessins de l'année dernière), car je n'ai donné

(1) *Paul Verlaine. — Correspondance et documents inédits relatifs à son livre « Quinze jours en Hollande ».* La Haye-Paris.

ma nouvelle adresse (Hôpital Saint-Louis, rue Bichat, Pavillon Gabrielle, chambre 2) qu'à une personne sûre et à deux ou trois amis sérieux.

Figurez-vous que j'ai, dans mon petit déménagement, perdu votre carte-postale, par conséquent votre adresse à Bruxelles, si bien que force m'est de vous écrire à la Haye d'où je pense que tout vous parviendra, si vous êtes encore en voyage. Quant à la commission dont notre ami n'a pas voulu se charger, par crainte (absurde) de me déranger, s'il va à Paris, il peut me la faire ici,— où l'on peut venir me voir *tous les jours* de 1 à 4 heures, soit chez moi, rue Saint-Jacques, 187, où le concierge a le mot.

Et quoi de vous et de chez vous? A bientôt de vos nouvelles, n'est-ce pas? votre

P. VERLAINE.

Paris, 19 juin 1894.

Cher Monsieur, que devenez-vous? J'attends toujours de vos bonnes nouvelles et de bonnes nouvelles de chez vous. Quant à moi, il y a du mieux. Seule, la marche est lente, très lente à revenir. Je fais pourtant quelques progrès et je vois venir l'ère de la liberté.

Quoi de neuf là-bas? N'est-ce pas, quand vous aurez le temps, pensez donc à m'obtenir de Blok un ou deux volumes (ordinaire) de mon bouquin, *15 jours en Hollande*. Sans oublier, bien entendu, quand possible, portraits, etc...

Je vous serre la main bien cordialement ainsi qu'à Mme Zilcken et j'embrasse bien Mlle Renée.

P. VERLAINE.

Hôpital Saint-Louis. Pavillon Gabrielle, chambre 2.

Le 11 décembre 94, Paris, Hôpital Bichat, Boulevard Ney, salle Jarjavay, 16.

Cher M. Zilcken.

Vos lettres, par suite d'un tas de circonstances, me sont arrivées trop tard pour que je puisse acquiescer à votre désir. En outre, vous le voyez par l'en-tête de ceci, je *re*suis malade et de nouveau hospitalisé.

Non, je n'ai pas oublié mes bons amis de Hollande (vous ai-je dit que j'avais vu M. Tak ?) et je vous prie de leur faire à tous mes meilleurs compliments. Et si vous pouviez m'envoyer enfin

un portrait par vous et le bouquin *15 jours en Hollande*, vous seriez le roi des hommes.

Mille choses à vous et chez vous,

P. VERLAINE.

Paris, le 26 mars 1895.

Cher Monsieur, que devenez-vous, vous et les chers vôtres, Moi, je ne suis plus à l'hôpital, mais je n'en vaux pas mieux. J'ai, en un mot, une rechute qui me retient au lit strictement. Jusqu'à quand ?

Pourriez-vous obtenir pour moi de Block un exemplaire de *15 jours en Hollande* et me l'envoyer le plus vite possible ? A ce propos, savez-vous où en est l'édition ? car j'ai envie de republier ce bouquin ici puisque Blok a l'air de s'en désintéresser.

N'est-ce pas ? tâchez de me procurer au plus tôt un exemplaire, et aussi un de votre portrait et un de Toorop, à qui tous mes compliments amicaux. Je vous serre cordialement la main ainsi qu'à Mme Zilcken. J'embrasse bien Mlle Renée.

P. VERLAINE.

(16, rue Saint-Victor, aux soins de Mlle Krantz.)

Paris, le 25 avril 1895,

Cher Monsieur,

Comment allez-vous et comment va-t-on chez vous ? Quant à ce qui me concerne, ma jambe a l'air de s'améliorer et j'espère (un peu) pouvoir marcher... dans une ou deux semaines.

N'oubliez pas ce dont je vous ai parlé, d'un croquis de moi par M. Israëls que je serais heureux d'avoir.

Est-ce que vous ne reviendrez pas à Paris cet été ? Doit-il venir quelqu'un de ces Messieurs ? N'oubliez pas et qu'ils n'oublient pas

votre P. VERLAINE.

Mes bien affectueux respects à Mme Zilcken et bien des bons baisers à Mlle Renée, *ma filleule*.

Ces lettres témoignent assez que le souvenir de la Hollande et de ses amis hollandais demeurait vivace dans son cœur ; ce souvenir devait, hélas, s'éteindre bientôt après, en même temps que le poète, le 9 janvier 1896. Avant sa mort, il avait eu le temps d'exaucer en quelque sorte le vœu exprimé, dès novembre 1892, dans la revue

De Portefeuille (1), au cours d'un article consacré par M. Bernard Pooken à *Verlaine chantre de la femme*.

Si l'on peut espérer, disait-il, que, comme Richepin, Coppée et d'autres qui ont été ici, il emporte de notre pays une impression favorable, nous lui devrons plus tard quelques-uns de ces poèmes dont lui seul connaît le secret.

On ne pouvait plus malheureusement espérer à l'époque où Verlaine se rendit en Hollande qu'il en rapporterait des poèmes aussi frais et parfaits que ceux que lui avaient inspirés la Belgique et l'Angleterre au temps meilleur des *Romances sans paroles*, de *Sagesse* et d'*Amour*, mais il avait consacré à la Hollande un volume d'une centaine de pages parfumées de bonne humeur et de sincérité, toutes remplies de verve, un livre véridique et pittoresque où souffle encore la brise fraîche d'un des derniers « moments de répit » qu'aura connus le poète, un livre qu'après en avoir lu le manuscrit le grand poète hollandais Albert Verweij appréciait ainsi, dès 1893, dans une lettre à M. Philippe Zilcken, une lettre qui honore également l'un et l'autre poètes :

Voici le manuscrit de Verlaine de retour. Je le relirai plus tard avec attention. D'après ce que j'ai vu en le feuilletant, j'admire très fort l'art avec lequel c'est composé ; comment il sacrifie toutes les petites impressions et l'exactitude réelle sans importance à la grande et à l'impression générale, par là ce qu'il représente est plus juste, peut-être, que s'il avait détaillé les faits. Sa façon de mettre en pleine lumière sa plus grande impression : Kloos, est très belle, et celle dont il y rattache moi et mes vers. Il est étrange que nous deux qui, à cette époque, faisions tout pour rester éloignés l'un de l'autre, nous ayons été placés l'un à côté de l'autre par ce poète regardant au-dessus des barrières des dissensions humaines. Et une autre fois à la fin, où il nous nomme d'une haleine. Là, il est plus exact que la réalité même.

Ton portrait est très beau et détaillé, et surtout intime. Celui

(1) *De Portefeuille*, 19 nov. 1892.

de Toorop est aussi bien, ainsi que celui de Tak : enfin il y a encore beaucoup de belles choses que je reverrai plus tard.

Il est clair qu'il n'a pas, aussitôt après son retour, oublié les Hollandais comme Erens prétendait qu'il le ferait.

Au revoir,

ALBERT VERWEIJ (1).

Il s'en rencontrait, en effet, d'incrédules qui, n'ayant pu approcher Verlaine durant son séjour en Hollande, ou s'y étant refusé, prétendirent que le poète n'avait fait là que feindre une attitude intéressée, et que jouer un rôle. C'était assez mal connaître Verlaine, et ce ne furent là que des propos isolés. Toutefois, sept ans après la venue de Verlaine, ayant à rendre compte d'un article consacré par M. Poelhekke à cinq écrivains : Kloos, Verlaine, Strindberg, Johannes Jorgensen et Frédérik van Elden, un journaliste prétendit (2) que durant son séjour en Hollande Verlaine « habitué, comme un blagueur et un indulgent roublard qu'il était, à être tapé sur l'épaule et à rouler sous la table au Chat Noir (*sic*) avait pris hypocritement l'attitude d'une idole au milieu de vingt-cinq admirateurs ». Le reste de l'article consistait à déclarer que Verlaine est un poète considérablement inférieur à Lamartine et à Musset. Il y a des sots et des niais parmi les journalistes de tous les pays et ceci ne vaudrait pas d'être relevé, si l'on ne tenait ici à être aussi complet que possible, et si l'article en question n'avait amené la publication, dans la même revue, d'*Une Protestation* émanant d'une femme de lettres hollandaise : Caroline Beeloo (Mme Ciangottini-Beeloo) et d'où j'extrais ce passage :

Je n'irai pas dépeindre de nouveau l'âme naïve et superbe de ce poète émouvant : ceux qui n'en n'ont pas senti le charme, si

(1) Lettre inédite communiquée par M. Philippe Zilcken. On se rappelle le beau poème intitulé : *Deux portraits*, dans lequel Albert Verweij a tracé avec une admirable pénétration son impression de Verlaine, poème dont la traduction figure dans *Quinze jours en Hollande*, p. 47 et l'original dans les *Poésies complètes* d'Albert Verweij, vol. I, p. 229.

(2) *De Amsterdammer*, weekblad, 26 février 1899.

complètement sensible dans son œuvre, ne l'éprouveront pas davantage d'après ce que je pourrais citer de sa vie intime. Je ne fais que protester violemment contre la manière fausse et méprisable dont l'auteur de cet article représente le séjour du poète dans notre pays.

Un artiste, comme Verlaine l'était, a assez de tact pour se sentir parfaitement à l'aise en tout milieu; son séjour à la Haye et à Amsterdam a été tout autre chose que des mômeries d'artistes et l'adoration de dames et de messieurs qui ne le comprenaient pas, et auxquels d'ailleurs il était supérieur.

Pour lui et pour le petit cercle d'élite de ses amis et admirateurs sincères, ce fut une période trop courte, et qui passa trop rapidement, de fraternisation exquise, d'inoubliables causeries, d'une vie artistique commune qui lient les hommes ensemble plus intimement et plus solidement qu'une fréquentation de plusieurs années.

Quant à son livre : *Quinze jours en Hollande*, qui n'aurait été que le fruit de la reconnaissance complaisante du pauvre vagabond envers ceux qui lui avaient préparé cette hospitalité, je n'ai qu'à prier qu'on se reporte à la « Correspondance » publiée il y a deux ans par M. Zilcken où apparaît la triste évidence que ce livre fut écrit au milieu de douleurs souvent insupportables, dans un besoin dévorant d'argent et dans une confiance, d'une naïveté touchante, en des éditions successives qui le mettraient à même de se permettre un peu de luxe.

Quand donc finiront toutes ces banalités à l'égard d'un poète dont on ferait mieux de méditer sérieusement les œuvres et la vie. Ceux qui l'ont fait et qui ont compris quelque chose de son être n'ont jamais prononcé son nom qu'avec un mélancolique respect.

CAROLINE BEELOO.

Point n'était besoin en effet de ce livre pour maintenir entre Verlaine et la Hollande des liens durables de la part des Hollandais, ni même des croquis de Jean Veth et de Toorop, des pointes sèches de Philippe Zilcken qui avaient tracé si exactement les traits du poète pendant son séjour à la Haye pour rappeler les traits, la personne et l'œuvre d'un poète pour lequel l'admiration n'a cessé de s'accroître

aux Pays-Bas. J'ai pu m'assurer par moi-même, au cours du voyage que j'y ai fait, de la vivacité des souvenirs que conservent de Verlaine ceux qui furent les camarades de ces « jours historiques » de la Haye, d'Amsterdam, de Leyde. Pour eux, Verlaine est toujours une personne vivante. Il suffit, comme j'ai pu le faire à la Haye, dans la maison même où le poète avait habité, d'écouter M. Philippe Zilcken rappeler les moindres incidents de cette « visitation » pour sentir que, tous, ils pensent, comme l'écrivait récemment M. Witsen, qui avait été son hôte à Amsterdam : « Les quelques jours qu'il a passés chez nous appartiennent à nos meilleurs souvenirs. »

Nous tous qui vénérons la mémoire d'un des plus grands poètes qu'ait connus la France et l'un de ceux qui ont le plus contribué à accroître à l'étranger le prestige des lettres françaises, comment ne serions-nous pas reconnaissants envers ces jeunes Hollandais de 1892, par qui le vieux poète, déchiré par la maladie et la misère, connut encore quelques jours de paix, d'expansion, de cordialité respectueuse, et les avant-propos de la gloire?

Songeons surtout qu'à l'heure où l'on faisait à Verlaine, dans ces trois villes et dans la presse de Hollande, cet accueil quasi unanimement admiratif, l'unanimité des louanges et d'une admiration avertie n'était certes pas de règle en France, à beaucoup près, et elle n'était pas exceptionnelle cette anecdote simplement rapportée par M. van Fricht dans *De Portefeuille*, au moment où Verlaine avait à peine quitté la Hollande.

La Gloire est parfois la Chimère aux mille langues qui lance de tous côtés le nom de ses protégés, parfois elle ressemble à l'écho qui ne répète les mots que dans une ou deux directions. La gloire de Verlaine se répand par cet écho. Le jour où il donnait sa conférence à Amsterdam, je causai avec un grand industriel français, un homme de soixante ans, qui me dit qu'il n'était pas dans le « mouvement ». Je commençai à lui parler de Verlaine

et ce Parisien me dit qu'il n'avait jamais entendu ce nom. — Ne pouvais-je pas lui indiquer les titres de quelques volumes de ce poète ? — Je citai quelques titres ; mais en vain, le brave homme ne pouvait point se souvenir d'avoir jamais entendu parler de son célèbre compatriote.

Aujourd'hui encore la Hollande est un des pays où il est le plus aisé à un Français de mesurer l'étendue de son ignorance.

G. JEAN-AUBRY.

LA TRAGÉDIE DU CHŒUR ÉTRANGE

—

A Robert delle Donne.

PREMIÈRE VOIX

Dans la bise, dans la neige,
dans l'excédant mourir du
jour, chœur étrange et qu'assiège
l'ombre en marche, vers quel piège,
chœur perdu, chœur éperdu,
vers quel piège t'en vas-tu?

SECONDE VOIX

J'entends sonner des sabots dans l'étable
et battre les grillons au cœur vieillot du mur,
et je vois resplendir la lampe, sur la table,
comme un soleil déshérité de son azur.

PREMIÈRE VOIX

C'est l'heure de la soupe chaude,
du gai cliquetis des cuillers;
c'est l'heure aussi des faits-divers
qu'on épluche et se passe en cercle avec des airs
de fraude...

SECONDE VOIX

C'est l'heure de la soupe chaude,
mais là, dehors, qui va? qui rôde?
qui traîne comme à la maraude?

LE CHŒUR

« *Bonheur ! Il est, dans des jardins,*
« *des golfes ceints de fleurs où mouillent tes galères,*

« et des êtres plus beaux, et des robes plus claires,
« et de si clairs matins !

« Bonheur ! et tes enfants ont des tresses
« de la couleur de midi,
« de calmes yeux,
« des jeux
« choisis, Bonheur ! et les cailloux nous blessent ;
« et même, nous ne savons pas qui nous conduit.

PREMIÈRE VOIX

D'anonymes voix que le vent emporte
passent en frissons...
Chansons ! Qui chante de la sorte ?

SECONDE VOIX

Je me lève, et j'ouvre la porte.

LE CHŒUR

« Nous sommes le chœur multitudinaire,
« le chœur subtil et décevant
« qui tourne comme fait la terre,
« et qui sanglote avec le vent.
« Bonheur ! nous avons vu mourir les hirondelles,
« leurs petites ailes en croix ;
« et c'était plus au nord, et c'était dans les bois ;
« en vain les sources jasaient-elles ;
« En vain, — Bonheur ! — s'embrasaient-ils tous à la fois,
« les boudoirs, dans la proche ville dont les toits
« arrachaient, au ciel déjà froid, des étincelles !

« Tout nous séduit, tout nous déçoit ;
« tout nous frôle... rien ne nous touche :
« Bonheur ! et des baisers nous séchaient à la bouche ;
« nous nous mourions d'amour sans connaître pour quoi.

SECONDE VOIX

Rien... ou presque:
des gestes, des profils comme peints à la fresque
et lavés déjà par le temps,
sur de grands murs inconsistants
de brume.
Le lent troupeau, quand il se tait, rend un bruit doux
fait de hoquets et fait de toux ;
un bruit de misère, de rhume...

LE CHŒUR

« Et l'on est parti
« pour le beau voyage.
« Ce n'était pas sage ;
« les Mamans l'ont dit...,
« O les Mamans ! Leurs bonnets blancs ! Leurs boucles blanches !
« Bonheur ! ô les inquiétudes de jadis !
« On se rappelle les dimanches ;
« et l'on porte plus loin, avec ses fronts qui penchent,
« de pauvres soifs de paradis...

PREMIÈRE VOIX

Il passe,
décroît,
s'efface...

SECONDE VOIX

Quel froid !

PREMIÈRE VOIX

L'avril est loin,
et point
ne point ;
l'avril s'en moque...

SECONDE VOIX

L'avril soliloque
en son coin !

PREMIÈRE VOIX

L'heure glisse... le ciel change...

SECONDE VOIX

Il y a des pas dans la fange,
des pas et du sang répandu.
Où, sans révolte, où donc t'en vas-tu, chœur étrange?

PREMIÈRE VOIX

Le dernier dos a disparu ;
la nuit monte, et l'indifférence.
Quand l'ombre se fera plus dense,
à quelle porte, à quelle chance,
chœur étrange, frapperas-tu ?

SECONDE VOIX

Je n'entends plus qu'un grand silence...

JACQUES BONJEAN.

HISTOIRE

DE LA

MARQUISE DE POMPADOUR [1]

—

On a déjà dit qu'elle possédait toutes les perfections, tous les talents propres à plaire. Assez heureuse pour apporter en naissant le plus bel esprit, elle eut soin de le cultiver, et, ce qui fait son éloge, elle l'aima, ou fit semblant de l'aimer chez les autres. Malgré toutes ses bassesses, elle n'avait pourtant pas une bassesse indigne, méprisable et pourtant si commune des *Mécènes* de nos jours qui, à l'aide de quelques dehors gracieux; se vantent de l'aimer et de trouver des charmes à l'encourager.

« Ces soins », disent ces Mécènes, quand après bien des soins on est enfin parvenu à ébranler leur vanité et à leur inspirer de la générosité, ou quand leurs caprices, ou la bonne disposition où ils se trouvent, les portent à la bienséance, « ne répandent jamais leurs bienfaits qu'avec une fâcheuse bassesse et un étalage si arrogant de leurs grandeurs, qu'on aurait bien plus de raison de les regarder comme des affronts que comme des marques de faveurs. »

Elle, par contre, qui savait quel profit on peut retirer d'un commerce avec des personnes qui se distinguent par leur esprit et par leur savoir, ne fût-ce que celui de se perfectionner et de goûter dans leur aimable conversation le plaisir qu'on y puisse plaire, infiniment préfé-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 597 et 598.

rable à mille autres motifs que la mode ou la coutume inspire ; elle, dis-je, se fit toujours un honneur de les flatter, de les protéger, et de leur rendre des services réels dans toutes les occasions.

Le roi n'avait jamais passé pour aimer les savants, et le silence universel qu'ils ont gardé sur ce point le condamne tacitement. Il prouvait, au moins, que le peu de cas qu'il en a fait a mérité leur mépris, car le vrai esprit ne fut jamais ingrat. On pourrait plutôt l'accuser dans l'extrémité opposée, comme les flatteries outrées qu'on paya aux Augustes et aux Louis XIV en font foi.

Le mérite de Mme de Pompadour ne fut donc que plus grand d'avoir su le forcer dans son dégoût pour les savants et lui inspirer des sentiments plus favorables.

Afin de ne pas employer toujours son crédit d'une façon criminelle, elle obtint à M. Crébillon le père une pension de 10.000 livres (1), elle en procura une autre à Mlle de Lussan (2) savante distinguée. Elle soutint et annonça Marmontel (3) ; elle fut toujours bien avec Voltaire ; la conduite qu'elle tint envers l'abbé Leblanc, qui s'est fait, en particulier, connaître chez nous par ses lettres sur les Anglais, où il a montré assez qu'il ne les a pas connus, n'est pas des plus belles.

Elle l'avait engagé à suivre, en qualité de mentor, le marquis de Marigny, son frère, dans son voyage d'Italie. Le peu de savoir-vivre du marquis mit bientôt la mésintelligence entre eux. Ils retournèrent en France, peu

(1) C'est en 1745, que Mme de Pompadour se sentit prise d'un accès d'admiration pour cet illustre vieillard, juste au moment où Voltaire avait décoché quelques épigrammes contre la favorite. Pour se venger, elle fit donner à Crébillon, rival de Voltaire, une pension de mille livres et une place à la bibliothèque du roi.

(2) Marguerite de Lussan, née à Paris en 1682, y mourut le 31 mai 1758, tous ses écrits ne sont que des romans historiques, d'une lecture parfois agréable et instructive.

(3) Cette assertion manque d'exactitude. Voltaire froissa souvent la marquise et son fâcheux séjour en Prusse produisit le plus mauvais effet à la Cour de France. Dans une lettre à Moncrif, datée du 17 juin 1751, Voltaire disait : « J'avoue que je ne me consolerais pas si Mme de Pompadour pouvait me soupçonner de la moindre ombre d'ingratitude. Je vous conjure donc de faire valoir mes raisons, mes regrets, mon attachement. »

satisfaits l'un de l'autre ; la sœur, beaucoup trop sévère, en cette occasion, mit les choses sur un tel pied qu'au lieu des grâces dont elle avait flatté ses espérances, l'abbé Leblanc ne trouva partout que des ruses. Elle le récompensa pourtant, à la fin, mais d'une façon qu'on aurait pu prendre pour une marque de mépris, plutôt que pour une marque d'estime. Il fut fait *historiographe des bâtiments du roi*, et, par conséquent, placé auprès de son illustre frère qui en était surintendant.

Cette charge est telle qu'on ne saurait guère en imaginer de moins importante, ou plus vile, si l'on excepte celle de l'historiographe de Mme de Pompadour.

On aurait eu, pourtant, mauvaise grâce à lui faire des reproches sur la petitesse de son emploi, puisque le peu de cas qu'on faisait de sa personne n'en laissait pas moins subsister toute la grandeur des obligations qu'il avait su mériter.

Mais enfin, il faut lui rendre justice ; sa bienfaisance envers les savants, quelqu'en ait été le motif, mérite incontestablement les plus grands éloges.

La libéralité qu'elle inspira au roi, en leur faveur, est un trait qui embellira son histoire. Toujours on la louera de lui avoir appris à connaître un des principaux devoirs qui est de récompenser le mérite.

On reconnaîtra, ce qu'on a reconnu jusqu'ici, que l'honneur principal de cette conduite lui appartient, puisque tout semble accréditer le soupçon que, sans elle, on se serait vainement attendu à quelque chose de pareil.

La protection qu'elle accorda aux sciences qu'elle aimait, elle l'accorda aussi aux Beaux-Arts qu'elle chérit. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture, eurent toujours le droit de lui plaire et de prétendre à sa faveur.

Il paraît d'abord ridicule qu'elle eût donné à ces arts un directeur d'un goût aussi mauvais qu'est M. de

Marigny. Mais, trop clairvoyante pour ignorer ce qui manquait au frère et trop juste pour ne pas le suppléer autant qu'il dépendait d'elle, on l'a vue se charger elle-même de ces fonctions. Tous les maîtres qui faisaient profession des arts dont nous avons parlé s'adressaient à elle, et aucun d'eux ne cherchait à se distinguer qu'elle ne l'encourageât puissamment, outre qu'elle se rend elle-même dans les ateliers de ceux qui travaillent aux arts mécaniques.

Elle a soin, encore, d'y mener le roi, à qui elle fait connaître le mérite d'un chacun et les récompenses dont ils sont dignes. A plusieurs d'entre eux, elle a obtenu des pensions, des logements au Louvre et d'autres avantages de la même nature.

Les tapisseries des Gobelins, de la Savonnerie, ont eu, surtout, une très grande part à ses bénignes influences. Elle ne manqua pas de faire sonner toutes ces attentions aussi haut qu'elle put, d'autant plus qu'elles sont d'une utilité réelle. Elles servent à elle-même, en la mettant aux yeux du roi dans le plus beau jour, puisqu'il doit nécessairement remarquer et sa capacité, et l'envie qu'elle a de lui faire honneur. Elles servent aussi à la Nation qui, sans contredit, en retire un profit considérable. Les rois ne récompensent jamais les talents qu'on ne voie bientôt sortir de leur sein des grands hommes dans tous les genres. Les arts protégés produisent toujours d'habiles artistes. Cela arrive, en particulier, dans ceux qui ont pour objet, ou les choses du goût, qui embellissent un pays, et qui y attirent une foule d'étrangers ; ou celles qu'une magnificence outrée, ou un luxe excessif a rendues nécessaires. Où en serait un pays, où les besoins seraient ainsi multipliés, sans qu'il trouvât chez soi les moyens de les satisfaire. Forcé d'avoir recours à l'étranger, il lui enverrait ses trésors, et, bientôt, il se verrait tombé dans la plus excessive pauvreté. Malgré tant de choses qui étaient à la louange de Mme de Pom-

padour, elles ne semblaient pas devoir être exceptées de la règle générale que le vrai bon goût ne se trouve jamais où il n'y a point d'élévation dans les sentiments, point de noblesse dans l'âme. Elle ne put résister au torrent du génie français qui l'entraînait vers les bagatelles et les faux raffinements du goût.

Si elle soutint les arts, dont la réalité marche à l'égal de leur beauté, elle fut toujours disposée à favoriser ceux qu'une élégance féminine ou une vaine curiosité retiennent à leurs colifichets, nouvelle invention de mode : « babliotage », bijoux, décorations de chambres pour les différentes saisons de l'année, meubles dans un goût nouveau; en un mot, toutes les coûteuses babioles, une prodigalité fertile en inventions, partageaient son approbation et sa faveur avec les nobles productions des talents. C'est une femme qui sourit également à un homme d'esprit et à un fat, sans qu'on puisse dire auquel des deux elle donne la préférence.

En cas de doute, le monde est plus porté à prendre le meilleur sens ; au contraire, il suit toujours le plus mauvais. Il n'a point démenti ces sentiments vis-à-vis de Mme de Pompadour, croyant que ces deux caractères ne sont pas de nature à s'unir dans un même sujet.

Il a osé soupçonner que le plus mauvais lui appartient réellement et que, de l'autre, il n'est qu'emprunté. Selon lui, il ne devait servir qu'à couvrir les défauts du premier de peur qu'ils ne fissent tort à la réputation qu'elle avait d'être femme de bon goût.

On a dit de Mme de Pompadour qu'elle avait le goût exquis ; mais, comme on a remarqué qu'il ne peut guère s'allier avec une petite âme, à un caractère double, et à une affection outrée de prérogatives déplacées, on parlerait peut-être mieux si on disait qu'elle a une imagination extraordinaire ; on en pourrait fournir bien des preuves, mais une seule nous suffira.

Elle était à Bellevue, ce lieu enchanté que le roi lui

avait bâti à si grands frais, cette voluptueuse demeure où l'art succédait à l'invention, où la magnificence faisait honneur à l'art. Un jour que le roi y alla la voir, elle le retint dans un appartement à l'extrémité duquel s'ouvrait une porte brisée qui offrit un parterre à sa vue.

C'était au cœur de l'hiver ; il y aperçut avec surprise des pots à fleurs. Tout y fleurissait en se peignant des plus belles et des plus vives couleurs du printemps. Tout exhalait les parfums exquis dont la nature a enrichi les fleurs qu'il voyait ; ce ne pouvait être, pourtant, que l'illusion d'un moment. Ces fleurs, où l'art avait si bien réussi à contrefaire la nature, n'étaient que des porcelaines et l'odeur qu'elles répandaient venait de ce que chacune avait été arrosée de ce qu'on en retire.

Cette tromperie plut au roi, mais les courtisans en prirent occasion de dire qu'il n'était rien dans la nature, ni hors d'elle, que Mme de Pompadour ne vînt à bout de soumettre au despotisme de son art.

Cette idée que toute sa conduite devait naturellement inspirer avait tellement prévalu qu'on la portait dans toutes ses actions jusque dans celles qui en étaient les moins susceptibles.

Le tribut même de tristesse qu'on voyait quelquefois payer aux sentiments de la nature n'était pas capable de lui faire l'honneur qu'elle méritait, quand même ce n'aurait été qu'une simple attention à sauver les apparences du devoir et de l'humanité. On croyait toujours que sa ruse en abusait pour tromper le monde et parvenir plus facilement aux vues de sa duplicité.

Il y avait longtemps qu'elle était sultane favorite, lorsque M. Lenormand d'Etournean (1) qui, en la qualité de père présomptif, avait pris tant de soin de son éducation, fut attaqué d'une apoplexie qui le mit au tombeau.

(1) Charles-François-Paul Le Normand de Tournehem mourut en 1754.

A la première nouvelle du danger où il était, elle se rendit en diligence à Estiolles. Cette terre d'où son mari avait tiré son nom appartenait à M. Lenormand, elle s'y trouva lorsqu'il prit mal ; elle le trouva sans sentiment, sans vie, sans espérance.

Les transports douloureux auxquels elle s'abandonna n'avaient selon toutes les vraisemblances rien d'affecté, rien d'emprunté.

Il y avait là une sensibilité trop grande, une ingratitude trop noire à contempler d'un œil sec et serein le trépas d'un homme dont les soins à l'éduquer avaient jeté les fondements du bonheur qu'elle regardait pour tel, — quoiqu'il fût peu digne d'envie.

Elle s'y arrêta quinze jours pour calmer l'excès de sa tristesse, et elle eut soin d'en informer M. d'Estiolles afin qu'il se gardât d'y venir.

On ne saurait s'empêcher, en passant, de remarquer qu'elle eut toujours pour M. Paris de Marmontel des égards qui n'étaient rien moins de commun, et, en effet, elle aurait eu grand tort d'entreprendre quelque chose contre un homme dont elle ne fut pas sûre qu'il ne fût son père, outre la grande possibilité de l'être, puisqu'il eût avec Mme Poisson (1) le même commerce que M. d'Étournean.

On reconnaît qu'elle lui ressemble parfaitement de visage ; on dit qu'il lui sert aujourd'hui de premier ministre.

Quant à M. d'Estiolles, son mari, qui, en l'épousant, en dépit de toutes les remontrances, avait fait son premier et son plus solide bonheur, la conduite qu'elle tint à son égard, depuis son retour d'Avignon, où elle l'avait fait exiler et où il faillit trouver son tombeau, ne justifie que trop ce mélange de jour et d'ombre qu'offre son portrait. On ne saurait nier que la force de cette

(1) Jean Paris de Marmontel, banquier de la Cour, fut créé marquis de Brunoi et mourut en 1766.

dernière n'ôte au premier presque tout l'éclat qu'il pourrait avoir éloigné de sa personne.

Elle montra, c'est très vrai, quelques restes d'estime pour lui, mais les marques qu'elle en donna portaient si visiblement l'empreinte de sa vanité et de ses dehors trompeurs qu'elle en perdît tout le mérite.

Il n'y avait pas jusqu'à celles de ses actions dont le but le plus vraisemblable était de lui faire satisfaction qui ne portassent le caractère du sot orgueil d'une maîtresse du roi, bien plus que les signes d'un reste de tendresse pour son mari outragé qu'elle avait sujet de craindre encore, malgré qu'elle se vît retranchée derrière la grandeur et la puissance, car le crime est toujours craintif.

Mais quel que fût le motif de ses actions, on pouvait être assuré qu'elles avaient toutes une teinture de ruses, jusqu'à celles que leur nature en rendent le moins susceptibles. Il était d'elle comme de ces menteurs de profession qui ont contracté l'abominable habitude de ne jamais dire la vérité, fût-ce dans les choses les plus indifférentes.

Il s'était jeté, comme on l'a dit, dans la débauche, et il était toujours entouré du rebut des filles de joie.

Mme de Pompadour, scandalisée d'un désordre pareil, et d'autant plus scandalisée qu'elle en était elle-même la cause, crut qu'elle pourrait y remédier en lui donnant une maîtresse d'un certain rang qui sût le fixer. Elle lui fit recommander, sous main, une de ses créatures, ou, du moins, une personne qui était à ses gages. C'était La Motte, veuve d'un officier de cavalerie.

Il donna dans le panneau sans s'en douter ; leurs amours furent si réelles qu'on ne tarda pas à en avoir des marques certaines. Mme de la Motte fut enceinte et lui fit une fille.

Mais le pauvre M. d'Estiolles n'était pas fait pour être plus heureux en maîtresse qu'en femme. Il décou-

vrit qu'elle lui était doublement infidèle en partageant ses faveurs avec un autre et en épiant toutes ses menées qui, sur le champ, étaient rapportées à son épouse.

Ce dernier point le fâcha surtout.

Il ne pouvait souffrir qu'une femme qui n'avait plus aucun droit sur sa personne nourrît encore l'intention d'avoir l'œil sur sa conduite.

Il renvoya sa maîtresse, mais il fut obligé de souscrire aux volontés de sa femme, en lui faisant une grosse pension pour l'enfant.

Mme de Pompadour avait bien des raisons de le regarder pour le sien, puisqu'en effet il aurait dû l'être. Elle en eut tout le soin imaginable, mais, en même temps, elle employa en sa faveur toute la ruse qu'on a toujours remarquée dans ses actions.

On sait que les lois et les coutumes de France ne sont rien moins que favorables aux enfants illégitimes. Celui de M. d'Estiolles ne pouvait échapper à leur rigueur, ni au regard de la tache de sa naissance, ni par rapport aux autres points qui tiennent plus particulièrement à l'utile pour la soustraire à des désagréments.

Mme de Pompadour eut soin de chercher un gentilhomme de bonne noblesse et pauvret : elle le trouva.

La première question qu'on lui fit fut de demander s'il ne serait pas content qu'on lui donnât 100.000 écus. La réponse fut conforme aux circonstances où il se trouvait. Là-dessus, on lui fit connaître les conditions auxquelles on voulait les lui donner.

Ces conditions étaient de chercher une femme qui lui plût et qui fût d'une famille assortissante à la sienne, et de se faire marier en présence d'église, et de conduire avec son épouse l'enfant de M. d'Estiolles sous le dais de la cérémonie et de le reconnaître pour le leur, en le déclarant tel, et né de leur commerce avant d'avoir été épousés en face d'église. Cette formalité est une espèce de légitimation de bâtards qui est née de deux parties

contractantes. Il est souvent arrivé qu'on en a vu trois, quatre, ou même plus, qui accompagnaient leurs parents en allant recevoir la bénédiction sacerdotale ; ils acquéraient par là tous les droits d'une naissance légitime Mais il y a de la fourberie à en user ainsi avec des enfants qui réellement n'appartiennent pas à ceux qui les présentent. Le mensonge est d'autant plus décidé qu'on leur enjoint expressément de déclarer à la face de Dieu et du peuple que ces jeunes créatures sont les fruits de leur tendresse.

Cependant, la grandeur de la somme fit taire le scrupule que pouvait inspirer cette action. La condition fut acceptée et la cérémonie eut lieu et l'enfant de M. d'Estiolles se vit constitué dans tous les droits d'une naissance légitime et noble. Elle prit le nom de la famille où elle venait d'être reçue, et le crédit de Mme de Pompadour la mit en état de jouir de toutes les prérogatives de son rang. Dans la suite, elle lui procura une chanoinie à Remiremont.

Celles qui veulent y entrer sont obligées de faire preuve de noblesse du côté paternel et maternel, on les y reçoit à tout âge et quoiqu'elles soient tenues de se soumettre à la régularité de la vie monastique, elles ne renoncent point au monde et ne font aucun vœu. Il leur est permis de se marier quand il leur plaît. Comme cet enfant est le seul qu'on sache de M. d'Estiolles, on croit assez raisonnablement qu'il en recueillera la riche succession. A ce compte, c'est un des plus beaux partis qu'il y ait en France.

Au reste, il ne faut pas oublier de dire que bien des gens rirent, et qu'un plus grand nombre se scandalisèrent d'une cérémonie qui tenait si fort à la profanation. Mais le doigt d'une marquise de Pompadour en couvrait toute l'irrégularité.

Une autre preuve que la ruse se mêle à toutes ses actions se trouve évidemment dans la manœuvre qu'elle

employa pour engager son mari à répondre à ses intentions dans un cas qui lui tenait si fort au cœur.

M. d'Estiolles logeait avec Mme de Baschy, sa sœur, en l'hôtel de la Vallière, en chambre locante. La vanité de Mme de Pompadour se trouvait offensée de ce que son mari n'avait pas même une maison en propre. Elle aurait voulu lui en voir une qui répondît à la dignité et à l'importance qu'elle attachait à la qualité d'un mari de la maîtresse du roi. Elle ne savait comment s'y prendre pour l'engager d'en acheter une qui fût capable da la satisfaire.

Quoiqu'un ami décidé du plaisir, d'Estiolles ne l'était pas des grosses dépenses. Il ne fut jamais libéral dans les choses mêmes qui étaient le plus de son goût ; bien loin de là, il montra toujours une avarice extrême. Ainsi, elle ne pouvait se flatter qu'il consentît à débourser une somme aussi grosse que celle qu'il lui fallait pour se procurer une belle maison.

Elle aurait pu donner cet argent, et, peut-être, aurait-elle fait ce sacrifice à sa vanité, si elle n'eût trouvé dans son génie le moyen de parvenir à son but, sans faire aucun dommage à sa bourse.

Il y avait un officier de finances, créature de M. de Machault, qui lui était extrêmement dévoué, il se nommait Bouret (1), quoiqu'il eût commencé avec peu, il était parvenu à acquérir de grands biens, il était un homme d'esprit et qui aimait les plaisirs. Il avait bâti à Paris une des plus belles maisons et il n'avait rien omis de tout ce qui en pouvait rendre l'ameublement magnifique. Un seul appartement lui avait coûté plus de huit cent mille livres. Tout, jusqu'aux volets, y était de vieux laque. On y voyait un grand cabinet, plus remarquable par ce qu'il avait coûté que par le goût qui

(1) Ce Bouret, mort le 10 avril 1777, fut d'abord simple employé dans les étapes et voitures à sel. Il devint fermier général, trésorier de France, et l'un des hommes les plus riches du royaume. Il mourut dans une extrême misère, ayant gaspillé en prodigalités de toutes sortes une fortune de 42 millions.

y régnait, dont les deux planchers, les murailles, et les portes, étaient plaqués de fines glaces, les intervalles étaient couverts par des guirlandes de fleurs, peintes sur le verre, de la main des plus habiles maîtres de Paris.

Cela suffit pour donner l'idée d'un bâtiment où tout se trouvait proportionné.

Bouret, qui connaissait combien Mme de Pompadour souhaitait que son mari fût logé dans une pareille maison, lui offrit la sienne, et son offre fut acceptés sur le champ. Elle concerta ensuite, avec lui, les moyens de surprendre M. d'Estiolles et de l'engager à agréer la proposition qui lui en serait faite.

Ce M. Bouret soupait un jour avec M. d'Estiolles, chez Mme Baschy, sa sœur en compagnie de quelques autres dames.

Ayant fait tomber le discours sur un désagrément de l'incommodité des maisons de louage, il offrit à M. d'Estiolles celle dont on vient de parler, avec tous ses ameublements.

Celui-ci répondit qu'il était hors d'état de lever une aussi grande somme que celle qu'il lui faudrait pour acheter un bâtiment d'un si grand prix.

Bouret employa toutes les raisons propres à le persuader, en lui faisant entendre qu'il était prêt à la lui laisser à un si bas prix. Tout cela ne faisait aucune impression sur M. d'Estiolles, qui croyait que le prix serait toujours plus haut que celui qu'il aurait envie de donner.

Enfin, M. Bouret vint à bout à remporter quelque avantage sur son irrésolution en proposant de laisser à Mme La Motte, qui était présente, la fixation du prix qu'il lui en donnerait.

M. d'Estiolles devait, naturellement, croire qu'elle le réduirait à une médiocrité dont il aurait lieu d'être content. Il ne se trompa, s'il le crut. Puisque Mme de La Motte, qu'on accusait d'un commerce secret avec

M. Bouret, avait été mise au fait de toute l'affaire, et ne manquait pas d'instruction suffisante pour porter un jugement qui pût plaire à M. d'Estiolles.

Elle fixa le prix à cent mille livres, malgré qu'avec les meubles qui y étaient elle valût au moins un million. Bouret fit l'étonné à l'ouïr d'un prix qui n'était en effet qu'une bagatelle. Mais il ajouta que, puisqu'il avait donné sa parole de s'en tenir au jugement de Madame, il ne voulait pas lui faire l'affront d'y manquer. D'Estiolles, qui ne pouvait rien soupçonner de mystérieux dans cela, eut assez de bassesse pour profiter d'une décision qui mettait tout l'avantage de son côté, et toute la perte du côté du vendeur. Le marché fut conclu et le contrat passé et revêtu de toutes ses formes.

C'est, dira-t-on, pousser trop loin la complaisance pour Mme de Pompadour que faire un marché avec une telle perte, mais Bouret savait bien ce qu'il faisait. Trois ou quatre jours après, il reçut un brevet d'affaire dans les postes, qui lui valait cent mille livres par an. Ainsi finit la comédie.

Elle ne méritera peut-être l'attention des lecteurs que parce qu'elle porte avec soi la preuve la plus claire que les places les plus considérables du royaume étaient soumises à la vanité et au caprice de cette personne.

On pourrait encore apporter ici un grand nombre d'exemples semblables ; mais, nous nous défendons de les entasser de peur qu'on ne nous soupçonne d'avoir rempli cette histoire des contes du Pont-Neuf, ou d'une historiette qu'on puise chez les laquais dans les antichambres, pour les répandre au peuple. Nous ne craignons point qu'on nous fasse un crime d'avoir raconté l'histoire de Mme de Pompadour, sans observer l'ordre des temps, sans égard pour la chronologie. Une pareille exactitude nous a semblé déplacée dans une histoire telle que celle-ci, et nous sommes persuadés qu'il y a eu peu de gens qui osent en disconvenir. On aurait bien

des raisons de craindre la censure, si l'on s'y était pris autrement. Au reste, on se félicite de n'avoir omis aucun trait historique qui puisse servir à faire sentir le vrai caractère de Mme de Pompadour et à donner au lecteur une juste idée de cette fameuse personne.

Si l'on ne s'en flatte pas à tort, voilà notre but rempli, nous voilà contents. Quant à la sûreté des anecdotes, on s'en rapporte hardiment à ceux qui sont au fait des particularités de sa vie. Ils ne manqueront pas de sentir ce qu'on sent, d'ailleurs, si difficilement, qu'en ami sincère de la vérité, on a toujours travaillé à la saisir, en dépit même des difficultés qui semblaient la dérober aux poursuites les plus empressées. Ils seront forcés d'avouer que la mesure du vrai est ici beaucoup plus forte que celle du faux ou du supposé. Et un lecteur équitable pardonnera toujours celui-ci, s'il existe, en faveur du premier.

Mais revenons à nos moutons.

Il est très sûr que Mme de Pompadour, placée dans le point de vue d'où elle jette pourtant quelques regards sur son mari, devait le trouver bien petit en comparaison de la grandeur dont elle se voit environnée.

En effet, elle croit lui faire bien de l'honneur d'avoir encore l'œil sur lui et sur sa conduite ; et cette idée lui fit toujours prendre vis-à-vis de lui les airs de la protection la plus décidée. Cependant, elle le redoute encore, connaissant le pouvoir que lui donnait sa qualité de mari. Elle craignait que le temps amenât des circonstances où il lui fût permis d'exercer ce pouvoir. Elle tremblait qu'il ne la forçât, un jour ou l'autre, à rentrer dans les règles, quoique sa soumission aux volontés du roi ne lui permette pas de le voir. Elle lui écrit toujours, mais sur le ton d'un ami puissant qui ne se sent pas trop assuré contre un ami faible. Tout ce qu'il désire, elle l'obtient pour lui, pourvu que cela puisse subsister avec la mesure qu'elle est obligée de garder envers la faveur du roi. Lui, par contre, se croit absolument libre et, bien

loin de ménager son épouse, il en parle à ses amis avec le dernier mépris.

Il la connaît à fond, et, puisque l'amour qui l'aveuglait autrefois ne l'empêche plus aujourd'hui de voir, ni de réfléchir sur ce qu'il a vu, il se rappelle continuellement à l'esprit et sa noire ingratitude et ses ruses trompeuses.

Le peuple qui les juge tous deux avec impartialité ne manque pas de la condamner, et comment ne le ferait-il pas ? Il voit qu'il n'y a qu'un esprit aveuglé par le prestige d'une telle vanité ou d'un fol orgueil qui n'ait pas pu prévoir que la réussite de ses criminels desseins formés sur le cœur du roi, au grand dommage d'un époux trop bon, lui refusait même, au sein de la prospérité, l'honneur d'un triomphe satisfaisant. Il voyait que ce n'était qu'un mauvais marché, un troque, où sa perte paraissait évidemment, puisqu'elle changeait le repos de l'innocence contre l'inquiétude du crime et de l'honneur contre la honte. Il voit enfin qu'elle aurait été infiniment plus respectable en sa qualité d'épouse de M. d'Estiolles qu'avec le titre peu imposant de maîtresse du roi,—titre qu'elle ne saurait même justifier en disant qu'elle se sentait de l'amour pour lui. Certes, il faut que, si elle n'était pas assurée d'avance de la faiblesse du roi, elle eût eu bien mauvaise grâce à priser les sacrifices qu'elle lui faisait de sa reconnaissance et de son devoir et de sa réputation, puisque, se les étant ordonnés elle-même, ils ont dû lui coûter si peu. Mais sont-ce des sacrifices ? Si c'en sont, il est certain qu'elle ne les a pas faits à sa passion pour le roi. C'est plutôt aux viles passions de la vanité et de l'intérêt, et à d'autres encore qui remplissent toute la capacité de son âme qu'elle les a offerts.

L'amour n'y est entré pour rien. Cette noble passion fuit la compagnie odieuse de celle que nous avons nommée. Elle n'habite point un même cœur avec elle, elle ne

leur sert point et elle ne s'en fait point servir. Non, l'amour qui peut s'abaisser à les servir, ou même à joindre ses services aux leurs, est un amour trompeur, c'est un fourbe dont il faut se défier.

Cependant Mme de Pompadour règne et la durée de sa puissance a été assurée par l'événement même qui devait la détruire : je veux dire par la cessation d'un commerce de volupté entre elle et le roi. Les premiers moments d'incertitude sur le fait que produirent dans les sentiments du roi la perte d'un motif si puissant d'amour et d'attachement furent des moments dangereux pour elle ; mais ces moments passés, rien ne pouvait plus l'inquiéter ; au contraire, elle avait tout à espérer du caractère toujours disposé à prendre la faiblesse de l'opiniâtreté, qui n'est qu'une passion fondée sur d'autres passions, pour la vertu de la constance qui ne peut avoir d'autre fondement que la vertu.

Voilà Mme de Pompadour rassurée contre la crainte que pouvait lui inspirer autrefois l'idée que la jouissance est le tombeau du plaisir et que l'amour, lors même qu'il est le plus heureux, n'est jamais assuré qu'il ne ressentira pas plus ou moins le dégoût qu'entraîne après soi la satisfaction des désirs, dégoût qui semble être particulièrement fait pour les hommes, et en quoi consiste l'ingratitude ordinaire de la jouissance. Mais outre les raisons de crainte que pouvait lui inspirer l'idée de la cessation totale des plaisirs physiques de l'amour, il en était encore d'autres dont elle se voyait totalement délivrée ; comme celles-ci ont une raison fort étroite avec sa fortune, on ne trouvera pas mauvais qu'on s'attache ici à les détailler.

Dans les pays catholiques, il est deux périodes de la vie où l'on ne semble être faits que pour sentir toute la force de la religion qui y règne.

La première est celle de l'enfance et de la jeunesse où l'âme entièrement molle et pliable reçoit sans résis-

tance toutes les impressions qui lui viennent du dehors et donne son assentiment à tout ce qu'on lui propose comme des vérités sacrées.

Il y en a qui le sont, en effet, comme, par exemple, l'idée d'un Etre Suprême et la nécessité de la religion, mais ces vérités respectables soumises à ces subtilités sophistiques se trouvent bientôt mêlées avec l'erreur et les vains fantômes de la raison. Ces erreurs, ces absurdités, bien loin de tenir contre le reproche de la raison, ne trouvent même pas accès chez les enfants, si l'on ne débute d'abord par les introduire dans ces compagnies où l'on fait profession de les regarder comme partie essentielle et inséparable.

Cette tendre jeunesse les reçoit avec tout le zèle, tout l'enthousiasme et toute la simplicité qui est naturelle à la faiblesse de leur âge. De là vient que les couvents des deux sexes sont toujours peuplés des victimes de leur propre crédulité.

La seconde période est le déclin de la vie. Dans cette période, les faibles restes d'un corps chancelant ne semblent plus faire aucun effort qu'à ouvrir les portes du destin pour des regards timides et pleins d'inquiétude dans la venue d'une vie à venir. Ces tristes mondains sont livrés aux assauts des préjugés de l'enfance qui reviennent faire sentir toute leur force. Ces préjugés, partie vérité et partie mensonge, ont été sucés indirectement et sans soupçonner en aucune façon qu'on ait posé sur des contrevérités les fondements du salut, ou de la damnation.

L'âge vieil est venu sans donner à la raison cette force mâle et courageuse, seule capable de les éclairer et de les approfondir pour séparer le faux d'avec le vrai. De là est venu que plusieurs se sont imaginés que le parti le plus sûr était de les adorer toutes, puisqu'elles ne peuvent nuire, si tant est qu'elles ne puissent point aider.

Plus la foi est grande, plus le mérite est grand, ainsi

que ces gens parlent, et sur la foi de cet axiome, ils se laissent aller sans résistance au vent qui les pousse. Vains propos, cause de tant de constance et d'opiniâtreté dans l'erreur.

Il est donc indifférent à la Sagesse Divine d'être adorée par la folie à ces périodes de faiblesse de l'âme qui sont les premiers et les derniers actes de la vie humaine, répondant toujours exactement aux faiblesses du corps. On en peut joindre une troisième, où l'on retrouve les mêmes faiblesses de l'âme et du corps, mais qui est commune à tous les âges, c'est le temps des maladies ; ces temps sont ceux du triomphe de la réparation. Et la double faiblesse de l'homme en est si évidemment la cause, qu'elle choisit pour objet particulier le sexe qu'on honore pour cela de l'épithète de dévot. On peut remarquer qu'à l'égard de la première période, le rang qu'occupent les princes les exposent aux plus violents assauts de la superstition, parce qu'elle prévoit tout l'avantage qu'elle pourrait retirer à l'avenir de ses heureux succès sur eux. Mais ce même rang, à parler en général, les défend ensuite de la séduction de ses prestiges, puisqu'une vie, l'usage d'une raison plus éclairée, les occupations de leur état, l'étalage de leur puissance, et les distractions de leurs divertissements, viennent facilement à bout de leur imposer silence. J'ai dit, à parler en général, c'est que je prévoyais bien qu'on m'objecterait qu'il y a des exceptions et qu'il y en a peut-être encore aujourd'hui. Tel est l'exemple d'un prince qui a fait perdre à une nation entière les espérances les plus flatteuses qu'elle avait conçues de lui, par cela seul qu'il a été confié trop tôt aux impitoyables soins de ces meurtriers de la raison et du bon sens, les Jésuites et les Bigots ; s'il était vrai que leur zèle également cruel et intéressé ait jeté dans son cœur les dangereuses semences qu'on y soupçonne, le monde verrait bientôt les Jansénistes, les Constitutionnaires, pleins d'un acharnement les uns contre les

autres, troubler l'Etat de leurs sanglantes querelles, comme il le fut jadis par celles des Calvinistes et des Papistes. Alors, on aurait bien raison de dire que cette nation ne semblait faite que pour prouver beaucoup mieux que les exemples des particuliers que le plus grand esprit peut fort bien s'allier à la plus grande folie.

Ce premier période n'est plus à craindre pour l'amour, ainsi nous n'en parlerons pas ; le second, il va le commencer, mais, peut-être, n'est-il pas plus redoutable que le premier.

Dans un commerce exposé aux remords de la conscience à proportion que le feu de la jeunesse et des passions s'éteint, Mme de Pompadour aurait sans doute tout à craindre, mais ce commerce ne subsiste plus. Les rois seraient bien plus heureux, aimant leur devoir comme ils devraient l'aimer, si leurs directeurs faisaient servir le libre accès qu'ils ont auprès de leurs personnes à leur remettre sans cesse sous les yeux les obligations du rang qu'ils occupent.

Ils le font, dira-t-on. Oui, mais comment ? Au lieu de puiser dans l'amour même de l'Etre Suprême cette vraie source de tout ce qu'il y a de bon dans la religion, soit spéculative, soit pratique, au lieu de chercher dans ces penchants qu'ont tous les hommes à se montrer bienfaisants envers la Société, penchants où l'on découvre les traces sensibles de la Divinité qui les a mis dans le cœur, au lieu, dis-je, de puiser dans ces sources pures les preuves de leurs exhortations, ils ne cherchent qu'à les épouvanter par les peintures affreuses dont ils battent leur imagination. Comme ils savent, à n'en point douter, que la crainte a sur le cœur de l'homme un empire bien plus despotique que l'Espérance, ils cherchent à l'exciter autant qu'il dépend d'eux pour parvenir à émouvoir.

Les démons, les supplices, les flammes éternelles de l'enfer, voilà les raisons qu'allègue leur éloquence per-

suasive. Ces raisons font impression, elles ne manquent guère leur effet, mais l'effet qu'elles ont ne peut tenir que de la lâcheté de la passion qu'elle produit.

En vain voudrait-on le faire passer pour un hommage rendu à la Divinité. Cet hommage ne vaut assurément pas mieux que celui qu'on rend aux Indes à l'Esprit malin et qui semble lui être dû à beaucoup plus juste titre.

De ces sources impures coulent la superstition, les vaines cérémonies d'un culte extérieur et toutes ces bizarres ridiculités auxquelles l'ignorance prête tant de vertu. De ces sources impures coulent encore la violence qu'on fait aux consciences, les persécutions cruelles qu'on ne craint pas de faire pour la plus grande gloire de Dieu, de ce Dieu même dont on viole audacieusement les droits sous le prétexte injurieux de le défendre, de ce Dieu qui ne peut voir qu'avec horreur ces barbaries qu'exerce ou la faiblesse secondée de la ruse, ou la force qui sert d'instrument à la superstition, quand, aux temps de maladie, la faiblesse y fait trouver les mêmes dangers ; le roi l'a déjà éprouvé. Déjà, il a fait voir que la crainte n'a que trop d'empire sur lui. Sans cette raison, aurait-il renvoyé, comme il le fit, Mme de la Tournelle, qu'il avait fait quelque temps auparavant duchesse de Châteauroux. On a déjà remarqué qu'elle fut congédiée dans la grosse maladie que le roi fit à Metz, mais comme pour convaincre le monde que toute cette manœuvre n'était que l'effet de la peur qu'on lui avait inspirée, il ne fut pas plutôt hors de danger qu'il révoqua tous les ordres qu'il avait donnés à ce sujet.

Démarche inutile. Il était écrit dans le livre du Destin qu'il ne la reverrait plus. A peine avait-elle reçu le message qui lui annonçait son bonheur nouveau qu'elle fut enlevée au monde et à la tendresse du roi par une mort subite que les uns croient un effet du poison et d'autres la triste suite d'une excessive joie.

Cependant Mme de Pompadour semble n'avoir point à redouter cet écueil. Dans les termes où elle est aujourd'hui avec le roi, elle n'a point à craindre les remontrances que peuvent lui faire ses directeurs. Il est vrai que ces Messieurs ne négligent aucune occasion d'exercer leur pouvoir spirituel. Il est encore plus vrai qu'ils ne l'exercent souvent que pour l'exercer, c'est-à-dire pour en faire voir l'existence réelle.

Enfin, il n'est personne qui doute qu'ils n'emploient le même zèle à bannir du roi, de sa présence, qu'à chasser de ses Etats, des millions de ses plus fidèles sujets.

Mais n'a-t-elle pas reçu l'absolution formelle de ses crimes passés ? et l'innocence de son commerce présent n'est-elle pas un bouclier capable de parer tous leurs coups ? On dira, peut-être, qu'ils nourrissent une haine secrète contre Mme de Pompadour, pour avoir conseillé au roi la neutralité dans les querelles du Clergé avec le Parlement. Mais que pourraient-ils imputer à une femme qu'aucun d'eux ne pourrait empêcher de faire ses Pâques ? La puissance de Mme de Pompadour paraît donc fondée à ne craindre aucune secousse, ni aucun ébranlement.

Cependant, on croit qu'elle saura l'étayer encore davantage dans l'étude qu'elle a faite des inclinations et des faiblesses du roi.

Elle en a découvert une dont elle connaît l'esprit. Elle saura l'amener à ses vues. C'est une dévotion bigote qui, dans les premières circonstances où elle s'est trouvée, aurait pu être dangereuse à sa faveur, mais qui, aujourd'hui, ne servira qu'à l'affermir de plus en plus, si, comme on peut aisément la soupçonner, elle a assez d'adresse pour la bien manier. C'est là le point de réunion de toutes ses vues, et l'on a remarqué qu'elle s'y tient fortement attachée.

Déjà, pour inspirer au roi un dégoût des plaisirs mondains qui ont eu tant de charmes pour lui, et qu'il ne saurait encore abandonner entièrement, elle a su em-

prunter les dehors d'une chasteté affectée ; ce qu'il lui faut maintenant pour réussir, sans qu'on la soupçonne de rien.

Si elle conduit ce projet à sa fin, il est certain d'un côté qu'elle parviendra à se raccommoder entièrement avec le clergé ; de l'autre, qu'elle trouvera dans son fonds des ressources suffisantes pour donner au roi, dans ce nouveau genre de vie, des passe-temps dont il est aussi susceptible que quelqu'autre que ce soit. Ainsi, le monde aura un second tome de Mme de Maintenon, plus mauvais sans doute que le premier, s'il est possible qu'il puisse l'être.

A l'heure qu'il est, j'écris au milieu de l'été de *l'an de Grâce* 1758, ce que je prie mes lecteurs de ne pas oublier ; à l'heure qu'il est, on n'a encore rien découvert qui puisse faire soupçonner que le roi soit las de se laisser gouverner ou la maîtresse en danger de perdre sa puissance.

Il n'est plus rien qui puisse la détruire, si ce n'est, peut-être, les mesures qu'elle prend elle-même pour la conserver, et qu'elle outre souvent ; ou bien les cris réunis d'un peuple entier qui remettent sans cesse sous les yeux du roi et le mal qu'il fait à ses sujets et le tort qu'il fait à sa gloire, en ne résistant point à ses tentations. Le reine, le dauphin, toute la famille royale la déteste en proportion de l'amour qu'ils ont pour le roi ; ce n'est qu'avec une douleur extrême qu'ils aperçoivent à la tête de son histoire une femme dont toutes les actions décèlent la vile origine, une femme que l'on reconnaît aisément pour la fille de Mme Poisson, à l'arrogance de sa vanité, et pour la femme d'un officier de finances à son avide soif de l'or. Une femme, enfin, dont les passions prouvent, démonstrativement, qu'elle n'aime dans elle-même que ses passions et dans le roi que la puissance de les satisfaire. Je le répète, il n'est pas une homme qui connaisse tant soit peu l'amour qui ne soit forcé d'avouer qu'on n'en trouve pas la moindre ombre

dans son cœur. L'essence de cette passion s'y oppose ; c'est impossible, où, si on peut voir un penchant qu'on pût désigner sous le nom d'amour mercenaire, il en serait de lui comme de ces fruits hâtifs qu'on fait par art ; il sentirait le fumier dont la chaleur l'aurait fait sortir. Elle n'est pas contente d'avoir donné occasion à des prodigalités sans bornes dont elle retirait tout le fruit ; elle porte encore le roi à faire des dépenses les plus excessives en jeux, en plaisirs et divertissements. Quoique souverainement avare des biens qu'elle possède, elle ne se refuse pas à l'honneur d'en proposer, d'en inventer, et de régler tous ceux auxquels le roi est naturellement porté.

Ne devrait-elle pas, plutôt, employer son crédit à les restreindre, et à les renfermer dans des bornes plus étroites ? N'en doutons point. Elle n'aurait pas manqué de le faire, si elle avait pour lui les sentiments qu'elle affecte et qu'elle allègue sans preuves.

Elle est de toutes les parties de plaisir, elle y ordonne tout ; c'est elle qui est l'âme de ces fréquents et dispendieux voyages que le roi fait à Fontainebleau, à Marly, à Saint-Germain, à Choisy, etc.

Dans ces voyages, qui exigent des sommes immenses, et auxquels on ne peut fournir qu'en engageant les revenus de la couronne, ou en les tirant par avance, où la noblesse qui l'accompagne est obligée de faire des dépenses qui la ruinent ; ce qui n'est peut-être pas sans dessein, puisque le dérangement de sa fortune privée la met en une plus grande dépendance de la Cour ; dans ces voyages tout est soumis à ses caprices, tout est réglé par ses volontés, mais qu'y fait-on ? On joue gros jeu, on rit, on chasse, on perd dans un dédale de distractions le goût et la faculté de penser à des choses sérieuses. On néglige les affaires qui ne figurent qu'en second, et on les prive de l'attention qu'elles exigent pour la donner tout entière à qui ne la mérita jamais.

Ces sujets de mécontentement ne sont ni supposés, ni outrés. Les plaintes hélas ! n'étaient que trop fondées ; on ne voyait dans les affaires que des créatures de la marquise, ou, du moins, des personnes dont elle avait lieu d'être satisfaite. Pouvait-il y avoir de la grandeur d'âme dans des ministres qui, pour parvenir, étaient forcés de se plier lâchement à une indigne soumission ? C'est une chose dont la certitude est décidée qu'elle avait entouré le roi de ses petites créatures et qu'il leur était défendu de lui rien dire que ce qu'elle voulait bien qu'il apprît. Aucune vérité tant soit peu capable de contrecarrer ses desseins n'avait le bonheur de venir à ses oreilles, où, s'il arrivait quelquefois qu'elle y parvînt, ce n'était que par des sentiers détournés et sous des dehors qui l'empêchaient d'être reconnue.

La Cour en eut un jour un exemple qui la divertit bien.

Il y a quelque temps que le roi allait à Paris ; c'était contre son ordinaire, car il a conçu une répugnance extrême contre cette bonne ville, à cause des outrages qu'elle fait à Mme de Pompadour. Le peuple rassemblé suivit son carrosse ; mais d'une manière bien différente de l'accoutumée : il ne criait plus « Vive le roi ! » l'air ne retentissait plus que des paroles accablantes : « Du pain ! Du pain ! » La garde même ne fut pas capable de l'intimider. Cette foule effrénée l'obligea de se retirer.

Le roi fut piqué au vif de cet affront et de retour à Versailles, il s'en occupait avec une amertume mêlée de tristesse. Une des créatures de la Pompadour prit la parole et lui dit « qu'il ne pouvait assez s'étonner de la déraison et de l'injustice d'un peuple qui criait famine assis sur un gros tas de blé ; que le pain se trouvait à un prix très modique qu'il fixait et qu'ainsi il n'avait pas la moindre raison de se plaindre ». Le brave marquis de Souvré, le héros de l'histoire du fauteuil qu'on a vue dans la première partie, ne put entendre cette contre-vérité de sang-froid.

Il prit ses gants et son chapeau et fit semblant de gagner la porte avec précipitation.

« Où allez-vous, lui cria le roi ! »

« Sire, répondit le marquis, si vous voulez me permettre, je vais de ce pas pendre mon coquin de maître d'hôtel qui me fait payer le pain une fois plus que cet homme me dit qu'il ne vaut. »

Cela fit rire tous ceux qui étaient présents, mais il ne semble pourtant pas que le roi en fut touché, ni qu'il fit réflexion.

On a vu jusqu'ici que Mme de Pompadour n'est à tous les égards rien moins que propre à être la maîtresse du roi. Peut-être est-ce avec plus de droit qu'elle pourrait être la femme d'Etat. Mais non ! Elle s'y prend à faire pitié. Les petites ruses et les petites passions ne font point les grands hommes d'Etat. Mais elle n'est pas contente de faire malheureusement, la femme d'Etat. Elle affecte encore un personnage plus grand et plus élevé. Elle veut trancher du despote et donner à la machine politique le mouvement qui lui plaît. Hélas ! Des conseils pleins de bassesse et toujours suivis, des changements faits sans rime ni raison, des ministres disgraciés, des généraux congédiés, voilà les tristes preuves qu'elle donne de son pouvoir et de son vide de pénétration.

Elle ne pouvait reviser tout le système, renverser l'ordre et ne suivre que ses fantaisies dans le remplacement des charges, sans amener la nonchalance dans les affaires. Les personnages distingués par leur rang, leur mérite et leurs capacités furent renvoyés ou se mirent eux-mêmes à l'écart, n'ambitionnant plus des emplois qu'on ne pouvait plus obtenir qu'aux insultantes conditions de se soumettre entièrement à une femme. Et à quelle femme encore ! A une femme qui, jalouse d'un honneur auquel elle n'avait aucun droit de prétendre, croyait toujours qu'on lui avait manqué de respect et

ne s'occupait qu'à couvrir sa petitesse d'une arrogance qui n'était plus à la mettre à découvert.

Ces circonstances ne pouvaient manquer de mettre tous les emplois en d'indignes mains et d'en revêtir ces lâches caractères dont le plus grand mérite était de n'en avoir aucun. En effet, nul mérite n'était reconnu ni récompensé que celui d'une aveugle soumission à ses ordres. Et quel mérite, bon Dieu, que celui de se conformer aux impérieux caprices d'une femme qui sacrifiait et le roi qu'elle gouvernait, et le royaume qu'elle déshonorait aux passions dont elle était la victime !

Cela devait nécessairement éteindre dans tous les cœurs l'amour du bien public, faire succéder au zèle le ralentissement le plus froid et porter le découragement dans tous les membres de l'État.

En France, il est des meilleurs hommes qui dans leur enthousiasme pour l'honneur du roi sont toujours prêts de sacrifier leur vie à l'espérance d'obtenir sa faveur. Mais ceux-là-même, en leur supposant du sentiment, ne sauraient que regarder avec indifférence, ou avec mépris, des faveurs qu'on ne peut obtenir que par Mme de Pompadour. Les récompenses les plus grandes et les mieux méritées doivent perdre ce qu'elles ont d'ailleurs de piquant à passer par un tel canal. Il n'est rien de glorieux qu'elle puisse obtenir du roi pour un autre, si ce n'est la disgrâce. Il ne peut se faire que des désordres aussi affreux, et dont les suites funestes vivront éternellement dans les annales de la France, ne produisent une fermentation générale. Aussi la haine publique est-elle montée à un si haut degré de fureur que si la peste ou la famine revenaient à faire sentir leur pouvoir destructeur, on ne manquerait pas de chercher dans la Pompadour la cause de ces rédoutables fléaux. Mais à l'heure qu'il est, on a tout à craindre des excès du mécontentement général. C'est pour cette raison qu'on ne la voit jamais sortir que très rarement sans une

escorte de cent cinquante ou deux cents hommes à cheval.

Pour arrêter en quelque façon le murmure, la Cour se voit réduite aux plus faibles et aux plus tristes ressources du pouvoir arbitraire, en défendant à un chacun de parler des affaires de l'Etat.

Les cafés et toutes les places publiques fourmillent d'espions privilégiés qui sont aux gages du gouvernement.

Ces mesures empêchent à la vérité le mécontentement de prendre l'essor, mais elles sont bien éloignées de l'éteindre. De la bouche, elles le repoussent vers le cœur où il acquiert toujours plus de force à proportion de la gêne qui y souffre ; et n'attend que l'occasion de reparaître avec plus d'audace et de fureur.

Peut-être cette défense de parler des affaires du temps a-t-elle pour objet de dérober à la connaissance du peuple le mauvais état où les a mis cette Régence, qui veut enlever à ses sujets jusqu'à la liberté de se plaindre, mais c'est un effet, qu'il ne produira jamais, bien loin de là; en ôtant au peuple la connaissance d'un malheur, on ne lui ôte pas le soupçon, et ce soupçon toujours habile à se former des chimères, au lieu d'un mal réel en crée mille autres qui sont imaginaires.

Cependant, quoiqu'on soit parvenu à étouffer au dedans la voix dont on ne pouvait plus entendre les lugubres cris, la force des circonstances du dehors n'en a pas moins produit un changement favorable aux vœux de la Nation. Ce changement est l'admission de M. le maréchal d'Estrées et du marquis de Puissieux son beau-père dans le Conseil du roi.

On ne peut que s'en étonner, vu la haine que Mme de Pompadour a pour eux. Mais dans une conjecture pareille, sa malice et l'envie sont forcées de céder au mérite... Mme de Pompadour était trop fidèle à ses premières maximes pour opposer de faibles obstacles à des

choses nécessaires. Elle a consenti à tout, avec la meilleure grâce du monde, apparemment que les remontrances de ces braves ministres mettront fin à toutes les dépenses inutiles qu'exigeaient les tours fréquents qui se faisaient dans les châteaux et maisons de plaisance du roi.

Le délabrement des finances ne saurait prêter plus de force à leurs représentations qu'elle ne leur en donne aujourd'hui. Aussi a-t-on déjà commencé à mettre dans la maison royale tout sur un autre pied.

On a tout lieu de croire que les circonstances forceront enfin à l'épargne et que le goût de la dépense que Mme de Pompadour sut toujours inspirer ou entretenir n'aura plus désormais qu'un empire précaire sur le roi. La folie ne saurait prétendre à toujours durer, et, rusée comme elle l'est, Mme de Pompadour sera non seulement disposée à tourner à tout vent, mais elle sera encore attentive à examiner le cours des nuages pour être toujours prête au premier changement.

Au reste, elle ne renoncera à aucun point qu'elle ne s'en fasse le plus grand mérite possible auprès du roi. Elle ne fera que grossir son goût pour la dépense et son penchant naturel à la prodigalité, pour rendre le sacrifice qu'elle en fait et plus brillant et plus méritoire. De cette façon elle viendra toujours à bout de conduire et de gouverner le roi par des apparences même qu'elle s'en laisse gouverner.

Avec tant de souplesse, tant de facilité à plier à tout, il n'est pas possible qu'elle manque son but. Elle ressemble à ces plantes, qui viennent dans leur croissance s'accrocher à un arbre, s'entortillent autour de lui, en prennent toutes les inflexions et les courbures et lui enlèvent, ainsi, sa nourriture qui lui était destinée.

C'est ainsi qu'elle est parvenue à se soutenir sans qu'on ait remarqué jusqu'ici aucun déchet de sa faveur.

Depuis son intrigue avec la jeune Murphy, le roi n'en a point eu d'autre.

Il se peut bien qu'il ait senti quelques feux passagers qui l'ont porté de nouveau vers ces grisettes, mais, outre que ça ne peut avoir été que des boutades, la chose n'est rien moins que certaine et peut-être d'aucune conséquence pour elle.

Puisque voilà l'histoire de Mme de Pompadour amenée jusqu'au moment où nous vivons, et que ce qu'il restera encore à dire est réservé au temps à venir, il ne nous reste plus, pour contenter la curiosité de nos lecteurs, que de donner une petite description de sa personne. Pour le faire, il faut d'abord distinguer deux temps différents, celui où la force de sa beauté fit la conquête du roi, et celui où elle vit.

Il y a quinze ans qu'elle règne en qualité de maîtresse (1745-1758) du roi ; elle pouvait avoir vingt-trois ans lorsqu'elle parvint, enfin, à atteindre un but qu'elle et sa mère disaient hautement s'être proposé.

Son teint était naturellement très beau, et quoique sa constitution naturelle lui donnât un air très languissant et à ses lèvres une pâleur qui aurait pu effaroucher l'imagination, dans ses yeux brillait un feu parlant, qui animait son visage et aidait à fournir le plus agréable mélange de vivacité et de tendresse.

Pour relever son coloris, ou plutôt, pour suppléer à ce qui lui manquait, elle se permettait bien d'avoir recours au rouge, mais elle n'en mettait que ce qu'il en fallait pour le faire soupçonner.

Ses traits étaient fins et délicats, ses cheveux châtains, sa taille de moyenne grandeur et sa figure sans défaut.

Rien n'était mieux pris que son buste. Elle le savait, et ne négligeait rien de ce qui pouvait donner du relief à ses charmes.

Elle inventa un négligé qui fut mis à la mode sous le nom de robe à la Pompadour. C'était un habit presque fait en forme de veste turque, qui serrait le col et qu'on

boutonnait au défaut du poignet. Comme il était adapté à l'élévation de la gorge, et qu'il collait sur les hanches, il faisait paraître tous les agréments de la taille, en paraissant vouloir les cacher. Dans sa personne, dans son coup d'œil, dans ses gestes, tout était vif et passionné. Peut-être, même, y avait-il de l'excès. Car, en effet, on voyait quelque chose de hardi dans ses manières. Elle se présentait avec un air si imposant que, à la voir, on croyait lui entendre dire : « Me voici. »

Cependant, on reconnaissait, généralement, qu'elle était une des plus belles et des plus charmantes femmes de Paris.

Aujourd'hui, en 1758, âgée qu'elle est d'environ trente-huit ans, il n'est pas aisé de dire ce qu'est son visage, enseveli sous une couche de blanc et de rouge de l'épaisseur d'un pouce. Il est dérobé entièrement à la vue. Il est probable qu'elle a de très bonnes raisons d'imiter en ce point les dames de la Cour qui, presque toutes, se servent d'un secret qui couvre également la beauté et la laideur de leurs visages.

Cette sotte coutume, mettons, si ridicule ressemblance d'entre elles, fait qu'on a bien de la peine à distinguer les physionomies l'une de l'autre.

On est comme au milieu d'un troupeau de brebis. Le rouge brille avec tant d'éclat qu'on les prendrait pour des figurantes qui vont danser la danse des furies. En un mot, à les voir, on est tenté de croire qu'elles ne sont pas contentes d'être chastes pour elles-mêmes, mais qu'elles veulent encore inspirer la chasteté aux autres. C'est la seule raison qu'on puisse donner de la manie qu'elles ont de se plâtrer le visage, d'arrêter par là l'effet de leurs traits et d'étouffer dans les hommes tout autre désir que celui de les fuir.

Le visage de Mme de Pompadour n'est donc plus capable de fixer l'attention.

Pour ce qui est de sa personne même, outre le change-

ment que les années ont dû y apporter, le mal dont elle a été attaquée y a produit une si grande maigreur que ce serait courir les risques de mourir de faim que de s'attaquer à un morceau si décharné.

Ses embrassements ne sauraient différer de ceux de ces ombres souterraines qui attendent, sur les bords du Styx la barque fatale qui doit les traverser.

Qu'on ajoute à ce portrait sépulcral la représentation d'un cœur embaumé de ruse, on aura le vrai objet de la pitié et du mépris, le portrait naïf et sincère de la marquise de Pompadour, telle qu'elle se présente aujourd'hui, au milieu de la grandeur des richesses et de la faveur signalée du roi, qu'elle a su captiver.

FIN

A PROPOS DE

« L'ÉNIGME DE JÉSUS »

—

Dans un brillant article écrit avec flamme et, serait-on tenté de dire, avec enthousiasme, M. P.-L. Couchoud vient d'esquisser un tableau des origines du christianisme qui ne manquera pas d'intéresser, d'étonner, de séduire peut-être ou de scandaliser ceux qui auront l'occasion de le lire (1).

La théorie esquissée n'est pas en réalité aussi nouvelle qu'elle le paraît (2). Il vaut cependant la peine de scruter les bases sur lesquelles elle repose, de formuler les réserves qu'elle semble appeler, dans la plupart de ses parties et surtout de rechercher si la méthode mise en œuvre pour la justifier est bien solide et si les conclusions auxquelles elle conduit ne posent pas, en somme, plus de problèmes qu'elles n'en paraissent résoudre.

Pour M. Couchoud, Jésus n'est pas un personnage historique, c'est un être divin qui n'a jamais eu de réalité que dans la foi de ses adorateurs. Son histoire est mystique, ce n'est que par une grossière transposition que, de la sphère spirituelle, elle a passé sur le plan historique. On peut encore reconnaître que c'est dans la période un peu obscure qui va de 80 à 120 que s'est fait ce transfert, on pourrait dire cette incarnation. A ce moment, à Rome sans doute, l'Église ayant été envahie par des foules nom-

(1) Paul-Louis Couchoud, *L'Enigme de Jésus*, Mercure de France, 1er mars 1923, p. 344-406.

(2) Sur ces théories plus anciennes voir A. Schweitzer, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, Tübingen, 1913, p. 498-564 et Ch. Guignebert, *Le problème de Jésus*, Paris, 1913.

breuses incapables de s'approprier complètement l'ardent et subtil mysticisme dont avaient vécu Paul et les Chrétiens du premier âge, il s'est produit une sorte de cristallisation de la foi, elle s'est comme matérialisée. Le drame céleste est devenu une histoire humaine que les évangélistes, Marc d'abord, les autres ensuite et d'après lui, ont racontée, faisant ainsi passer, suivant l'expression de M. Couchoud, le mystère chrétien « de l'état lyrique à l'état narratif » (p. 403) et substituant « à l'épopée ineffable de Paul une légende artificielle ».

Pour apprécier comme il le faudrait le système de M. Couchoud, il serait nécessaire de faire l'histoire du mouvement chrétien au Ier siècle ; nous nous bornerons ici à quelques remarques sur les points essentiels de l'argumentation de M. Couchoud.

§

M. Couchoud paraît fortement impressionné par le silence des auteurs non chrétiens sur Jésus. Ce silence est en effet presque total. Ni Tacite (*Ann.*, *XV*, 44), ni Pline le Jeune (*Ep.*, 96) n'apportent de témoignage décisif en faveur de l'historicité de Jésus. Ce qu'ils rapportent des chrétiens et de celui de qui ils se réclament peut complètement s'expliquer par ce que les Chrétiens eux-mêmes disaient de leur foi et de leur Messie sans qu'il soit nécessaire de conjecturer l'utilisation d'aucune autre source.

Le témoignage de Suétone (*Claude*, 26, 4) ne conduit pas beaucoup plus loin. Si *Chrestus* (1) est une corruption de *Christos* et s'il ne s'agit pas d'un agitateur qui avait mis en mouvement la juiverie de Rome, mais de discussions qui y avaient été provoquées par la prédication chrétienne, le texte de Suétone prouve seulement que le christianisme était arrivé à Rome sous le règne de

(1) Cf. K. Linck, *De antiquissimis veterum quae ad Jesum Nazarenum spectant testimoniis*, Giessen, 1913, p. 106.

Claude, soit avant 54 (1). Il ne fournit aucune indication sur les origines du mouvement chrétien.

Quelle est la portée du silence des auteurs latins ? On sait combien il est nécessaire d'être prudent dans l'emploi de l'argument *e silentio*. Pour qu'il soit réellement probant, il faut que toute une série de conditions soient réunies. Le silence doit d'abord être réel, c'est-à-dire ne pas résulter seulement de ce que les témoignages considérés n'ont pas été intégralement conservés, ce dont nous ne pouvons être entièrement assurés dans le cas qui nous occupe. Il faut ensuite, — et ceci est plus important encore, — que le silence soit vraiment significatif, c'est-à-dire qu'on puisse admettre que les auteurs considérés auraient nécessairement dû parler, s'ils les avaient connus, des faits dont ils ne disent rien. Est-ce réellement le cas pour les auteurs romains et pour le Christianisme ? Qu'était-ce, pour les Romains, que le mouvement chrétien ? Une méprisable superstition orientale de laquelle il ne convenait de s'occuper que dans la mesure où elle pouvait devenir une cause ou une occasion de troubles politiques ou sociaux. C'est à cette occasion que Tacite, Pline et Suétone en ont parlé. On ne s'en est occupé que pour le combattre, non pour en discuter les origines, encore moins pour écrire l'histoire de son initiateur réel ou supposé.

L'importance qu'a prise dans la suite le christianisme nous induit, nous modernes, à une erreur de perspective. La naissance et le développement du christianisme nous apparaissent comme le fait le plus important et le plus gros de conséquences de l'histoire du Ier siècle de notre ère ; il nous est difficile de nous représenter que les Romains n'ont pas vu les choses sous le même angle que nous et que ce ne soit qu'à l'occasion de certains incidents qui n'ont point eu pour son développement une impor-

(1) Ou même avant 49-50, si l'on en croit l'historien Paul Orose (*Hist.*, VII, 6-15) qui date l'édit de Claude de la neuvième année du règne de cet empereur.

tance essentielle qu'ils aient consenti à lui prêter quelque attention.

Le silence de Josèphe (1) paraît au premier abord plus singulier. Josèphe n'est-il pas juif en effet, et son œuvre ne porte-t-elle pas précisément sur le milieu dans lequel le christianisme est né et a commencé à se développer ? N'est-il pas surprenant qu'un auteur qui a parlé des Pharisiens, des Sadducéens, des Esséniens, des Samaritains, etc., n'ait rien dit des Chrétiens ? Un silence aussi complet est peut-être plus embarrassant pour les mythologues que pour leurs adversaires. De quel droit en effet en pourrait-on conclure que Jésus n'a pas existé et se refuserait-on à aller jusqu'à nier qu'il y ait eu un mouvement chrétien en Palestine avant 70 ?

Puisque ce n'est pas seulement de Jésus, mais aussi du mouvement chrétien que Josèphe n'a pas parlé, comment expliquer son silence ? La réponse à cette question ne peut être cherchée que dans le caractère de Josèphe et de son œuvre. L'intention manifeste de l'écrivain a été de flatter les vainqueurs du peuple juif et de se concilier leurs bonnes grâces dans son intérêt personnel d'abord, mais accessoirement aussi dans celui de ses coreligionnaires. Pour atteindre ce but il a effacé du tableau qu'il traçait tous les traits susceptibles de froisser, de scandaliser ou d'inquiéter les Romains. C'est ainsi qu'il n'a pas ou presque pas parlé du messianisme qui ne pouvait être considéré que comme une menace contre Rome puisque le règne du Messie ne pouvait s'établir que sur les ruines

(1) Nous sommes d'accord avec M. Couchoud pour considérer comme une interpolation chrétienne le texte d'*Ant. Jud., XVIII*, 63s. Les fragments qui ne se trouvent que dans la version slave ont moins de valeur encore, s'il est possible. Le texte relatif à la mort de Jacques, le frère de Jésus (*XX*, 9, 1), paraît au contraire pouvoir être retenu. On remarque en effet qu'il ne donne pas à Jacques l'épithète de « juste » qu'il a couramment dans la tradition chrétienne. Mais Origène a lu ce passage avec une interpolation qui présentait la ruine du Temple comme le châtiment du meurtre de Jacques. D'autre part il est établi que l'œuvre de Josèphe a été retouchée par des mains chrétiennes. Il vaut donc mieux, comme le pense Schürer (*Geschichte des Jüdischen Volkes im zeitalter Jesu Christi, Dritte und vierte Auflage*, Leipzig, 1901, I, p. 580) ne pas faire état des mots « le frère de Jésus, dit le Messie » bien qu'ils puissent être authentiques.

de la domination romaine identifiée à celle de puissances sataniques. Josèphe a présenté Jean-Baptiste (*Ant. Sud.*, *XVIII*,5) comme un prédicateur de morale en laissant tomber tout ce qui fait de lui le prophète du Messie, l'annonciateur du baptême de feu. La prédication de la repentance est ainsi privée par lui de tout ce qui la supporte et lui donne un sens. Le peu que Josèphe a conservé du messianisme lui sert à flatter bassement l'empire romain en rapportant les prophéties messianiques à Vespasien (1).

C'est parce qu'il n'était pas possible de parler du christianisme en l'amputant de son caractère messianique que Josèphe a gardé le silence à son sujet. Il pourrait en outre avoir été déterminé par un autre motif. Au moment où il écrivait, — et au moins depuis la persécution de Néron, — le christianisme était séparé du judaïsme. Le temps était bien passé où Gallion renvoyait dos à dos Juifs et Chrétiens en considérant que la dispute entre eux ne portait que sur quelques subtilités d'interprétation de la Loi qui n'intéressaient pas les gens du dehors (*Actes*, 18, 12-17). Josèphe pouvait donc légitimement considérer que le christianisme tel qu'il s'était développé dans l'empire romain était étranger à l'histoire qu'il voulait écrire. Il n'en n'était pas de même sans doute du christianisme palestinien, mais Josèphe n'en pouvait parler sans exposer le judaisme à l'accusation d'une compromettante complicité avec un mouvement dangereux. Le silence de Josèphe n'est donc pas celui de l'ignorance, c'est celui de la prudence et de la peur, c'est un silence intéressé. Loin d'établir que Jésus et le mouvement chrétien n'ont pas existé en Palestine au Ier siècle, il établit seulement que Josèphe n'a pas voulu, en en parlant, se compromettre et compromettre le peuple juif.

(1) *De Bello Judaico*, *VI*, 5, 4. La même chose se trouve aussi chez Tacite (*Hist.*, V. 13) et Suétone (*Vesp.*,4) qui ont probablement emprunté cette interprétation à Josèphe.

§

Pour poser avec précision le problème des origines du christianisme on peut partir, comme le fait M. Couchoud, de la distinction entre le Christ de la foi qui vit dans l'âme des croyants et le Jésus de l'histoire, qui aurait vécu en Galilée et serait mort à Jérusalem après une tentative avortée d'imposer son autorité au peuple juif. Tout le problème est de déterminer, avec autant de précision que possible, le rapport entre ces deux grandeurs. On peut concéder à M. Couchoud que dans la notion du Christ de la foi sont entrés une foule d'éléments purement idéaux, concepts empruntés à la doctrine messianique du judaïsme, ou élaborés par le travail exégétique et la spéculation théologique, symboles et allégories, débris de mythes et de liturgies plus ou moins reconnaissables. Il y a un peu de tout cela dans le Christ de la foi, mais tout cela suffit-il pour l'expliquer ? N'est-ce pas par une erreur de méthode qu'après avoir constaté, à un certain moment, un enrichissement artificiel de la notion du Christ spirituel, on prolonge en arrière les lignes observées pour affirmer qu'avant d'enrichir l'image du Christ spirituel, la foi l'a créée comme s'il n'y avait pas un abîme infranchissable et une irréductible différence entre l'enrichissement d'une notion spirituelle et sa création ?

C'est sur une conjecture, et sur une conjecture qui est non seulement contestable, mais encore méthodologiquement illégitime, que repose en grande partie le système de M. Couchoud.

Mais il convient de regarder les choses de plus près et d'examiner les deux colonnes principales qui supportent tout le poids de la construction : l'interprétation du témoignage paulinien et l'appréciation de l'évangile de Marc.

§

M. Couchoud écrit, à propos de l'apôtre des païens: «Il n'est pas question d'exposer ici la théologie de Paul» (p. 393). Pourtant quand on a affaire à un esprit aussi puissamment systématique, à celui qui, à bon droit, peut être considéré comme le père de la théologie chrétienne et dont les formules ont dominé plus de dix-huit siècles de dogmatique, il est bien nécessaire de faire un peu de théologie si l'on veut bien entendre ce qu'il a eu l'intention de dire et apprécier exactement son témoignage. Pour peu qu'on soit familiarisé avec la pensée théologique de Paul, on est frappé de lui voir attribuer par M. Couchoud l'idée de l'identité entre le Christ et Dieu : «Jésus, c'est Dieu lui-même, Jésus et Dieu ne font pas un pluriel » (p. 392). « Jésus a été dès l'origine ce que nous le voyons dans les textes les plus anciens : une forme nouvelle du vieux Dieu d'Israël : Iahvé en Messie » (p. 397). Comment, étant juif, Paul aurait-il pu aboutir à une telle négation du monothéisme ? Quand on lit un texte comme celui de I *Cor.*, 15, 24-28, on voit que Paul distingue très nettement le Christ de Dieu. Il s'agit de ce qui arrivera à la fin du grand drame eschatologique :

> Ensuite, écrit l'apôtre, ce sera la fin. C'est alors qu'il (le Christ) remettra la royauté à Dieu le Père, lorsqu'il aura anéanti toute domination, toute autorité et toute puissance. Il faut en effet qu'il (le Christ) règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. Le dernier ennemi qui sera anéanti c'est Thanatos. Il a tout mis sous ses pieds (dit l'Écriture: *Ps.* 8, 7). Quand (l'Écriture) dit qu'il lui a tout subordonné, il est évident que c'est à l'exception de celui qui lui a tout soumis (c'est-à-dire de Dieu). Lorsqu'il aura tout soumis, alors le Fils lui-même se subordonnera à celui qui lui aura tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous.

Le règne du Christ n'est pas éternel, il ne durera que jusqu'au moment où, par son œuvre, aura été rétabli dans le cosmos l'ordre qu'a troublé la révolte de Satan.

De ce texte, il faut en rapprocher un autre qui se trouve dans un passage qu'invoque M. Couchoud :

... Qu'au nom de Jésus, écrit Paul aux chrétiens de Philippes, tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les régions infernales et qu'à la gloire de Dieu toute langue confesse que Kurios (1) est Jésus Messie (*Phil.*, 2, 10-11).

Pour donner à cette phrase sa portée véritable, il est nécessaire de la replacer dans son contexte et de ne pas la séparer du développement dont elle est la conclusion. L'apôtre trace un tableau grandiose de l'œuvre du Christ et de son abaissement qui est opposé à l'orgueil de Satan et à sa tentative de s'élever au rang qui n'appartient qu'à Dieu. Il y a sans doute ici l'affirmation de la préexistence du Christ, c'est-à-dire en un certain sens, de sa divinité. C'est une pièce essentielle du système esquissé par Paul, mais la phase historique de l'existence du Christ, son abaissement jusqu'à la forme de l'humanité (*Cf. Gal.*, 4, 4) jusqu'à l'humilité de l'esclave et jusqu'à la mort sur la croix n'en est pas un élément moins essentiel. L'humanité de Jésus apparaît ainsi dans le système de Paul comme la condition essentielle de sa glorification (2). L'apôtre intègre ainsi l'humanité de Jésus, la phase historique de son existence, dans un magnifique système métaphysique. Sans la vie historique de Jésus, tout ce système s'écroulerait. La théologie chrétienne se distingue par là profondément de tous les mystères qui, par certains côtés, présentent avec elle des analogies dont on a déjà été frappé dans l'antiquité. Les adorateurs de Mithra, d'Adonis, ou de la grande Mère n'ont jamais eu, comme les chrétiens, le sentiment que le drame rédempteur qu'ils célébraient avait eu un épisode terrestre et humain sinon dans un passé si lointain et si nébuleux qu'il était comme irréel.

La doctrine paulinienne envisagée seulement en tant

(1) *Kurios* (Seigneur) est dans les LXX la traduction du tétragramme sacré.
(2) Nous considérons ce terme comme plus exact que celui de déification.

que système théologique atteste donc la réalité historique de la vie de Jésus. Mais ce n'est pas tout. Si, au premier abord, les allusions des épîtres pauliniennes aux faits de la vie de Jésus et aux paroles du maître paraissent rares, un examen plus approfondi ne confirme pas cette première impression.

Les épîtres pauliniennes sont loin d'être des exposés systématiques de la pensée de l'apôtre. Ce sont des écrits de circonstance adressés à des hommes déjà convertis et familiarisés avec l'enseignement chrétien. L'apôtre n'y traite pas les questions fondamentales et premières comme l'œuvre historique de Jésus. Il se contente d'y faire de rapides allusions. Une des plus nettes est celle qu'on trouve dans le passage où il rappelle aux Galates (3, 1) qu'il a mis devant leurs yeux Jésus crucifié. Ceci doit viser un récit circonstancié de la mort de Jésus, récit qui avait tant de couleur et de vie que les auditeurs de l'apôtre croyaient assister eux-mêmes aux événements qui leur étaient dépeints (1).

Il serait trop long de dresser ici un inventaire des faits de la vie de Jésus que Paul connaît et des réminiscences de paroles évangéliques qu'on rencontre dans ses épîtres (2). Notons seulement quelques faits caractéristiques. Paul sait que Jésus a des frères (*Gal.*, 1, 19., I *Cor.*, 9, 4s.), détail qu'il serait bien difficile d'accorder avec la thèse mythologique ; il sait qu'il a été persécuté par les Juifs (I *Thes.* 2, 15) et trahi par l'un des siens (*I. Cor.*, 11, 23). Ce détail est donné à propos du récit que fait l'apôtre du dernier repas de Jésus. Ce passage a provoqué de nombreuses discussions, il est nécessaire de nous y arrêter un instant. Le récit de Paul est introduit par la formule suivante : « J'ai reçu du Seigneur (ἐγὼ παρέλαβον

(1) On peut rapprocher de cela le fait que l'histoire de la passion semble bien avoir été le premier élément de la tradition évangélique qui ait été l'objet d'une rédaction écrite.

(2) Nous avons fait ce travail dans notre livre: *L'apôtre Paul et Jésus-Christ*, Paris, 1904, p. 71s.

ἀπὸ τοῦ κυρίου) et je vous ai transmis... » (*I Cor.* 11, 23). Certains auteurs, — et M. Couchoud partage leur sentiment, — estiment que l'apôtre vise ici une révélation surnaturelle qui lui aurait fait connaître le tableau du dernier repas qu'il évoque devant les Corinthiens. Si cette opinion était fondée, elle fournirait, à l'appui de la thèse des mythologues, un argument d'un grand poids. Examinons-la donc.

D'abord, s'il y avait vraiment eu révélation, l'apôtre n'insisterait-il pas davantage sur ce point pour donner plus de poids à son argumentation contre la pratique des Corinthiens ? Ensuite, Paul établit un parallélisme direct entre « j'ai reçu » et « j'ai transmis ». Ce parallélisme n'existerait pas si d'un côté il y avait une révélation surnaturelle et de l'autre une tradition historique. Et surtout rien n'autorise à entendre : « J'ai reçu du Seigneur », dans le sens de : « Je tiens directement du Seigneur ». Quand, dans l'épître aux Galates, Paul veut marquer qu'il a été appelé à l'apostolat directement et sans l'intermédiaire d'aucun homme, il emploie les deux prépositions ἀπό (de la part de) et διά (par l'intermédiaire de) (*Gal.*, 1, 1). La première de ces deux prépositions est seule employée dans le texte de l'épître aux Corinthiens. Elle marque l'origine première de la tradition, c'est-à-dire l'acte accompli par Jésus à son dernier repas, mais n'exclut pas les intermédiaires humains. Le récit du dernier repas de Jésus vient du Seigneur par l'intermédiaire des hommes (ἀπὸ τοῦ κυρίου δι' ἀνθρώπων).

L'étude directe de la tradition confirme d'ailleurs cette manière de voir. Le récit de *I. Cor.*, 11 est secondaire, non pas sans doute par rapport à celui que nous lisons dans les évangiles de Marc (14, 22-25) et de Matthieu (26, 26-29) qui n'ont été rédigés que vingt ou trente ans après la première épître aux Corinthiens, mais par rapport à la forme première de cette tradition, puisqu'à coup sûr nos évangiles synoptiques ne sont que la

fixation relativement tardive de traditions qui avaient déjà un long passé quand elles ont été réunies et rédigées.

Les principales différences que le texte des paroles d'institution de la Cène tel que Paul les donne présente par rapport à celui de Marc sont les suivantes (1) :

1° Addition après la distribution du pain aussi bien qu'après celle de la coupe d'un ordre de répétition ;

2° Addition de « pour vous » après les mots « ceci est mon corps » ;

3° Suppression de la parole eschatologique (rendez-vous dans le Royaume de Dieu) donnée par Marc.

Toutes ces particularités ont le même caractère, elles assimilent l'un à l'autre les deux éléments du rite et en font expressément une institution de Jésus. Elles sont donc très certainement en relation avec le développement de la pratique eucharistique. Il serait en effet inconcevable que des additions et des déformations secondaires aient pu avoir pour conséquence de différencier le récit du rite qui reposait sur lui. L'évolution des textes a dû tendre, au contraire, à harmoniser le rite et le récit. Le texte de Paul est donc secondaire par rapport à celui qui est conservé dans l'évangile de Marc : il ne peut avoir son origine que dans une tradition historique et non dans une révélation surnaturelle.

On pourrait ajouter bien d'autres observations au sujet du rôle que le ministère historique de Jésus joue dans la pensée et dans l'enseignement de Paul : nous n'en ferons plus qu'une seule, mais qui nous paraît importante. Interrogé par les Corinthiens sur la conduite que doivent tenir les gens mariés, Paul invoque d'une manière précise l'autorité d'une parole du Christ (2) : « A ceux qui sont

(1) Pour plus de détails, voir notre livre: *L'Eucharistie des origines à Justin Martyr*, Paris, 1910, p. 117 s.

(2) Allusion à la parole conservée sous deux formes voisines par *Marc*, 10, 2-12 (*Mt.*, 19, 3 s.) et par *Matthieu*, 5, 32.

mariés, je recommande, non pas moi, mais le Seigneur, que la femme ne se sépare pas de son mari » (*I Cor.*, 7, 10). Ce qui donne à cette citation toute sa portée, c'est que dans le même chapitre (7, 25. *cf.* 40) l'apôtre déclare que pour le cas des vierges il n'a pas de commandement du Seigneur (ἐπιταγὴν κυρίου οὐκ ἔχω), il se borne à donner son opinion (γνώμη), opinion qui n'est cependant pas celle d'un homme ordinaire, mais celle d'un inspiré, d'un homme qui a le sentiment de posséder l'Esprit du Seigneur, c'est-à-dire qui dispose de révélations surnaturelles.

Le témoignage de Paul sur l'historicité de Jésus peut donc être considéré comme formel. Sans la personnalité historique de Jésus, le paulinisme tout entier serait une impossibilité.

§

Il nous reste à examiner très brièvement la portée du témoignage évangélique. Plus on étudie la tradition évangélique, plus on est frappé du singulier contraste qu'il y a entre le cadre et la matière du récit. Incontestablement, ce cadre est mal adapté au contenu qu'il enferme. C'est une combinaison artificielle et, dans une large mesure, maladroite, qui ne réussit que très imparfaitement à coordonner et à relier entre eux des récits qui devaient se présenter au premier évangéliste dans un ordre en grande partie encore dispersé. Le plan suivant lequel la narration est disposée est dominé par certaines idées dogmatiques, celles, par exemple, de la révélation progressive du secret messianique aux disciples à partir de l'épisode de Césarée de Philippe (*Marc.*, 8, 27-32) et celle de la nécessité et de l'efficacité des souffrances et de la mort du Messie. Mais ces idées ne s'accordent que très incomplètement avec les éléments de la narration. Jésus est révélé comme Messie à ses disciples au moment où se termine la période galiléenne de son ministère et cepen-

dant la vision du baptême (*Marc.*,1,9-11) l'avait déjà manifesté comme tel et la première partie de l'évangile est remplie d'épisodes qui impliquent nécessairement l'affirmation messianique comme par exemple la guérison du paralytique (*Marc.*,2, 1-12) et la déclaration de Jésus sur le droit que le Fils de l'Homme a, sur la terre, de pardonner les péchés (2, 10). Le départ de Jésus pour Jérusalem, où il paraît se rendre uniquement pour y souffrir et pour y mourir, semble déterminé, dans l'évangile de Marc, par une sorte de convenance supérieure. Il s'agit de réaliser un plan divin dont la mort et la résurrection du Messie sont les éléments essentiels. Cependant la mention d'un complot des Hérodiens et des Pharisiens qui se concertent pour faire mourir Jésus (*Marc.*,3, 6) indique que le départ de Galilée pourrait avoir eu d'autres raisons. Cette impression est confirmée par un épisode assez obscur qui est comme en marge du récit évangélique, celui qui est relatif à Hérode, lequel, ému de ce qu'il entend dire de Jésus, se demande qui il est et reste perplexe à son égard (*Marc.*, 6,14-16 et *par.*). Il pourrait bien avoir été originairement question ici d'une menace d'Hérode contre Jésus et là où, dans l'évangile de Luc (9, 9), on lit : « Il cherchait à le voir », il y avait peut-être primitivement : « Il cherchait à le faire mourir », ce qui expliquerait bien qu'à partir de ce moment Jésus semble être continuellement en route comme s'il voulait se rendre insaisissable. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable que l'évangile de Luc a conservé une tradition qui montre des Pharisiens avertissant Jésus qu'Hérode cherche à le faire mourir et lui conseillant de quitter la Galilée (13, 31-32) (1).

(1) Ce récit n'est certainement pas une création de l'imagination chrétienne. Il contredit la tradition qui présente les pharisiens comme constamment hostiles à Jésus. On ne pourrait d'ailleurs concevoir qu'un mobile humain ait été substitué, pour expliquer la venue de Jésus à Jérusalem, au motif dogmatique de la nécessité de la mort du Messie dans la Ville Sainte, tandis que l'évolution inverse est des plus naturelles. Cela est si vrai que dans le récit de Luc a été ajoutée une

Jésus vient si peu à Jérusalem pour y mourir qu'il organise soigneusement son entrée dans la ville pour impressionner la foule et que, par son action publique et son enseignement, il s'efforce de la rallier à sa cause. Sans doute il a dû apercevoir combien dangereuse était la partie qu'il jouait. S'il échouait, sa mort était certaine, il a dû en avoir le sentiment et accepter à l'avance le sacrifice qui pourrait lui être demandé, mais ce sacrifice était si peu dogmatiquement nécessaire pour lui que, par la précaution qu'il prenait de sortir chaque soir de Jérusalem, il tentait d'échapper à ses ennemis et que, sans la trahison de Judas, il y aurait peut-être réussi.

Dans le plus ancien de nos évangiles, un plan dogmatique s'est déjà substitué au développement historique. Le drame évangélique est devenu la réalisation d'un plan divin. Cela pourrait-il être si les évangélistes n'avaient fait que projeter sur le plan historique un mystère divin ? Un récit qui aurait une semblable origine ne serait-il pas d'emblée agencé suivant des principes dogmatiques et y pourrait-on constater, comme dans nos évangiles actuels, ce défaut d'adaptation qui résulte de ce que la matière évangélique, si on peut ainsi parler, est inadéquate et comme rebelle au cadre dans lequel on a voulu l'enfermer ? Le caractère de la narration de Marc n'est explicable que si matière et cadre ont deux origines différentes : le cadre a été élaboré par la réflexion dogmatique, les éléments du récit (1) n'ont pas été créés en fonction de ce cadre, mais empruntés à la tradition pour le remplir.

Sans doute l'évangile de Marc commence par une vision, celle du baptême, mais de ce qu'un récit contient un élément allégorique ou symbolique en résulte-t-il qu'il

phrase qui explique le départ de Galilée par la convenance qu'il y a à ce que le Messie meure à Jérusalem (v. 33), ce qui crée entre les *versets* 32 et 33 un double peu naturel.

(1) Dans leur ensemble bien entendu et sans que soit préjugée la solution du problème que soulève chacun d'eux.

ait dans toutes ses parties le même caractère ? Sans doute encore, une vision (la transfiguration) joue un rôle au début de la seconde partie, mais ce rôle en tout cas n'est qu'accessoire puisque la transfiguration ne fait que confirmer la confession de Pierre et n'y ajoute rien d'essentiel. Mais surtout cette vision mal intégrée au récit y est un élément secondaire. Elle doit avoir été à l'origine un récit d'apparition du ressuscité qui n'a pu être conservé avec son caractère primitif, parce qu'il impliquait une conception de la messianité de Jésus que la foi de l'Église avait déjà dépassée (1).

Les évangiles secondaires, ceux de Matthieu et de Luc et surtout celui de Jean, ont pour le problème de la vie de Jésus, plus d'importance que ne paraît l'admettre M. Couchoud. Nous bornerons nos remarques à celui qui diffère le plus de celui de Marc, au quatrième évangile.

Deux conceptions sont possibles : ou bien le quatrième évangile est une adaptation théologique et allégorique de la tradition antérieure telle que Marc l'a conservée. Dans ce cas il n'aurait pas d'importance au point de vue qui nous occupe. Ou bien les différences que le récit johannique présente par rapport à celui des synoptiques ne peuvent s'expliquer entièrement par l'adaptation du récit à un point de vue théologique en partie nouveau. Il faut alors faire intervenir un autre facteur qui est l'utilisation de traditions historiques ignorées ou négligées par les auteurs des premiers évangiles. Si cette dernière explication doit être adoptée, elle constitue une objection supplémentaire très grave contre la thèse des mythologues. L'explication allégorique telle qu'elle était généralement admise dans l'école libérale il y a une vingtaine d'années ne rend pas compte de tous les faits constatés. M. Loisy n'a-t-il pas, par exemple, dans

(1) Voir notre étude : *Notes d'Histoire évangélique, II. Esquisse d'une interprétation du récit de la transfiguration*, Revue d'Histoire des Religions, t. LXXXI (1920), p. 145-157.

la seconde édition de son commentaire (p. 70) renoncé à voir dans la fixation de la mort de Jésus au 14 Nisan (au lieu du 15 date donnée par Marc), une simple déformation de la tradition synoptique ? L'évangéliste doit avoir utilisé ici une autre tradition que les synoptiques. Une observation semblable est appelée par le récit du chapitre 7 sur la venue de Jésus à Jérusalem pour la fête des Tabernacles (1). Derrière la narration johannique actuelle on peut, croyons-nous, reconnaître une source qui plaçait le voyage de Jésus à Jérusalem plusieurs mois avant la Pâque (2) et qui le présentait non comme une marche au supplice, mais comme l'inauguration de tout un ministère jérusalémite. Il est impossible d'entrer ici dans plus de détails. Ce qui précède suffit d'ailleurs pour donner une idée de l'extrême complexité de l'évolution dont nos évangiles sont sortis. S'il y avait eu création *ex nihilo* de l'histoire évangélique par projection d'un mythe dans la trame de l'histoire, cette complexité serait vraiment incompréhensible.

§

M. Couchoud a raison de le dire : « Dans le monde idéal Jésus est incommensurable » (p. 347), « Jésus est la structure intime des sociétés d'Occident » (p. 350). « Dans la tête des hommes (nous dirions plutôt dans leur cœur), Jésus est infiniment grand ». Mais rien ne nous semble autoriser à opposer l'une à l'autre ces deux réalités, l'historique et la spirituelle. Elles nous apparaissent au contraire comme solidaires l'une de l'autre, la première ayant été génératrice de la seconde. « Ce n'est pas ce qui est spirituel qui vient d'abord, dit l'apôtre Paul, c'est ce qui est matériel. Ce qui est spirituel vient ensuite ». (*I Cor.*, 15,46.)

MAURICE GOGUEL

Professeur à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris.

(1) Voir nos *Notes d'Histoire évangélique, III. La venue de Jésus à Jérusalem pour la fête des Tabernacles*, Rev. d'hist. des Rel., t. LXXXIII (1921), p. 123-162.

(2) Dans cette source, il n'était question, comme dans les synoptiques, que d'un seul voyage de Jésus à Jérusalem.

LETTRES DE PAUL VERLAINE
A LÉON VANIER

—

Les « Lettres à Léon Vanier » dont nous donnons ci-après des extraits caractéristiques empruntés à la correspondance générale de Verlaine, restée en grande partie inédite jusqu'à ce jour, nous ont été communiquées par M. Albert Messein. Elles proviennent du riche fonds documentaire qu'avait formé le premier éditeur des « Symbolistes » et des «Décadents » et dans lequel, grâce à la générosité de son possesseur actuel, nous avons puisé les éléments de notre documentation. Après les épîtres autobiographiques, les notes sentimentales et les récits confidentiels que l'on connaît, adressés à E. Lepelletier, à Emile Blémont et à Léon Valade, à d'autres encore, on appréciera pleinement cet apport nouveau destiné à nous renseigner sur la vie quotidienne du poète, ses collaborations, ses différents séjours dans les hôpitaux, ses publications, enfin son commerce avec le principal éditeur de son œuvre. Les fragments que nous publions reproduisent le texte de dix-sept lettres originales, — dix-sept sur deux cent-onze qui constituent la totalité de la correspondance avec Léon Vanier, — et embrassent une période de sept mois, du 15 juillet 1887 à la fin de janvier 1888. Le poète séjourne tantôt à l'hôpital Tenon, tantôt à Broussais, ou bien à l'*Asile des convalescents* de Saint-Maurice, préparant la publication d'*Amour* et, malgré sa détresse physique et morale, ne cessant de considérer favorablement l'avenir.

C'est au début de 1884, ou peu avant, que l'auteur de *Sagesse* fit la connaissance de Léon Vanier. L'éditeur avait alors trente-six ans, Verlaine point encore quarante. Les deux hommes se lièrent et leur intimité, en dépit des orages, des intérêts opposés et des dissensions, dura à ce point que, seule, la mort la rompit. Peu de mois après Verlaine, Vanier disparaissait à son tour. L'éditeur suivait de si près l'écrivain, qu'on eût pu dire que l'un entraînait l'autre dans la tombe. De cette collaboration presque quotidienne pendant plus de douze années, il nous reste cette

correspondance dont quelques parties essentielles se sont perdues. C'est peu sans doute, et c'est beaucoup, en vertu de la fragilité des choses humaines, pour garder le souvenir du double labeur d'un poète, et du plus averti, certes, de ses admirateurs.

AD. VAN BEVER.

I

Hôpital Tenon, salle Seymour, rue de la Chine, E. V.

Vendredi, 15 juillet 1887 (1).

Mon cher Vanier,

Admis avec la plus grande facilité. M. le Dr Berget m'a dit dès le premier jour, avant-hier donc : « Vous vous reposerez quelques jours, puis irez à Vincennes. » Or on va d'ici à Vincennes les mardis. Sera-ce mardi prochain ou mardi prochain en huit ? Voilà ce que je me demande, hélas ! avec inquiétude, en cette vie d'inquiétudes que je mène depuis déjà si longtemps ! Si ce doit être pour mardi prochain, — alors force m'est, — force m'est aussi, au fait, dans l'autre hypothèse,— de vous demander un autre petit mandat de 5 francs, sur traités, afin, car j'en suis réduit à 14 sous, ceci mis à la poste, de pouvoir, fort de quelques francs, écrire à Mendès (18, rue Berlioz), en vue de copie dans son journal, de reproductions littéraires, à l'avoué de Mme Delporte, pour choses que savez (avec un timbre dedans pour réponse), à un prêtre que je connais pour conseil et peut-être position, à Thomas pour habits et les portraits, s'ils ne sont pas chez vous déjà, enfin à diverses personnes suivant les circonstances, acheter quelque tabac (après avoir écrit aux amis de m'en apporter), enfin veiller à un pantalon et à des espadrilles. Après quoi, on verra. Faites-moi bien mon compte, surtout, que cette fois ma sortie même régulière ne me surprenne pas et que je puisse ou compter sur quelque argent, ou sur quelque place, autrement, quoi ?...

(1) 1 f. papier à lettre vergé blanc, encre noire, recto et verso. Le cachet postal, sur l'enveloppe, porte la même date que la lettre.

Enverrez aussi bien vite, avec ce mandat-là, les deux pièces de *Bonheur* inachevées : *Ces vers durent être faits* ; *L'homme pauvre de cœur est-il si rare en somme ?* Pauvre *Bonheur* tout de même que le mien ! — Je vais, dès que j'aurai plumes et encre, retravailler à *Bonheur* et à toutes sortes de copies faciles à placer. Tellier doit un de ces jours m'amener Lemaître qui est en train de faire son étude sur moi. Ce sera un petit coup de commerce. Et les *Romances*, se vendent-elles (1) ? Envoyez à Clovis Hugues, en effet, avec « Hommage de l'auteur, P. Verlaine ». Peu importe que ce soit de mon écriture.

Misère tout de même de vivre ainsi. Je vous assure que j'ai des larmes dans le cœur en écrivant tout ceci. Mais je ne ferai rien que de fier et de simple. *Potius mori quam fœdari* ; c'est ma devise bien vraie. Et mourir chrétiennement, digne de mes parents et en exemple à mon fils.

Enfin, écrivez vite, avec les choses dedans, ou mieux venez, si pouvez, dimanche. Si veniez, pourriez m'apporter quelques livres pour signer des dédicaces. Ah, il me faudra écrire à Lepelletier !

Votre bien cordial et bien désolé, mais qui sera fort,

P. VERLAINE.

Pourriez parler de moi à ce Secrétaire de l'*Assistance Publique*, comme incurable intéressant. Mieux valent Laennec et Bicêtre que la mort de besoin, à la rigueur.

II

Mardi, 9 août [1887] (2).

Mon cher Vanier,

Asile National de Vincennes (Saint-Maurice, Seine),

(1) Sans nul doute la nouvelle édition publiée chez Vanier en 1887, avec un portrait de l'auteur par A. des Gachons.

(2) 1 demi f. papier à lettre, vergé blanc, encre noire, texte-recto, verso et dans toutes les marges. Une note autographe, non signée ni datée, mais remise conjointement à cette lettre, récapitule assez clairement les réclamations qu'on lira plus loin. En voici le texte succinct : « RÉSUMÉ DES COMMISSIONS : 1° *Œuvres poétiques* de Lemoyne et Theuriet ; 2° M'envoyer le numéro du 22 sept. du *Parti national*, ou chronique nouvelle de Tellier sur moi : garderai et rendrai ; 3° Parler de moi, pour *trucs* en vue de sous ; 4° Le Secrétaire ? ; 5° Le p'tit mandat pour plumes, tabac, pipes ; ah ! et les vieilles savates, si possible ! »

Galerie Argand, chambre S, lit 13, dimanches et jeudis, midi à 4 heures, visite aussi jour de l'*Assomption*, 15.

Thomas m'annonçait jeudi votre visite pour jeudi de cette semaine, donc jeudi 11. Pièce de cent sous très à sa fin, et besoin de ce pantalon de toile gris foncé, dans les 3 francs !!! Apportez, si pouvez, encrier portatif, afin que je signe quelques dédicaces dont Thomas m'a parlé. Avez-vous le chapeau et le portrait ?

Ci-joint pièce pour *Amour*. Vous y remarquerez le mot *dol* (1). C'est le premier coup de tocsin de la guerre engagée entre Mme Delporte et moi. (Aurez *pièces* jeudi) « dol sans pair », c'est d'une belle sonorité presque hérédienne, hein ? (et « dol » est le mot propre pour ces sortes de saletés). A propos, Tellier vous a remis le *Heredia ? Ponchon* toujours en suspens. *Lafenestre* en très bon train, peut-être fini jeudi. Pourrez-vous m'apporter et prêter du Lemoyne ? et du Theuriet (pour finir les biographies de poètes, vite) ? —Procurez-vous, si ne l'avez, le numéro du 1er août de l'*Écho de Paris* (article de Lepelletier sur *Romances*) (2). Il paraît qu'il y a une bonne presse !!! Ça se vend-il un peu (3) ?

Allons-nous songer à *Amour* ? Et les *Maudits* ? Avez-vous la photo de la rue Castiglione ?

Et le Secrétaire, bigre, le Secrétaire ? Vais récrire à Mendès. N'y avez-vous pas été ? m'a dit Thomas. Merci (4).

Bien entendu nous maintenons le commencement des *Mémoires*, la « m... » et tout. Ils vont bien aller, ces mémoires, parallèlement à cette fameuse autobiographie dont Baju menace la société et cet « inphâme » XIXe siècle. Il n'y va d'ailleurs pas de main-morte dans l'éloge,

(1) Il s'agit ici de la pièce XIV, de la série consacrée à « Lucien Létinois » Voyez *Œuvres complètes de Verlaine*, II, *Amour*, p. 97. Le mot *dol* figure à la dernière strophe.

(2) Numéro du 1er août 1887.

(3) Ces deux derniers mots ont été ajoutés au crayon, par Verlaine.

(4) Merci a été ajouté au crayon par l'auteur.

Baju. Je l'ai d'ailleurs l'autre jour remercié comme fallait, c'est très aimable au fond, malgré le conseil de me suicider que j'attendrai encore avant de suivre.

A jeudi donc et à vous bien cordialement.

P. V.

L'Anthologie Lemerre (1) me concernant a-t-elle paru? Pardon de ce griffonnage. Vous avez de bons yeux, vous !

Pantalon toile gris foncé, plutôt long et large, à cause blanchissage, dans les 3 francs si possible, — mesurer sur mon noir.

III

Le 16 août 1887 (2).

Mon cher Vanier,

Ci-incluse la lettre pour Kahn. Mettez l'adresse, — eh bah ! — le timbre et envoyez chaud (3). Reçu le phalzar et l'immense gosse, dont merci. *Ponchon* fini; *Lafenestre* en train ; après, *Lemoyne* et *Theuriet.* J'aurai terminé une nouvelle (pour ?) jeudi. Je bûche un morceau major pour *Bonheur,* et un, féroce, pour *Parallèlement* qui se corsera de plus en plus et, définitivement, par ce moyen, tiendra sa place *importante* dans l'ensemble de mes vers.

Si Thomas n'a pas apporté chapeau et portrait, et si vous le voyez, insistez pour qu'il apporte tout de suite, chapeau surtout !

Le Secrétaire surtout !!! Je compte sortir vers le 31 août. Donc pas de retard, — au cas où on n'aurait rien trouvé d'autre part. (Laennec, traitement des *chroniques*), — ankylose, moi, incomplète, consécutive à une hydarthrose rhumatismale remontant, l'hydarthrose, à septembre 85.

Si vous voyez avocats, Ajalbert, Lods (4) (aux dames,

(1) *Anthologie des poètes français du XIXe siècle*, Paris, s. d., p. 114 (notice sur Verlaine, par Auguste Dorchain).

(2) 1 f. papier bis, encre noire, recto.

(3) On trouvera un long fragment de la lettre à Gustave Kahn dans l'ouvrage de Ch. Donos, *Verlaine intime*, p. 156.

(4) Armand Lods de Wegmann, grand admirateur du poète.

au roy los !), parlez-leur de mon cas et si je n'ai pas le droit absolu d'exiger qu'on me laisse en communication de près et de loin avec mon fils.

Dans la pièce pour *Parallèlement*, que je vous ai donnée jeudi dernier, mettre : *Le Pauvre du chemin creux*, au lieu de l'*Idiot*, etc. C'est intitulé : *Vieille* (1).

A vous cordialement,

P. V.

[Saint-Maurice].

IV

[Saint-Maurice], le 31 août 1887 (2).

Ouf ! 128 vers, dont 28 pour *Amour* (classer après, *Ni pardon, ni répit...* (3), voilà ce volume *bien fini*. Dès que je serai sorti, nous l'arrangerons définitivement et il n'y aura plus qu'à imprimer d'un seul bloc *Parallèlement*, qui n'attend plus qu'une seule pièce en *train* (*Mes mains* !) Paraîtra-t-il en même temps, orné, ou non, d'une eau-forte significative ? Quoi qu'il en soit, voilà, avec les *Maudits* complets (on pourra rallonger *Corbière* et *Lélian*), de la besogne pour l'hiver et le printemps. *Bonheur* sera fini pour le milieu de l'été. Les Nouvelles paraîtront dans journaux, pour pain, et seront en volumes au fur et à mesure, après quoi je pourrai me livrer aux nouveaux *Mémoires* et à un ou plusieurs grands poèmes et à du théâtre, prose et vers. *Toujours* penser à Porel, pour *Les Uns et les Autres* et *Madame Aubin*. — Le SECRÉTAIRE (4)!! ?

Charles Morice, 39, rue de Condé, Lyon (Rhône), naturellement m'écrit qu'il compte faire dans le *Salut Public* de cette ville un long article sur moi. Pour cela, il voudrait la collection de mes œuvres. Voyez. Je lui écris qu'il poursuive son projet de petits livres sur les Contempo-

(1) Lisez : *Guitare* (Cf. Œ. C., II, 182).
(2) 1 petit f. papier blanc, quadrillé, encre noire, recto et verso.
(3) *Ballade en rêve* (Œ. C. II, 35).
(4) Voyez les lettres précédentes et surtout celle du 15 juillet 1887.

rains et en fasse un sur moi pour coïncider avec la publication d'*Amour*.

J'ai reçu une lettre de *Germinal*, à propos du mot « accident », du *Mot d'Ordre*, s'excusant et me promettant rectification dans le *Mot d'Ordre* et *Paris* (1). Surveillez *Paris* ; je me charge du *Mot*.

Forain ? 233, Faubourg Saint-Honoré ? J'irai le voir d'ailleurs, ainsi que Mendès et Lepelletier. Vous, soignez Secrétaire, resecrétaire, secretary for ever ! et tâchez de m'avoir prêt dès mon arrivée chez vous (sans doute milieu de la semaine prochaine à moins qu'avant), une petite somme me permettant de vivre quelques jours et faire démarches, évitant hospice de nouveau s'il est possible. Car soupé, soupé ! n'est-ce pas, petite somme, fût-ce avance sur travaux d'*autant plus sûrs* (je travaille encore facilement, vous savez). Tâchez préparer documents, livres *sur* ou *de*, plutôt *sur* Theuriet et Lemoyne (revues, livres de critiques ?) Ça fera encore deux biographies. J'aurai deux nouvelles pour *Figaro* et *Gil Blas*. Enfin, pour le mieux. — Ferez prévenir à temps du jour de mon départ, c'est-à-dire de mon passage chez vous ? voudrez prêt aussi (2) mon complet et ce CHAPEAU ?

A vous,

P. V.

Je parlerai aussi à Lods et à Ajalbert, pour gosse. Quid de Ghil et des « Aminches » ?

Reçu vos huit timbres. Merci. Je les ai employés *duement, tous, hélas !* Le dernier est sur cette enveloppe Bull.

Pourrez-vous toucher, ou faire toucher, 18, rue d'Enghien, les quelques sous que me doit *La Vie populaire ?* Ci-joint un mot *ad hoc*.

(1) Voyez tome I de la *Correspondance de Verlaine*, p. 327 (note relative à la p. 218).
(2) Lisez : « Voudrez-vous tenir prêt... »

V

[Saint-Maurice],le 6 septembre 1887 (1).

Mon cher Vanier,

Je pars d'ici après déjeuner, *vendredi* 9 *courant*. Je serai chez vous entre midi et 1 heure, où j'attendrai du Plessys pour courses, vers 2 heures. En l'attendant, je reviserai soigneusement l'ordre d'*Amour* qui dès lors sera tout prêt pour l'impression. Il faudra profiter du regain de bruit produit par la brochure de Baju (2). Que diriez-vous d'une biographie de lui, très documentée, très longue, et un peu batailleuse, ou beaucoup ! puisqu'on nous provoque ? Battre le fer tandis qu'il est chaud ?

Que dites-vous des projets de Morice ? A mon avis, devriez y donner de suite dans notre intérêt (au moment d'*Amour*). Tâchons donc de faire quelque argent, — enfin ! au moins deux éditions, cette fois, et soigner la presse ! *Le Secrétaire* ! ! !

Vais d'ailleurs voir tous gens pour caser, — ou argent.

Préparez, n'est-ce pas ? petits argents et effets propres, pour le cas où vous ne seriez pas là. *Vendredi* vers midi, 1 heure. Sans faute, je vous prie.

Apporterai longue pièce pour *Parallèlement* et bonne part du *Theuriet*. Aurez-vous documents ? Et pour Lemoyne ? Je songe à « Aycard », aussi. Il doit bien y avoir encore des poètes ou prosateurs à faire, que diable ! Cherchez, vous.

N'est-ce pas, sommes, habits, documents. *Amour* pour vendredi, de midi à 1 heure, sans faute.

A vous cordialement,

P. VERLAINE.

Ayez l'adresse d'Ajalbert. Est-on passé pour moi à *La Vie populaire*, 18, rue d'Enghien ?

(1) Fragment, papier blanc, encre noire, recto et verso.

(2) *L'Ecole Décadente*, Paris, Vanier, 1887, in-18. On s'étonne aujourd'hui de l'intérêt pris par Verlaine à cette brochure fort insignifiante.

VI

[A Léon Vanier], 13 sept. 1887 (1).

J'écris à Morice ce que vous voudrez bien mettre, si vous voulez, à la poste, au poste, à la boîte ! Je crois que c'est bien écrit et direct.

A vous,

PAUVRE LELIAN (2) !

Dame ! J'écris jeunement ! Pas ?

VII

Du Café de « l'Avenir », 10 heures du matin.

20 septembre 1887 (3).

J'écris une lettre très bien à Lepelletier, pour mandat en vue de Bougival demain. Je vais essayer encore d'une démarche en vue d'hôpital, cette après-midi (4). Puis-je faire mieux ?

Vous êtes témoin que je ne vous accuse pas. JE SUIS JUSTE. Je n'en veux à personne qu'à mon beau-père, au fond, et qu'à malheureusement ma femme, à travers lui. J'en veux aussi à certains sentiments de méfiance, touchant ma sagesse, qu'eut même ma Sainte de mère, mais qui ont abouti et vont aboutir à quoi ?

J'adorerais de ne plus du tout obstruer un tout petit peu vos affaires et quelque peu la circulation de votre magasin de bibliopole. J'espère même faire un jour l'honneur et le décor des deux. En attendant, j'oserai encore, s'il y a lieu,me présenter chez vous pour ma correspondance — et le tirage de plans dont vous parliez tout à l'heure, ce demain.

Et à vous tout ainsi et comme ça.

P. V.

(1) 1 f., papier à lettre, vergé blanc, encre noire, texte au recto et dans le sens vertical. Date au crayon.
(2) Anagramme du nom de Paul Verlaine.
(3) 2 petits f. papier vergé blanc, encre noire, recto des 2 f.
(4) Il entra à l'Hôpital Broussais le jour même.

A moins que je n'entre ès hospices aujourd'hui, et alors j'irai, dès qu'on m'aura reçu, chercher mon baluchon de « pavre » et vous édifier sur ma boîte et le compartiment d'icelle. Sans rancune, et en Baju !...

VIII

HOPITAL BROUSSAIS
Salle Follin
lit 22
96, rue Didot, 14e arrt.

Le 27 octobre 1887 (1).

Mon cher Vanier,

Morice s'étonne que vous ne lui ayez pas accusé réception de son étude sur moi. Il vous prie de le faire, en répondant à la longue lettre dont il m'a, écrit-il, accompagné l'envoi de son manuscrit. Il désire qu'un portrait (très amusant) de moi, par Estoppey, celui qui a fait le crayon si impressionnant de ma mère morte, — paraisse en tête du bouquin, ledit portrait gravé par Maurice Baud, 17 ou 27, rue du Val-de-Grâce, mais qui n'est point à Paris en ce moment. Il vous serait reconnaissant, au cas où l'impression du volume dans les conditions qu'il vous propose serait élucidée, de lui envoyer l'argent le plus tôt possible. Ce lui rendrait un grand service, lui permettant de revenir à Paris, où il est sûr de gagner vite et beaucoup. C'est, vous le savez, un garçon de très grand avenir et que j'aime, beaucoup, autant que je l'estime et ce n'est pas peu dire. Faites donc tout ce que vous pourrez pour le rendre content.

Moi, je ne le suis pas, à vrai dire, beaucoup content de votre exactitude. Il y a quinze jours vous deviez venir, et venir muni de bons projets sauvatoires de votre serviteur, et *nix nos*, pas plus de Vanier que sur ma main. Je

(1) 1 f. papier à lettre blanc, quadrillé, plié en deux, encre violacée, recto et verso des 2 f.

compte sur vous le plus tôt possible. C'est si sérieux, vraiment.

Moi, je fais de mon mieux. Lepelletier m'assure l'hospitalité à Bougival, mais cela ne peut, bien entendu, avoir qu'un temps. Le Brun, de retour à Paris, 9, rue Victor-Cousin, s'occupe de ma créance ardennaise qui doit échoir le 15 novembre prochain (940. 50). J'écris par ce courrier même à Dujardin, l'invitant poliment à me payer *sans retard* (1), invitant aussi Kahn « à se souvenir » du manuscrit des *Illuminations* (2), de la brochure de la *Saison en Enfer* et des livres miens empruntés très jadis. Enfin, *La Vie populaire* de cette semaine a publié *Mon Poteau* (3) (achetez et envoyez, voulez-vous ?) Je travaille à une pièce de *Bonheur* et j'ai un assez long *Mémoire d'un veuf* qu'aurez quand viendrez. Ci-joint un autre plus court, *La dernière à Madame Delporte*, et j'en forge un qui sera le *clou* du volume. Vous voyez que je suis gentil tout plein.

Vous, soyez-le donc aussi. Nous pouvons beaucoup plus l'un pour l'autre et je me sens plein de bonne volonté pour ma part. Mais pour cela, il faut que je vive un peu tranquille. Apportez donc vos combinaisons *le plus tôt possible*, je vous en supplie, et cette fois, partons d'un pied sûr pour une « chouette aux pommes » carrière de gloire (soit !) et de galette un peu.

N'est-ce pas ? venez sans retard. Cent sous ne seront pas de trop avec.

Apportez journaux et livres si vous avez, *Péladan*, ou autre. Je m'ennuie parfois tant !

Ah ! et *Amour* ? Et *Baju* ? si vous voyez Raynaud,

(1) Verlaine venait alors de faire paraître le 12 octobre, dans la *Revue Indépendante*, que dirigeait M. Ed. Dujardin, un poème de quarante-six vers intitulé: *Angelus de Midi*, destiné à prendre place dans *Amour* (*Œ. C.*, II, p. 50).

(2) Le texte des *Illuminations* de Rimbaud, on le sait, avait été publié sur les originaux, par les soins de Verlaine, à *La Vogue*, dont M. Gustave Kahn était le directeur.

(3) 20 octobre 1887.

dites-lui que lui écrirai quelque jour, quand j'aurai timbres. — Misère ! — Id. pour Darzens.

Thomas me dit que vous imprimez les *Maudits*. Va pour ça, mais j'eusse préféré *Amour*. D'ailleurs, nous les arrangerons un peu, ces *Maudits*. Apportez-moi *Corbière* si possible, et si possible *Axël*, de Villiers.

Ne sais toujours quand on me foutra à la porte.

A vous et à très bientôt, n'est-ce pas ?

P. V.

Et apportez :

La Vie populaire.

Un bouquin.

L'autre moitié de Baju.

Et surtout l'étude de Morice (1).

J'ai ici suite d'un *Theuriet*, dont avez le commencement. Forcément arrêté, n'ayant pas ici de livres de Theuriet (de vers).

Ça nous fait des *Nouveaux Mémoires d'un Veuf* (2).

I. *Manque de formes.*

II. *Manque de formes* (suite et fin).

III. *Epitaphe.*

IV. *Ægri Somnia.*

V. *Pro Justitia.*

VI. *Café de lettres.*

VII. *What next ?* (mes Hospices).

VIII. *La goutte.*

IX. *Provinces* (un fragment sur Arras, aux mains de Tellier).

X. *Le bon larron.*

XI. *Vadrouille et projet* (je l'ai ici).

Le tout, sauf I°, entre vos mains. Un joli commencement de bouquin qui va s'accroître rapidement.

(1) Ce qui vient après la note a été ajouté au crayon par l'auteur.

(2) Quelques-uns de ces récits, sauf *Epitaphe*, *Café de lettres*, *Pro Justitia*, *Vadrouille et Projet*, demeurés inédits, ou publiés sous un autre titre, figurent dans les *Œuvres posthumes* (I, *Souvenirs*).

IX

Lundi, 31 octobre 1887 (1).

Mon cher Vanier,

Oublié hier de corriger sur l'épreuve le titre de la ballade qui doit être :

BALLADE
POUR NOUS ET NOS AMIS (2).

Dire à Ghil, je vous prie, que je *veux* corriger les épreuves de la biographie sur *mon* manuscrit. S'il ne veut pas nous rendre celui-ci, eh bien, je passerai la main à notre ami Pierre et Paul, n'est-ce pas ?

N'oubliez pas de m'envoyer *Le Poteau.*

Et à jeudi, sans faute. J'ai lu l'étude de Morice et vu la reliure, rien à y redire, tant c'est rien *balle*. Pensez à lui envoyer des argents et de m'en réserver à moi aussi. Traités, donc jeudi.

Votre,

P. VERLAINE.

Amour et l'étude *Verlaine* à l'impression tout de suite, alors ? Et les *Maudits* (moins les dessins).

X

Mercredi, le 9 novembre 1887 (3).

Mon cher Vanier,

Vous aurez, je suppose, médité sur, et, j'espère, fait fructifier au moins quelque peu ma lettre d'hier. Et je vous attends demain *jeudi*, pour sûr, avec de bonnes assurances et, s'il se peut, des « papiers » pour réfléchir dessus.

(1) 1 demi f., papier quadrillé, encre violacée, recto et verso.
(2) La pièce parut sous cette dénomination : *Ballade des bons écrivains*, dans *Le Décadent*, du 1er déc. 1887. Elle figure dans les *Œuvres complètes* III, 203 (cf., *Ballade en faveur des dénommés Décadents et Symbolistes*). Voyez la lettre de Verlaine au journal *Le Décadent*, du 1-15 janvier 1888.
(3) 1 f. papier quadrillé, encre noire, recto et verso.

Lu l'article, au moins poli, de *la Revue nouvelle*. Je voudrais bien, pourtant, qu'il fût connu que je ne suis pas un buveur d'absinthe, non plus qu'un pessimiste, et que je n'ai pas eu que des *velléités* de «mysticisme»!!!!! mais un homme, au fond très digne, réduit à la misère par un excès de délicatesse, un homme avec des faiblesses et trop de bonhomie, mais de tout point gentleman et hidalgo. Faudra trouver quelqu'un qui écrive ça. Dame, puisqu'on imprime bien le contraire qui est faux ! Le contraire, j'entends « manque de dignité », car celui qui m'attaquerait pour l'argent, par exemple, aurait affaire à moi. Quant aux choses de c...œur, ça m'est égal.

Mettre bien en ordre mes proses inédites qui vont me servir. Quoi du livre de Morice et d'*Amour* ? C'est ces deux-là qui sont importants, ainsi que quelques biographies, *Heredia, France, Lafenestre, Baju*, avec des *retouches*, après. Bon qu'il y eût, en présence des hostilités extérieures, un armistice *civil* ou civique, entre poètes pour le moment.

A demain donc. Je vais corriger les épreuves des *Maudits*, — en ne modifiant qu'une phrase mal en ordre dans le *Mallarmé* autrefois à moi signalée par le pauvre R. Caze (1).

Et quoi aussi de l'Esparbès et de son manuscrit de Corbière ?

Bien à vous, et à demain jeudi,

P. V.

Devriez m'apporter, avec un nouveau livre de lecture, le manuscrit des seconds *Maudits*, où changements importants à ajouter, si j'ose m'exprimer ainsi. Je vous rendrai le *Goncourt* et vous vendrai le *Parnasse Belge* pour acheter un chapeau mou.

Ne sais que leur écrire à ces jeunes gens... me donnerez conseil.

(1) Robert Caze (1853-1886), romancier naturaliste et journaliste, tué en duel.

XI

Lundi, 11 novembre 1887 (1).

Mon cher Vanier,

Hier un peu gêné pour parler librement. Voici comment je calcule :

40 francs qui me reviennent du notaire.

25 de *La Revue Indépendante*, que j'espère avoir.

5 francs de *La Vie populaire.*

70 francs.

Nous sommes convenus (le sommes-nous bien ?) de 125, pour *Poèmes Saturniens.*

70 et 125 font 195. Tellier, vu hier un instant, me dit qu'avec 120 francs, je puis très largement avoir chambre, pension et blanchissage. De 195 retranchez 120, me resteraient 75 francs pour souliers, quelques nippes, etc. J'oubliais les 3 fr. 60 du chapeau que me devez. Nulles dépenses *bêtes, parole d'honneur !* Donc, sans vous obérer trop, n'est-ce pas ? je pourrais passer déjà un bon mois, — plus le temps que j'aurai passé chez Lepelletier, qui pourra plus que probablement m'aider, soit pour copie à placer, soit pour, peut-être, ma créance de Juniville.

Ma copie consiste en assez de lignes pour représenter au moins 150 francs.

150 et 125 de *La Bonne Chanson*, font = 275, dont je déduis 120 du second mois = restent 155, ce qui nous donne un bon troisième mois ; 120, avec 35, pour faire le garçon.

Trois mois, à partir, je suppose, du 15 novembre, nous amènent au 15 février. De février à avril, on pourra avoir dans ces trois mois, travaillé, trouvé emplois ou leçons (ou alors un Vincennes quelconque). En tout cas, sans aucune hypothèse de copie placée (! !) nous avons au plus juste :

(1) 2 f. papier quadrillé blanc petit format, encre violette, recto et verso des 2 f. Enveloppe timbrée.

40 francs de Juniville, 250 francs de *Saturniens* et *Bonne Chanson*, payables en 2 ou 3, si on veut, à la grande rigueur, et 3 fr. 60 = 293 fr. 60.

Or, Dujardin est presque sûr, les 5 de *La Vie populaire*, sûrs, et les 100 de copie, une supposition plutôt en moins qu'en plus.

Voilà. J'attends votre réponse *pour le mieux, le plus tôt possible*. Je vais écrire à Lepelletier, mais c'est plutôt par excès de délicatesse, car je suis archi-invité par ce très intime.

Ecrivez donc et je sortirai, s'il y a lieu. Mais, je dois savoir si je puis compter sur vous, dans ces conditions, ou à peu près.

Soyez assez gentil pour m'écrire, ou venir le plus tôt possible.

Alors nous imprimons *Amour*.

Pensez à Morice qui a besoin de 5 francs (*sic*) argent, pour se rendre à Paris, d'où il va envoyer articles au premier journal de Lyon, où il sera dès lors en pied. Il insiste beaucoup, beaucoup.

A vous de cœur (est-ce assez peloteur ?)

P. V.

Si l'article de Lemaître paraît, envoyez ou apportez, s. v. p.

Entre temps, je pourrai m'amuser à vous faire les *Theuriet*, *Lemoyne* et aussi quelques jeunes. Et l'édition de Rimbaud ? Enfin, tâchez voir pour leçons ou petit emploi. Sans compter que je pourrai m'occuper de ma créance de 1.500 francs, plus les intérêts 5 0/0 de 4 ans.

XII

Jeudi soir fin novembre 1887 (1).

Mon cher Vanier,

Avez vous fait *fructifier* ma dernière si sérieuse lettre ?

(1) Fragment papier quadrillé blanc, encre carminée, recto et verso, s.d. Cette lettre, ainsi que la suivante, paraît avoir été écrite au logis de la cour Saint-François, rue Moreau, entre deux séjours à l'hôpital Broussais.

En ce cas, faites-le moi savoir au plus tôt, car je m'ennuie mortellement, vrai ! Je vois, grâce à cette *réclusion* qui n'en finit pas, mes espérances s'en aller. Tant, évidemment que je serai ici, dans cette prison et dans ce sépulcre, je ne pourrai rien faire de bon en matière de débrouillage de ma foutue situation. Avec l'avance dont je vous parlais, je puis du moins essayer de me remuer, de me montrer, de voir les gens et prouver que je ne suis ni mort, ni mourant, ni renonçant à rien de la vie, de mes droits d'homme et de littérateur. Mes calculs établissent jusqu'à l'évidence que je puis lutter deux *bons* mois au moins, au moins avec les 250, plus 35, que j'ai, sans compter sur les 25 de Dujardin et mes chances de placer de la copie.

Et si, comme j'en doute *très peu*, je réussis, dès tout de suite, à placer de la copie et à trouver de l'argent sur mon *excellente créance* de Juniville, eh bien me voilà relancé dans une vie normale, et si j'échoue, il sera toujours temps de rappliquer ès l'A. P. (1) jusqu'à ce mois d'avril. Mais, je n'échouerai pas. Et si vous avez encore votre méfiance de ma conduite raisonnable future, proposez-moi quelque chose *d'immédiat*, basé sur ces deux volumes à vous céder.

Rationnez-moi, pensionnez-moi, jusqu'à concurrence des 250 francs en question, mais sortez-moi de ce cachot où je me meurs d'énervement,— ou envoyez-moi faire foutre, *mais le plus tôt*, dans les deux cas, sera le mieux.

J'attends donc réponse circonstanciée, *le plus poste pour poste possible*, ou votre visite sérieuse extrêmement prochaine.

A vous cordialement,

P. VERLAINE.

Et reportez-vous aux termes et aux calculs de ma dernière lettre. Elle est très sérieusement faite.

(1) L'Assistance Publique.

XIII

[Fin novembre 1887] (1).

Mon cher Vanier,

J'ai, vous le comprendrez, de petites dettes dans mon quartier : blanchissage, raccommodage et teinturerie, sans compter la nourriture depuis quelques jours, tous infimes détails, mais qui représentent environ 25 francs. Faute d'avoir pu payer ces sommes dérisoires, et n'étant pas un homme à pouf, même provisoire, ni à plongeon, je n'ai pu entrer à l'hospice.

D'ailleurs, mon principal protecteur, M. le Dr J... (2), est malade et ne peut s'occuper de ça autrement que par écrit, ce qui est long. Donc, chambre à payer, ci : 30 francs, 30 et 25 = 55. Resteraient à mon « actif » 25 francs, je crois. 30 + 25 + 25 = 80. C'est 80 francs, *échus du 1er mars qui me sont nécessaires*, les derniers 25 surtout, pour vivoter jusqu'à rentrée dans hospice, si rentrée possible. Quant à *Amour* (question à part des 80 francs ci-dessus), je n'ai pas le manuscrit de l'épilogue. Du moins, il n'était pas dans le paquet apporté par votre commis. Dès que j'aurai recouvré ce commencement, je finirai et vous donnerai. Soyez donc assez bon pour m'en voyer ces 80 francs tout de suite. Même adresse.

A vous cordialement,

P. V.

Envoyez par mandat. Il y a peut-être une erreur de 5 francs dans ce compte. Enfin, au plus vite, n'est-ce pas ?

Quant à la casquette de loutre (c'est donc Thomas qui vous l'a rendue ?) elle appartient au malade no 4 de la

(1) Carte postale blanche et mauve, encre noire. Texte au verso et au recto autour de l'adresse : M. *Léon Vanier, Editeur-Libraire*, etc., La date que nous fournissons est incertaine.

(2) Lisez : le Dr Louis Jullien, ami du poète. Verlaine lui dédia plusieurs poèmes (*Œ. C.*, II et III).

salle Follin. Je serais aise qu'elle lui fût remise. Mais ces manuscrits ?

D'ailleurs, je vais tâcher de faire de l'argent plus tard. Quant à *Amour*, c'est fait, sauf l'épilogue, *Parallèlement* aussi.

Je réfléchis qu'une carte postale est susceptible d'être lue par le facteur, ou un commis, et je mets cette carte sous enveloppe. Encore deux sous dépensés pour Guillaume Ier !

XIV

Broussais, 2 décembre au soir, 1887 (1).

Mon cher Vanier,

Vu hier Morice, accompagné de Baud, le graveur, et de Remacle, qui m'a remis les épreuves des *Maudits*, auxquelles je vais me mettre. Il y aurait quelque peu à ajouter, peut-être, au *Villiers*. Je ne sais quelles œuvres ont été rééditées de lui, outre *Axël*, que je n'ai pas lu en entier, *L'Ève future* et *L'Amour suprême*. *Tribulat Bonhomet* (ou *Claire Lenoir*) est-il réimprimé ? Petites questions que je vous prie de résoudre, pour le bien informé de mon étude.

Morice m'a aussi remis, en outre du petit bouquin à l'auteur duquel je répondrai quelque jour, la lettre dans laquelle je vous écris. J'ai répondu à ce monsieur en rectifiant les renseignements ci-dessus (j'ai opté en 72, non en 73) et en disant que je vous priais par le même courrier de lui envoyer des choses que je vous désignerai. Or, je vous charge, si vous voulez bien, de faire ce choix qui ne doit pas faire double emploi avec l'*Anthologie* de Lemerre. Ci-joint la couverture de cette publication, que j'ai d'ailleurs reçue pour tout potage, incluse dans la lettre Je vous la donne pour que vous puissiez

(1) Ecrit au verso d'une lettre adressée à P. Verlaine, par M. Albert de Nocée, avocat belge, chargé par ses confrères de préparer une anthologie des écrivains contemporains français et belges. — 2 f. papier quadrillé, encre violette.

juger.—Envoyez donc, le plus tôt possible, vers et prose, — puisque Mallarmé et Vignier,— des amis à vous ! — en sont d'avis et ne me faites pas manquer de parole à ce brave Belge.

Quand vous viendrez, — quand ? avec des papiers timbrés, hein ? — je vous remettrai un mot pour envoyer à ces Parnassiens (de Bruxelles en Brabant), pourtant, enfin.

Avez-vous vu Dujardin ? J'attends toujours ses 25 fr.

Et nos biographies ? Et ces vers de Theuriet ? de Lemoyne ?

Avez-vous vu Régamey ? N'oubliez pas de lui parler de mon portrait qui est rue Nicolet, 14 : s'adresser à M. Mauté, de MA part, ou non.

Dites-moi donc si vous retarderez encore longtemps *Amour*. (Morice m'a dit que vous redoutiez... la guerre !!!) J'ai presque envie d'y intercaler encore une ou deux centaines de vers ; car le volume est un peu mince. Mais rien ne vaudrait mieux à mon sens que d'imprimer bien vite. Que nous fait la guerre ! !

On travaille à *Bonheur*, à *Parallèlement* (bien que fini) à ces *Mémoires* et à deux nouvelles, dont l'une peut s'annoncer comme titre principal d'un volume : *Charles Husson* (1), enfin on est gentil.

Et ce courage à la poche ?

Enfin à bientôt, — à dimanche ?

Et à vous *ex imo corde*.

P. VERLAINE.

XV

Jeudi 6 décembre [1887 ?] (2).

Mon cher Vanier,

Je n'y comprends rien. Darzens jeudi dernier, Baju

(1) Ce récit qu'on retrouve sous ce titre : *Rampo*, dans les *Histoires comme ça* Œuvres posth., I, 392), a paru dans la *Revue Indépendante* du 26 déc. 1888.

(2) 2 petites f. papier à lettre, vergé blanc ; en tête, au recto du 2e f. : LE DECADENT, *Directeur* : ANATOLE BAJU, 5 *bis*, rue Lamartine, Paris. La lettre et le post-scriptum occupent le recto et le verso du 1er f. ; les notes, le recto et le verso du 2e f. Encre carminée.

dimanche, m'ont dit que vous aviez l'intention immédiate de m'envoyer soit mandat (préférable), soit tabac et savates. Et rien de rien ! J'use mes souliers. Quand je sortirai, j'aurai des talons éculés et des trous. Comment pourrai-je faire alors ? *C'est désolant.* Je vous en prie, faites diligence pour m'envoyer ça le plus tôt possible. Je n'ai plus un sou. Je suis obligé d'emprunter pour affranchir ceci ! !

Je vous en prie encore une fois, tenez-moi au plus tôt au courant de nos rapports financiers. Si vous ne pouvez rien pour moi, au moins que je puisse voir ailleurs. Je n'aurais jamais pu penser qu'avec tant d'espoir de succès, je dusse aujourd'hui redouter la mort de faim, car c'est ça littéralement, alors ! (1) Réponse vite.

A vous,

P. V.

Je travaille pourtant toujours, mais vrai, je suis découragé, hanté d'idées rouges ; pas de nouvelles de Dujardin qui m'avait pourtant promis *par écrit* 25 francs.

Je vous en supplie, réponse immédiate.

P. V.

XVI

8 janvier [1888] (2).

Mon cher Vanier,

Ci-joint deux pièces pour *Amour*, à joindre dans l'ordre de la *Table* DÉFINITIVE ci-contre. Je calcule que le volume aura un peu plus, ou très peu moins de 1.500 vers (3). Vous avez dû recevoir différentes pièces de différentes mains, dernièrement, entre autres un *Sonnet* (4)

(1) Voyez, au tome I, de la *Correspondance de Verlaine*, p. 218, la lettre non datée, à Lepelletier, écrite à la même époque. Verlaine logeait alors, vraisemblablement, rue de la Harpe, n° 6, à l'hôtel du même nom.

(2) 1 f. papier vergé deuil, encre carminée, texte recto et verso ; la table occupe le verso.

(3) Il existe dans les papiers du fonds Vanier une note autographe, au crayon, qui porte ce chiffre à 1822. Le même document nous fournit un état du nombre de vers publiés par Verlaine. Le total pour *Jadis et naguère. Poèmes saturniens, Fêtes Galantes, Bonne Chanson, Romances sans paroles, Sagesse, Parallèlement, Amour* et *Bonheur*, s'élève approximativement, selon ce compte, à 6.100 vers.

(4) *Œuvres Complètes*, II, p. 59.

à Morice. En tous cas, j'ai ici, bien recopiées, ces choses.

Arrivez un jour de *semaine*, excepté jeudi, *de bonne heure*, avec le manuscrit d'*Amour* et tous manuscrits, JE VOUS EN SUPPLIE, — *brouillons et tout.* Aussi ce que vous avez de Rimbaud. (Nulle nouvelle, depuis, de M. Izambard, moi.)

Pour *Amour*, le classement sera facile et *définitif*. S'agira principalement des pièces de la série *Lucien Létinois.* Nous arrangerons aussi *Parallèlement* (plus de 1000 [vers] déjà) et mettrons de l'ordre dans les proses.

Le Parti National, daté *samedi 7 janvier*, cite fragment de ma lettre au *Décadent* (1). Le sonnet attribué à Rimbaud n'est pas de lui, bien entendu, ni de moi non plus, grands dieux (2) ! D'ailleurs, je n'ai pas encore reçu ce deuxième numéro et je n'en parle que d'après les extraits qu'en donne *Le Parti National*...

Apportez LECTURE, papiers timbrés et *tous* manuscrits.

A très bientôt donc,

Votre P. V.

P.-S. — On s'attend de jour en jour au départ du chef de service et à son remplacement. J'ignore donc si mon séjour doit ou non se prolonger encore longtemps. Réservez sommes, s. v. p.

XVII

[Fin janvier 1888] (3).

Infâme éditeur à la rescousse,

Vous êtes un gredin de ne jamais venir. Je vous at-

(1) Elle parut sous la date du 1er-15 janvier 1888.

(2) Il est, sans nul doute, de Laurent Tailhade. Voyez l'analyse d'une curieuse lettre de ce dernier à P. Verlaine, dans un des catalogues d'autographes de Charavay (14 mai 1922) : « J'ai eu le tort, écrivait le 14 mars 1889, l'auteur de *Vitraux*, de signer autrefois du nom d'Arthur Rimbaud de mauvais pastiches de sa manière, embellis de gloses en style décadent, mais je me suis abstenu avec scrupule de cette irrévérence depuis que vous avez bien voulu me faire connaître le déplaisir que vous en ressentez. »

(3) 1 f. papier à lettre, vergé blanc, encre noire, recto et verso.

tends depuis des temps ! Pour vous punir, voici, « sous ce pli », la VRAIE DERNIÈRE pièce d'*Amour* qui, j'espère, va, n'est-ce pas, enfin paraître. C'est le moment ou jamais, je pense. La pièce ci-jointe complète bien la série *Lucien Létinois*, c'est le *desideratum* dont nous avons quelquefois parlé. Elle humanise et explique (avec la pièce : *Puisque encore...* qu'elle suit immédiatement) (1) cette série douloureuse et j'ose croire touchante, unique en tous cas dans notre littérature. Et mon pauvre gosse, au moins comprendra !!!

A propos, avez-vous entendu parler de « l'épouse Delporte » ?

J'ai aussi une pièce, ô forte celle-là, pour *Parallèlement*, mais j'hésite un peu. Besoin encore de la relire et de la relire avant de la risquer.

Et si vous n'êtes pas un éditeur à la mie de pain (style Broussais, Tenon, Cochin, Vincennes, — « C'est des lieux comm' des aut's, on en prend l'hébétude »), vous allez reconnaître illico et récompenser mon activité, mon zèle, ma ponctualité, ma patience, et toutes mes vertus, en venant AVEC TOUS MANUSCRITS ET PAPIERS TIMBRÉS, dès, si possible, ceci reçu, assez de bonne heure pour pouvoir un peu collationner *Amour*, arranger *Parallèlement*, et mettre de l'ordre dans les autres choses. N'OUBLIEZ PAS LES BROUILLONS.

Et faites qu'*Amour* paraisse bientôt, vrai !

Un nouveau journal illustré, *Le Journal des Deux Mondes*, publie un long article, où je suis apprécié assez drôlatiquement, en un style bizarre, et où ce pauvre Baju « écoppe », mais « écoppe » ! Si ne l'avez pas, vous le donnerai. J'en ai deux exemplaires.

Ci-joint, table nouvelle de la série *Lucien Létinois* (2). Mais rien ne peut être définitif avant d'avoir vérifié ensemble le manuscrit TOTAL.

(1) Il s'agit ici du poème XVI (*Œuvres Compl.*, II, p. 100), débutant par ce vers
Cette adoption de toi pour mon enfant.

(2) Le texte de la table manque.

Apportez lecture, si avez. Mon avis sur *La Terre* (1) ? Ecœurant et superbe, mais surtout lamentable. Quel triste usage de la précieuse liberté de tout dire ! Puis, même comme « paysanterie », que c'est peu observé, superficiel et très souvent ramassé parmi les plus fades lieux communs.

Voyez-vous jour à des leçons, ou place pour moi ? J'écris des proses ?

On doit un de ces jours m'endormir et me briser la jambe. Là aussi, j'hésite. Si j'allais changer mon cheval borgne ? Ah que j'eusse quelque argent et je n'aurais pas ces craintes ! — Ayez-moi de l'argent, vous, dites ?

En attendant, venez voir le plus tôt possible

Votre,

P. V.

N'est-ce pas, envoyez à Izambart ses manuscrits de Rimbaud ? Il me les réclame très sérieusement.

Rimbaud a dû paraître (2). Apportez-moi plusieurs exemplaires coloriés, S. V. P.

Et le *Verlaine*, de Morice !

(1) Le célèbre roman de Zola venait alors de paraître en librairie.

(2) Cf. *Les Hommes d'aujourd'hui* (n° 318) ; le fascicule venait d'être imprimé tout récemment. Le bon à tirer de l'éditeur porte la date du 17 janvier 1888.

JEUNESSE DE QUELQUES-UNS

—

PREMIÈRE PARTIE

I

A Fribourg, l'arrivée de Claude, en 1909, fut presque un événement.

C'était en avril, à l'heure de l'absinthe. Il faisait chaud pour la saison. On le vit descendre de la gare, la cigarette aux lèvres, vêtu d'une vareuse de velours noir et d'un pantalon à la hussarde. Un large feutre noir abritait sa chevelure, abondante et longue, d'un blond très pâle, taillée « aux enfants d'Édouard » et encadrant un visage assez fin, auquel la barbe en pointe, sous un grand nez presque sémite, donnait, de profil surtout, une expression d'ironie un peu dédaigneuse.

Quand il fut sur « les Places », les bourgeois attablés aux terrasses des cafés, les collégiens assemblés en palabre devant l'*Hôtel Suisse*, les petites filles qui, sous l'œil vigilant d'une bonne sœur, sortaient de l'école des Ursulines, le contemplèrent avec une curiosité stupéfaite.

Le substitut, en train de siroter son apéritif à la *Brasserie Viennoise*, s'écria que c'était un rasta, qui sait ? peut-être quelque anarchiste russe, poursuivi par la justice de son pays. Le barbier Kaufmann prétendit connaître un chanteur de café-concert qui lui ressemblait : à son idée, l'individu dissimulait sous cette perruque blondasse une précoce calvitie. Quelqu'un fit une remarque sur la

singularité de son costume. Alors le patron, qui avait été garçon de café à Paris, raconta que l'on voyait beaucoup de jeunes gens ainsi équipés dans le bar de la rue Lepic où il avait servi. Il ajouta d'un air entendu :

— C'est un rapin.

Jean de Gady et le peintre Lauper, assis à l'écart, écoutaient en silence, depuis un instant, les réflexions du groupe. Au mot de « rapin », Lauper releva sa bonne face rouge de paysan singinois, et caressant le collier fauve de sa barbe :

— Possible, grogna-t-il, mais il m'a surtout l'air d'un poseur.

Ces paroles prononcées sur un ton qui n'admettait pas de réplique, il enfonça d'un coup de poing son vieux panama sur ses yeux verdâtres et se leva. Gady, jeune étudiant que ses camarades appelaient « l'Esthète » parce qu'il hantait les barbouilleurs et lisait le *Mercure de France*, lui emboîta le pas.

Cependant, le « rapin » arrivait à la *Tête Noire*, où il se fit servir à manger.

Pendant quelques jours, il circula beaucoup dans les rues de la vieille ville. On le croyait étranger. On ignorait son nom et son métier, on ne savait même pas s'il était catholique ou protestant, conservateur ou radical ; mais déjà deux partis se disputaient à son sujet. Les hommes, presque tous, lui trouvaient une allure extravagante, le regard insolent, *l'air d'un artiste* pour tout dire, et, à le voir passer, nonchalant et seul, avec le sourire narquois de ses yeux gris, ils s'irritaient. D'aucuns, par esprit de contradiction, le défendirent ; il paraissait intelligent, et puis, après tout, il avait bien le droit de s'habiller et de se coiffer autrement que les autres : enfin, s'il se moquait des gens, ce n'était peut-être pas sans raison.

L'opinion des dames lui fut, en général, indulgente : il était distingué. Quelques très jeunes filles, naïves et délu-

rées, ne pouvant lui pardonner de n'avoir pas répondu, dès la première rencontre, à l'interrogation de leurs prunelles candides, raillèrent bien haut sa mise bizarre et ses cheveux longs. Mais, pour la plupart, il revêtit la dignité de poète : elles le regardèrent avec tendresse et un peu de pitié. Quelques-unes rougissaient en l'apercevant et s'enquirent en secret de ses occupations. Une demoiselle de la poste les renseigna : il écrivait dans les journaux.

On apprit bientôt qu'il se nommait Claude Vaillant, qu'il était de Morat, qu'il venait achever à Fribourg des études de droit commencées à Neuchâtel et continuées à Genève. Beaucoup de gens se souvenaient du père, franc-maçon notoire, mort depuis quelques années dans ce district du Lac où ils avaient si souvent, au détour des chemins sinueux, croisé sa carriole de médecin, emportée au trot panard d'une jument grise.

Quant à Claude, les Fribourgeois l'ignoraient. A leurs yeux, le nom de feu le docteur Vaillant marqua son fils du signe des réprouvés. Aussi furent-ils assez surpris, le dimanche qui suivit son arrivée, de le voir assister, attentif et recueilli, à la grand'messe de l'église collégiale. Il demeura pendant toute la durée de l'office dans la clarté violette d'un vitrail de Mehofer, sans omettre une génuflexion ni un signe de croix. Lorsque, dans le fracas tonitruant des grandes orgues, se fut écoulée la masse des fidèles, il fit lentement le tour des bas-côtés, s'attardant à contempler chaque verrière, examinant avec une complaisante minutie le dessin des grilles en fer forgé, suivant du regard le jaillissement des colonnes, dont les sombres faisceaux s'épanouissaient brusquement, comme des branches de palmiers, au-dessus des chapiteaux couleur de bronze, pour former les nervures des voûtes ogivales.

Au bout d'un instant, à force de tenir la tête penchée en arrière, il éprouva une fatigue à la nuque. Alors, il se

décida brusquement à sortir et remonta la rue des Épouses.

En arrivant dans la Grand'rue, entre l'Hôtel de Ville et les tourelles octogones de la *Schweizerhalle*, il rencontra l'abbé Pierron, directeur de la *Semaine Catholique*.

L'abbé Pierron avait été longtemps vicaire à Neuchâtel où Claude l'avait vu quelquefois. C'était un homme de jugement sain et de mœurs pures, qui professait les bonnes doctrines. Sa large face rasée respirait la santé ; son verbe, autoritaire et cordial, que soulignaient un rire exempt d'ironie et le geste de la main toujours tendue, appelait la confiance, révélait un homme content de lui, sûr de sa vérité, plein d'une pitié un peu méprisante pour les erreurs des autres.

Il répondit aimablement au salut du jeune homme et s'informa de sa santé. Il savait gré à Vaillant de lui avoir jadis servi d'introducteur auprès d'un homme politique neuchâtelois dont il avait obtenu, pour sa paroisse, des faveurs importantes. Aussi poussa-t-il la condescendance jusqu'à lui dire avec sa bonhomie impérieuse :

— Accompagnez-moi un bout de chemin. Je vais au collège, nous pourrons causer.

Claude accepta. Ils traversèrent la place du Tilleul et prirent la rue de Lausanne. Les gens, sur leur passage, se découvraient ; Claude, à chaque pas, soulevait son feutre d'un geste machinal, tandis que l'abbé, essoufflé par la montée et l'abondance de ses propres discours, s'épongeait.

Pendant les semaines qui suivirent, on vit plusieurs fois, aux abords de l'Université, le fils du docteur Vaillant causer avec de jeunes moines franciscains : on finit par ne plus s'en étonner, non plus que de ses vareuses et de ses cravates noires.

Après des retours de froids et des pluies diluviennes, l'été arriva. Le temps était très chaud. Dans la campagne, le vent faisait courir sur l'herbe drue de longs frissons

marqués d'un éclat métallique. Sur les chemins, les arbres projetaient des ombres bleues. L'eau de la Sarine, d'un vert pur de produit chimique, paraissait immobile et reflétait tout le long du jour les vieilles maisons de la Grand'rue, pressées les unes contre les autres au bord de la falaise.

La palpitante lumière des crépuscules s'attarda, chaque soir plus longtemps, sur la ville et le paysage.

Claude, après son repas pris à l'hôtel, descendait vers le Pont-Suspendu, le passait lentement, puis faisait quelques pas sur la route de Berne, d'où il regardait, silhouette sombre sur le ciel d'occident, la tour de Saint-Nicolas dominant la ligne des toits.

La nuit tombée, il rentrait. Il avait loué deux modestes pièces, au bas de la Grand'rue, dans une maison dont les murs noircis, débordant l'alignement, reposaient sur de massives arcades et s'ornaient d'une vieille statue en molasse, représentant saint Christophe, placée dans une niche d'angle à la hauteur du premier étage. Sa chambre, basse de plafond, ouvrait à cinquante mètres au-dessus de la Sarine, deux fenêtres à petits carreaux. Il s'approchait de la croisée à pas prudents et, avant d'allumer sa lampe, demeurait longtemps à regarder couler la rivière sous les arches du pont de Saint-Jean, sondant du regard l'obscurité bleuâtre, piquée de points lumineux dont le reflet tremblait dans l'eau, et d'où surgissaient, avec le hérissement de leurs cheminées blanches, les toitures enchevêtrées de la ville basse.

Des cloches de couvent mesuraient les heures silencieuses, et sa rêverie sans objet s'égarait indéfiniment. Ses voisins, le voyant tous les soirs regagner de bonne heure son logis, prisaient fort, dans leurs dialogues au seuil des portes, l'honnêteté de sa vie.

II

Il avait eu, à Morat, une singulière enfance, entre son

père, M. Bénigne Vaillant, à qui la médecine et la politique ne laissaient guère le temps de s'occuper de lui, et sa mère, personne dévote et timorée, qui, ne sortant jamais que pour aller à l'église, passait ses journées à errer par la maison, comme une petite ombre silencieuse et pâle, engoncée dans des robes noires.

Le docteur, avant la naissance de son héritier, avait crié dans tous les cabarets que, si c'était un fils, les curés ne l'auraient pas. Ce fut un fils, et Mme Vaillant le fit baptiser. Le docteur s'en excusa auprès de ses amis en disant qu'il n'avait pas voulu contrarier sa femme ; cette faiblesse serait d'ailleurs sans importance.

Il prit sa revanche en effet, lorsque l'enfant eut l'âge d'apprendre à lire, en l'envoyant à l'école réformée, puisque, dans ce malheureux pays, il n'y a pas d'école laïque. Cette bonne Henriette pleura beaucoup.

Claude partait le matin à sept heures. Sa mère se levait avant lui pour lui mettre un peu d'eau bénite au front et glisser dans sa poche quelque friandise. Elle l'embrassait et lui faisait mille recommandations touchantes et puériles, pendant qu'il avalait à petites gorgées sa tasse de café au lait en écoutant, par la porte entr'ouverte, la respiration du docteur qui ronflait puissamment. Puis elle le suivait des yeux et demeurait assise près de la fenêtre, à soupirer, jusqu'à l'heure de la messe quotidienne.

Les journées étaient vides. Bénigne avait le réveil maussade ; il lui jetait un bonjour distrait et, en maugréant, allait à ses malades. Restée seule, elle pensait à l'enfant et s'énervait à l'espérer.

Lorsque Claude rentrait, c'étaient des explosions de tendresse : elle le faisait asseoir auprès d'elle, lui prenait les mains, lui contait des histoires ; parfois, avec une joie anxieuse, que la crainte d'un obscur péril exaltait jusqu'aux larmes, elle lui faisait réciter son catéchisme, pour voir s'il profitait des leçons du vicaire, auquel, deux fois

la semaine, elle l'envoyait, sans que son mari parût s'en douter.

Le docteur, quand sa manille ne l'appelait pas au café, passait ses soirées dans son cabinet de travail, orné de planches anatomiques et d'armes africaines — arcs, sagaies, piques et boucliers—qu'un de ses cousins avait rapportées du Transvaal. Carré dans un fauteuil de cuir, il feuilletait au hasard des revues médicales, puis, vite fatigué, appelait son fils, dont les allées et venues dans la salle à manger lui étaient un prétexte à interrompre sa lecture. Le gamin accourait, grimpait sur les genoux de son père, s'amusait d'une pipe en bois sculpté dont le fourneau représentait une tête de curé, joufflue, avec une lippe gourmande et des yeux d'émail blanc, ou bien contemplait avec une terreur religieuse les insignes maçonniques, disposés en panoplie au-dessus du bureau, parmi des flèches barbelées du Zoulouland. Il racontait les menus incidents de sa vie d'écolier, posait des questions, s'étonnait des réponses, revenait à la charge. Mais le vieux jacobin, que le commerce journalier d'*Emile* n'avait pas rendu patient, s'irritait de ses perpétuelles interrogations et le renvoyait à sa mère.

L'enfant parti, il prenait une gazette locale, lisait les annonces et les nouvelles du pays, pestait contre le gouvernement. Ou bien il s'amusait à regarder les dessins du *Rire* : des femmes aux paupières bleues, coiffées de chapeaux tapageurs, bien moulées dans des corsets droits, la croupe saillante et la jambe fine. En soupirant, il les comparait à son épouse. Parfois aussi, il songeait à l'avenir de son fils. Il le voyait lancé dans la politique, dénonçant avec éloquence les méfaits de l'Eglise, terrassant la réaction, faisant triompher, par la Science, la Vérité et la Justice. Ces grands mots berçaient sa somnolence. L'image de Claude, grandi, armé pour la lutte par de solides études, avocat célèbre, polémiste redouté, champion de la pensée libre, passait devant ses yeux qui peu à peu se

fermaient et il finissait par s'endormir, les mains sur son ventre, la pointe de ses favoris menaçant le plafond.

Claude vivait sous l'influence unique de sa mère. Le docteur avait bien eu quelques velléités de l'élever selon ses principes, mais, s'il lui arrivait, en fumant sa pipe, d'élaborer pour son enfant de beaux plans d'éducation laïque, il apportait peu de zèle à les réaliser. Il fuyait autant que possible son logis, où la figure sèche d'Henriette, sa présence muette et résignée entretenaient une odeur de dévotion triste qu'il ne pouvait respirer. De retour de ses courses à la campagne, il préférait aux ennuis d'un rôle d'instituteur le plaisir toujours nouveau qu'il éprouvait à reprendre, cartes en mains, toujours dans le même cabaret, des discussions toujours pareilles. Il s'était donc désintéressé d'une tâche qui tout d'abord lui avait paru digne de retenir l'attention d'un esprit éclairé et vraiment libéral. Sa femme l'avait remplacé auprès de l'enfant. Elle avait veillé avec soin à la première communion de « ce pauvre Claude » et sa tendresse insinuante avait su lui inspirer les sentiments convenables. Il ne témoignait point d'ailleurs d'une ferveur excessive, mais il se montrait doux, soumis, et se tenait bien. Comme sa santé était bonne et qu'il ne paraissait pas atteint du « virus mystique », M. Vaillant ne s'en inquiétait guère, l'abandonnait à Henriette et se bornait, pour toute manifestation, à fredonner, quand il était de belle humeur, quelques couplets gaillards où l'on voyait des capucins se tirer par la barbe et des abbés trousser des cotillons. Un jour cependant, ayant appris que le « petit », pour gagner quelques sous, allait, avant de se rendre à l'école, servir la messe d'un prêtre français en séjour à Morat, il s'était fâché tout rouge. Madame laissa passer la mercuriale et il oublia. Aucun incident ne s'était produit jusqu'au moment où, Claude ayant achevé ses classes primaires et la fin des vacances approchant, il fallut choisir le lieu où il irait faire ses humanités.

Ce fut Neuchâtel, où le cléricalisme ne sévit point.

Dans cette ville huguenote et comme il faut, Claude avait suivi les cours du Collège latin, puis ceux du Gymnase et de l'Académie.

A vingt ans déjà, il avait peine à se rappeler les mornes années de son adolescence. Leçons ennuyeuses, repas maussades dans une « pension de famille », paresses indéfinies, examens préparés à la hâte ; parties de canot, promenades scolaires, visites dominicales à la maison paternelle : à distance, il revoyait tout cela en image décolorées et vagues, sur un fond d'eau verte et de ciel gris.

Quelques jours ensoleillés lui laissaient des souvenirs plus vivants : des vers de Virgile s'associaient dans sa mémoire à la lumière éblouissante de telles journées d'été où il était demeuré de longues heures, avec ses camarades, à se baigner dans le lac tiède ou à sommeiller tout nu sur la grève.

Certains épisodes de ce passé, si proche encore et déjà si lointain, le faisaient sourire, d'un sourire pâle, où se mêlaient l'ironie et la tendresse : une passionnette pour une petite Anglaise, garçonnière et blonde, qui, au tennis, le battait régulièrement et en profitait pour l'humilier avec une cruauté naïve ; son premier succès littéraire : la *Revue des Demoiselles* lui avait décerné un prix pour quelques vers assez ridicules ; sa première aventure libertine, avec une chanteuse de café-concert : la poudre de riz le faisait tousser, le patchouli l'écœurait un peu, mais il était fier de se sentir un homme.

Lorsque son père mourut, d'une congestion, Claude commençait son droit. Rappelé en hâte à Morat, il trouva le corps du docteur exposé dans le cabinet de travail, sur un lit étroit qu'entouraient des cierges. Des tentures noires recouvraient les rideaux de percaline, un entêtant parfum de fleurs flottait dans l'air. Dans la pénombre, les pieds et le ventre du mort semblaient énormes. Ses mains jointes tenaient un chapelet. Le jeune homme en

fut choqué : il lui sembla que sa mère — qui sans doute avait placé elle-même ce pieux symbole sous les doigts inertes du mécréant — s'était par là rendue coupable d'un mensonge ou d'une profanation. Il s'approcha du lit, mais il n'osait pas regarder la face de cire qui reposait sur l'oreiller blanc. Debout, immobile, les bras croisés, il contemplait fixement la muraille. Le fer des lances africaines luisait à la clarté des cierges ; les planches d'anatomie étaient à leur place ; seuls, les insignes maçonniques avaient disparu et, à l'endroit qu'ils occupaient naguère, le papier à fleurs bleues paraissait neuf.

En sortant, Claude faillit bousculer une religieuse agenouillée au pied du lit. Il avait la gorge sèche et une grande envie de pleurer, mais les larmes ne venaient pas. Il monta chez sa mère, dans l'intention de lui faire des reproches. L'ayant trouvée qui sanglotait, affalée dans un fauteuil, il l'embrassa sans rien dire. Elle lui apprit, à travers ses larmes, que le prêtre était venu, avait trouvé le docteur sans connaissance, mais respirant encore, et lui avait donné l'absolution. Cette pensée la réconfortait. Vaincu et apaisé par la douleur de la pauvre femme, Claude approuvait de la tête.

Bien qu'il eût peu connu son père et ne lui ressemblât point, son chagrin fut très vif.

III

Parmi les étudiants de Fribourg, Claude Vaillant acquit sans peine une certaine popularité. Il n'était pas fier, se liait facilement, avait pour tout le monde des mots aimables et semblait porter intérêt à chacun. On lui en savait gré. Ceux qui le connaissaient vantaient sa politesse, l'étendue de sa culture et le charme de sa conversation. Ce fut à qui deviendrait son ami. A son arrivée, il connaissait à peine, dans toute la ville, deux ou trois personnes, mais, au bout de quelques temps, il dut renoncer à ses promenades solitaires sur le Pont-Suspendu, parce

que, chaque soir, de nouveaux camarades, surgissant à l'angle d'une rue, s'offraient à l'accompagner.

Il supportait patiemment leur société, espérant toujours que le hasard des rencontres lui donnerait, un jour ou l'autre, l'occasion de connaître quelques jeunes gens dont l'amitié méritât d'être cultivée.

Un soir, au café, on lui présenta un étudiant imberbe et timide qui paraissait avoir grandi trop vite.

— Jean de Gady.

En entendant ce nom, Claude revit aussitôt le portrait, aperçu l'avant-veille au Musée historique, d'un militaire en habit rouge, que la plaque de cuivre fixée au bas du cadre appelait pompeusement : « S. E. M. de Gady, lieutenant-général au service de S. M. le Roi des Deux-Siciles. »

Il voulut découvrir sur le visage du jeune homme quelque trait de ressemblance avec cet ancêtre présumé ; il ne trouva rien. Jean, debout, se balançait sur ses longues jambes en balbutiant des phrases de politesse et finit par s'asseoir en face de Vaillant.

Malgré les efforts de l'ami commun qui s'était installé entre eux, la conversation se traîna, lente et vide. L'ami était fort ennuyé; Claude essayait de paraître aimable mais se réjouissait en lui-même à l'idée qu'il serait bientôt dans son lit, loin des fâcheux ; M. de Gady prononçait de temps en temps quelques monosyllabes et regardait Claude avec une sorte d'admiration méfiante.

Cependant, à une table voisine, quelqu'un, par hasard, prononça le nom d'un romancier dont les journaux, depuis quelque temps, entretenaient complaisamment le bon public.

— Avez-vous lu son dernier bouquin ? demanda Jean avec indifférence.

Claude émit des appréciations assez vives. M. de Gady en conçut une grande joie ; surmontant sa timidité, il se lança, lui aussi, dans une charge à fond contre le livre et

l'auteur. Il y mettait tant de passion, d'acharnement et aussi d'éloquence, que les deux autres échangèrent un coup d'œil surpris.

L'entretien s'animait. On causa littérature. Jean et Claude parlèrent des œuvres qu'ils aimaient, de celles qu'ils n'aimaient point, et s'étonnèrent de se trouver des goûts communs. L'ami, grand lecteur de romans à treize sous, ne comprenait rien aux subtilités de leur discussion ; prétextant un rendez-vous oublié, il s'esquiva.

Demeurés seuls, les deux jeunes gens parurent se rappeler soudain qu'une heure auparavant ils étaient inconnus l'un à l'autre. Leurs visages se fermèrent et, par des questions prudentes, ils s'épiaient, chacun d'eux cherchant à démasquer son vis-à-vis sans se livrer lui-même. Mais Claude, bien vite, s'abandonna de nouveau.

A onze heures et demie, quand le gendarme ponctuel entr'ouvrit la porte du café en annonçant : « Messieurs, c'est l'heure ! », ils en étaient aux confidences.

L'établissement se vidait. Les derniers clients sortirent. Aidé de sa bonne, le patron balayait le parquet, entassait les chaises sur les tables de marbre. Jean appela, paya les consommations et entraîna Claude sur la place

La nuit d'été rayonnait. Les arbres du square, à la lumière des becs de gaz, paraissaient jaunes et portaient sur le sol des ombres dures. Le clocheton des Ursulines se découpait en noir sur le ciel d'un bleu violacé, où palpitaient d'innombrables étoiles.

Claude Vaillant alluma une cigarette, leva la tête et resta un long moment, silencieux et immobile, au centre de la place. Puis, les yeux au ciel, il dit, d'une voix lente et grave, ces vers de Louis le Cardonnel :

Des scintillations vivantes et profondes
Fourmillent dans la paix de l'éther assombri...

Il parut à Jean que Claude et lui étaient soudain rapprochés, et de tout leur être, pour avoir éprouvé, à la même

minute, en face de la nuit, le sentiment d'indicible mystère que traduisaient les paroles du poète.

Ils firent quelques pas sans parler.

En traversant la voie du tramway, Jean demanda :

— Où allons-nous ?

— Nous rentrons, je suppose ? répondit Claude.

— Déjà ? reprit Gady. Mais, au fait, vous avez raison : à cette heure, nul cabaret ne nous accueillerait plus. Où habitez-vous ?

— Au bas de la Grand'rue.

— Ah ! et moi, de l'autre côté du pont, à Bellevue. Prenons la route des Alpes, voulez-vous ?

Ils s'engagèrent sur cette espèce d'énorme môle, construit en ciment, qui relie la rue Saint-Pierre à la place du Tilleul, et qu'on venait d'ouvrir à la circulation. Du trottoir dallé, bordé d'une rampe de fonte, on domine la ville basse, les couvents de la Maigrange et de Montorge, et la rivière, endormie au fond d'un cirque de rochers.

De nouveau silencieux, Gady marchait à pas très lents. Il aurait voulu retarder l'instant proche où son compagnon le laisserait poursuivre sa route. Une appréhension le prenait à l'idée de passer tout seul le pont désert, de gravir la côte poussiéreuse, de pousser la grille du jardin, d'entendre résonner son pas sur le gravier, puis dans la vieille maison où le silence et l'obscurité amplifient tous les bruits. Il lui arrivait souvent de rentrer seul, et fort tard, au logis ; d'habitude, cela ne l'effrayait guère. Mais, ce soir, il aurait voulu ne pas se séparer de Claude : les propos, les attitudes, les gestes, les silences même de cet homme lui avaient révélé une âme si semblable à la sienne qu'il redoutait de voir se rompre le charme, lorsque, tout à l'heure, sous une arcade de la Grand'rue, Vaillant le quitterait. N'allait-il pas alors se sentir plus isolé, plus perdu que jamais ? Retrouverait-il plus tard, cette impression de confiance, d'accord et d'abandon qui donnait tant de prix à la minute présente ?

Déjà le sommeil de la ville l'oppresse, arrête les mots sur ses lèvres, plonge dans un mutisme pareil celui qui marche à côté de lui. Ils ont laissé derrière eux le tilleul de Morat, passé sous les fenêtres Louis XV des vieux hôtels patriciens ; ils atteignent la maison sombre que protège saint Christophe. Claude cherche sa clef ; l'ayant trouvée, il se découvre, s'incline et tend la main en disant :

— Bonsoir, Monsieur. A bientôt, j'espère, puisque maintenant vous connaissez ma porte. Je suis chez moi tous les matins jusqu'à midi.

Alors, Jean retrouve la parole pour répliquer :

— Mais, Monsieur, le temps est beau, rien ne vous oblige à rentrer. Venez plutôt jusqu'à Bellevue : il n'est pas encore minuit. Je vous ferai goûter une antique eau de cerise dont vous me direz des nouvelles ; la maison est pleine de vieilleries qui vous amuseront et vous en serez quitte pour vous lever un peu plus tard demain. Allons, c'est dit ?

L'autre, tout d'abord, refuse, tourne sa clef dans la serrure, puis hésite, passe une main moite dans sa chevelure de page, allègue sa fatigue, des lettres à écrire, se défend, de plus en plus faiblement, et finit par céder à une invitation plus pressante.

Content de ce résultat, Gady oublie les idées noires qui l'assiégeaient auparavant. Claude redevient loquace. Un dialogue vif abrège le trajet.

Le pont traversé, on suit, à gauche, la route de Berne. Elle décrit une courbe, très lente, de gauche à droite, commandant d'un côté la vallée de la Sarine, dominée de l'autre par un vaste plateau, qu'elle contourne en s'élevant. Un talus de quelques mètres, planté de buis taillés en cône, qui prennent dans l'air nocturne l'apparence de cyprès, sépare le jardin de la chaussée.

Quand les deux jeunes gens eurent franchi la grille, la maison, au fond d'une allée de marronniers, offrit à la clarté diffuse des étoiles sa façade blanche, surmontée

d'un fronton triangulaire, et son ample toit mansardé. Claude aima la simplicité de cette demeure dont l'étage unique alignait impeccablement sept hautes fenêtres à moulures discrètes.

A la lueur tremblotante d'un flambeau, Jean lui fit traverser le vestibule, que décoraient des trophées de chasse, et l'introduisit dans une pièce assez vaste, meublée de quelques fauteuils aux tapisseries fanées. Aux murs, des portraits d'ancêtres, jeunes dames et avoyers, découvrirent le sourire immobile de leurs faces ; deux armoires à livres, de forme basse, montrèrent des reliures de basane.

Claude s'installa dans une bergère. Il avait sommeil, s'étonnait presque de se trouver à cette heure si loin de son logis et regrettait de n'avoir pas écouté la voix de la sagesse, qui lui conseillait de s'aller coucher avant minuit. Jean circulait dans la pièce, allumait une lampe, prenait dans la cave à liqueurs un carafon de vieux kirsch, apportait des verres et des cigares.

— N'allons-nous pas réveiller la maison ? demanda Vaillant.

— Non, répondit Jean. Le rez-de-chaussée est inhabité. Toutes les chambres à coucher, sauf la mienne, sont au premier. Et dans ma famille on dort bien.

Puis, tandis que Claude aspirait lentement son eau de cerise, il parla de ses parents. Sa mère était morte, il y aurait dix ans le mois prochain ; depuis ce temps, M. François de Gady, qui toujours avait préféré la campagne à la ville et la solitude aux corvées mondaines, s'assombrissait de jour en jour, ne recevait personne, ne s'intéressait plus qu'à sa terre, à son jardin, à ses bêtes, demeurait obstinément seul, sans autres distractions que la chasse, les promenades dans les champs ou les bois, et, parfois, de courts voyages dont il ne parlait à personne, partant sans prévenir et revenant de même.

Depuis la mort de leur mère, les enfants avaient grandi dans une ambiance de tristesse et d'ennui, élevés tant

bien que mal, les aînés remplaçant dans sa tâche le père, que la douleur annihilait, et veillant, dans la mesure de leurs forces, à l'éducation des plus jeunes. Ce soin, aujourd'hui, incombait à Jean, qui s'en acquittait avec mollesse. Son frère aîné, Charles, était à Paris, dans une maison de banque ; sa sœur Jeanne avait épousé, en France, un propriétaire rural et passait toute l'année à la campagne, dans le département de Seine-et-Marne. Une autre sœur, Marthe, sortie de pension l'an dernier, s'occupait du ménage, présidait aux travaux du jardin, dirigeait les domestiques avec la gravité précoce de ses dix-huit ans. Enfin Louis, le benjamin, était demi-pensionnaire au collège Saint-Michel.

A ces renseignements, donnés d'une voix lasse que le sommeil alourdissait, Jean ajouta quelques mots sur les origines de sa race, en exalta les vertus militaires et civiques, le rôle dans l'histoire de Fribourg. Il n'eut garde de cacher que sa mère était la dernière descendante d'une maison illustre, aujourd'hui disparue, celles des barons de Praroman. Cet étalage inattendu de vanité nobiliaire ne laissa pas d'irriter l'humeur plébéienne de Claude.

Gady s'en aperçut.

— Je vous ennuie, s'écria-t-il en rougissant. Parlons d'autre chose.

Et comme Vaillant protestait, il reprit :

— Pardonnez-moi. Ces choses sont sans intérêt, pour vous du moins. Moi, je suis bien obligé d'y penser, ne serait-ce que pour me marquer à moi-même combien je suis différent de ceux qui m'ont précédé dans la vie... Mais j'y songe, je vous avais promis des antiquailles. Voulez-vous voir des gravures ?

Et il alla chercher, dans un portefeuille, de vieilles estampes fribourgeoises. Il y en avait de fort médiocres, d'autres étaient d'une ingénuité gracieuse et touchante, quelques-unes unissaient une facture habile à un sentiment délicat. Ces feuilles jaunies, aux marges éclabous-

sées de taches rousses, restituaient des aspects abolis du passé : remparts, tours, fontaines, églises et tavernes de la ville, scènes de la vie rustique, anciens costumes de l'Uechtland, uniformes des régiments suisses au service de France, idylles paysannes, panoramas alpestres. Devant l'auberge du Lion d'Or, des soldats à cadenettes jouaient aux dés ; un père capucin, sous le porche d'une chapelle, bénissait des enfants ; dans un décor de montagnes, un berger lutinait une belle fille dont le jupon retroussé découvrait les jambes nues.

Les deux jeunes gens passèrent une heure à feuilleter la collection et, aux propos qu'ils échangèrent, Jean eut de nouveau le sentiment qu'ils se comprenaient à demi-mot, exprimant les mêmes préférences et les expliquant, d'une parole brève, par d'analogues raisons. Chacun d'eux saisissait la pensée de l'autre sans en attendre le développement et, à ce jeu rapide de leurs facultés, tous deux trouvaient un plaisir aigü.

Cependant, comme deux heures sonnaient au cartel rococo qui dominait la cheminée, Claude se retira. L'ayant accompagné jusqu'à la grille du jardin, Gady, enchanté de sa soirée, courut se mettre au lit.

IV

Il était tard quand il se réveilla. Des rais de lumière, passant à travers les lames des volets, coupaient de zébrures blondes le drap uni d'un rideau. Les yeux de Jean, à demi ouverts, se fixèrent une seconde sur les toiles accrochées à la muraille, présents de deux jeunes peintres dont il était le camarade. Puis il se retourna du côté de l'ombre, essaya de dormir encore. Mais, du jardin, lui arrivaient des aboiements de chiens, des sifflements d'oiseaux ; ensuite, il reconnut la voix de sa sœur qui donnait un ordre à Joseph, et le bruit d'un rateau sur les cailloux revenait à intervalles pressés.

Jean regarda sa montre : neuf heures et demie ! il s'étira, bâilla, soupira, enfin, prenant une brusque résolution, sauta au pied de son lit. Des lotions froides, à grande eau, tonifièrent ses membres, encore tout aveulis par le sommeil et la chaleur. Et pendant qu'il se frottait au gant de crin, sa glace lui renvoya l'image d'un éphèbe au teint mat, au regard vif, pas trop mal découplé, en somme, dans sa maigreur nerveuse. Cette vue le réjouit : il se mit à chantonner, s'habilla vivement et sortit.

Sous les marroniers, l'air était frais. Un vent léger faisait bruire les feuilles. Des gouttes de rosée étincelaient. Épuisés par une course folle, les chiens arrivaient, la langue pendante, à la rencontre de leur maître ; la chatte noire et blanche vint se frotter contre sa jambe. Marthe coupait dans une plate-bande des pavots et des roses. Sur un banc, Louis lisait.

En le voyant, Jean se rappela que c'était jeudi, jour de congé. Il dit quelques mots à sa sœur, s'amusa d'une fleur écarlate qu'elle avait mise dans ses cheveux et la prévint qu'il déjeunerait en ville, chez l'oncle Philippe.

Arrivé sur la grand'route, il se demanda : « Pourquoi irais-je chez l'oncle Philippe ? Je n'ai pas de cours cet après-midi, j'ai manqué celui de ce matin. Bah ! tant pis ! Ça n'aura pas empêché le père Muller d'ergoter sur les attributions des justices de paix ! »

Et il se prit à rire, heureux d'une journée de liberté et de paresse. Qu'en ferait-il ? En se posant cette question, il s'aperçut que, s'il allait en ville, c'était afin de revoir Claude Vaillant ; et il se reprochait la sympathie qu'il sentait s'aviver en lui pour ce bohème aux longs cheveux, fils d'un franc-maçon et d'une bigote. M. de Gady le père n'aimait pas beaucoup cette sorte de gens et il avait coutume de répéter qu'il ne faut point s'acoquiner au populaire. Jean lui-même prisait son nom très haut et croyait sa maison plus fameuse qu'elle ne l'est en réalité. Il fréquentait cependant, et avec plaisir, quelques jeunes gens

qui n'appartiennent pas à *la société* ; pourquoi donc, après tout, se priverait-il du plaisir que lui procurait la compagnie de Claude ?

Tandis qu'il descendait, à grandes enjambées, vers la ville, toute la conversation de la veille lui revenait à la mémoire. La lumière semblait rejaillir de la route blanche, avec la vivacité frémissante d'une onde. Il se sentait comme entraîné par un fleuve de feu, des éblouissements, par saccades, le faisaient tituber : alors, ses yeux se fermaient un instant et, dans les taches de clarté verte ou rose ui dansaient sous ses paupières abaissées, il revoyait des gestes, des mouvements brusques, des haussements d'épaules, des sourires de mépris que Vaillant avait eus au cours de leur entretien. Ah ! il n'était pas tendre pour son époque, celui-là ! Il ne se laissait pas imposer par les phrases creuses dont on berne les imbéciles ! Et comme il savait renverser, d'une chiquenaude, les gloires volées que protège le consentement unanime de l'humaine bêtise !

Et Jean se rappelait le mot de son ami Lauper, le jour où, assis tous deux à la terrasse de la Brasserie Viennoise, ils avaient vu Claude, de loin, pour la première fois. Certes, ce jour-là, l'inconnu qui passait sur la place et dont le singulier équipage suscitait les commentaires saugrenus des bourgeois, avait à peine retenu pendant une minute sa curiosité. Mais hier, en parlant d'art et de littérature, en racontant son passé et ses ambitions, Claude n'avait rien dit qui pût justifier l'épithète de « poseur », gratuitement décernée par le peintre.

Dans ce « poseur », son aîné de cinq ans, l'Esthète voyait déjà une sorte de frère d'âme dont les conseils lui seraient précieux, un camarade de lettres dont l'activité stimulerait la sienne. Il n'avait pas osé confier à Vaillant qu'il rêvait, lui aussi d'être plus tard un grand écrivain, qu'en attendant il griffonnait des vers et qu'il gardait dans un tiroir des ébauches de nouvelles, des canevas de ro-

mans et de drames. Orgueilleux et timide, il ne parlait jamais de ses projets et de ses rêves. Même à ses proches, il les cachait comme une maladie honteuse. Mais, ce matin, il avait résolu de s'en ouvrir à celui qu'il appelait déjà son ami. Il lui dirait ses recherches, ses enthousiasmes, ses incertitudes et ses défaillances ; il lui demanderait de l'aider, aurait le courage de lui soumettre ses essais. Plus tard, il lui amènerait ses amis, Édouard Lauper, Henri Bérard, qui, dans quelques semaines, allait revenir de Paris... Ils seraient ainsi quelques-uns à se sentir les coudes, à travailler ensemble au même but et à mépriser les Barbares.

Tout en roulant ces pensées dans sa tête, Gady avait passé le pont. Il prit à gauche, la rue de Zaehringen, puis à droite, la Grand'rue. Arrivé à la porte de Claude, il s'arrêta sous l'arcade et regarda la rue. Sur le trottoir d'en face, une jeune femme, en costume tailleur gris, marchait d'un pas nonchalant et souple. Il ne voyait pas son visage, caché par une ombrelle blanche, mais il fut séduit par la grâce de sa démarche balancée. Un mouvement de l'ombrelle découvrit, sous une toque de paille, du même ton que la robe, des cheveux très noirs qui dessinaient une frange sur le front ; des yeux humides et doux éclairèrent d'un feu sombre l'ovale de la figure, scellée, comme d'un stigmate, par le carmin des lèvres.

Jean, alors, la reconnut.

— Tiens ! se dit-il, c'est la petite Marchand. Elle est jolie et sa robe lui va bien. Mais comme elle a changé depuis un an !

En la suivant des yeux, il se rappela qu'elle avait dû partir pour l'Angleterre un peu avant l'époque où lui-même entrait à l'Université. Il la vit s'arrêter, fermer son ombrelle et disparaître dans une maison que signalait aux regards une plaque rectangulaire portant en grosses lettres ces mots : *Marchand, avocat.* Rien ne sollicitant plus son attention, il entra chez Claude.

Le corridor obscur sentait le renfermé, la moisissure. L'escalier de bois, aux marches disjointes, gémissait sourdement. A chaque palier, d'écœurantes odeurs de cuisine suintaient. Au troisième, une carte de visite, clouée sous la sonnette, au chambranle d'une porte, déclinait en gothique les noms et qualités du locataire : *Claude Vaillant, licencié en droit, publiciste.*

Jean sonna. Vaillant, en manches de chemise, vint lui ouvrir et le fit passer dans la chambre où il travaillait. Elle était tendue d'un papier jaune et encombrée de gros meubles bourgeois en acajou. Une table ronde, couverte de livres et de paperasses, en occupait le milieu.

Claude avança un siège et s'excusa du désordre qui régnait dans la pièce.

— Comme vous voyez, dit-il en rassemblant des feuillets épars sur la table, je corrigeais des épreuves. C'est une besogne fort ennuyeuse... Mais, asseyez-vous donc, je vous prie... Si vous le voulez bien, je vais achever rapidement cette corvée... Cinquante lignes à revoir, l'affaire d'un instant et je suis à vous.

Saisi de respect pour cet homme dont les journaux imprimaient les proses, Jean ne répondit pas : assis tout au bord d'une chaise, son chapeau sur les genoux, il demeurait sans mouvement et retenait son souffle, pour ne point troubler l'œuvre auguste qui s'élaborait sous ses yeux. Claude, penché sur ses papiers, en couvrait les marges d'hiéroglyphes étranges ; de temps en temps, il effilait de la main gauche la pointe soyeuse de sa barbe, un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres minces qui, en s'écartant, montraient des dents jaunies par le tabac, et la lumière de la croisée, éclairant à contre-jour son profil, entourait sa chevelure d'un liseré d'or pâle. Parfois, il s'arrêtait brusquement dans son travail ; sa plume, au lieu de courir sur les lignes imprimées, restait la pointe en l'air entre ses doigts ; il hésitait, rejetait la tête en

arrière, le front barré d'un pli vertical, puis, la correction trouvée, repartait.

Gady, qui suivait tous ses mouvements, s'imagina soudain qu'il le gênait, et, pour s'obliger à la discrétion, se mit en devoir de feuilleter un livre.

Ayant terminé sa besogne, Vaillant soupira d'aise, glissa ses épreuves dans une enveloppe rouge à l'adresse de la *Semaine Genevoise* et se retourna vers Jean, que la lecture paraissait absorber.

— Ah ! vous vous promenez dans le *Jardin de Bérénice*. Ne m'avez-vous pas dit hier que vous aimiez Barrès ?

Gady sursauta ; il avait l'air de sortir d'un rêve ; on eût dit qu'il cherchait à retenir des idées qui se dérobaient.

— Je ne pensais pas à Bérénice, répondit-il au bout d'un instant... Je suis tombé en arrêt sur une phrase... mais comment vous expliquer ? C'est à cause d'une rencontre que j'ai faite, avant d'entrer chez vous. Tenez...

Et il soulignait de l'ongle le passage du livre : *« Une jeune femme entra, d'une figure délicate et voluptueuse... »*

— Mon Dieu ! que vous êtes jeune ! s'écria Claude après avoir lu.

Et il ajouta en riant :

— Ça vous passera.

Mais Jean protestait :

— Vous vous méprenez, je vous assure. J'ai été frappé de deux épithètes qui m'ont paru convenir à telle personne, et c'est tout. D'ailleurs, vous la connaissez peut-être : c'est votre voisine, la nièce de Marchand, l'avocat.

— Elle est jolie, concéda Vaillant d'un air détaché ; elle a surtout un regard d'une douceur extrême. Oui, si vous y tenez, je prêterais assez volontiers à Bérénice les traits de Mlle Marchand.

Gady maintenant rougissait de ses paroles : il lui semblait que son interlocuteur le considérait avec un air goguenard, comme on regarde, au clair de lune, un collégien bêlant une romance et grattant sous des per-

siennes closes les cordes de sa mandoline. Il se sentait humilié, évitait de répondre, cherchait, sans le trouver, un autre sujet de conversation et, pour ne pas voir Claude, inspectait les murs. Avisant, au-dessus de la commode, un petit paysage à l'huile, encadré d'une baguette blanche, il s'en approcha et laissa échapper un cri de surprise :

— Cette toile... c'est de Henri Bérard, n'est-ce- pas ?... le connaissez-vous ?

— Un peu. L'année dernière, au printemps, j'ai passé un mois de vacances à Munich. C'est là que je l'ai rencontré, dans une *Bierhalle* : j'étais seul, je m'ennuyais, lorsque je m'entends interpeller en français, avec l'accent de Fribourg, par un jeune rapin qui, sur ma mine, m'avait pris sans doute pour un confrère...

— Et qui flairait un compatriote...

— C'est possible. Bref, nous nous sommes vus quelquefois et nous avons quitté la Bavière en même temps. Au moment de partir, il allait laisser à sa logeuse cette pochade, qu'il n'aimait pas. J'étais chez lui, je la lui ai demandée. Et voilà.

Là-dessus, Vaillant se leva, prit une chaise, étala un journal pour garantir le velours élimé et, debout sur le siège, atteignit une horloge paysanne dont il se mit à tourner les aiguilles, en expliquant qu'elle retardait de trois minutes et que la sonnerie était mal réglée. Il avait, à vingt-cinq ans, des manies de vieux garçon, rangeait ses livres en piles symétriques, soufflait la poussière sur les meubles, soignait des fleurs en pots avec une sollicitude méticuleuse. A vivre seul, en garni, depuis plusieurs années, il s'était créé mille petites obligations, absorbantes et inutiles, dont il s'acquittait le plus exactement du monde.

— Vous savez, dit Jean, que Bérard est en ce moment à Paris. Il sera de retour ici dès les premiers jours de juillet.

— Ah ! répondit l'horloger sans se laisser distraire, j'aurai plaisir à le revoir.

— C'est un de mes bons amis, fit encore Jean. Et Lauper, connaissez-vous Lauper ?

— Non, mais j'ai remarqué, à Berne, il y a quelques mois, des cartons de vitraux qu'il exposait. C'était bien, vraiment bien, très harmonieux, très décoratif, d'une composition ingénieuse et libre, d'un coloris très vibrant. M. Lauper, m'a-t-on dit, sort très peu, il est d'une humeur un peu sauvage... On m'a raconté qu'il passait ses soirées dans son atelier, à jouer de l'accordéon. Ça suffirait à me le rendre sympathique.

Et Claude, ayant remis au point son horloge, sauta sur le parquet, replia son journal après en avoir soigneusement secoué la poudre, refit le nœud de sa lavallière noire, se peigna les cheveux et la barbe, enfila un veston, choisit une pipe au ratelier et la mit dans sa poche.

Émù de ces préparatifs, l'Esthète consulta la pendule : il était près de midi. Il proposa d'aller déjeuner à la terrasse d'un petit restaurant d'où la vue se repose sur un vaste horizon de montagnes : on y serait bien pour causer, la chère y était estimable et le vin frais.

Un instant après, ils déambulaient tous deux sur le pavé de la Grand'rue ; Claude laissait pendre entre le pouce et l'index sa grande enveloppe rouge, Gady, les bras ballants, souriait à la réalisation prochaine de ses rêves et fixait obstinément ses bottines.

Devant la maison de l'avocat, Vaillant le poussa du coude :

— Regardez donc votre Bérénice ! Ma foi, monsieur, vous avez le goût bon : elle a décidément de beaux yeux et une jolie bouche.

Jean leva la tête. La jeune fille était penchée, en corsage clair, à une fenêtre du second étage, ses avant-bras nus reposant à plat sur la barre d'appui. Son regard humide ne se détourna pas sous celui du passant.

V

Durant la seconde quinzaine de juin, qui fut alourdie de chaleurs et d'orages, Vaillant, Gady et Lauper passèrent ensemble quelques bonnes soirées. Ils parcouraient, quand le temps était beau, les promenades, plantées d'ormes et de marroniers, qui avoisinent Fribourg ; si le ciel paraissait trop menaçant, ils arpentaient les rues crépusculaires jusqu'au moment où l'averse les forçait à se réfugier sous le store d'un cabaret ; là, ils aspiraient avec délices la fraîcheur de l'air, en écoutant la pluie écraser sur la toile tendue, ses larges gouttes chaudes.

Jean n'avait pas obtenu sans peine que le peintre l'accompagnât chez son nouvel ami. Il avait fallu insister longuement, rapporter, ressasser, amplifier les éloges de Claude ; à la fin, pris par son côté faible, Lauper s'était décidé : comment refuser de connaître un homme qui comprenait si bien la peinture ! Et peu à peu, ses préventions tombaient ; comme Gady, il subissait le charme.

Vaillant était venu le voir dans son atelier, avait fouillé les cartons d'esquisses, retourné les toiles entassées contre les lambris, examiné jusqu'aux pochades les plus sommaires, donné sur le choix des cadres de judicieux conseils. Mais l'artiste lui savait gré surtout d'avoir découvert et loué l'idéalisme fervent, le symbolisme ému dont il s'efforçait d'animer ses compositions décoratives, ses essais de peinture religieuse, ses projets de vitraux et même les allégories tarabiscotées que lui imposait souvent le goût des curés de campagne.

Sous sa figure rougeaude, mafflue, ponctuée d'éphélides, envahie jusqu'aux yeux par un poil roussâtre, avec son regard vert qui semblait exprimer tour à tour la joie candide d'un enfant et l'appétit glouton d'un faune, Édouard Lauper, robuste et laid, cachait une âme délicate, inquiète, sans cesse traversée de courants contraires, une sensibilité presque maladive, que son jargon à demi germanique

dévoilait à peine par éclairs, mais dont le mysticisme se révélait aux clairvoyants dans les finesses ou dans les gaucheries de sa peinture. En lui-même, ou devant des amis éprouvés, il traitait volontiers d'imbéciles les gens qu'il ne connaissait pas, les bourgeois quelconques auxquels il tirait son chapeau ; très soucieux cependant de sa réputation, il tenait à passer pour un homme rangé aux yeux même de ceux qu'il méprisait le plus ; défiant par nature, poli avec effort, il gardait dans ses relations d'affaires et de société une attitude modeste, réservée, déférente, sous laquelle on pouvait discerner un malaise indéfinissable, un sentiment de contrainte et de gêne. A cause de cette humilité, beaucoup le tenaient pour un peu simple. Mais, si l'on marquait à ses recherches une sympathie qui lui parût sincère, si l'on avait l'air de goûter l'esthétique nébuleuse qu'il développait, à grand renfort de gestes, en phrases maladroites, alors, il s'abandonnait, se racontait naïvement, montrait les alternatives de confiance et de découragement qui passaient sur lui comme le flux et le reflux sur les grèves marines.

Peu à peu, Claude s'était insinué dans sa confiance. Intelligent, beau parleur, prompt à l'enthousiasme, causant peinture comme un homme du métier, il forçait l'estime des peintres. A Neuchâtel, à Genève, à Munich, il avait fumé tant de cigarettes dans les ateliers ! Il avait employé tant de journées de vacances à parcourir certains sites alpestres où, dès le printemps, les chevalets poussent dans les pâturages, aussi nombreux que les orties parmi les pierres ! Par ses connaissances techniques, il avait surpris Lauper ; par son goût très vif pour l'art idéaliste et les soupirs de l'accordéon, il l'eut bien vite conquis.

C'est pourquoi, par les jours orageux ou torrides qui précédèrent, cette année-là, le solstice d'été, les Fribourgeois rencontrèrent souvent, dans leurs rues tranquilles, un groupe de promeneurs désigné de loin à l'attention des

badauds par le feutre noir et les cheveux blonds de Vaillant, les longues jambes de Gady, le panama informe et la barbe fauve de Lauper.

Devançant d'une semaine la date qu'il s'était fixée, Henri Bérard arriva le 25 juin. Les trois autres allèrent le recevoir à la gare et, le soir même, tous quatre étaient réunis chez Claude.

Sous les fenêtres ouvertes, on entendait le murmure égal de la rivière. Le ciel était pâle, d'un ton insensiblement dégradé, sur lequel de petits nuages, immobiles, appliquaient en collier des îlots de corail rose, pareils à ceux que l'on figure sur les cartes des mers australes. Mais l'ombre, lentement, envahissait la chambre, noyait les angles, rampait sur le plancher, amollissait le contour des objets. Près de la croisée, sur un guéridon, des pots de grès, apportés d'une brasserie voisine, bavaient l'écume de la bière gluante. Étalée en nappe sous le plafond bas, la fumée des pipes bleuissait l'air.

Henri Bérard parlait à Jean de Paris et de la Bretagne, où il avait passé quinze jours au début de l'été.

Penchés à la fenêtre géminée, Lauper et Vaillant causaient à mi-voix, en regardant s'éteindre dans la Sarine les dernières clartés du jour défaillant.

Claude disait le charme d'apaisement qu'il trouvait à ce paysage : de l'eau, des arbres, de vieux toits ; des tours, des chapelles, des cloîtres ; une harmonie verte et grise d'herbe, de rochers, de murailles, sur laquelle s'épandait la cendre impalpable du soir. Il cherchait depuis longtemps, il avait trouvé à Fribourg, le calme, le silence conventuel qui plaisaient à ses méditations. De ses études, faites comme l'avait voulu son père en pays protestant, de l'enseignement positiviste reçu à l'Université de Genève, il gardait la sensation irritante de quelque chose d'incomplet, d'inachevé, une soif de mystère et d'émotion religieuse. Deux ans après la mort du docteur, il avait obtenu sa licence et, presque aussitôt, s'était lancé

dans le journalisme. Quel métier ! Pour quelques chroniques sur des sujets d'art, d'histoire ou de littérature qu'il avait pu signer sans honte, pour une demi-douzaine de nouvelles accueillies par de petites revues, que de temps gaspillé, que de forces détruites en d'avilissantes besognes, en d'anonymes bassesses ! Ah ! vraiment, il en avait assez d'écrire des articles sur un coin de table dans le tapage des rotatives, de vaticiner aux parlotes des bureaux de rédaction, d'interviewer des politiciens obèses et de sténographier des débats de cours d'assises !

Heureusement, il s'était ressaisi. Car, si cette existence absurde avait à certains égards enrichi sa moisson d'expérience, elle eût, en se prolongeant, étouffé la flamme secrète qui frémissait en lui, qui devait éclairer sa vie et son œuvre futures. De ce passé fiévreux et vain, il sentait, aujourd'hui encore, la fatigue ; rien que d'y penser, des nausées le prenaient. Mais tout cela était bien fini. Fribourg, désormais, lui serait un asile sûr. En aucun lieu du monde les lettres ne nourrissent leur homme: Claude aurait un métier. Il s'initiait à la procédure ; il entrerait dans une étude d'avocat ou bien se ferait fonctionnaire ; le gouvernement lui saurait gré sans doute de n'avoir pas suivi, en politique, les traces paternelles. D'ailleurs, il ne serait pas difficile. Il ne désirait pas la richesse; partageant avec sa mère les maigres rentes laissées par le docteur, il se contenterait d'un emploi très modeste, pourvu qu'il y trouvât des loisirs. Et il accomplirait, lentement, l'œuvre de son choix ; il soumettrait son labeur d'écrivain à la vertu lénifiante du paysage, aux conseils de vie humble et paisible que lui donnaient, dans le silence nocturne, les cloches des monastères. Si la foi de ses premières années s'était effritée peu à peu sous une pression continue — l'exemple de son père, la parole de ses maîtres, les doctrines des livres, — si, plus tard, absorbé par ses études, puis par ses occupations de journaliste, il n'avait pas mesuré tout le vide qu'elle laissait

dans son cœur, en revanche, depuis qu'il habitait Fribourg — cette ville toute parfumée d'encens, où l'on croise à chaque pas des soutanes et des frocs, des guimpes et des cornettes —, la vieille incantation déroulait à nouveau les magies. Puisqu'il se sentait incapable de vivre dans l'agitation du siècle, puisqu'il trouvait à l'ombre des églises une incomparable douceur, la prière pourrait refleurir sur ses lèvres, l'Art et la Foi lui tiendraient compagnie, dans sa studieuse retraite, jusqu'à l'heure de la délivrance.

Et, entraînant Lauper dans la pièce voisine, où était son lit, il lui montra, sous la reproduction d'un Christ de Velasquez, un petit carré de papier fixé au mur par une épingle, et sur lequel il avait écrit, de sa main, les derniers mots du cantique de Saint François : *Soyez béni, Seigneur, pour notre sœur la mort.*

Comme il commentait la parole du pauvre d'Assise, Bérard et Gady, qu'il avait laissés, l'instant d'avant, en train de discuter avec animation de l'influence des artistes sur la mode féminine, l'appelèrent à grands cris.

— On a sonné, dit l'Esthète.

Vaillant alla ouvrir et introduisit l'abbé Martens, jeune prêtre luxembourgeois qui se préparait à conquérir le grade de docteur en théologie.

C'était un petit homme jovial et bavard, aux gestes brusques.

Les présentations faites, tout le monde s'assit. Claude donna de la lumière et envoya la logeuse quérir de la bière fraîche. L'abbé, ayant allumé un cigare, s'installa de son mieux dans l'unique fauteuil, la tête renversée, les jambes étendues, les mains dans la ceinture de sa soutane. Placés l'un à côté de l'autre, Bérard et lui se montraient curieusement dissemblables : le théologien avait un sourire de bonté allègre, une figure d'enfant, rosée, luisante et rebondie ; l'artiste inclinait sous la lampe un visage grave, émacié, très pâle, dégarni aux tem-

pes, ombré d'une fine moustache brune et où seuls vivaient les yeux, des yèux de peintre, larges et immobiles, qui semblaient garder le reflet de tout ce qu'ils avaient contemplé.

Un demi-silence, coupé de paroles banales, suivit l'entrée du visiteur : on parla du temps, des événements de la semaine, d'une fête de charité qui se préparait. Mais la bonhomie de l'abbé ne tarda pas à mettre tout le monde à l'aise. D'amples libations délièrent les langues. Alors ce furent des discussions bruyantes, emportées et maladroites, effleurant tous les sujets sans jamais en épuiser aucun. Claude entreprit l'abbé sur la philosophie de saint Thomas et l'histoire des ordres religieux ; Lauper et Bérard se querellèrent amicalement à propos de quelques peintres notoires. Gady parla des théories de Gobineau. Les arguments bondissaient, les répliques s'entrechoquaient, les mots se perdaient dans un tumulte de bataille ; des noms illustres, cités à l'appui d'opinions diverses, tombaient pêle-mêle dans la dispute comme des cadavres dans la fosse commune; des jurons éclataient ; à de certains moments, une voix, dominant le débat, claironnait un axiôme.

Et, dans les minutes d'accalmie, tous éprouvaient une fierté confuse, comme d'un riche afflux de sang, à sentir s'élever sous leurs crânes le bouillonnement de la pensée.

Vers minuit, l'ecclésiastique donna le signal du départ. Vaillant accompagna ses hôtes sur le palier. La lampe haute, il guidait leur descente dans la nuit.

— N'oubliez pas, dit-il à Jean qui marchait le dernier, de m'apporter demain les vers dont vous m'avez parlé. Nous choisirons ensemble quelques pièces que j'enverrai, comme je vous l'ai dit, à Vignier, pour la *Semaine genevoise*. Bonsoir.

— Oui, oui, je sais, répliqua vivement l'Esthète. A demain. Et il disparut dans le noir. « Pourvu, pensait-il, que les autres n'aient rien entendu ! » En arrivant en

bas, il fut rassuré : sous l'arcade, le groupe se dispersait en hâte après de brèves poignées de mains.

Il s'engagea sur le pont. Des idées simples traversaient son cerveau, fatigué par trois heures de tension : « Bonne soirée !... Ces discussions enfiévrées font du bien, çà fouette l'esprit ; décidément Claude est quelqu'un. Et j'ai d'excellents amis... Et tous, nous avons tout à gagner à des réunions comme celle de ce soir ». En même temps, il revoyait une petite lumière, aperçue à la fenêtre d'en face au moment où il était sorti de chez Vaillant. Alors il évoquait le joli visage aux yeux mouillés, souriant de ses lèvres trop sombres, et la phrase du livre résonnait dans le silence : « *Une jeune femme entra, d'une figure délicate et voluptueuse* ».

VI

Les vers de Jean parurent le 3 juillet.

Il s'était levé de bonne heure, pour aller au cours. Comme il se préparait à sortir, un bruit de souliers ferrés retentit sur les dalles du vestibule.

— Quelque chose pour vous, monsieur Jean, dit le facteur en l'apercevant.

Il y avait un volumineux envoi de la *Semaine genevoise* et une lettre timbrée de Fribourg. Fébrilement, le jeune homme défit le paquet d'imprimés : sur la couverture mauve de la revue, son nom se parait d'une noblesse nouvelle. Pendant un long moment, il en considéra les lettres, qui lui semblèrent d'un dessin admirable, se répéta mentalement les syllabes, dont la sonorité lui parut merveilleuse.

Une sorte d'hallucination le prenait : à la porte d'un grand salon ruisselant de lumière, où se pressait une foule d'hommes et de femmes, un domestique en bas de soie jetait son nom. Et c'était comme une houle agitant toutes les têtes : il entrait, le front haut, avec un sourire insolent, une orchidée au revers de l'habit. Les hommes le

regardaient d'un air d'envie hargneuse et les femmes se chuchotaient l'une à l'autre : « C'est le poète! » Il entendait courir cette rumeur; alors un délicieux frisson passait dans tout son corps et, s'inclinant, il baisait une belle main chargée de bagues.

Ou bien, dans une rue de grande ville, il s'arrêtait devant l'étalage d'un libraire ; des volumes jaunes y portaient son nom, une eau-forte de maître y gravait les traits de son visage. Sur le trottoir, une petite modiste, chargé d'un immense carton à chapeaux, faisait se retourner sa camarade pour lui montrer l'homme célèbre ; une automobile stoppait devant la maison, un monsieur en sortait, entrait chez le libraire et rapportait à la jeune femme assise dans la limousine le dernier livre de Jean de Gady.

Mais, de nouveau, un bruit de pas interrompit son rêve.

Il se sentit rougir comme un écolier pris en faute : déjà il s'en voulait d'avoir accueilli des visions de gloire ; il éprouvait le même dépit que si des camarades gouailleurs l'avaient convaincu, en public et sans ménagements, d'un accès de vanité ridicule. Ramassant vivement son courrier, il se réfugia dans sa chambre.

Il relut ses vers. Claude avait choisi, pour les envoyer à la *Semaine genevoise*, les trois pièces que Jean aimait le mieux : des élégies, adressées à quelque imaginaire amante, et où se discernait, à travers les artifices d'une rhétorique un peu poncive, un sentiment vif et fin des choses de l'amour. A ses strophes imprimées, Gady trouva un son plus ample ; ses images lui parurent plus nettes, plus brillantes. Mais il découvrit, dans le dernier poème, deux fautes typographiques : l'une altérait le sens d'un verbe, l'autre brisait le rythme d'un alexandrin. Pris de colère, il maudit le prote ignorant qui avait laissé se perpétrer cette infamie ; puis il se berça de l'espoir que le lecteur, de lui-même, saurait rectifier.

Cependant, une vague inquiétude s'était glissée en lui ; il se sentait oppressé et, tout à coup, la lumière du matin avait pâli, l'air s'alourdissait, le ciel prenait un éclat vulgaire de métal blanc ; dans le cadre de la croisée, le paysage se décolorait.

Jean regrettait maintenant d'avoir livré à des inconnus une parcelle de son rêve; il jugeait la forme de ses poèmes trop imparfaite pour vêtir décemment les pauvres confidences qu'on y pourrait démêler; il redoutait d'avance les sarcasmes de la critique, la banalité des compliments d'amis, les questions auxquelles il faudrait répondre.

Ce fut en pestant contre les autres et contre lui-même qu'il prit le chemin de la ville, emportant dans sa serviette, avec des cahiers et des livres de droit, un exemplaire de la revue. Avant de sortir, il décacheta la lettre arrivée avec l'envoi de la *Semaine genevoise* : en style administratif et poli, par les soins d'une dactylographe, on le priait à la fête de charité qui aurait lieu « le dimanche 12 juillet dans les jardins de Tivoli ». La signature d'une vieille cousine, Thérèse de Bussy, « présidente du Comité », ajoutait fâcheusement à cet appel bénin les lourdes obligations de la famille : impossible de refuser !

Jean froissa violemment le malencontreux billet. Encore une corvée ! Ah ! certes, la paix n'était pas de ce monde : dimanche, « la fête chez Thérèse », lundi 13, le conseil de revision, mardi 14, le premier examen de licence. Et les autres jours, avant les vacances, il faudrait les employer à relire des notes, à feuilleter des manuels.

— Ensuite, les amis s'en iront, chacun de son côté, et je resterai seul.

Il avait prononcé ces mots presque à voix haute en arrivant au pont. En même temps, une telle grimace de dégoût lui contractait les lèvres que le gendarme de service, un vieux brisquard à moustache grise, à face de terre cuite, le toisa d'un œil méprisant et sévère. Gady

s'en aperçut, s'efforça de prendre un air digne et se hâta vers l'Université.

Quand il entra dans l'auditoire de droit, le père Muller avait déjà commencé son cours. L'arrivée du jeune homme interrompit une période embrouillée, hésitante et pompeuse, que le vieux professeur acheva péniblement, après quelques secondes d'arrêt, par une série de grognements solennels. Mais Jean n'en avait cure : il s'assit à sa place, ouvrit sa serviette et, retranché derrière un rempart de livres, se mit à bayer aux corneilles. Par les fenêtres, ouvertes sur le ciel, au-dessus des toits, les bruits de la rue arrivaient comme du fond d'un gouffre : claquements de fouet, grincement d'essieux, cris d'enfants, chocs sonores et répétés d'un marteau de forgeron sur des barres de fer. Dans la salle, des fronts studieux, penchés sur les pupitres noirs, se relevaient de temps en temps ; des regards se posaient, interrogateurs, sur la figure ridée du père Muller ; puis les visages, de nouveau s'inclinaient, les plumes couraient sur le papier, suivant le rythme des phrases mornes qui du haut de la chaire tombaient.

Jean s'ennuyait. En guise de distraction, il relut, pour la vingtième fois, le sommaire de la revue à couverture mauve où brillaient d'un éclat nonpareil les lettres de son nom. Et il cherchait à se rappeler les personnes de sa connaissance qui recevaient la *Semaine genevoise*. Il y avait l'oncle Philippe, la cousine Thérèse et quelques autres. « Que vont-ils penser de mes vers ? Est-ce qu'ils m'en parleront ? » Gady voyait déjà leurs mines, entendait leurs réflexions. Mais d'autres encore liraient ses *Elégies*. A la sortie du cours, les camarades diraient leur sentiment. Des inconnus peut-être lui écriraient, pour le railler ou le féliciter. Si une femme allait s'éprendre de lui ?

La fin de la leçon arrêta le vagabondage de sa pensée. Il sortit avec les autres. Dehors, personne ne prononça

les paroles qu'il attendait. Nul ne paraissait se douter que M. Jean de Gady avait publié ses premiers vers.

Il en prit son parti, se disant que ce serait pour demain, et quitta brusquement le groupe auquel il s'était mêlé. Car, dès le seuil franchi, il avait éprouvé le besoin, la nécessité absolue de revoir Claude. Il erra donc par les rues, en attendant l'heure où il pouvait décemment supposer que son ami serait levé. La veille cependant, il s'était promis de rentrer à Bellevue immédiatement après le cours du père Muller, de n'en pas bouger de la journée et de travailler sa procédure civile.

En descendant la rue de Lausanne, il aperçut de loin son oncle Philippe, qui la remontait. Ce grand vieillard, maigre et solide, était de tous ses parents celui qu'il préférait. A l'appel de son neveu, l'oncle s'arrêta, redressant sa haute taille que la marche, aux montées, ployait légèrement ; sa face s'épanouit et sa main aux veines saillantes lissa le chanvre décoloré de la barbe.

— Bonjour, mon garçon. Comment va ? Alors, comme çà, tu fais des poésies, à ce qu'il paraît ?

— Oh ! mon oncle...

— Je viens de les lire...

— Mon oncle, interrompit Jean, n'en parlons pas, voulez-vous... elles n'en valent pas la peine...

— Je sais bien que tu te moques de mon avis. Je suis vieux jeu, moi, j'en suis resté à Musset. Tout de même, çà n'est pas mal, tes petites machines, un peu tortillé, bien sûr... pas toujours très clair, mais on dit que c'est la mode aujourd'hui. Seulement, sais-tu une chose qui m'a frappé ? On dirait, ma parole, à lire tes vers, que tu as mis à mal toutes les filles du pays, que tu connais les femmes comme un vieux routier. Et pourtant, soit dit sans t'offenser, je crois bien qu'à ton âge j'en savais plus long que toi sur ce chapitre. Mais je ne faisais pas de poésies... »

Jean rougit, murmura quelques syllabes inintelligibles et se déroba.

Aimablement railleur, l'oncle Philippe se retourna pour le rappeler :

— Sans rancune, mon neveu. Je n'ignore pas d'ailleurs que tu n'es point une bête, mais il est des choses qu'il ne faut pas trop dire aux jeunes gens, surtout quand ils ont du talent. Viens partager ma soupe un de ces soirs, veux-tu ?

Puis, toujours souriant, il reprend l'ascension de la rue.

Froissé dans son amour-propre par les réflexions narquoises du vieux, l'Esthète remarqua pour la première fois que son oncle parlait d'une voix nasillarde, tantôt trop haute, tantôt trop basse, avec parfois de brusques éclats, semblables aux couacs d'un cornet à pistons. « Bah ! se dit-il, je suis bien bon d'attacher de l'importance à ce radotage. » Mais il sentait bien que tous ses espoirs avaient fui. Il se demanda même comment il avait pu, quelques heures auparavant, à l'arrivée du facteur, s'abandonner à de folles illusions. Il croyait pourtant se connaître, il se flattait de voir clair en lui-même, dans son cœur tour à tour dilaté et comprimé. Mais, à cette heure, il s'irritait de ne pas démêler les causes réelles de sa mauvaise humeur. Ses vers étaient-ils vraiment au-dessous du médiocre ? Ou bien devait-il accuser de sa déconvenue la bêtise des lecteurs ? N'était-ce pas plutôt une singulière outrecuidance que d'attendre, d'un si faible cri, un écho même dérisoire?

Une formule, dont Claude usait parfois pour marquer son détachement des choses humaines, vint à point rassurer l'âme incertaine de Jean :

« Tout arrive et rien n'a de l'importance ».

Il pensa aussitôt :

— Dans ma vie à moi, rien n'arrive, mais tout a de

l'importance. Ah ! si je vivais vraiment, comme tout serait changé.

Puis, songeant de nouveau à Vaillant, dont il allait enfin pouvoir requérir l'assistance, il se gourmanda de de cette faiblesse et soupira :

— Celui-là est un sage.

Ses réflexions l'avaient conduit jusqu'à la Grand'Rue. La demeure de Bérénice étalait au soleil une façade hostile, toutes persiennes closes. L'avocat, sans doute, avait fermé son étude, emmené sa famille à la campagne. Qu'importait d'ailleurs à Gady ; en face, la maison de Saint-Christophe lui offrait l'ombre fraîche de ses arcades et, là-haut, dans la chambre dominant la rivière, une réconfortante amitié l'attendait.

Peu après leur première rencontre, Jean avait prié Claude de ne plus l'appeler monsieur. De jour en jour, leurs relations étaient devenues plus familières. Et maintenant ils se tutoyaient. Mais le cadet gardait à son aîné cette déférence tyrannique et naïve que les disciples ont coutume de montrer à leur maître.

Il trouva le sien étendu, en robe de chambre, sur un lit défait.

— Ah ! c'est toi, grogna Vaillant. Alors quoi, on ne peut plus dormir ?

L' Esthète demeura quelques secondes interdit. Jamais encore il n'avait surpris son cher Claude dans une attitude aussi veule, jamais il ne lui avait connu cette voix pâteuse, ces intonations canailles.

Des vêtements jetés en désordre sur un fauteuil exhalaient un relent d'alcool et de tabac. Sur la table d'acajou, on avait posé la *Semaine genevoise*; la bande était intacte.

— Il est tard, n'est-ce pas, reprit la voix.

Le sage, évidemment, avait dû, la veille, se départir de sa belle sagesse. Il se leva péniblement, secoua sa crinière blonde, fit comprendre en termes imprécis qu'il s'était

laissé entraîner par des «copains» à une partie de cartes, qui avait duré jusqu'au matin, avec force rasades. Et «ce cochon de Simon» lui avait offert des cigares, «excellents, ma foi, mais j'en ai fumé trop et ils sont d'une force...»

Jean attendit patiemment qu'il eût repris son équilibre et achevé sa toilette ; quand il le jugea rétabli, il essaya de lui confier son infortune :

— Ah ! mon vieux, commença-t-il sur un ton qu'il croyait dégagé, figure-toi que je suis très embêté...

— Ah ! toi aussi, interrompit Vaillant. Mais, sais-tu, mon vieux, que ces brutes m'ont pris des tas d'argent. Il va falloir rejouer ce soir pour leur reprendre çà ou me serrer la ceinture jusqu'à la fin du mois. Tu crois que c'est gai...

Après plusieurs tentatives infructueuses, le disciple dut s'en retourner chez lui sans avoir dit ce qu'il avait à dire, sans avoir recueilli les bonnes paroles qu'il était venu chercher.

Son dépit le retint plus d'une semaine à Bellevue, où il déclara qu'il préparait ses examens de droit.

Le dimanche suivant, M. François de Gady crut devoir rappeler à son fils qu'il comptait sur lui pour «représenter la famille» à la vente de charité présidée par la cousine Thérèse.

RENÉ DE WECK.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Lucien Aressy : *La Dernière Bohème. Verlaine et son milieu*, Jouve. — *L'Agonie de Paul Verlaine* (1890-1896), Escofier. — Pierre de Massot : *De Mallarmé à 391*, « Au bel exemplaire », à Saint-Raphaël. — Raymond de Rigné : *La cité vivante. Dans le style de Huysmans, Conan Doyle, Paul Bourget* s. n. d'éd. — Pierre Lasserre : *Renan et nous*, Les « Cahiers verts », Grasset. — H. Girard et H. Moncel : *Bibliographie des œuvres de Ernest Renan*, Les Presses universitaires de France. — H. Duckers-Ward : *L'âme ardente des Livres*, Editions des Tablettes, Saint-Raphaël.

En une fantaisie-préface à **La dernière Bohème**, le livre de Lucien Aressy sur *Verlaine et son milieu*, Rachilde écrit, et c'est une profession de foi :

Possible que les gens de lettres s'occupent à notre époque, où je ne voudrais pas naître, de leurs chiffres d'affaires, de leurs gros tirages... moi je m'amuse...

Quand j'ai fini d'écrire, je cherche à me distraire sans aucun souvenir de... ma dignité. Nous ne sommes plus que deux comme ça, paraît-il : Georges Courteline et moi ! Nous avons énormément travaillé, non pas pour gagner beaucoup d'argent, mais pour avoir le droit de... rigoler ferme... La bohème est morte ? Alors vive la bohême ! N'y aurait-il plus qu'un bohème, ce serait moi...

... Je ne serai jamais ni un arrivé, ni un arriviste... je ne veux pas m'asseoir... je veux me promener... la vie est belle...

Ce sont des pages émouvantes que celles consacrées par Lucien Aressy aux dernières années de Verlaine et à la mort du poète. De nombreuses lettres, inédites ou peu connues, nous font comprendre aussi quelle belle amitié fut celle de Verlaine et de F.-A. Cazals. Ce fut Cazals qui présenta Verlaine à Rachilde pour la première fois : « un Verlaine douloureux, écrit-elle, boitant en archange foudroyé, et fait comme un voleur. »

Verlaine, refugié chez Rachilde, reçu comme un enfant divin, lève les yeux :

— Vous permettez ma pipe, Rachilde ?

Mais ce regard aigu, terrible, noir, est bien celui d'un roi.
Celui-là est chez lui partout.

Après avoir fermé ce livre dont la plus grande partie s'attache à faire revivre le pauvre Lélian dans son orgueilleuse et royale misère, on a l'impression, nous qui ne l'avons pas connu, d'avoir vécu près de lui. On a l'impression aussi que ces bohèmes qui dédaignèrent la fortune, mais non la gloire, furent de grands aristocrates. Aristocratisme qui s'est perpétué dans le groupe de l'Abbaye, un phalanstère d'artistes : A. Mercereau, Ch. Vildrac, G. Duhamel, etc. et dont M. Aressy nous dit la vie monastique. En vérité, un monastère de Bénédictins, dont la religion fut l'art et la musique. Voici encore La Closerie des Lilas, de Moréas et de Paul Fort, dont les noms sont synonymes de poésie pure. Et puis les dernières écoles littéraires modernes depuis le *simultanéisme* de Barzun et de Divoire, jusqu'au *futurisme* de Marinetti et au *métabolisme* d'Antoine-Orliac, qui est peut-être la dernière conséquence du mallarméisme, sans oublier le dadaïsme.

De nombreux dessins illustrent ce volume : reproductions de croquis de Verlaine et de Cazals, et du très beau pastel de Rachilde par Lita Besnard.

Je signale aux bibliophiles et aux verlainiens : **L'Agonie de Paul Verlaine**, 1890-1896, plaquette tirée à trois cents exemplaires et non mise dans le commerce, et qui contient un curieux portrait du poète, des vers et des lettres autographes. Le tout extrait de la bibliothèque de Robert de Montesquiou.

Plus dogmatique, l'ouvrage de M. Pierre de Massot sur la nouvelle poésie : **De Mallarmé à 391**. Il faut apprendre à ceux qui l'ignorent que « 391 » est le titre d'une revue que dirigeait Picabia en 1918 et qui fut l'organe officiel du « dadaïsme ». Cette revue succédait à « 291 », titre choisi à dessein, ainsi que l'écrivait Picabia dans une lettre à Rachilde, « sans signification, afin d'éviter la formation d'un dogme ».

L'influence de Mallarmé fut immense, constate M. de Massot, mais l'admiration qu'on lui réserve ne doit pas être absolue : « Il faut désormais regarder plus loin. »

Qu'est-ce au juste que cette poésie qui surprend et déroute les amateurs en retard, demande M. de Massot ?

Une poésie toute interne, pleine de sensations, de sentiments, exprimés sans lien aucun, par le seul assemblage des vocables eux-mêmes ;

sans, d'autre part, cette recherche de mots rares dont s'emberlucoquèrent parnassiens et symbolistes, présentée surtout avec un arrangement typographique qui peut s'apparenter aux dessins des peintres. Cette disposition qu'on doit à Mallarmé qui, le premier, l'essaya dans *Un Coup de dés,* devait apporter un regain d'originalité.

M. de Massot, par cette dernière phrase, se contredit lui-même. Il n'y a rien de nouveau dans le cubisme littéraire, rien qu'une continuation, une évolution logique du mécanisme mallarméen. Et pourquoi d'ailleurs vouloir de perpétuelles révolutions, en un si court moment du temps. Mallarmé qui n'est pas tombé du ciel comme un aerolithe, échappé de quelque étoile lointaine, était lui-même un aboutissement, et même un recommencement.

Je ne puis suivre l'auteur pas à pas dans ses notices successives sur Apollinaire, Reverdy, Max Jacob, Jean Cocteau, Blaise Cendrars, Paul Dermée, etc. Ce sont, certes, des études fort intéressantes et peut-être les plus intuitives que l'on ait encore écrites sur ces nouveaux poètes, sur leur méthode et leur technique.

Le renouvellement qu'apporte le cubisme poétique me paraît consister dans ce fait que les nouveaux poètes transposent le monde réel en images picturales, tandis que la transposition mallarméenne était surtout musicale. Influence de la peinture cubiste ou mouvement parallèle ? Le cubisme pictural est un essai de stylisation, d'architecture, un resserrement. Le cubisme littéraire (cette étiquette n'est d'ailleurs pas juste) est au contraire un desserrement, et comme un éparpillement cinématique des images et des impressions. Les nouveaux écrivains veulent détruire les constructions établies dans le domaine des images, des idées, des sensations, et reconstruire selon les méthodes actuelles. En somme, c'est l'adaptation à la poésie de toutes les découvertes scientifiques modernes et principalement du simultanéisme cinématographique. Eparpillement, élargissement aussi du monde poétique. Mais je pense que cette nouvelle poésie n'est encore qu'à l'état larvaire et qu'elle trouvera sa formule, son style, son architecture. Débauche de sensations éparpillées à travers le monde et l'univers : il faudra bien mettre un frein et une logique à ces associations trop passives d'images et leur imposer notre discipline cérébrale. Alors nous aurons un classicisme nouveau, élargi, et aussi éphémère que ceux qui se sont succédé depuis

Homère. Il ne faut pas oublier que l'homme est un animal immuable, définitivement fixé, et que s'il y a une constance intellectuelle, il y a aussi une constance de la sensibilité et de la poésie qui est un des modes d'expression de cette sensibilité.

§

M. Raymond de Rigné a entrepris une œuvre d'ensemble aussi vaste que *la Comédie humaine*. Déjà plusieurs volumes ont paru , des romans dans lesquels reparaissent de nombreux descendants des personnages de Balzac. Le volume qui paraît aujourd'hui, intitulé : **Dans le style de Huysmans, Conan Doyle et Paul Bourget**, continue aussi la vie des personnages de ces romanciers, mais il offre cette particularité, encore plus curieuse, que ces études sont signées Jean d'Arvil, un des héros du *Disciple de Massenet*, un des romans de M. de Rigné qui composent la « Cité vivante », le nouveau cycle balzacien.

Je trouve cette idée très curieuse de considérer les personnages des romans célèbres comme des êtres vivants, de les prolonger dans leur propre vie et dans leur descendance.

On songe malgré soi à la merveilleuse pièce de Pirandello : *six personnages en quête d'un auteur*. Les enfants et les petits enfants des héros de Balzac ont trouvé un auteur, M. de Rigné. Cette entreprise me semble avoir une véritable signification littéraire et philosophique, sur laquelle il serait amusant d'épiloguer.

§

Dans son livre : **Renan et nous**, M. Pierre Lasserre étudie ce qu'il appelle les conflits entre les vieilles et les nouvelles croyances. Un ouvrage comme *L'Avenir de la Science*, en dépit de sa part « d'immaturité juvénile et de confusion des idées », demeure, pense M. Lasserre, un des grands livres du XIXe siècle, parce qu'il est le premier qui expose dant toute son étendue « le changement apporté dans l'esprit humain par le développement des sciences philologiques ».

La mise à découvert et en exploitation de toutes les littératures anciennes et étrangères, cet élargissement de notre curiosité et de nos connaissances précises ont eu ce résultat de donner aux hommes du XIXe siècle « une beaucoup plus grande idée des variétés de l'esprit humain que celle que le XVIIIe siècle pouvait se former ». On a conçu que, pour se rendre compte des idées, des

mœurs, des sentiments exprimés dans une littérature éloignée de nous dans le temps ou l'espace, il ne fallait pas les rapporter à nos idées, à nos sentiments, à nos mœurs, « mais essayer de les pénétrer en eux-mêmes, tels qu'ils étaient et devaient être dans le milieu qui les a vus fleurir, dans l'économie propre des esprits et des âmes dont ils ont été les produits vivants ».

Renan a plus contribué que personne à mettre en circulation dans la littérature générale cette philosophie de relativisme historique et à la faire entrer dans les habitudes de la pensée cultivée.

Mais M. Pierre Lasserre pose cette grave question : « Est-ce que ce gain en étendue et en souplesse n'a pas pour contre-partie ruineuse une déperdition en force et en énergie ? »

Les travaux intellectuels, les constructions spéculatives, les créations de l'art demandent toute l'énergie de l'âme : « Elles demandent la foi. » Comment s'appliquer avec foi à des tâches « si élevées soient-elles, dont nous savons d'avance que le résultat n'aura qu'une valeur toute relative »...? Et le critique se demande si l'élévation de l'intelligence aux perspectives de la « haute critique » n'est pas nécessairement sa chute dans l'inactivité, l'impuissance et l'abandon ? Peut-être, mais, même dans cette « haute critique » et cette philosophie du relativisme, l'intelligence plonge ses racines dans une croyance religieuse, dans une foi transposée en quelque dogme. Et ce relativisme n'est peut-être, en somme, qu'un élargissement de la foi humaine en ses destinées. M. Lasserre lui-même, qui se place à ce point de vue du relativisme historique, n'a rien perdu de sa ferveur littéraire et philosophique. Car l'art est une religion qui se suffit à elle-même. A côté de cet ouvrage de « haute critique » de M. Pierre Lasserre, je veux signaler une **Bibliographie des œuvres de Ernest Renan**, par Henri Girard et Henri Moncel. On trouvera dans ce volume plus de mille notices, non seulement la liste des manuscrits et des publications de l'auteur de *l'Histoire des origines du Christianisme*, avec des tables correspondantes, mais encore les compte rendus que le grand humaniste publiait dans les périodiques et journaux du XIX[e] siècle.

§

L'**Ame ardente des livres**, de M[me] H. Duckers-Ward, pour lequel M. Edouard Herriot a écrit une préface, manifeste une sympathie toute neuve pour les écrivains qui font l'objet

des quatre petits essais de ce volume. Avec beaucoup de conscience et même de gravité, l'auteur nous expose la haute philosophie de Sully-Prudhomme, et puis tout à coup nous présente l'œuvre de Rachilde, qu'on ne s'attendait pas à voir en compagnie du poète spiritualiste. Mais ces pages témoignent d'une compréhension très émue de l'œuvre de l'auteur de la *Tour d'amour*, ce poème de la mer, le chef d'œuvre de Rachilde peut-être. Les deux autres petits essais sur Mme de Noailles et Mme Aurel sont également des analyses sincères et vraiment de bonne foi. Heureux ceux et celles qui peuvent ne parler que des œuvres qu'ils aiment et qu'ils admirent.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Fernand Gregh : *Couleur de la Vie*, Flammarion. — Jean Carrère : *Les Chants Orphiques*, Plon. — Paul Dermée : *Le Volant d'Artimon*, J. Povolozky. — François Gauzi : *12 Signes et Chansons*, Sirven, Toulouse. — Jean Doyen : *Les Chants Agrestes*, « éditions du Fauconnier ». — Pierre Dominique : *Poèmes pour Déjanire*, « le Nouveau Mercure ». — Ivan Goll : *Les Cinq Continents*, « la Renaissance du Livre ». — *Poésie*, cahiers mensuels illustrés, « éditions d'art du Croquis ». — *Phœbus*, « éditions de Belles-Lettres ».

Je m'avoue, en présence de l'œuvre et de la personne de M. Fernand Gregh, étreint par l'hésitation et l'embarras. Je me rends compte parfaitement de la haute tenue, de la sincérité de l'œuvre ; j'ai éprouvé et ressenti la courtoisie, l'empressement sympathique de l'homme. J'aurais aimé, en échange des marques d'estime cordiale qu'il ne m'a pas ménagées, décerner à son livre nouveau, **Couleur de la Vie**, un témoignage sans restriction de ferveur et d'admiration. Je ne le puis pas. Après tout, je ne suis pas son juge ; ce que je puis écrire de lui, comme de tout autre, ne traduit qu'une impression de lecteur. Est-ce ma faute si les tendances de mon tempérament, les exigences particulières à l'idée que, à tort ou à raison, ou peut-être de façon trop exclusive, je me forme de l'idéal poétique, s'adaptent mal à la conception de l'art qu'affirme l'œuvre de M. Fernand Gregh ? Eût-il été satisfait d'un éloge indifférent et banal ? J'ai peine à le croire. Je veux essayer d'élucider un peu les causes du dissentiment qui nous sépare. Comment lui pourrais-je mieux prouver que je prise singulièrement la valeur de son effort, de son labeur, qu'en discutant, non pas ses

réalisations, qui sont au mieux ce qu'elles peuvent et doivent être, mais le principe sur lequel il les appuie ?

La poésie de M. Fernand Gregh, personnelle, je le vois, certes, à la guise de Victor Hugo, par exemple, et, à maintes reprises, de Ronsard, ne se plie point à une allure de confidence ; elle ne balbutie ni ne s'étonne ; elle ne révèle ni ne suggère ; elle affirme, posément, et détaille ou s'étend selon un plan prémédité qui se prolonge et s'achève dans toutes les données d'un développement complet et propre à satisfaire de saines règles de logique. Tous les climats peuvent, à coup sûr, échauffer, éveiller la fièvre lyrique. *La Tristesse d'Olympio* est construite sur les mêmes bases qu'un poème de M. Gregh. Je ne l'ignore pas. Néanmoins l'abondance véhémente, le regorgement de métaphores, la formidable orchestration des timbres et des rythmes sonores ou lumineux étourdissent, si l'on veut, emportent, l'assentiment à chaque fois que fulgure et s'emmêle, chez l'aïeul, un incessant contraste entre les *Rayons et les Ombres*, tandis que, sous les doigts du poète nouveau, l'atmosphère demeure calme, une couleur générale s'étend sans nuances ni accidents. Le vers de M. Gregh expose ou explique, raconte, aux bons moments cime d'un accent qui résume un sentiment ou qui triomphe par un éclat de fanfare, mais ce qui, à nos yeux, lui manque à peu près partout, c'est ou de s'imposer à nous ainsi qu'une irrépressible effusion du cœur, ou de se creuser, parmi l'azur vierge de la pensée, un chemin infréquenté de hardiesse inouïe ou de découverte éperdue.

Parbleu, je les vois bien, les qualités de délicatesse foncière, de conscience noble, de précision méditative ou verbale qui distinguent la manière de M. Fernand Gregh. Je lui en veux, un peu, de n'avoir mis en action que ce qu'il possède, comment dirai-je? en quelque sorte de naissance, de ne s'être point accrû. Comment lui, par exemple, fils de musicien et qui est à un degré suprême épris de musique, comment lui qui, au rang des poètes qu'il préfère, célèbre et loue, chaque fois qu'il le peut, Paul Verlaine, ne fait-il pas de son vers, selon le conseil essentiel, « de la musique avant toute chose » ? A maintes reprises un vers capital sonne rocailleux, s'énonce comme un aphorisme ou épiphonème de saine et louable prose, mais le chant s'interrompt et cède à l'expression directe du doute ou de l'espoir philosophique.

Ainsi les poèmes de M. Gregh, accueillant une diction à l'excès

facile parfois, en les rythmes courts, et, notamment, *Explication:*

Pourtant, mon Dieu,
Ce grand ciel bleu
Qu'est-ce qu'il signifie?

ou présentant avec application les phases successives d'un même objet, s'engrisaillent et se font monotones, à l'égal de maint poème de M. Jean Richepin.

Mais je ne prétends pas instituer le procès, sans recours, de ce poète et de sa poésie, loin de là. Je m'aperçois bien que ce qu'il a voulu faire, ce qu'il a fait, correspond avec exactitude au but que sa réflexion et son vouloir lui assignent, c'est donc le parfait ouvrier, et, comme les dons innés du poète ne s'altèrent ni ne défaillent, partout, et c'est souvent, où des raisons d'esthétique ne font pas obstacle à l'élan de mon admiration, je conviens que M. Gregh compte au nombre des « poètes d'aujourd'hui » les plus marquants et les plus considérables :

Un prélude liquide au lointain monte et baisse
Dans l'ombre et les odeurs de cette nuit d'été...

et les évocations de nuits chaudes et moelleuses, scintillantes ou obscures, profondément méditatives, constituent de ce recueil grave, de pensée douloureuse et inquiète, les pages les plus enveloppantes, inoubliables entre les autres.

M. Jean Carrère, après trente années ardemment employées à assurer à la France l'amitié et la confiance de ses sœurs latines et plus spécialement de l'Italie, n'a rien renié de ses convictions, de ses enthousiasmes juvéniles, si bien que, sans détonner, il a pu, aux poèmes récents de *la Belle Aventure*, de *la Grande Epopée*, aux *Psalmodies de la Paix* joindre *les Buccins d'Or*, écrits entre 1893 et 1910, et jusqu'à ses *Premières Poésies* de 1890. **Les Chants Orphiques** ne contiennent guère le vers qui déplaisait tant à Ugo Foscolo, *il verso che suona e che non crea ;* ce sont les chants de l'action, qu'ils s'attardent à tendre la palme aux maîtres dont l'exemple inspire l'auteur, Pétrarque, Hugo, Mistral, ou encore, avec Carducci, Verdaguer, Moréas et Tailhade, qu'ils incitent les peuples aux belles fièvres de la gloire et de l'universelle équité. Et, néanmoins, le vers sonne, résonne, toujours plein et largement rythmé, dans l'abondance variée de ses cadences volontiers anapestiques. Sans doute, au sentiment de M. Car-

rère, l'art se réduit à servir ce qu'il estime la prédominance de la pensée ; ses chants ont reçu la mission de préparer l'avenir, d'y conduire, d'y convier les peuples ; cette charge de prophète lui convient tout à fait bien. Mais il est possible, peut-être, de tirer une moralité différente de la recette culinaire que, selon le délicieux Paul Arène, M. Carrère nous rapporte. Eh, ma foi! *l'olive à la provençale*, ce pourrait bien être, aussi, l'art parfait tel que nous demeurons plusieurs à l'imaginer, qui absorbe le fumet de tout ce dont on a pris soin de le barder, de l'envelopper. Une fois cuit dans tous les jus, on rejette le bœuf, on rejette le veau, le cochon, la dinde, le poulet, le perdreau et l'ortolan : « En fin de compte, il ne vous reste que l'olive. Mais quelle olive! »

Au fond, je crois que c'est d'avoir inconsciemment appliqué à notre façon cette superlative recette, que M. Carrère a construit de si amples et fervents poèmes, en vers solides, colorés et chauds :

Voici la blonde reine entre deux mers couchée ;
Sa robe effleure l'onde où tremble un reflet d'or,
Et sa tête songeuse à l'Occident penchée,
S'enivre au chant des flots de la mystique Armor.

Il n'y a pas seulement, dans les poèmes de M. Paul Dermée, le goût de la grimace et la contraction du visage. Les ellipses ont un sens, de l'à-propos, une raison d'être, et les appositions ne se succèdent pas au hasard. **Volant d'Artimon** contient des images qu'on peut lire, encore que le poète volontairement néglige d'en souder l'un à l'autre les éléments. Presque toujours le lecteur suppléera à ce qui manque. Parfois un morceau entier s'achève, sans que même le défaut de ponctuation l'ait rendu inintelligible ; de l'émotion se dégage, et un chant s'est élevé. Je citerai, à cet égard, en particulier cette très expressive et belle impression intitulée *Voile du Matin* :

Le velum de la nuit se replie en silence...

Le jour où M. Dermée ne trouvera plus intéressant de sacrifier à des modes spasmodiques et précaires, son réel talent qu'il se plaît à étouffer se dégagera aux regards attentifs ; à présent, il faut le surprendre encore dans les moments trop rares où, ingénument, il se dérobe au contrôle crispé de ses amis.

Familiers et dépourvus de prétentieuse visée, les **12 Signes et Chansons** de M. François Gauzy composent un almanach

de vie rustique qui ne saurait déplaire. Il y manque quelque peu d'exaltation, de lyrisme, d'élan ; je serais bien étonné que l'auteur en devînt jamais un bon client pour les spécialistes des maladies nerveuses, et, ma foi ! ce n'est pas moi qui songerai à l'en blâmer.

Les Chants agrestes, de M. Jean Doyen, plus fermes, s'élancent et chantent un chant plus viril et plus large. Ils ne défaillent point toujours à leur dessein, et marquent une ébauche déjà remarquable de *Géorgiques* modernes.

Beaucoup de fermeté et d'assurance dans la composition serrée de plaintes toutes contractées de fièvre domptée et d'amertume véhémente distinguent **les Poèmes pour Déjanire** que nous apporte M. Pierre Dominique. Ce poète, je le crois débutant, Héraklès dévoré par le poison brûlant de la fatale tunique, on ne sait s'il se délecte d'en être ainsi consumé, ou s'il l'exècre et prendra le parti de se délivrer par le bûcher. Mais le chant de torture, d'acceptation, de rébellion ou d'orgueil puissant et vaincu ne manque ni d'âpreté, ni, par endroits, de grandeur discrète. Quel que doive se révéler l'avenir passionnel ou résigné de M. Pierre Dominique, les dons et la science du poète développent en lui déjà des qualités qui inspirent confiance.

Je ne puis que signaler, dans la Collection littéraire et artistique internationale (Renaissance du Livre), que dirige M. Mac Orlan, cette « anthologie mondiale de poésie contemporaine », les **Cinq continents**, composée et publiée par les soins de M. Ivan Goll. La poésie française y est représentée par des morceaux choisis dans l'œuvre de Guillaume Apollinaire, de MM. Cendrars, Jules Romains, Max Jacob, André Salmon, Jean Cocteau, Pierre Reverdy, Ivan Goll lui-même, Pierre Albert Birot, Philippe Soupault, Nicolas Bauduin, sans compter, en cette inattendue compagnie, M. Paul Valéry également. Le choix pour les autres pays n'est pas moins incomplet, tendancieux, exclusif et soumis au caprice bizarre des engouements les plus récents. M. Ivan Goll, d'ailleurs, ne se défend pas, dans son introduction, d'avoir accompli, selon ses goûts personnels, une œuvre très partiale et, à coup sûr, fort injuste. Qu'importe? Dans les limites de ce qu'il aime, comprend ou admet, le compilateur a fait d'excellents choix ; il s'est adressé à de remarquables traducteurs ; il nous présente le tableau de certains aspects poétiques de l'heure présente. Que lui demander au delà ?

Poésie, cahiers mensuels illustrés, sous la direction de M. Octave Charpentier: y collaborent Mme Lucie Delarue-Mardrus, MM. Canudo, Maurice Valette, Loys Labèque, Tristan Derême, André Delacour... **Phœbus,** qui irradie deux fois l'an, publie des poèmes de MM. Henry Charpentier, de Gramont, Ch.-Th. Féret, Fleuret, Guerber, R. de la Tailhède, A. Mary, Vincent Muselli et Maurice du Plessys, recueil de goût parfait et de belle discrétion typographique.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Maison de l'Œuvre : *L'Otage*, pièce en trois actes de M. Paul Claudel (reprise). — L'Atelier : *La Promenade du prisonnier*, pièce en deux actes de M. Blanchon ; *Celui qui vivait sa mort*, pièce en un acte de M. Marcel Achard.

En 1902, à Lyon, je voulus faire jouer *Tête d'Or*, pièce de M. Paul Claudel. Dullin, qui ne me quittait guère, partageait mon enthousiasme. Il ne nous manquait que l'argent ; nous le cherchâmes. Deux cents francs nous eussent suffi, car il ne s'agissait pas d'éblouir. Nous ne trouvâmes pas un sou. J'avais un peu moins de dix-huit ans, un air fatal et le goût des discussions littéraires. Les brasseries de mon pays m'ont entendu célébrer Claudel comme le célébraient alors ses cinquante adeptes, dont j'étais. Je possédais l'*Arbre*, édition du *Mercure* ; la comptabilité de la librairie pourrait, je pense, dire à une ou deux unités près le numéro de cet exemplaire. Il doit être à présent fort rare. Je ne l'ai plus ; un amateur discret oublia de me le rendre, et je suppose que mon *Arbre* orne les jardins intellectuels d'un jeune claudelien, qui me prend aujourd'hui pour un imbécile et se chargera, s'il le faut, de me révéler le génie de M. Claudel. Il y a comme cela des admirations que l'on se repasse, d'année en année, comme les livres maculés du collège. Du moins puis-je, en ce qui concerne l'auteur de *Tant que vous voudrez, mon général*, dire à ses jeunes admirateurs qu'ils n'ont point contre nous le mérite de la découverte. Nous eûmes, au contraire, en notre jeune saison, la vertu d'aimer les mauvais écrivains et les faux-génies avant qu'ils n'eussent fait de leur maigres dons et de leur morose destin des moyens de réclame. A ceux qui admirant M. Gide me voudraient enseigner les beautés de la *Porte Etroite*, je dirai, quelque jour, comment je vécus,

dix années durant, sous l'influence de M. André Gide, écrivant à sa manière qui me semblait la bonne. Il est vrai que les gidards contemporains, ne me taxant plus d'ignorance, diront alors que la jalousie me ronge le cœur de son fiel le plus âcre et le plus noir. J'en prends mon parti et je prends celui de passer pour sacrilège en disant que la reprise de l'**Otage** à la Maison de l'Œuvre me parut tout ensemble le plus grotesque et le plus languissant des spectacles.

Je n'étais pas seul de cet avis. Le rideau se leva devant une salle pleine de critiques et de snobs. Les comédiens de M. Lugné-Poe jouèrent le dernier acte vide aux neuf dixièmes. Je n'y puis que faire : on a tellement bâillé devant cet *Otage* que l'on est parti pour ne point l'avaler. Cela vaut un conseil. Tandis que Copeau et Dullin ferment les portes de leurs théâtres pour empêcher les gens d'entrer durant la pièce, M. Lugné-Poe fera bien, lorsqu'il affichera Claudel, de verrouiller les siennes. Mais ce sera pour empêcher le public de sortir.

Vais-je raconter l'*Otage* ? Ma foi, pourquoi pas ? Un hobereau champenois, M. de Coûfontaine, a enlevé le pape qui gémissait en captivité à Fontainebleau. Autant qu'on le peut entendre, M. de Coûfontaine, encore jeune, est veuf et cocu, au surplus ancien émigré ; il possède une pieuse cousine, nommée Sygne et la veut épouser. Or le fils d'une servante, un certain Turelure, est devenu préfet de l'Empire après avoir joué, en province, les Fouché. Ce Turelure-là qui boîte est, bien entendu, amoureux de la pure et noble Sygne. Il lui demande sa main. Refus hautain. Alors l'amoureux préfet déclare que la pièce va devenir policière : il connaît les secrets du château et les portes dissimulées sous les fausses murailles. Alors Sygne va l'abattre d'un coup de pistolet... Non. Turelure est sauf et la pièce pourra continuer. Elle continue par l'arrivée d'un curé de campagne dont j'ai oublié le nom, et qui conseille à Mlle Sygne d'épouser Turelure pour sauver le pape. Le Christ, dit ce pasteur naïf, a fait bien davantage. La noble fille épousera donc cette crapule de préfet. Jusque-là, on le voit de reste, il s'agit d'un mélo, d'un mélo des plus plats, mais écrit dans une langue lyrique, assez ferme, d'une sonorité mate, avec des habiletés d'un Normalien qui serait devenu vicaire d'une paroisse riche. Au dernier acte, tout se gâte. Il n'y a plus de mélo, il n'y a plus de pièce. Turelure, ce personnage

de Sardou qui se guinde au balzacien, est devenu gouverneur de Paris. Il se flatte d'en ouvrir les portes à un roi de son choix, — ni plus, ni moins, — à la condition qu'un fils né de son mariage avec Mlle de Coûfontaine recevra le nom, le titre et les droits... Il faut que son beau-frère, l'ardent, impétueux et loquace Georges de Coûfontaine contresigne cela sur un parchemin sigillé. Il signe. Il s'en va. Ce sera pour revenir dans un instant et tirer un coup de pistolet qui atteint non Turelure, mais Sygne. C'est le moment qu'ont choisi les assistants pour s'enfuir. Ils ont eu tort. Après leur départ, on a joué guignol. Car l'agonie de Sygne silencieuse devant un Turelure obscur et pressant (une sorte de Golaud pour théâtre de marionnettes) n'a pas d'autre nom. Une morne salve d'applaudissement a salué la chute de ce chef-d'œuvre, qui tombe pour la seconde fois. Il m'est infiniment cruel de désobliger le directeur de l'*Œuvre*. Il sait que ses efforts, sa ténacité, sa curiosité ont toute ma sympathie. C'est un prospecteur unique, le vrai découvreur de talents nouveaux. En trois ans, il nous a révélé : Crommelynck, Sarment, Jacques Natanson, Marcel Achard. Peut-être n'est-il point assez libre, je veux dire libéré de ses admirations passées. L'otage, c'est peut-être lui...

Je n'ai guère trouvé de talent à Mlle Ève Francis, qui jouait le rôle principal. On me dit qu'elle a très bien joué certaines pièces de M. de Curel ; je n'ai aucune raison d'en douter et, si cela est, Mlle Francis n'a qu'à se consacrer au bon théâtre, et pour notre plaisir et pour sa renommée. M. Jean Froment est excellent en Turelure.

§

Charles Dullin ne vit plus sous l'ombrage de l'arbre claudelien. A ces feuilles de zinc, il préfère les jeunes pousses et les arbustes vivaces. Il joue des jeunes. En voici deux, MM. Blanchon et Marcel Achard, dont l'aîné n'a pas vingt-quatre ans et qui déjà voient leurs pièces aux chandelles. Les enfants prodiges ne se plaindront point de leur temps, et c'est tant mieux lorsqu'ils apportent, comme il arrive, dans le chœur monotone, quelques accents nouveaux. Ce n'est point le cas de M. Blanchon, auteur précoce et déjà mûr de la **Promenade du prisonnier**, comédie adroite, bien écrite, assez observée, mais qui porte la marque du Théâtre-Libre. Cette vieille bonne pièce a été très

bien jouée par Dullin et sa troupe. M. Antoine regardait mélancoliquement tomber le rideau sur ce souvenir de sa jeunesse.

Par contre, la pièce de M. Marcel Achard : **Celui qui vivait sa mort**, mérite beaucoup mieux que l'attention un peu condescendante d'une critique où « l'encouragement aux jeunes » prend toujours le ton de la miséricorde. Je n'irai point jusqu'à dire que la comédie de M. Achard devait bouleverser le cœur de M. Pierre Veber et des critiques de l'école de M. Veber. Il s'agit d'une œuvre de poète et nous savons, depuis la *Gloire*, comment les généraleux entendent la poésie. Et puis il y a chez ce jeune fol, — je parle de M. Marcel Achard, — une part de génie, et l'odeur du génie incommode fort la narine des marchands de vaudevilles. Bref, M. Achard, bien accueilli, doit s'estimer heureux. A voir la figure des gens le jour de la répétition, je m'attendais au pire. Il me semble que l'on devait faire cette tête-là, autour de Sarcey, lorsqu'on représenta le *Concile féerique*. Mais Laforgue, qui n'était journaliste, n'avait point pour se défendre, ces lanières de la chronique que le jeune Achard applique avec une imperturbable sérénité sur l'échine des vieilles rosses et des percherons du compte rendu... L'action de sa pièce nous transporte à la cour de Charles VI, roi fou, superstitieux et craintif : il a peur de la mort et peur de l'enfer. Isabeau, la reine, conduit à sa guise cette âme faible et gouverne cruellement le royaume. Or il se trouve un conseiller nommé Gringonneur, poète à chapeau pointu, qui sait guérir l'effroi de son maître ; il y parviendrait tout à fait si la reine (qu'il aime en secret) ne gagnait la vie du pauvre garçon contre l'enjeu d'une nuit d'amour dans une partie de cartes, mêlée d'un récit de débauches qui l'atterre et le distrait. Il perd et boit une fiole de poison sous les yeux d'Isabeau. Il tombe et comme il va mourir, le roi entre, se penche sur lui : — Comment est-ce, la mort ? Comment la trouves-tu ? — Mauvaise, répond Gringonneur. Et il expire. Sur ce canevas assez élémentaire, M. Marcel Achard a brodé une image bouffonne, émouvante et bizarre, un mélange qui déconcerte sans cesser de charmer. Tout s'accomplit dans une lumière de rêve, avec des réveils au music-hall. Des archers et des joueurs de trompe, un bouffon shakespearien se croisent, rient et songent autour de ce pâle monarque et de cette reine magnifique. On ne peut donner de nom à cette pièce ; ce n'est ni une farce, ni une féerie, ni un drame (1). C'est la créa-

(1) On la pourrait appeler : fantaisie dramatique.

tion d'un esprit léger et dolent d'un jeune homme très sensible et plein de ruse. Serait-ce l'œuvre d'un poète dramatique ? Non. Marcel Achard possède déjà ce « don de l'enchantement qui est, peut-être, de tous le plus rare, et son génie, puisque j'ai employé ce mot redoutable, c'est celui de la fantaisie, — une fantaisie qui déconcerte les aînés par ses brusques changements de plans et de lumière, la fantaisie d'une génération instruite au cinéma. Oui, ce doit être quelque chose comme celà ; les enfants du siècle rêvent rythmiquement, et ils ont trop vu couler de larmes en glycérine pour ne pas chercher, sous le visage même de la Douleur,les traits indifférents et puérils de quelque jolie comédienne. Quoi qu'il en soit, je crois que les deux pièces que M. Achard a écrites en sa vingt-deuxième année (1) annoncent un écrivain très exceptionnel, très original et qui honorera sa génération. Je pense que Charles Dullin le pense comme je le pense. Il a joué lui-même, — et de quelle hallucinante façon, — le personnage du roi fou ; ceux qui l'ont vu n'oublieront point ce visage de craie sous une chevelure de noyé, cet être chancelant, effrayé, grotesque et douloureux, qui ressemblait à un éclat de rire et à un sanglot mêlés. Voilà ce qui s'appelle servir un jeune auteur. J'en dirai autant de la très belle Mme Dullin (Isabeau); elle sut contenir au lascif et au voluptueux une scène que la moindre complaisance eût faite inacceptable. M. Vital, qui jouait Gringonneur, l'a bien composé avec un peu d'apprêt, sans la gesticulation que l'on pouvait craindre et M. Arnaud est un plaisant bouffon. Les décors et les costumes sont de M. Louis Touchagues. On dirait un jeu de cartes qui s'ouvrirait en éventail, se mettrait à danser, à folâtrer, à rire et à souffrir, puis se replierait pour attendre le jour et le réveil des joueurs. D'un mot, c'est charmant. Il faut retenir le nom de M. Touchagues ; ce nom sera lié aux recherches dramatiques de demain.

§

M. Alfred Vallette me communique la lettre suivante :

Marseille, 10 avril 1923.

Monsieur,

Les Nouvelles Littéraires du samedi 31 mars ont publié un article de M. Frédéric Lefèvre consacré à M. Henri Béraud, qui se termine ainsi.

(1) La première : *La Messe est dite*, fut jouée en mars dernier à la *Maison de l'Œuvre* ; v. le *Mercure de France* du 15 mars.

— J'ai (c'est M. Béraud qui parle), j'ai une discipline très sévère. Je me couche tous les soirs à 8 heures, etc...

Dans notre candeur de provinciaux, et de provinciaux marseillais, nous sommes quelques lecteurs du *Mercure* qui supposions que les premières avaient lieu le soir à Paris. Comment diable M. Béraud, dont la critique est si savoureuse, peut-il bien concilier sa « discipline très sévère » qui lui fait une obligation d'être couché dès 8 heures, avec la nécessité d'assister aux spectacles dont il nous parle ? Car il en parle trop bien pour que ce soit par ouï dire.

Un groupe d'amis, lecteurs du *Mercure* et très attachés à la signature Béraud, vous seraient obligés de vouloir bien résoudre pour eux cette petite énigme.

Veuillez agréer, etc.

Voici la réponse de l'Œdipe lyonnais aux Sphinx de la Cannebière : Mon excellent confrère et ami Frédéric Lefèvre a dû mal entendre. C'est à huit heures du matin que je me couche, au contraire de Balzac et à l'imitation de Curnonsky. J'ose ajouter qu'une telle discipline n'est pas sévère : elle est rigoureuse. Surtout au prix qu'est la bière.

Mémento. — Baraque de la Chimère : *le Voyageur*, pièce en 1 acte de Denys Amiel ; *Je veux revoir ma Normandie*, pièce en 3 actes de Lucien Besnard. — Théâtre national de l'Odéon : Le professeur Klenow, pièce en 3 actes de Mme Karen Bramson (représentation franco-danoise). — Petite Scène : *le Roman d'une heure*, comédie d'Hoffmann (1803), *le Devin du Village*, pastorale chantée de J.-J. Rousseau (1753) ; les *Amours de Bastien et Bastienne*, parodie en chansons de Favart (1753).

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

E. Apert, L. Cuénot, le Major Darwin, F. Houssay, L. March, G. Papillault, Ed. Perrier, Ch. Richet, G. Schreiber : *Eugénique et Sélection*, Bibliothèque générale des sciences sociales, Félix Alcan.

Le mot *eugénique* a été inventé en 1883 par le naturaliste anglais Galton. L'eugénique a pour objet l'application des lois du développement des êtres vivants au perfectionnement des organismes, et en particulier au perfectionnement de l'espèce humaine.

La *Société Française d'Eugénique* a organisé en 1920-21, à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, une série de Conférences. Celles-ci viennent d'être réunies en un volume : **Eugénique**

et Sélection. La variété des auteurs, des idées, des faits, en rend la lecture tout à fait intéressante.

Mon regretté maître Edmond Perrier, alors président de la Société d'Eugénique, montre les rapports de l'eugénique et de la biologie ; et il insiste en particulier sur l'importance de la méthode de la *division du travail*, tant en biologie qu'en sociologie. Vers 1840, Henri Milne Edwards signala le remarquable parallélisme de l'organisation industrielle préconisée par Taylor et des règles du progrès dans un groupe spécial d'animaux, les Articulés. C'est par la division du travail que la Nature aurait créé ses œuvres les plus parfaites. La division du travail, « c'est la loi même du progrès dans tout l'ensemble de la nature ».

Frédéric Houssay, mort prématurément, avait été, avec Edmond Perrier, l'un des fondateurs, l'un des membres les plus actifs de la Société d'Eugénique. En hommage à sa mémoire, on a inséré dans le volume dont je rends compte son étude sur l'*Eugénique et les régimes alimentaires*. « Dans notre humanité civilisée, les régimes alimentaires sont très maladroits .» L'auteur insiste sur les méfaits du régime carné.

J'ai déjà parlé ici du beau livre sur *la Sélection humaine*, où le professeur Charles Richet montre une fois de plus son enthousiasme pour les questions nouvelles, en particulier pour celles qui touchent à la biologie et à la sociologie. Pour le grand physiologiste, on ne peut nier l'hérédité des caractères acquis, — les exemples abondent, — et le rôle important de la sélection. Est-il possible d'appliquer celle-ci au perfectionnement de l'espèce humaine ?

Souvent, à demi sérieusement, j'ai proposé, dit-il, une élimination des chétifs, qui n'a aucune chance d'être adoptée. C'est de contraindre, avant l'autorisation au mariage, chacun des deux époux à traverser un grand fleuve à la nage, et cela sans qu'aucun bateau soit là pour porter secours. Tant pis pour les débiles qui sont emportés par le courant !

Vis-à-vis des criminels-nés, récidivistes, gredins, escrocs, assassins, voleurs, rebelles à toute discipline... on s'est montré jusqu'ici trop tolérant. La Société a le devoir de se protéger contre cette vilaine engeance et contre leur descendance.

Un moyen héroïque que notre veulerie et notre philanthropie larmoyante nous empêchent d'adopter, ce serait de les stériliser, ce qui peut

se faire maintenant grâce aux rayons Roentgen, aussi bien pour l'ovaire que pour le testicule.

Dans sa conférence, *Eugénique et santé nationale,* le Dr Apert insiste sur les règles de l'hygiène qui permettent de lutter contre les maladies : syphilis et tuberculose en particulier.

C'est le problème de la *natalité* qui préoccupe M. Lucien March ; il discute longuement la théorie de Malthus ; il recherche les facteurs qui influencent la productivité familiale. Ainsi, parmi les employés, ce sont les garçons bouchers qui accusent la plus forte productivité, puis les surveillants et contremaîtres ; les nombres d'enfants les plus faibles s'observent parmi les commis de magasins, les garçons de café, de restaurant, d'hôtel, les employés de bureau et les employés des services publics. C'est dans les campagnes qu'il faut chercher à favoriser la natalité. Le Dr Papillault, lui, recherche les *conséquences psycho-sociales de la dernière guerre au point de vue eugénique.* La guerre n'aurait eu qu'un rôle *révélateur,* en mettant en évidence les troubles psychopathiques à l'état de latence ou d'incubation. D'après le service d'hygiène du ministère de l'Intérieur, en 1921, il y avait dans les asiles départementaux quinze à vingt mille lits inoccupés. Il est évident qu'après la guerre aucune épidémie psychopathique sérieuse ne s'est produite. « La vraie cause est héréditaire », déclare le Dr Papillault, et ainsi la thèse eugéniste, héréditariste, l'emporte sur la thèse éducationniste. L'auteur ne s'étonne pas : « Le cerveau humain doit être une machine bien construite et très résistante, car l'humanité aurait disparu depuis longtemps s'il en était autrement. »

Le Dr Schreiber envisage les conséquences au point de vue du *mariage.* Il est indiscutable que le nombre des mariages a augmenté notablement depuis la guerre, et cela malgré la crise des logements et la vie chère. L'auteur est partisan d'une loi imposant l'obligation du certificat d'aptitude au mariage.

§

A la suite des conférences précédentes, et comme témoignage des liens qui unissent la Société française d'Eugénique à la Société anglaise fondée par Galton : « The Eugenics education Society », figure le résumé d'une conférence faite à Londres par le Président de la Société anglaise et des Congrès internationaux d'eugénique, le major Léonard Darwin.

Les eugénistes doivent tenir compte, dit-il, de « différences radicales qui distinguent les hommes des animaux ». Singulière mentalité pour un eugéniste !

C'est une vérité que la conduite de l'homme se règle, sous beaucoup de rapports, entièrement suivant les directives de la conscience. Plus généralement l'homme a une religion quelconque ; l'animal n'en a pas. Cependant l'observation soigneuse des résultats que l'on cherche et que l'on obtient chez les plantes et les animaux par une série de tentatives de sélection ne manquera pas, en définitive, de nous convaincre que de semblables possibilités existent aussi pour l'homme.

Bref, le major Darwin désirerait profiter de l'expérience de l'éleveur de bétail, mais il ne veut pas en adopter les méthodes. Il parle du double devoir que nous avons à remplir : devoir social et devoir moral. Il nous faut modifier, élever la conception courante actuelle de la vie, « donner plus de pensées et de respect au caractère, et moins à la richesse ou à la position sociale ». Nous devons enseigner à nos filles à fréquenter les familles caractérisées par l'intelligence et par la hardiesse.

Le livre se termine par la communication présentée par M. Lucien Cuénot, professeur de zoologie à la Faculté de Nancy, au second Congrès eugénique international, tenu à New-York en septembre 1921. L'auteur, qui est un de nos plus brillants biologistes, cherche à préciser les rapports entre l'eugénique et la génétique. C'est la question de l'*adaptation* qui est en jeu.

Pour M. Cuénot, il n'y a actuellement aucune preuve certaine d'*hérédité des caractères acquis*. Personne ne croit plus à l'hérédité des mutilations. On doit se montrer très sceptique vis-à-vis des expériences relatives à l'hérédité des habitudes nouvelles. De 1904 à 1911, Kammerer, à la station biologique du Prater, à Vienne, a publié de nombreux travaux démontrant la considérable influence de l'ambiance sur les modes de reproduction des Amphibiens, sur la couleur de ces animaux, et mettant en évidence la transmission héréditaire des caractères acquis. Les expériences de Kammerer paraissent à M. Cuénot « trop bien réussies, trop démonstratives et trop extraordinaires » ; il parle d'erreur, et même de tricheries. D'une façon générale, il n'a pas grande confiance dans les résultats des expérimentateurs qui prétendent avoir démontré l'hérédité des caractères acquis. Telle expérience, de Guyer et Smith, sur laquelle je compte revenir ici

prochainement, n'aurait réussi que 9 fois sur 61. M. Cuénot n'admet pas que la nature se montre si capricieuse ; il s'étonne de ne pas pouvoir répéter à Nancy une expérience faite en Amérique. Les expériences biologiques ont cependant un déterminisme complexe : il suffit qu'un des multiples facteurs en jeu ait varié, même légèrement, pour que le résultat soit entièrement différent.

M. Cuénot défend ensuite sa théorie de la *préadaptation*. L'animal choisit le milieu, le régime, qui convient à son organisation. Ainsi, ce n'est pas la nourriture qui influence la forme des dents, c'est celle-ci qui détermine le choix de la nourriture.

La doctrine génétique moderne paraît bien assise sur le trépied du mendélisme, de la mutation et de la préadaptation. Cependant M. Cuénot se voit obligé à faire l'aveu suivant.

On a le sentiment obscur qu'il manque quelque chose à nos conceptions de l'évolution et à ses causes efficientes ; à tort ou à raison, les mutations fortuites et la sélection, qui sont les seuls agents reconnus de perfectionnement, nous paraissent insuffisants. La nécessité d'un facteur nouveau, interne ou externe aux organismes, *régulateur des mutations et capable de les diriger vers une fin* (1), se fait souvent sentir lorsqu'on étudie des organes complexes comme les yeux, les organes électriques ou les coadaptations, ou lorsqu'on contemple les ornementations d'une si rare et d'une si inutile beauté des plumes du Paon...

On pourrait craindre, après cela, que M. Cuénot invoque une explication métaphysique, quelque entéléchie aristotélienne ou leibnitzienne. M. Cuénot, heureusement, nous rassure à ce sujet.

GEORGES BOHN.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

La Sarre. — La presse de plusieurs pays mène depuis quelques semaines une violente campagne contre la Commission du gouvernement du Bassin de la Sarre. L'ignorance et la mauvaise foi jouent un grand rôle dans cette campagne, à laquelle on a le regret de voir s'associer des hommes d'Etat suédois et britanniques.

L'*Echo de Paris*, du 24 avril, dit au sujet du débat qui a eu lieu à la dernière session du Conseil :

La conclusion à tirer du débat est que la campagne allemande contre

(1) Souligné par moi.

la Commission du gouvernement de la Sarre aboutit à un fiasco complet... Le Conseil de la Société des Nations a écouté, avec une bienveillance évidente, les explications de M. Rault et lui a laissé toute liberté de continuer dans la Sarre la politique jugée par lui opportune. Le fruit de toute l'agitation pangermaniste est zéro.

Cette conclusion est malheureusement inexacte. Depuis que M. Branting siège au Conseil, il y a du nouveau à la Société des Nations, non pas à cause de la personne de M. Branting, mais parce que certaines tendances latentes ont trouvé en lui un porte-parole. La Société est née à Versailles. Les vainqueurs de la guerre, surtout l'Angleterre et la France, ont commencé par y donner le ton. Mais le groupe des Alliés s'est désagrégé progressivement et le parti des neutres de toutes nuances (y compris les amis de l'Allemagne) est maintenant représenté au Conseil par M. Branting. Cette situation de fait étant donnée, il s'agit de savoir comment les problèmes se posent et quelles solutions sont proposées.

Quel que soit le Traité de Versailles et quoi qu'on en pense, il y a deux constatations à faire : il n'est appliqué qu'incomplètement et d'autre part il constitue la charte de l'Europe. Le point de vue anglo-saxon et scandinave peut se résumer comme suit : certes il est important de savoir qui a raison, mais à part la question de droit et même en dehors de la question de droit, quelles sont les possibilités pratiques ? Le point de vue français est avant tout juridique. La France s'en tient à la charte existante, parce que si on s'en écarte, on ne sait plus où on va (ou on le sait trop). L'Angleterre n'a pas encore osé affirmer son point de vue « réaliste » dans les conseils de la Société des Nations et contester la valeur juridique de la thèse française, mais c'est ici que la présence de M. Branting va lui être utile. C'est M. Branting qui, lors de la session de Paris, en janvier-février, a amorcé les pourparlers avec le quai d'Orsay pour la soumission de l'affaire de la Ruhr à la Société des Nations.

M. Branting a accusé la Commission de gouvernement de la Sarre d'avoir promulgué une ordonnance « tsariste ». Le président de la Commission de gouvernement a répondu par une énumération de faits précis : il y a eu dans la Sarre, presque du jour au lendemain, 100.000 grévistes ; la grève n'a pu se prolonger que grâce aux subsides venus d'Allemagne ; la presse

sarroise publiait jour après jour des articles d'une extrême violence contre la Commission de gouvernement et les étrangers résidant dans la Sarre ; des associations secrètes ayant leurs ramifications en Allemagne ont été découvertes ; la liberté du travail était gravement compromise et la sécurité des habitants menacée. En présence de cette situation, la Commission de gouvernement a rendu une ordonnance qui reproduit une *loi allemande* que le Gouvernement allemand a faite précisément pour parer à une situation semblable.

Tous les membres du Conseil, y compris le membre britannique, et à la seule exception de M. Branting, ont admis la légalité de l'ordonnance ; ils ont reconnu que la grève, économique à son origine, était devenue une grève politique, et qu'une situation exceptionnelle nécessitait des mesures exceptionnelles : ils ont exprimé le vœu que l'ordonnance soit retirée dès que la situation serait redevenue normale.

M. Branting a déclaré qu'il n'était pas convaincu. Son siège était fait d'avance. Il n'y a pire sourds que ceux qui ne veulent pas entendre. Et le débat vient de recommencer à la Chambre des Communes.

Plusieurs orateurs prirent la parole. Un seul d'entre eux, M. Wood, avait assisté à la séance du conseil de la Société des Nations. Il eut beau expliquer que la Commission de gouvernement avait agi dans la plénitude de ses droits, que l'ordonnance n'apportait aucune modification à la Constitution, que la situation était grave, que l'ordonnance ne pouvait causer de tort qu'à ceux qui cherchaient à fomenter des troubles... Peine perdue. Le siège de ces gentlemen était fait d'avance. M. Fisher exprima le regret que le Gouvernement britannique n'eût pas donné à son représentant au Conseil des instructions plus précises. On voit bien que M. Fisher a servi sous M. Lloyd George, mais est-il désirable que les Gouvernements donnent à leur représentant un mandat impératif? Oubliant une décision antérieure du Conseil, M. Fisher déclara : l'Angleterre doit demander que le président de la Commission de gouvernement ne soit pas un Français.

M. Asquith demanda « la convocation d'une session spéciale du Conseil de la Société des Nations, laquelle, soutenue par l'Empire britannique tout entier, proposerait l'annulation de l'ordonnance... et le rétablissement de la sécurité et de la liberté pour

les habitants de la Sarre ». M. Asquith ferait mieux de ne pas trop insister sur les six voix de l'Empire britannique, qui précisément donnent ombrage aux Etats-Unis d'Amérique. D'ailleurs, soutenue ou non par l'Empire britannique tout entier, la Grande-Bretagne ne dispose que d'une voix au Conseil de la Société des Nations, où, sauf erreur, les décisions sont prises à l'unanimité.

Enfin lord Robert Cecil a qualifié l'ordonnance « d'acte de pur militarisme prussien ». Il arrive d'Amérique, il n'a pas entendu les explications du président de la Commission de gouvernement, il n'a pas écouté les explications de M. Wood, qui parlait en connaissance de cause, il ne veut rien savoir, sauf que l'ordonnance doit être immédiatement retirée. Idéaliste, mais politicien, s'identifiant avec toutes les grandes Causes, sans perdre de vue certains petits intérêts, effroyablement content de lui-même et prêchant d'un bout de l'année à l'autre, dans les deux mondes, il est regrettable que l'intelligence de lord Robert Cecil ne soit pas à la hauteur de son caractère. Et s'il allait faire maintenant un petit voyage du côté de l'Afrique du Sud, qu'il représente à la Société des Nations, il verrait comment son Gouvernement rétablit l'ordre parmi les indigènes et gouverne à coups de mitrailleuses.

Cette affaire montre l'inutilité absolue de discuter avec les personnes qui sont guidées par le sentiment. J'ai sur ma table une centaine d'articles de journaux qui, dans des langues diverses, et mélangeant le vrai avec le faux, disent à peu près la même chose, à savoir que l'ordonnance est « tsariste » et doit être retirée. Si c'est ce qu'on appelle une manifestation de l'opinion publique, cela donne une triste idée de l'opinion publique et de ceux qui la dirigent.

M. Branting, lord Robert Cecil et leurs amis feront bien de relire certains textes qui, malgré qu'on en ait, font encore autorité. Le Traité de Versailles fixe les droits et obligations de la Commission de gouvernement et du Conseil. Le Conseil nomme, dans certaines conditions prévues, les membres de la Commission de gouvernement et peut les révoquer. Un point, c'est tout. Une fois nommée, la Commission du gouvernement règne et gouverne. Elle a pleins pouvoirs. Il n'y a pas un gouvernement au monde qui ait des pouvoirs plus étendus. On peut s'en étonner ou le regretter, ça ne changera rien aux textes formels du Traité de Versailles.

La Commission de gouvernement aura pouvoir de résoudre toutes questions auxquelles pourrait donner lieu l'interprétation des dispositions qui précèdent.

La France et l'Allemagne reconnaissent que tout litige, impliquant une divergence dans l'interprétation des dites dispositions, sera également soumis à la Commission de gouvernement, dont la décision, rendue à la majorité, sera obligatoire pour les deux pays. (Annexe à la section IV, chap. II, art. 33.)

La Commission de gouvernement a une double obligation : assurer les droits et le bien-être de la population et garantir à la France la pleine liberté d'exploitation des mines. Les deux obligations vont de pair. Il faut que la Commission de gouvernement n'ait pas trop mal satisfait à ses obligations pour que pendant trois ans le Conseil de la Société des Nations n'ait pas fait usage de son droit de révocation et qu'il ait sans réserve et sans abstention, à l'unanimité, approuvé et félicité la Commission de gouvernement (1). Est-on prêt à soutenir que lord Balfour et ses collègues, alliés et neutres, en ont usé pendant trois ans avec partialité, systématiquement ou qu'au bout de trois ans, la Commission de gouvernement a soudain changé ses méthodes ? Est-on prêt à contester, malgré les chiffres, que la Commission de gouvernement ait introduit dans la Sarre une prospérité extraordinaire ?

Il est probable que la population sarroise ne se plaindrait guère de son sort si elle n'était pas sollicitée de part et d'autre, — comme on a vu l'agitation albanaise se calmer le jour où les interventions étrangères ont cessé. Mais les vues de la France et de l'Allemagne sur la Sarre sont avouables et même légitimes, puisqu'il doit y avoir consultation populaire au bout de quinze ans. Le Traité de Versailles, en invoquant le principe démocratique, a institué dans la Sarre un régime qui ne peut pas être démocratique. Le Traité de paix a créé dans la Sarre un état de guerre permanente.

La Commission de gouvernement a commis des fautes. Quel est le gouvernement qui lui jettera la première pierre ? Qu'on révoque les membres responsables de la Commission. Ce serait trop simple. Les détracteurs de la Commission savent, s'ils sont de bonne foi, qu'elle applique le Traité. C'est autre chose qu'ils

(1) Voir les procès-verbaux des sessions du Conseil.

ont en vue. Ils veulent, disent-ils, remanier l'Administration de la Sarre et commencer par enlever la présidence de la Commission au membre français.

Le 12 février 1920, le Conseil tenait la deuxième session à Londres. M. Caclamanos, rapporteur, fit la proposition suivante :

D'après le traité de paix, la France a des droits absolus de propriétaire sur les mines de la Sarre. Le Bassin de la Sarre sera placé sous le régime douanier français et c'est la monnaie française qui circulera. Il est indispensable, pour assurer la prospérité des habitants du Bassin de la Sarre, que les relations les plus étroites s'établissent entre la Commission et le Gouvernement français. Des relations commerciales étroites doivent être établies aussi entre le Bassin de la Sarre et la Lorraine, puisque toutes les industries métallurgiques du Bassin de la Sarre dépendent du minerai importé de cette province. Les chemins de fer de la Sarre ont également besoin d'être développés et ne pourront l'être qu'avec l'aide de l'administration française de l'Alsace-Lorraine. Il propose par conséquent que le membre français soit désigné comme président.

Le lendemain, en séance publique, le rapporteur développa les mêmes arguments. Quand il eut fini, M. Balfour, président du Conseil en exercice, dit :

Vous avez entendu les conclusions du rapport et la résolution présentée si clairement par M. Caclamanos. Il demande si elles sont approuvées par mes collègues. *The resolution was adopted unanimously.*

Les arguments qui, il y a trois ans, paraissaient concluants au Conseil unanime, présidé par lord Balfour, vont-ils fondre au souffle de M. Branting et de ses amis d'Angleterre ? Ce serait une belle palinodie. Déjà le *Daily News* (1) a lancé, peut-être officieusement, la candidature d'un Britannique, ou plus exactement d'un Canadien.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est le Traité de Versailles qui est en cause. L'affaire de l'ordonnance n'est qu'un des épisodes de la lutte sournoise qu'on mène en Europe contre le Traité de paix.

PRICE HUBERT.

ENSEIGNEMENT

La réforme de l'enseignement secondaire. — Un décret du 3 mai 1923 vient enfin de réaliser en 12 brefs et clairs

(1) 9 avril.

articles, ce qui est déjà louable, cette grande réforme de l'enseignement secondaire qui depuis si longtemps faisait couler tant d'encre ! Nous sommes en face d'un texte précis, et laissant de côté toutes les chamailleries politiciennes qui se sont donné libre cours si sottement à son sujet, nous pouvons l'étudier aussi sérieusement et brièvement que possible.

Voici quel sera le nouveau régime : Jusqu'en sixième, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de dix ans environ, l'enfant recevra l'instruction primaire ; donc aucune différence pour les petites classes entre les écoles communales et les collèges. A partir de la sixième jusqu'à la troisième inclusivement, le collégien suivra un enseignement unique sans option ni bifurcation ; pour tout le monde, pendant ces quatre ans, du français, du latin, du grec (celui-ci pendant deux ans seulement), une langue vivante, des sciences, de l'histoire et de la géographie et du dessin. A la fin de la troisième, examen de passage et alors, à l'entrée en seconde, option entre le grec continué ou une seconde langue vivante. Puis comme aujourd'hui, baccalauréat première partie à la fin de la « rhétorique » et option nouvelle entre la philosophie et les mathématiques élémentaires ; alors baccalauréat seconde partie et fin de l'enseignement secondaire.

Tout ceci est clair, simple, sobre, et en principe louable. Il est très heureux que parents et enfants soient débarrassés de tout souci d'option et de bi ou trifurcation dans les basses classes ; demander, comme aujourd'hui, à un enfant de dix ou onze ans s'il préfère aller du côté des lettres ou des sciences est ridicule ; ce ne sera, désormais, que vers seize ou dix-sept ans que ce choix sera laissé au jeune homme, et cela vaudra beaucoup mieux.

La grosse critique des adversaires du décret porte sur le caractère obligatoire du latin et du grec. Ici les arguments pour et contre se sont depuis si longtemps heurtés et boxés qu'on hésite à reprendre le pugilat. Le latin et à plus forte raison le grec sont regardés par le vulgaire comme quelque chose de tout à fait inutile. Si l'on veut dire par là qu'on ne demande pas sa route à un policeman dans la langue d'Eschyle, ce sera exact, mais si l'on considère ces vieilles langues classiques comme des gymnastiques et des disciplines d'esprit, tout change. Presque tous les grands esprits les ont considérées comme des éléments nécessaires de cette culture générale helléno-chrétienne dont nous vivons et sans

laquelle on ne peut pas, en vérité, faire partie dignement de l'élite sociale. Le nom de M. Léon Bérard, le ministre auteur du décret, restera cher à tous ceux qui ont quelque souci de cette civilisation et des devoirs de sa fille aînée, la France.

Il y a d'ailleurs des questions beaucoup plus importantes que celle des langues anciennes.

L'une d'elles est l'allègement des programmes et des horaires. Le décret renvoie sur ce point à l'arrêté ministériel qui interviendra ; mais tant qu'il ne sera pas intervenu, enfants et parents trembleront que ce ne soit au contraire un élargissement, allongement et alourdissement qui se produisent. Les matières scientifiques, historiques et géographiques devraient être aussi clarifiées et vivifiées que possible. Auguste Comte voyait très juste quand il réduisait l'instruction des enfants jusqu'à 14 ans aux lettres et aux arts. Par arts il entendait non seulement les beaux arts, mais les arts manuels, et ici j'oserai regretter que le décret Bérard n'ait pas posé le principe d'un apprentissage de métier dans l'enseignement secondaire et d'une épreuve d'art manuel dans le baccalauréat final. En somme le jeune collégien ne devrait travailler livresquement que 4 heures par jour, moitié classes, moitié études, les 4 autres heures, complétant l'ogdoade cégétiste, devraient être consacrées aux arts manuels, aux beaux arts et aux sports.

Une autre question très délicate est celle de la sélection. Le nouveau décret s'efforce de l'organiser très sérieusement. On n'entrera en sixième que si on a obtenu le certificat d'études primaires, qui n'est pas donné à tous les écoliers ; et on ne passera en seconde que si on a surmonté un examen de deux épreuves écrites : une de latin, une de grec. Et il est possible, en effet, si ces écluses fonctionnent bien, que la clientèle des collèges et lycées s'en trouve à la fois réduite et relevée, mais sera-ce un bien? La jeunesse est un temps de la vie capricieux et mystérieux ; on ne sait jamais si le fort en thème d'aujourd'hui ne sera pas demain un abominable cuistre, et si le cancroïde ou la forte tête ne se révélera pas par la suite comme un type de premier ordre; il faudrait donc être très prudent dans tout système de treillis et de tamis qui neuf fois sur dix n'avantagerait que les précoces, les assimilants et les impertinents, donc les médiocres. Pour moi, je supprimerais au contraire à peu près tout filtrage, ce qui est le cas présent, car le baccalauréat lui-même n'a jamais

arrêté personne, la sélection se fait d'elle-même dans la vie.

Néanmoins cette idée d'un examen à la fin de la troisième (à la fin de la seconde, dans mon plan, car moi aussi, j'ai un décret tout prêt !) serait très louable, si cet examen n'était pas un simple prébaccalauréat comme on s'est mis tout de suite à l'appeler, mais le sacro-saint baccalauréat lui-même qui, une fois conféré au jeune collégien, couronnerait tous ses vœux et l'inciterait à entrer dans les professions libres et rémunératrices (ou dans des écoles professionnelles). Les autres, ceux qui tiendraient à compléter leur culture générale en vue de faire partie de cette élite sociale dont je parlais, continueront leurs humanités (seconde, première et philo-mathélem, ou dans mon plan à moi rhétorique, philosophie et synthèse) et l'examen qu'ils passeront alors ne sera pas dit bachot, mais licence ; on aurait tort de croire insignifiants ces changements d'étiquette.

Quant à la démocratisation, qu'on excuse le mot, de cet enseignement secondaire, elle sera obtenue, semble-t-il, par une extension du système des bourses que fait prévoir un article du décret, mais je me demande si, en outre, on ne pourrait pas ouvrir largement cet enseignement à tous ceux en somme qui voudraient en profiter ; tout élève bien noté de n'importe quelle école professionnelle ou primaire supérieure pourrait entrer dans la classe correspondante à son âge, cinquième ou philosophie peu importe, et suivre à ses risques les cours ; si le professeur jugeait en lui un élève de vraie valeur (pas un simple assimilateur ou bluffeur), il le mettrait vite au niveau des autres élèves.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire ; cette question de réforme d'enseignement tient la moitié de la psychologie humaine, mais il faut se borner. Je me contente de quelques observations.

Les livres scolaires que je vois entre les mains de mes enfants sont quelquefois excellents (les livres d'histoire et géographie notamment) quelquefois déplorables (les livres de langues en particulier). Les nouvelles grammaires latines sont d'une ineptie farouche, et le bon vieil abbé Lhomond avec son livret de trente pages était mille fois supérieur à nos plus pédantesques agrégés ; de même le mode des grammaires anglaises ou allemandes sans un mot de français est, psychologiquement parlant, le dernier mot de l'absurdité.

La vieille habitude des classements numériques individuels

pour les compositions devrait faire place à des classements par groupes : le petit peloton de tête avec la note très bien, la compagnie suivante avec la note bien, le gros bataillon assez bien, la compagnie d'après médiocre et l'escouade finale mal. Ce nouveau mode préviendrait certaines sottes vanités et favoriserait une saine et amicale émulation.

En fait de sciences, je souhaiterais qu'on étudiât à fond l'arithmétique, souvent escamotée aujourd'hui, et qu'on n'étudiât à peu près qu'elle ; pour le reste, de simples leçons de choses approfondies suffiraient ; faire apprendre la zoologie en sixième ou l'algèbre en cinquième me semble inacceptable, et je vais jusqu'à penser que la géométrie n'est vraiment utile qu'aux futurs arpenteurs et la chimie aux futurs pharmaciens ; dans un simple cycle de culture générale, on a mieux à faire. L'espace laissé libre par ce débroussaillage et par l'élaguage des silves historiques et géographiques serait affecté aux langues vivantes qui seront de plus en plus utiles à tout le monde ; une seule ne suffit pas, il en faut au moins deux dont une obligatoire, l'anglais ; et j'irais même jusqu'à trois facultatives, une germanique, une latine et une slave ; on n'en apprendrait sans doute que les éléments, mais ce serait toujours ça ; pour se mettre plus tard au russe, par exemple, il faut en avoir appris à l'école au moins l'alphabet.

Le baccalauréat ne devrait comprendre que des épreuves écrites, l'oral pousse à la mnémotechnie et désavantage les timides qui sont quelquefois les meilleurs, mais nombreuses ; je ne vois pas pourquoi il n'y en aurait pas une par semaine, les compositions actuelles, corrigées par des jurys spéciaux, pourraient en servir. Faut-il approuver la bifurcation de la dernière année, philosophie d'un côté, mathématiques de l'autre ? Je n'ose l'affirmer. La philosophie me semble aussi indispensable aux futurs ingénieurs et officiers qu'aux futurs avocats et médecins.

Je m'arrête, un peu à regret. Mais qu'il suffise de dire qu'en somme le décret Léon Bérard est une des initiatives les plus importantes et les plus intelligentes que nous ayons vues à l'instruction publique. Pour la première fois peut-être, nous avons un ministre qui n'est pas un simple politicien lustreur de bottes électorales, mais un haut et clair esprit soucieux de notre culture nationale et de notre démocratie républicaine et libérale, fille légitime de la civilisation antique, et vraiment nous pourrions dire,

avec le vieux Ruy Gomez : « Accourez, cela vaut la lumière et le bruit ! »

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Revue Mondiale : la voix, l'accent, le jeu de Sarah Bernhardt, fixés par M. Claude Berton. — *Revue Contemporaine*: une opinion de M. Ernest Raynaud sur François Coppée. — *Le Divan* : l'hommage à Elémir Bourges. — *Revue des Deux Mondes* : Balzac énonce ce qu'il faut pour devenir un auteur. — *Les Humbles* : un poème de M. Georges Vidal. — Mémento. —

A propos de la mort de Mme Sarah Bernhardt, on a écrit le meilleur et le pire. Un comédien médiocre a cru montrer de l'esprit en déclarant : « Elle a fait beaucoup de bruit. Voilà tout. » M. Claude Berton, qui aime le théâtre, le connaît et le comprend à merveille, publie dans **La Revue Mondiale** (15 avril) un article de véritable critique. Au lieu des impertinences, des palinodies ou des bouquets de rhétorique, c'est un beau portrait où ressuscite « la grande Sarah ». L'auteur réalise ce prodige, après avoir mieux que personne raconté les difficiles et lents débuts de l' « Inimitable », de fixer pour l'avenir ce qu'elle fut en scène, par la voix, le masque et le geste :

Sarah était une actrice impressionniste. Elle avait été à l'école de Samson. Elle avait appris le moyen de se faire entendre, la nécessité de l'articulation (heureusement, car elle avait la mâchoire serrée) et le maintien de la voix dans le médium, pour pouvoir moduler sur un registre permettant des notes basses. Elle s'était assimilé le moyen matériel de se faire comprendre, la science de l'importance et du choix du mot de valeur dans une phrase, de l'accent qui repose généralement sur le verbe, et de l'interjection et de l'exclamation qui doivent avoir le destin vocal de toute une phrase...

La littérature, la peinture, la sculpture poursuivaient alors leurs voies dans une expression accentuée de la nature avec des traits forts et l'effacement des détails. On recherchait la couleur (on disait couleur locale), la lumière, le mouvement. Sarah était, en ce temps-là, munie des éléments techniques de son art, elle glissait sur le détail pour ramasser son accent sur une phrase, sur un épisode ayant, selon elle, le sens capital de son rôle.

Elle entrait en scène avec ce glissement balancé qu'elle aura conservé jusqu'à ses derniers jours, souriant de ce demi-sourire amer ou gai que la nature semblait avoir à jamais imprimé sur sa face en lui faisant la lèvre supérieure un peu courte. Le regard immobile. Peu de gestes.

On entendait sa voix ; les phrases coulaient douces, modulées, musicales, berçantes, grises ; n'eût été cette admirable articulation qui marquait les syllabes et faisait frapper les voyelles par les consonnes. On ne perdait pas un mot. On était sous le charme. C'était « la voix d'or ». Soudain sur un geste, une phrase rapide, plus articulée, plus martelée que les autres, plus sonore, sortait de sa bouche. C'était la touche de couleur vive illuminant d'un jet de clarté le personnage, animant la situation, révélant l'émoi frémissant de son âme. Elle jouait de la sorte, variant ses intonations, écoutant admirablement ses interlocuteurs pour engrener, juste au millième de seconde précis, sa réplique sur leur réplique, l'incorporer dans le mouvement de la scène avec des jaillissements, des arrêts, des élans, l'allure désordonnée, hachée, saccadée, des sentiments multiples qui nous bouleversent et nous jettent hors de nous-mêmes dans les moments de passion, jusqu'à la seconde décisive où l'emporte un seul délire, un seul sursaut, un seul vertige de joie, d'horreur, de haine, d'amour, de terreur... Dans cet instant suprême Sarah se livrait tout entière avec une violence frénétique. Elle pleurait comme un enfant qu'on bat, elle hurlait comme la bête à qui l'on prend ses petits, elle suppliait comme le condamné devant la hache, elle injuriait avec la brutalité populacière, elle exultait d'allégresse comme devant le Paradis ouvert... Elle avait dix voix, vingt voix, toutes les voix de l'humanité, les plus nobles et les plus basses, les plus poignantes... C'était un déchaînement sacré, un ouragan de cris qui était des mots, une explosion de mots qui était des cris.

Je doute que l'on ait encore jamais pu rendre plus exactement, par des mots, ce que la cinématographie et le phonographe associés conserveront peut-être, un jour, de ce qui a vécu sur le théâtre.

§

M. Ernest Raynaud raconte bien joliment, — **Revue contemporaine**, 1er mai, — « une visite à François Coppée ». C'est un chapitre excellent des mémoires du poète roman. Il y explique pourquoi l'art est indubitable et de valeur dans *Les Intimités* et *le Reliquaire*. Ses citations sont autant de preuves. Il les enrichit de ce commentaire qui est d'un judicieux critique :

En avançant en âge, mon attachement croissait pour ces poèmes, car je me pénétrais davantage de leur qualité de facture et j'admirais de quels traits de style heureux, le poète savait, à l'occasion, relever le détail vulgaire et douer de lyrisme la plate réalité. Mon admiration de Coppée ne s'est jamais démentie. Lorsque je débutai dans les lettres, il était de bon ton, dans les cénacles avancés, de s'en moquer. On traitait son art de futile. On n'y voulait voir qu'une grossière imagerie d'Epi-

nal, bonne tout au plus à distraire les cerveaux primaires et les filles de concierges. On se gaussait fort de la *Grève des forgerons*, et du *Petit épicier de Montrouge*, où on l'accusait d'avoir excédé les limites du ridicule. Et je m'en étonnais d'autant plus que je retrouvais son influence chez les plus déterminés de ses détracteurs et chez les lyriques échevelés qu'ils nous proposaient pour modèles. Il y a du Coppée chez Jules Laforgue, chez Laurent Tailhade, chez Francis Jammes, comme il y en avait chez Rimbaud, chez Cros et chez Verlaine, comme il y en aura chez Guillaume Apollinaire. Et que trouverons-nous aujourd'hui, au fond des tentatives des « Dadaïstes » les plus révolutionnaires, si ce n'est l'Art de Coppée exagéré, poussé jusqu'à la caricature ? Vraiment ces modernistes à outrance qui chantent les automobiles, le métro, la Tour Eiffel et les bars de Montmartre sont bien mal venus à railler Coppée d'avoir célébré les impériales d'omnibus, les bateaux-mouches, les terrains vagues de banlieue et les guinguettes de la zone...

§

Le Divan (avril) porte en sous-titre : « Hommage à Elémir Bourges ». Le numéro eût facilement été quintuplé, si la rédaction s'était avisée de rechercher, au delà du cercle de ses très proches amis, des témoignages en l'honneur du poète épique de *La Nef*. Il est des plus grands par son œuvre et des plus hauts par la dignité de son caractère.

Ceci est de M. Camille Mauclair :

Il y a trente ans que je tiens le fait de connaître Elémir Bourges pour un des honneurs de ma vie. J'ai vu peu à peu son culte se créer dans l'âme de trois générations. Pourtant son nom était rarement prononcé, mais il déposait dans les consciences une sorte d'avertissement salubre, qu'on se transmettait. Le nom de Bourges était par lui seul une référence, une allusion à ce que notre état doit se proposer de plus haut. Ainsi se font, par un consentement tacite, les durables respects, les ferveurs qui ne tiédiront pas. A de tels hommes se sentent confusément redevables ceux-là-mêmes qui n'imitent ni leur œuvre, ni leur vie : ce sont les justes qui compensent, qui rachètent. Et on n'en parle presque jamais, — et puis un jour vient où tout le monde salue d'une inclinaison unanime et spontanée.

Ce jour est venu pour Elémir Bourges. Ses contemporains avaient presque méconnu son œuvre, insolite dans le naturalisme et le roman d'analyse. Les symbolistes lui avaient dressé un petit autel privilégié. Bien des écoles éphémères ont paru et sont disparues. La jeunesse actuelle, qui semble désavouer tant de choses, sait que Bourges est un maître et elle le dit.

Cette jeunesse doit souvent étonner, par ses coups de trompette réclamière, le délicat, le discret Elémir Bourges. Elle s'exprime assez bien par la plume de M. Jean Cocteau :

Je l'avoue avec franchise, j'ai découvert, cette année, *le Crépuscule des Dieux* d'Elémir Bourges.

La faute en est à mon entourage, à Wagner, au peu de temps qu'un esprit actif consacre à la vénération. Et quel silence autour de Bourges! Ici, j'approuve certaine publicité qui, jusqu'à nouvel ordre, indispose les critiques, mais pousse un livre entre toutes les mains.

Il a fallu la rentrée d'octobre, un ami achetant des volumes à la gare de Saint-Raphaël, pour que j'ouvrisse *le Crépuscule des Dieux*.

Ne souriez pas. Ne vous choquez pas de cet aveu dans un fascicule d'hommages. A peine de retour à Paris, je distribuai mon admiration comme un prospectus. Or, ce prospectus n'était pas inutile. Cette œuvre magnifique, aucun jeune artiste ne l'avait lue. Ceux qui l'avaient lue l'avaient lue de travers.

Je pense que le malentendu protège les belles choses, un peu comme l'ouate et le froid les primeurs, etc., etc.

Au cours de cet hommage, M. Cocteau ne manque pas l'occasion d'associer le jeune renom, essentiellement commercial, d'un livre et de son auteur, au rare mérite du *Crépuscule des Dieux*. M. Cocteau est trop fin pour commettre une inconvenance. Il possède le don de la publicité et il l'emploie avec une incontestable maîtrise.

De M. Paul Bourget, un de ses compagnons de jeunesse, Elémir Bourges reçoit le bel éloge qu'il mérite par son œuvre et par sa vie :

... un demi-siècle a passé depuis cette arrivée d'Elémir Bourges, tout jeune, dans ce Paris que Baudelaire appelait « le vrai pays de gloire », et les témoignages apportés aujourd'hui par les meilleurs artistes de la génération nouvelle à ce pur et noble écrivain montrent que ces lointaines années d'apprentissage ont abouti à une maîtrise désormais incontestée. L'œuvre de Bourges n'est pas considérable par le nombre des volumes. Il appartient à la race des génies de *concentration*. Il n'y a lieu ni de les préférer, ni de les sacrifier aux génies que l'on pourrait appeler d'*expression*. La Bruyère et Boileau au XVIIe siècle, Flaubert et Baudelaire de nos jours, représentent cette lignée de prosateurs et de poètes dont la devise serait le dicton classique : « Excelle et tu vivras. » Un Corneille, un Molière, un Voltaire, un Balzac, un Victor Hugo, représentent l'autre tradition, celle de la fécondité créatrice, mais qui n'atteint pas le caractère d'impeccable achèvement. Réjouissons-nous que les uns

et les autres existent, et rendons un hommage mérité à l'auteur du *Crépuscule des Dieux*, de *Sous la Hache*, des *Fleurs tombent* et de *La Nef*, qui demeure parmi nous un des plus fiers exemples d'un serviteur de la littérature, qui n'a rien attendu d'elle que de la servir. Je ne sais pas de destinée supérieure.

Des pages de M. Alexandre Arnoux, chez qui le respect est émouvant à un point rare, extrayons ces lignes finales :

Il est (Elémir Bourges), avec deux ou trois autres au plus, celui à qui un écrivain de mon âge n'envoie jamais son livre sans trembler un peu de contentement et de peur ; car son jugement situe entre le passé et l'avenir. Bourges est un trait d'union, un des rares dont le rayonnement s'étende sur les générations, qui raccorde le passé à l'avenir. Des vieillards ou des jeunes gens parcourent un livre ; lui, un *homme*, nourri de passé, perspicace de ce qui vient, nous lit et nous juge avec la parfaite courtoisie de son dur pessimisme, avec cette intelligence que ne trompe pas même la tendre inquiétude de son cœur. Un tel lecteur, cela vaudrait la peine d'écrire et en excuserait la vanité.

§

La « Correspondance inédite » de Balzac et de Mme Zulma Carraud que continue de publier la **Revue des Deux Mondes** (1er mai) est bouleversante pour un balzacien authentique. Le père du roman français est là tout vif. On le connaît mieux à la faveur de cette amitié d'une femme de grand cœur et de virile intelligence critique. A propos d'un protégé qu'elle adressait à son illustre ami, la réponse de Balzac est inclusivement un conseil précieux à tous les débutants qui se croient la vocation d'écrire :

Avant que votre protégé puisse gagner quinze cents francs par an, il a pour dix ans de travaux. Il ignore la langue, la composition, tout. Il y a quelque chose de triste à voir des gens qui ne savent pas faire une phrase, qui n'ont pas une idée, se jeter à corps perdu dans la littérature, en prenant un désir pour une vocation. Cela m'a profondément affligé. Ce jeune homme ne sait rien. Comment peindra-t-il ce qu'il n'a jamais vu Que va-t-il devenir ? Qui le nourrira pendant dix ans ?

J'ai lu un manuscrit de lui. Il n'y a ni une phrase, ni une idée. Il n'y a que le courage d'avoir écrit un certain nombre de feuillets. Le talent d'écrire ne se communique pas comme une contagion ; il s'apprend lentement. Je ne peux ni lui apprendre ce qui est un don du ciel, ni prendre sur moi la responsabilité de le tromper. S'il n'a pas de quoi

vivre, il ne vivra pas de sa plume avant dix ans. Voilà le fait. S'il veut persister, il doit prendre un parti qui lui donne du pain, pendant qu'il étudiera. Puis, il ne sait rien en histoire, il ne sait rien du monde, il ne sait rien de sa langue, il ne sait rien des passions. Que voulez-vous qu'il écrive, quand il ne sait rien non plus des combinaisons dramatiques ?

Ce jeune homme est toute notre époque. Quand on ne peut rien faire, on se fait homme de plume, homme de talent. On se donne le plus beau thème d'existence, parce qu'on ne peut pas prendre le plus vulgaire. Il est ce que j'étais à son âge, cet enfant ; mais je savais quelque chose. Je ne saurais condamner entièrement un jeune homme, dont l'œuvre ressemble à celle que j'aurais faite à son âge. Mais qui voudrait des dix ans par lesquels j'ai passé ? Est-il placé comme je l'étais pour être protégé ? Rencontrera-t-il des femmes qui lui élargiront le crâne, entre deux caresses, en lui relevant le rideau qui cache la scène du monde ? Aura-t-il le temps d'aller dans les salons ? A-t-il le génie observateur ? En rapportera-t-il des idées qui écloront à quinze ans de là ? L'on ne sait pas quel phénomène est un écrivain.

Les écrivains seuls savent de combien de phénomènes ils seront composés : bonheur, talent, énergie, persistance, santé, seconde vue, que sais-je !

§

La revue : **Les Humbles** (mars) publie « Ce soir... », un poème que son auteur, M. Georges Vidal date : « 20 janvier 1923, prison de la Petite-Roquette, Paris ». Nous regrettons de n'en pouvoir donner que des fragments. Ce n'est pas la seule analogie du destin du poète et du sort d'un Verlaine et d'un O. Wilde qui nous fait écrire ces noms.

Décor : une cellule,
murs blanchis à la chaux et noircis au coaltar,
une porte à judas, une lampe qui fume,
il se fait tard.

Et dans l'air glacial et dense
rendu massif par le silence,
soudainement
le souvenir en ricanant
fait défiler sur son écran
la farandole
de notre vie ardente et folle,
de notre belle vie d'antan.....

Les beaux matins sur le Port-Vieux !
les beaux matins où l'on allait flâner un peu

près des eaux vertes ;
où l'on voyait de belles filles en cheveux
passer dépoitraillées, riantes et alertes,
Oh ! les matins doux
où l'on écoutait l'appel des sirènes
vibrer longuement dans le soleil roux !
Oh ! les matins doux
où les grands cargos aux cales bien pleines
fuyaient lentement vers l'horizon flou !

Puis quand on s'en allait
loin des tramways et des autos et des voitures,
et qu'on partait
pour les collines aux herbes roussottes et dures.
Oh ! les beaux matins
au travers des collines chaudes
où s'accroche la ténacité des pins...
. . . .
Et maintenant... et maintenant... de tout ce grand passé chaud
[et vibrant plus rien ne reste
si ce n'est l'immuable geste
de redresser encore le front !

Mémento. — *Revue bleue* (7 avril) : De Mme Marie Curie, un « Pierre Curie intime » tout à fait remarquable. — (21 avril) Un « Gabriel d'Annunzio », extrait des mémoires du comte de Montesquiou. — Quel contraste entre la sincérité, la simplicité, si belles, du portrait du savant par sa compagne et collaboratrice, et la pose continuelle, l'affectation, du faux poète dont, vraiment, l'on n'aurait su prévoir qu'il se rendrait insupportable, même après sa mort.

Les Marges (15 avril) : Excellent article de M. Henry Charpentier : « Sur Marcel Proust ». — « La bibliothèque de Jules Janin », par M. A. de Bersaucourt. — M. E. Déverin : « Dessins d'écrivains romantiques ». — « Pierre Lasserre, André Thérive », par M. P. Leguay.

Europe (15 avril) : M. J. R. Bloch : « Prélude à la journée Kurde ». — La suite du beau « Mahatma Ghandi », de M. Romain Rolland.

La Revue de France (1er mai) : M. G. de Saint Quentin : « La crise de notre aviation commerciale ». — M. G. Faure : « J.-J. Rousseau à Monquin ».

Le Crapouillot (1er mai) : numéro spécial sur « Le Salon et Forain ».

La Revue hebdomadaire (21 et 28 avril) : Les deux premières parties d' « Ariel ou la vie de Shelley », de M. André Maurois : une biographie

vivante, d'un humour de qualité, écrite, composée par un maître écrivain.

La Nouvelle Revue Française (1er mai) : « Saint André », fragments d'un beau poème de M. André Salmon. — Des « notes relatives à la religion et aux passions », de M. H. de Montherlant, d'une puissante originalité.

Le Monde Nouveau (1er mai) : « Marius et Ary Leblond, romanciers », par M. Gaston Sauvebois. — « De l'héroïsme », par M. A. Mercereau. — M. R. Clauzel : « Troisième introduction à Paul Valéry ».

Le nouveau Mercure (avril) : Numéro consacré à M. Charles Maurras.

Revue franco-belge (avril) : « La lutte pour le pétrole », par M. Armand Forthomme. Encore un économiste qui regrette la toute-puissance des financiers et prévoit la guerre prochaine pour la conquête des nappes de combustible ! Nous lisons en effet :

Faut-il en conclure que l'avenir est sombre ? Certes oui, mais ne l'a-t-il pas toujours été ? Pétrole ou autre chose, la guerre n'est-elle pas périodique ? Le pétrole les anime, les poussera peut-être les uns contre les autres, il pourrait nous mener à la guerre, comme il nous a portés à la paix, mais ce sont là des hypothèses que rien n'étaye encore. Quant à nous soyons, avec ceux qui croient à la Paix, qui gardent confiance, parce que la Paix, c'est plus beau. Mais ayons bec et ongles quand même... ayons surtout du pétrole.

L'Alsace Française (28 avril) : « Situation économique de l'Alsace et de la Lorraine », par M. E. Bominger. — « Quarante mois après », par M. F. Baldensperger.

Le Correspondant (25 avril) : « L'intervention américaine et la France », par M. G. Ecchartin. — M. de la Gorce : « La France religieuse après le 18 Brumaire ». — Un article de M. de Lanzac de Laborie sur « Mme de Boigne ».

La Vie (1er mai) : Numéro sur « L'Afrique occidentale française ».

La Revue rhénane (avril-mai) : M. J. Bainville : « Rome, la Gaule et les Germains ». — M. Ch. Schmidt : « Un projet d'union économique de la France et de l'Allemagne du Sud ».

La Revue mondiale (1er mai) : « Lettres à V. Hugo », de A. Karr, Mario Uchard, Villemain. — « Georges Lecomte », par Henri Bachelin. — Le premier acte d'un « Tolstoï », par MM. A. Aderer et Lefebre-Saint Ogan.

La Nouvelle Revue (1er mai) : « Le général Juan », par M. P. Jarry. — M. L. Grasilier : « Les derniers jours de l'abbé Casti ».

L'Opinion (27 avril) : « Esquisse d'une théorie de la paix », par M. Lucien Romier.

Les Feuilles libres (mars-avril) : M. G. Ribemont-Dessaignes : « Le Massacre des Innocents ».

France et Monde (20 avril) : « La pensée française et les nouvelles

nationalités », par M. A. Lichtenberger.— « La réforme de l'Enseignement », de M. E. Herriot. — « Les ressources économiques de la mer », par M. E. Le Danois.

Belles-Lettres (mai) : « Enquête sur l'immortalité de l'âme et les réincarnations successives ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon de la Société Nationale, le Salon des Artistes français.

Le gros intérêt des **Salons** se trouve cette année transporté au Salon des Tuileries ; c'est là qu'on trouvera les belles œuvres de la maturité des maîtres, depuis longtemps admis, en même temps que les réalisations hardies des tendances nouvelles. La situation qui avait nécessité, il y a quelque trente ans, l'exode des meilleurs parmi les exposants des Artistes français et la création, par eux, au Champ de Mars, de la Société Nationale, s'est représentée identique. Des barrages organisés aux jurys par des coalisations de médiocres excluaient les efforts nouveaux. Outre qu'il était facile aux esprits clairvoyants de noter que tout l'intérêt d'art se portait au Salon d'Automne et aux Indépendants, il répugnait aux plus grands parmi les artistes de la Société Nationale de s'enliser dans un milieu qui allait représenter un stade de médiocrité un peu moins terne que celui des Artistes français, en somme intermédiaire entre l'enlisement et le mouvement.

C'est l'honneur d'Aman-Jean d'avoir voulu nettement la scission, de n'avoir point admis que les jeunes artistes de talent ne puissent montrer leurs œuvres au grand public que lorsque l'Automobile a fini de sévir, et qu'il faut allumer, au Grand Palais les feux de chauffage et d'éclairage. Il a été écouté. La grande majorité des peintres, tous les sculpteurs, tous les graveurs l'ont suivi.

La Société nationale réduite, éclopée, a dû s'appuyer sur les béquilles que lui tendaient les Artistes français. Elle n'existe plus que par quelques présences qui s'expliquent par des amitiés avec les chefs des débris de la Société Nationale. D'ailleurs si le Salon des Tuileries, en cette ville de Paris, où n'existe aucun palais spécialement donné aux Beaux-Arts, avait pu se loger largement, tous les meilleurs peintres et sculpteurs des Artistes français seraient venus se joindre à Besnard, Aman-Jean, Bourdelle, Mau-

rice Denis, Friesz, Louis Legrand, Despiau, etc... laissant, M. Forain fraterniser avec M. Cormon. C'est partie remise à l'année prochaine. Il y aurait eu deux Salons, l'un très bon, l'autre nettement mauvais.

Est-ce tout à fait ainsi que les choses se présentent, dès cette année?

Encore que désertée, la Société Nationale l'emporte par la tenue générale et l'élégance, à première vue, des harmonies sur les Artistes Français, où la foire de la couleur bat son plein, où cette année les plus mauvais peintres ont conquis la toute-puissance dans le jury.

La Société Nationale a gardé un maître, et quelques très bons artistes. Ses présidents, M. Bartholomé et M. Forain, se sont multipliés dans les halls et sur les cimaises, et on s'est étayé sur quelques rétrospectives fort bien choisies. Les jeunes manquaient en qualité; on leur a donné toute la place qu'ils voulaient. Si le bureau de la Nationale avait adopté plus tôt cette façon de voir, il n'y aurait pas eu de scission ; mais boucher les trous n'est pas accueillir. Les jeunes préféreront l'hospitalité un peu stricte du Salon des Tuileries à cette invasion d'appartement vide.

La Société Nationale a gardé, nous l'avons dit, un maître incontesté. Notre glorieux Raffaelli est au-dessus de toute querelle, on l'a supplié de rester ; il a consenti. Il a laissé exposer un beau portrait qu'il fit de son ami Bartholomé où il le montre, tout vibrant du travail, le marteau à la main, en geste de taille directe et ce raidissement de toute la physionomie, de toute l'allure, dans l'émotion active est admirablement traduit. Un très pénétrant portrait de Gustave Geffroy, marqué pour le musée, une banlieue neigeuse et liquide, d'une merveilleuse limpidité de touche, forment un admirable panneau.

Louise C. Breslau expose aussi un portrait de Bartholomé, intime, et celui-là, familier, empreint de bonhomie et même de malice ; de la finesse s'y lit, presque matoise. Un beau portrait d'Anatole France donne de la vieillesse du grand écrivain une image vraie, subtile, souriante, une grande impression de sérénité active et méditative. La *Liseuse* est un des meilleurs tableaux de Louise Breslau, un des meilleurs témoignages de son art à noter les fraîcheurs, le mouvement, la vérité spontanée de la jeune fille ; l'orchestration de l'œuvre est de premier ordre.

Passé cela, on a exposé d'anciens Cottet; Lhermitte a des coins de paysage, des moissons toujours délicates et nuancées. Guiguet nous montre de ses portraits si calmes, si vivants de si juste couleur de chair, de si bel équilibre. David-Nillet sculpte autant qu'il la peint sa Bretagne de bois dur et de granit. Gumery note une terrasse d'Alger, sur beau fond de rade et y figure le mouvement agile d'une mauresque étendant son linge qui se débat en belles volutes, dans le vent. André Suréda (qui expose aussi aux Tuileries) a un très beau panneau, Moghreb réel, avec le coudoiement sur un pont de Marrakech, de gens divers dont il accentue si bien l'ethnicité ou Orient de légende, au rêve pompeux et symétrique, orient réel, aussi somptueux et hiératique, saisi dans le faste des fiançailles d'une belle fille roide de drap d'or et tiarée d'or, rituellement immobile. Rupert Bunny a quatre tableaux, quatre évocations construites des accords de tons les plus délicats sur des légendes antiques. C'est d'un art charmant et très intellectuel. Foujita (il est aussi au Salon des Tuileries) triomphe avec son portrait et celui de Mme Foujita, enlevés d'un sens si pittoresque et intime, d'une exécution libre, justifiant les ingénieuses recherches presque de trompe-l'œil dont il les entoure. Le portrait de Mlle Vix par Van Dongen est brillant, savant et froid. Hugues de Beaumont est un observateur exact et emporté. Ses notations de la vie provinciale sont précises comme un inventaire, mais vu par un Flaubert à la fois olympien et rageur.

Notons encore les pages vert-pâle d'Auburtin, les décorations où flottent les brumes roses et bleues d'Osbert, les paganismes d'Henry Baudot, les ensoleillements et les formes graciles qu'évoque Eliot, les nus bien étudiés d'Antoni, le joli faire nonchalant d'Elisabeth Chaplin, les rêves bouddhiques de Caro-Delvaille et, moins remarquables, ses modernismes faunesques; l'essai très curieux de Cécilia Baux, vers une sorte de mysticisme moderne. Un homme lettré ou savant dicte et la dactylographe écoute d'un air de sainte Cécile devant sa machine à écrire. C'est très sérieux et il ne viendra l'idée à personne de sourire, c'est du bon modernisme, de sensibilité très fine, mais de touche trop réticente. Le dernier mot n'est pas dit dans cette tendance. Déjà, de la distinction s'y affirme. Citons Mme Bahaian-Carbonnell, un bon portrait, M. Crealock, qui imite les laques somptueuses mieux que Stevens.

MM. Bertram, Maugham, Lutembacher, Andreau, Berlaudina, Ghion en progrès de couleur et de diversité dans ses paysages de Paris, Dagnac-Rivière, bon orientaliste, peintre des vieilles portes de villes maures, au crépi doré et hanté de silhouettes massives et colorées, Lobre et ses intérieurs toujours consciencieux et brillants, Levy Dhurmer avec ses jolies recherches lumineuses, Gilsoul, Metthay, Mlle Andrée Karpelès dont le groupe de nus féminins constitue un excellent tableau, expression d'un art sérieux et intelligent, Jeanniot toujours intéressant, Louis Picard toujours fin, les paysages très colorés de Baltus, de bonnes pages de Biessy, de Luigini, de René Martin, les aspects de Morvan où Chapuy donne une note de tristesse si pénétrante. Chapuy, qui donne avec une si belle âpreté de caractériste le comique de la rue parisienne, est un des meilleurs interprètes des grandes désolations neigeuses, Bauche consciencieux paysagiste, Colucci, un de nos bons orientalistes, qui sait rendre les grandes averses de soleil sur les foules grouillantes des villes de Moghreb, Baldoni, Desamaker, Raoul Ullmann très curieux paysagiste, Griveau si indépendant et personnel. Les jardins éclatants de Rusinol paraissent moins splendides, c'est peut-être qu'il ne nous envoie qu'une carte de visite. Le *Faune à la Syrinx* de Carlos Schwab est marqué de ce caractère d'étude poussée et minutieuse habituelle à l'artiste. Citons encore les paysage de ville du peintre belge Willaert, les mondanités légères de Gerda Wegener et, pour finir sur un excellent artiste, les tableaux d'Italie, de ligne stricte et noble, de Paul-Emile Colin.

Aux dessins nous trouvons Edgar Chahine avec des pages de premier ordre, Chapuy, Mme Crespel, de Hérain.

§

La rétrospective de Forain est d'un haut intérêt, amoindri pourtant pour les dessins (et ceci est un éloge), parce qu'ils sont très frais, dans toutes les mémoires, amoindri pour les peintures, de ce qu'il n'y a peut-être pas assez de ses anciennes pochades impressionnistes plus spirituelles encore que bien peintes, très bien peintes tout de même, qui marquèrent les débuts de la carrière de Forain.

Le portrait de Forain, par lui-même, est curieux à comparer avec celui qu'en donna Desboutin.

La rétrospective de Desboutin est tout à fait intéressante. Pour

les jeunes générations, Desboutin était trop le graveur au grand feutre, d'allure picaresque, curiosité des terrasses montmartroises, l'Homme à la pipe. Personne n'avait jamais contesté son talent. On ne le savait pas si grand peintre, Desboutin ne pratique pas un métier très neuf. Il est (de moindre importance) pour l'harmonie colorée, entre Courbet et le Manet des débuts ; mais quelle solidité ! Quelle conscience, quelle ingéniosité ! Graveur, il est de tout premier ordre, et sa grande vertu, c'est d'être un admirable portraitiste. Il est heureux qu'il l'ait été souvent et que plutôt que des grandes dames, il eût aimé peindre des copains, et voici sous son pinceau ou sa pointe une magnifique illustration d'une histoire de trente ans d'art réaliste, naturaliste, impressionniste, par des portraits pénétrants, intuitifs, vrais.

La rétrospective de Ravier peut paraître maigre. Le maître lyonnais visita le premier, je pense, un beau coin du Dauphiné, depuis souvent décrit. Il le regarda en vériste, puisqu'il y saisit les plus jolis jeux colorés qu'il interprète comme de beaux émaux. Les couchers de soleil, en ce pays de Morestel, que certes fréquenta Berlioz, doivent prendre souvent un aspect romantique. Sous le pinceau de Ravier, ils font songer à des ciels orageux, à des fonds tourmentés de Delacroix. Ravier fut un grand isolé, et si nombre de ses études sont de tenue classique, il semble pourtant bien que Delacroix a influé sur lui.

Une rétrospective de Pierre Roche résume bien le talent de ce sculpteur lettré et doué d'imagination, donc d'un talent de présentation et de la mise en page. Que ne tenta point Pierre Roche, dans les domaines d'une sculpture presque littéraire et où souvent il apporta d'appréciables trouvailles de détail. Mais le technicien chez lui est faible et cela infirme nombre de jolies recherches, ingénieusement conçues. Son meilleur travail, parmi ceux qui nous sont montrés, est un buste très vivant du bon ferronnier, Brindeau de Jarny.

§

A la sculpture, le monument de la pointe de Grave impose ses masses. C'est un beau phare en ciment dont l'architecte Ventre a réglé trés esthétiquement l'entrée sourde et longue, les proportions de tour carrée aboutissant à une coupole originale et bien coupée pour la lumière. Passons sur les bas-reliefs un peu monotones du sculpteur Navarre et la bonne statue de Bourdelle.

L'important est que voici un monument de style moderne très approprié, et réellement beau de proportions.

Une dizaine d'œuvres de Bartholomé, élégantes, parfois menues malgré le grand format, distinguées, littéraires, auxquelles ne manque que la poigne artiste, un bon buste de Bracquemond, une figure de bois de Tirefort, le joli faune de de Hérain, un nu de Dunach, de jolies proportions, un Barbey d'Aurevilly trop ou trop peu capitan, de Marcel Jacques ; une singulière Léda, de Dutheil qui s'est demandé où le cygne avait pu embrasser tout d'abord Léda et qui s'est répondu : dans la bouche, ce qui donne un profil très inharmonieux ; une jolie baigneuse de Macedo, deux bustes et une figure de danse, très agréables, de Gérard Vuerchoz. Enfin quatre œuvres d'Aronson, un des meilleurs sculpteurs de notre temps, à la fois littéraire et vériste. Son Raspoutine est suggestif sans plus, mais un masque sculpté dans le granit rouge est une belle évocation de beauté orientale, et un corps de baigneuse est vraiment délicieux d'harmonie physique, de splendeur corporelle.

En somme, à cette Société Nationale, Raffaelli, Breslau, Sureda, Guiguet, Aronson, Hugues de Beaumont. Pour faire les dix justes, il a fallu recourir aux rétrospectives. Mais c'est l'Eden à côté du salon ami et allié des Artistes français.

§

Malgré le grand nombre des exposants, la peinture aux Artistes français pourrait être traitée brièvement. La foule des portraits, commandés à des peintres doués d'une sorte d'élégance de coiffeur par des personnes sans goût n'a point diminué. L'élaboration pour l'Etat qui tâche timidement de se dérober à la commande, mais n'ose pas encore opposer le refus net, encombre la cimaise de nymphes beurre frais, avec un peu de rouge au bout du nez, des seins, des rotules, etc... voyez la petite nymphe assise sur une glissante peau d'ours, écoutant d'un air égrillard la galant et gigantesque faune microcéphale de M. Cormon. Il y a aussi des portraits collectifs d'Orphéons et des images de la guerre. Il y a une rétrospective, c'est celle de Jean-Paul Laurens.

Parmi les peintres officiels de son moment, Jean-Paul Laurens fut toujours l'objet d'une déférence exceptionnelle. La composition de ses tableaux d'histoire anecdotique est souvent oratoire, mais toujours précise. Il fut un peu à Delacroix, ce que Lenôtre est à Michelet. Mais Lenôtre est bien plus pittoresque que ne le

fut Laurens et d'une plus vaste information. Néanmoins, on ne peut refuser à Laurens d'avoir toujours très bien saisi le point pathétique de la gamme d'époque qu'il voulait représenter et il faut louer cette sobriété d'exécution tout en regrettant qu'une certaine sévérité excessive de la composition en ait parfois engrisé les épisodes. Portraitiste, Laurens est curieux. C'est fait de très bonne foi, avec une certaine puissance de dessin : l'honnêteté de la présentation en accentue le relief. Un grand portrait de femme, sévère sans excès, le montre bien plus fort que tous ses confrères d'Institut dans l'art de fixer une physionomie. Rien d'apprêté dans la pose, et jamais ce vague sourire insupportable que les peintres ont demandé à leurs modèles, comme un *satisfecit* de leur plaisir à poser devant eux. Mais si ces emprunts à une œuvre beaucoup plus considérable, cette rétrospective incomplète, mais triée, donne une belle impression de probité d'art, elle ne démontre pas, au contraire, que J.-P. Laurens fut un coloriste. C'est d'une grande monotonie dans la tonalité générale.

Revenons aux vivants. Quost, avec de beaux paysages, sa *Prairie du Breuil*, longuement travaillée, toutes ses jolies qualités de détails dont il ne tire pas assez souvent une impression renommée et profonde. Henry Martin, ensoleillé et puissant, Ernest Laurent avec un beau portrait, Adler avec un coin du boulevard des Batignolles, passage de communiantes délicatement observées, avec un souci de ne point abréger, de donner, par tout le détail, l'aspect et l'atmosphère réelle du sujet, Guillonnet avec un très beau portrait de femme, traité très sobrement pour l'allure de la physionomie, mais très complètement, sur un fond ornemental d'un bleu très savoureux ; c'est ce qu'il y a de mieux aux Artistes français, avec les paysages de Victor Charreton, hameau triste sous la neige et étincellements floraux. Une grande toile de Balande, avec son mélange de nu et d'habillé dans le plein air, traitée avec une grande liberté et une jolie vraisemblance dans l'allure des personnages sur un fond de paysage très harmonieux. Caputo, avec des tableaux où quelque afféterie dans le costume s'allie bien à la richesse détaillée du décor et à une recherche du joli dans des figures, seyantes à une évocation de joli luxe et de grâce légère ; un portrait un peu lourd de Dabat, dont les mauresques des années précédentes s'enfonçaient dans le décor ; cette euro-

péenne en sort trop. Mlle Blanche Camus a beaucoup de talent; Mlle Yvonne Brudo n'en manque pas, Mlle Jouclard donne virilement des silhouettes de moissonneurs. C'est une patiente et une résolue dont on peut attendre beaucoup. M. Jean Depas a de l'originalité relative. M. d'Estienne de la probité de dessin, M. Etcheverry a eu des voix pour la médaille d'honneur. Il réalise l'idéal de nombre de salonniers des artistes français et, de fait, son portrait de femme de cette année, bien cambrée dans de beaux noirs, est la meilleure chose qu'il ait montrée depuis longtemps, mais Adler qui a décroché la médaille lui est supérieur, non par l'éclat, mais par une certaine probité timide, respectueuse du motif, respectueuse de la réalité. Adler devrait faire une cure d'irrespect. Cauvy découpe son orient comme dans du cuir colorié. On s'est incliné toujours devant la tenue impeccable de l'art de M. Déchenaud sans en noter aussi souvent l'inséparable lourdeur. Ah! mon cher Bénédite, je viens de vous voir, en jeune bénédictin tel que Desboutin vous comprit à vos vingt ans! Vous retrouvai-je dans ce portrait de Mme Baury-Saurel? moins! Jean Gabriel Domergue s'est tenu à des colorations sobres. Ce qu'il nous donne est très habile; je l'aimais mieux toutes couleurs dehors, dans la fête moderne, en décor de music-hall. Attendons l'évolution.

Le portrait que donne Mme Jued-Wolff est fin et pénétrant. Elle est de celles qui détonnent dans ce foirail. Les portraits de Mlle Cormier offrent une certaine grâce hardie. M. Martin-Ferrières a fait un gros effort avec son Christ. C'est un peintre. Ses natures-mortes le prouvent abondamment. Son Christ est trop composé, ses pleureuses trop régulièrement plantées, mais il a prouvé sa capacité des grands sujets. Louons la persévérance de M. Marcel Beronneau épris d'une Salomé sans cesse plus morte et plus évocatrice et citons MM. Devillario, Schoultsé, Assus, Pierre Prunier, Grün, Mme Ripa de Roveredo, M. Graux, M. Lucien Lièvre, esprit distingué, Mme Marie Réol, M. Patricot, M. Synave toujours spirituel, Mme Slom, M. Tapissier, moins heureux peut-être cette année. On a ses jours.

§

Pourquoi dans ce hall de la sculpture ne plante-t-on point les cyprès funéraires, ils compléteraient cette décoration de cimetière coupé de projets de fontaines. Sans doute le grand monu-

ment de Landowski ne manque pas d'une réelle puissance. Le poilu, de Gaston Broquet, traité en vérisme, est intéressant. Le général Grossetti de M. Bouchard n'est qu'une masse assez peu décorative. Notons de bonnes sculptures de Laporte-Blairsy, Niclausse, Moreau-Vauthier, di Palma, Sarrabezolles, Zelikson, Maillard, Luquet, Pina, de Mlle Berthe Giraudet toujours ingénieuse. En cherchant, vous trouverez des Puech et même des Lucien Pallez, ce qui n'est pas le Pérou. M. Segoffin nous rappelle que Bonnat peignait et pour le prouver, il l'orne d'une palette et d'un regard agressif. M. Hannaux a sculpté l'effigie de M. Dupont des Loges; c'est correct et de lignes nobles. La sculpture est un art difficile ; on y réussit très peu aux Artistes français, parce qu'en général on n'y est pas assez praticien et on utilise trople praticien. Le bon sculpteur fait tout lui-même. Hors de là, point de salut.

Récapitulons, aux Artistes français : pour le grand art : Charreton, Guillonnet, Henry Martin, Laurent, Quost, Aller, etc...

Pour être complet, le Salon des Tuileries devra conquérir une bonne trentaine des artistes qui tiennent le premier plan esthétique à la Société Nationale et aux Artistes français.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : exposition de l'*Eva prima Pandora*, de Jean Cousin et d'autres nouvelles acquisitions ; exposition des dessins de Claude Lorrain et des œuvres d'art léguées par Léon Bonnat au Musée de Bayonne. — Mémento bibliographique.

Le Musée du Louvre vient de s'enrichir, grâce à la générosité de la Société des Amis de ce musée, d'une œuvre très importante pour l'histoire de notre art français : le célèbre tableau de Jean Cousin le Vieux (1) intitulé *Eva prima Pandora*, conservé jusqu'ici à Sens, chez des descendants du peintre et que

(1) On doit à un de nos plus érudits archéologues, M. Maurice Roy, infatigable fouilleur d'archives et de minutes notariales, d'avoir jeté un peu de lumière dans l'obscurité qui environnait jusqu'à ces derniers temps le nom et l'œuvre de Jean Cousin. C'est lui qui a démontré, dans un mémoire lu à l'Académie des Inscriptions le 22 janvier 1909 et intitulé *Les Deux Jean Cousin* (1490-1560 ; 1520-1599) qu'il y eut deux artistes de ce nom : le père et le fils, et qui a apporté sur eux des renseignements précis, complétés il y a deux ans par une autre communication à la Société archéologique de Sens : *L'Atelier de Jean Cousin le Jeune à Paris entre 1560 et 1585.*

l'on ne connaissait guère que de renom. Il est particulièrement précieux tant par la rareté des œuvres authentiques de Jean Cousin (on n'en connaît pas en dehors du *Jugement dernier* que possédait déjà le Louvre et de cette *Ève*) qu'à cause de l'intérêt qui s'attache à cet artiste indépendant, à la fois peintre sur panneaux et sur verre, architecte, graveur, et surtout théoricien, que ses traités, à la manière de Dürer, sur la perspective et les proportions du corps humain firent considérer longtemps comme le « père de notre peinture française. » L'*Ève* se ressent de cet esprit didactique : c'est plutôt l'œuvre d'un humaniste (et déjà son titre latin, inscrit sur une belle pancarte en haut du tableau, l'indique) que d'un « peintre » amoureux avant tout de qualités techniques. Elle n'en est pas moins une œuvre du plus noble et du plus beau style. Sous le cartouche qui la désigne comme la première Pandore, la mère du genre humain, semblable à une de ces belles nymphes aux formes élancées qu'affectionna l'école du Primatice, est étendue nue, nonchalamment couchée — dans une pose presque identique à celle de la *Diane* de Benvenuto Cellini provenant du château d'Anet attribuée jusqu'ici à tort à Jean Goujon (1) — sur une draperie blanche à l'entrée d'une grotte s'ouvrant sur les berges d'un fleuve au delà duquel se dressent les édifices d'une ville. Son bras droit appuyé sur une tête de mort et la main tenant une branche du pommier fatal, elle pose la main gauche sur une urne d'où semble sortir le serpent qui s'enroule autour de son bras, tandis qu'à l'entrée de la grotte se dresse le vase de la Pandore mythologique, une urne d'où s'échappent les maux, figurés par de minuscules génies flottant au milieu d'une vapeur. L'œuvre dut avoir une grande renommée, car on voit à l'église Saint-Maurice de Sens un bas-relief figurant sainte Madeleine couchée, habillée, dans la même pose, au milieu des rochers de la Sainte-Baume, la main gauche reposant sur le vase à parfums, et ce bas-relief n'est autre que la transposition en sculpture de l'*Ève* peinte par Jean Cousin. Retrouvé en 1685 par l'historien Félibien dans un grenier — où il servait de porte

(1) C'est encore M. Maurice Roy qui a démontré, avec force documents d'archives à l'appui (*Gazette des Beaux-Arts*, août-septembre 1921), la fausseté de cette dernière attribution, laquelle ne repose que sur un dire superficiel d'Alexandre Lenoir qui l'avait recueillie dans son Musée des Monuments français. Il conviendrait que la conservation du Louvre abandonnât cette tradition erronée et restituât l'œuvre à son véritable auteur.

de cloison — au château de Montard que Cousin s'était fait construire près de Soucy, son pays natal, le panneau passa ensuite, avec le château, à la famille Fauvelet de Brumaire, puis à la famille Chaulay, de Sens, chez qui maints visiteurs illustres vinrent le contempler, confiant ensuite aux pages d'un album l'expression plus ou moins éloquente de leur admiration (1). C'est de là qu'il est venu au Louvre; félicitons les amis de notre grand musée d'y avoir fait entrer cette œuvre capitale d'un grand artiste français trop peu connu.

A côté de ce panneau exceptionnel la Conservation des peintures expose dans la salle Denon les autres œuvres dont son département s'est enrichi ces temps derniers : un *Dindon* attribué avec vraisemblance à Velazquez et un *Joueur de flûte* qui est moins sûrement de Van Dyck, légués par le peintre François Flameng; un sec et froid portrait de *Mme Marcotte de Sainte-Marie* par Ingres, acquis bien inutilement de M. David-Weill; un joli petit tableau, *Pygmalion et Galatée*, tout baigné d'une poésie corrégienne, par Tassaert, qui figura au Salon de 1857, legs de Mme Bulteau (laquelle a laissé aussi au département de la sculpture une belle *Vierge de pitié* en albâtre peint, œuvre vénitienne de la fin du xve siècle); une *Tentation de saint Antoine* du peintre J.-A. Vallin, sectateur de Prudhon, qui fut exposée au Salon de 1857, don de la famille Haviland (on eût souhaité, plutôt que ce tableautin, voir entrer au Louvre la *Toilette* de Puvis de Chavannes qui figurait dans la même collection); un admirable pastel de Meryon, *Bateau dans la tempête*, qui en faisait partie également après avoir passé dans la collection de Ph. Burty, et que le Louvre a été bien inspiré d'acquérir ; une feuille de dessins de Daumier : *Études de danseuses*, don de la Société des Amis du Louvre ; enfin, la toile bien connue d'Eugène Carrière, *L'Enfant malade*, une des plus belles et des plus émouvantes œuvres de cet artiste, léguée par sa veuve.

(1) Nous avons pu feuilleter cet album et nous y avons relevé, entre autres, les noms de A. Gruyer, Ch. de Linas, Laurent Pichot, Henri Martin, Camille Doucet, Léon Lagrange, Clément de Ris, Arsène Houssaye, Léon Palustre, Camille Marcille, Anatole de Montaiglon, Louis Gonse, Ambroise Firmin-Didot, E. Vacherot, Henry Houssaye, Gounod, G. Dubufe, Emile Montégut, etc. Ce dernier a donné une description enthousiaste de l'œuvre dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1872. Feuillet de Conches en a aussi parlé dans une note de son article sur *Les Apocryphes de la peinture de portrait* (même revue, 15 novembre 1849).

A ces dons devait s'ajouter prochainement celui d'une grande toile de Renoir, *Les Baigneuses*, que se proposait d'offrir à l'Etat le fils de l'illustre peintre. Acceptée seulement à une voix de majorité par le Conseil des Musées nationaux, cette donation, à la suite de caquetages féminins d'où il semblait résulter que le directeur des Musées aurait trouvé le cadeau peu admirable, a été retirée par M. Pierre Renoir dans une lettre de forme assez vive. Il ne faut pas trop s'en affliger : cette toile, où l'on voit deux femmes nues couchées, aux formes boudinées, aux tons cuivreux, appartenait à la série des dernières œuvres de l'artiste, qu'on a vues exposées au Salon d'Automne de 1920, productions séniles qu'il est de bon ton — surtout dans le monde des marchands qui en ont un certain stock à écouler — d'admirer sans réserve malgré leur lamentable dessin et leurs effarantes colorations, et dans lesquelles les véritables amis de l'auteur de la *Loge*, du *Moulin de la Galette*, du *Portrait de Mme Charpentier* et de tant d'autres œuvres délicieuses, semblables à des bouquets de fleurs, peintes en sa belle époque, se refuseront toujours à reconnaître le véritable Renoir (1).

D'autres expositions, dans une autre partie du musée — les salles placées entre celles du mobilier et celles des peintures du XIXe siècle — requièrent également une visite : l'une (2) est consacrée aux sépias et dessins de Claude Lorrain et des artistes qui gravitent autour de lui — prédécesseurs, contemporains et successeurs — et succède à l'exposition des dessins de Michel-Ange et de Léonard que nous avons signalée en son temps. On y verra tous les dessins, au nombre de cinquante-sept, — parmi lesquels les trente-huit, si admirables, provenant de la collection Heseltine acquis en 1919 par la Société des Amis du Louvre et que nous avons déjà étudiés ici (3), — que possède notre musée. Il n'est pas besoin d'en vanter longuement la beauté et les mérites : noblesse et grandeur du style, comparables à celles d'un Poussin et auxquelles s'ajoutent une sensibilité plus tendre, une poésie de la lumière et du clair-obscur qui annoncent Corot, distinguent toutes ces études, notations directes d'impressions de nature, plus con-

(1) D'après les dernières nouvelles, la donation aurait été rétablie à la suite de négociations assez laborieuses, et les *Baigneuses* entreraient au Musée du Luxembourg. La gloire de l'artiste n'en sera pas rehaussée ; tout au contraire.

(2) Elle restera ouverte jusqu'en juin.

(3) V. *Mercure de France*, 1er juin 1914, p. 641, et 1er avril 1921, p. 247.

fidentielles et, par là-même, plus touchantes que les fériques compositions peintes auxquelles elles devaient servir. Et si l'on prend pour guide l'excellent catalogue — modèle du genre — où l'organisateur de cette exposition, M. Louis Demonts, conservateur adjoint du département des peintures, a donné sur chaque dessin tous les renseignements historiques et critiques propres à en faire connaître l'origine et le sens et qu'il a fait précéder de pages profondément senties où il commente de la façon la plus délicate et la plus heureuse l'art du « divin Claude » et nous fait pénétrer le secret de son charme subtil, on goûtera pleinement la magie de ces beaux paysages si calmes et si émouvants. Les ancêtres flamands et italiens de la peinture de paysage Patenier, Pieter Breughel le Vieux, G. van Coninxloo, Jan Breughel de Velours, Paul Brill, Villem van Nieulant, Titien, Carrache, le Guerchin, le Dominiquin ; les prédécesseurs immédiats de Claude : Callot, Tassi, Elsheimer, Pynas, puis Poussin dans ses rapports avec son grand contemporain; les autres artistes français ou étrangers vivant à Rome en même temps que Claude : Lemaire Poussin, Gaspard, Dughet, G.-F. Grimaldi, P. Testa, H. van Swanewelt, Jan Dirksz ; enfin ses imitateurs et ses successeurs, parmi lesquels Francisque Millet, sont représentés à leur tour (dans la galerie donnant rue de Rivoli) par soixante dessins qui, montrant ce qu'était avant Claude et ce que fut après lui cet art de l'interprétation de la nature, font mieux encore apprécier sa valeur propre, son originalité et son influence.

Deux autres expositions successives assez courtes et qui auront fait place, quand paraîtront ces lignes, à une troisième, nous ont montré, dans la salle qui suit celle où sont les dessins de Claude Lorrain, deux premiers lots des œuvres d'art léguées par Bonnat à son cher Musée de Bayonne. Le premier groupe comprenait à la fois des sculptures, des peintures et des objets d'art anciens. Dans une vitrine se voyaient des vases, des bronzes et des terres cuites antiques, et surtout une très belle plaque en émail champlevé de Limoges du XIIe siècle digne de figurer dans les collections du Louvre, représentant le Christ en croix entre des saints. Aux murs, à droite et à gauche, quelques Primitifs italiens, œuvres d'école plutôt que de grands artistes, un remarquable panneau de l'école flamande du début du XVIe siècle représentant des *Donateurs avec un saint*, une *Sainte Face* de Dirck

Bouts le Vieux, une *Adoration des Mages* de l'école hollandaise du XVIe siècle, deux exquis portraits de Corneille, de Lyon : *Le Cardinal Robert de Lenoncourt* et *Charles de France duc d'Orléans*, un *Portrait d'homme* par Lépicié ; une esquisse de Doyen pour son grand tableau de *Sainte Geneviève des Ardents* à l'église Saint-Roch de Paris ; puis toute une série de savoureuses esquisses de Rubens : un *Enlèvement de Proserpine*, un *Triomphe de Flore*, une *Erection de la croix*, etc. et surtout une importante esquisse en grisaille de l'*Entrée de Henri IV à Paris* qui se trouve au Musée des Offices de Florence. Van Dyck, à son tour, était représenté par deux toiles : les portraits des peintres *A. de Coster* et *Martin Ryckaert* ; mais Rembrandt s'imposait encore davantage, avec la charmante esquisse du *Bourgmestre Six à sa fenêtre* et une étude pour la *Suzanne au bain*, — qu'étaient loin de valoir le *Christ en croix* et le « *Noli me tangere* » qui, à côté, lui étaient attribués — et avec des épreuves hors ligne de quelque-unes de ses plus célèbres gravures, dont la *Pièce aux cent florins*. Un *Intérieur d'auberge* de Téniers le Jeune, un *Fumeur* de Frans Hals, une scène réaliste de Craesbeck, quelques portraits de Lawrence et de Raeburn, un paysage de Constable, un portrait d'homme de Dosso Dossi, une *Tête de moine* de l'école espagnole du XVIIe siècle et une esquisse d'une *Mort du duc de Berry* d'un peintre français inconnu, complétaient cet ensemble.

Le second lot se composait uniquement d'œuvres modernes : Au premier rang, les dominant toutes, l'admirable composition de Puvis de Chavannes qui décorait l'escalier de l'hôtel de Bonnat : *Doux pays*, merveille de poésie et d'harmonie lumineuse ; puis d'excellentes études de Géricault, dont une *Tête de jeune homme* ; d'autres, non moins remarquables, d'Ingres pour l'*Homère déifié* et le *Martyre de saint Sébastien* (on admirait surtout une étude de mains d'une science et d'une beauté d'exécution extraordinaires) ; des études de têtes de Heim en vue de ses compositions historiques ; l'esquisse par Paul Delaroche de son *Portrait du marquis de Pastoret* ; des toiles délicates du charmant peintre Granet ; un petit *Portrait d'un Anglais* par Isabey ; un *Portrait de femme* par Ricard et une autre jolie petite effigie féminine par Chaplin ; puis des œuvres de Bonnat luimême le délicieux petit tableau, si plein de fines qualités et

d'une intimité si pénétrante, admiré l'an dernier à l'Exposition du Second Empire (il est, en effet, daté 1853) où il a représenté sa mère, sa sœur et son frère travaillant ; un vigoureux portrait de sa mère âgée, qu'il a légué au Louvre, mais qui n'a pas le charme du tableau précédent ; son propre portrait jeune, et d'excellentes copies d'après le Tintoret et Rembrandt; enfin, des bronzes de Barye en anciennes épreuves, le buste en marbre de Mme Chapu par son mari et des petites sculptures de ce dernier.

Le troisième lot, actuellement exposé, comprend uniquement des dessins de l'école italienne, parmi lesquels de belles pièces de Mantegna, V. Pisano, Léonard, Raphaël, Michel-Ange, etc.

Mémento. — Nous voudrions signaler, à propos de l'exposition des dessins de Claude Lorrain au Musée du Louvre dont nous parlons plus haut, une très belle publication, due aux éditeurs Helleu et Sergent, consacrée justement aux dessins de cet artiste. C'est le deuxième album de la collection des « Dessins de maîtres français » inaugurée l'an dernier par un recueil sur Poussin dont nous avons parlé ici-même et dont il est le pendant logique et parfait (in-folio ; 52 planches en fac-simile avec 11 p. de texte ; tiré à 350 exemplaires numérotés : 175 fr. ou 240 fr.). Inséparable de son grand aîné par la noblesse du caractère et du style, par l'amitié qui les unit, Claude Gellée s'en distingue, comme nous le disions, par un accent et un sentiment plus proche de nous, dû à son amour plus tendre de la nature, à son observation des féeries ou des jeux subtils de la lumière, qui en font un précurseur de notre école moderne de paysage. Les éditeurs, avec la collaboration de M. Charles Martine, bibliothécaire à l'Ecole des Beaux-Arts, ont fait dans nos collections publiques un choix des plus belles pièces du maître : 25 ont été empruntées au Louvre (dont 23 à l'ancien fonds encore inédits sous cette forme de la traduction en fac-simile qui est le principe de ces albums, et 2 seulement à la série des dessins Heseltine, puisque ceux-ci ont fait l'objet, il y a deux ans, de la magnifique publication entreprise par la Société des Amis du Louvre avec l'aide de M. Fenaille et la collaboration de M. Demonts) ; 8 viennent de l'Ecole des Beaux-Arts, 2 du Petit-Palais ; 15 du Musée Condé, et 2 de collections particulières. Le maître héliotypeur Léon Marotte a mis à les reproduire toute sa science et tout son goût, de sorte que ces fac-simile, exécutés dans la dimension des originaux, donnent l'illusion complète de ceux-ci. M. Martine les a accompagnés de notices savantes qui fournissent sur chacun d'eux toutes les indications utiles aux travailleurs, et une traduction de la vie du peintre par Joachim von Sandrart, jointe à cette documentation, achève de faire de cet album un recueil extrêmement précieux qui vient compléter utilement la publica-

tion de M. Demonts, et que tous les souscripteurs de cette dernière se devront de posséder également.

Puisque nous parlons de reproductions en fac simile, nous devons signaler également aux amateurs des pièces non moins parfaites d'exécution éditées par le photographe Paul Lemare, spécialiste des reproductions de documents d'art ancien existant dans nos musées et à notre Bibliothèque Nationale. Les 21 planches qu'il a mises jusqu'ici en vente (à des prix allant de 10 à 45 fr.), reproduisant des dessins à la plume, à la sépia ou à la sanguine de Pierre, de Boucher, de Huet, de Lépicié, de Portail, de Norblin, de Charlet conservés au Louvre, au Musée Carnavalet et à l'Ecole des Beaux-Arts, ou des gravures en sanguine ou en couleurs de Bonnet, Demarteau, Darcis, Jubier, rendent toutes les qualités et tout le charme des originaux et sont de nature à séduire les amateurs les plus difficiles.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Ch. Virolleaud : *Découverte à Byblos d'un hypogée de la douzième dynastie égyptienne*, Syria (Geuthner) 1922. — H. Sottas et E. Drioton : *Introduction à l'étude des hiéroglyphes*, Geuthner, 1922. — *La Stèle de Zakir au Musée du Louvre*. — Charles F. Jean : *Le milieu biblique avant Jésus-Christ* I, Geuthner, 1922. — L. Delaporte : *La Mésopotamie. Les civilisations babylonienne et assyrienne*, La Renaissance du Livre, 1923. — F. Hrozny : *Code Hittite*, Geuthner, 1922.

Egyptologie. — Le Service des Antiquités de Syrie dirigé par M. Virolleaud a fait dernièrement une découverte sur laquelle la grande presse, toute à Toutankhamon et aux fouilles anglaises, n'a pas suffisamment insisté. A côté des chantiers de fouilles de M. Montet à **Byblos**, aujourd'hui Djebaïl (cf. *Mercure de France* 1er mai 1922, p. 796), un glissement de terrain a mis au jour un hypogée qui a fourni le plus ancien sarcophage qu'on ait trouvé jusqu'ici en Syrie. Il date du XIXe s. avant notre ère. Son contenu est un curieux mélange des diverses influences qui prévalaient à ce moment en Syrie. En plus d'une poterie indigène qui rappelle par certains points la poterie provenant des îles de la Méditerranée, M. Virolleaud a recueilli dans le tombeau, de la vaisselle d'argent de style mycénien, notamment un vase en forme de théière à long bec qui devait servir aux ablutions ; à côté se trouvait un bassin d'argent destiné à recevoir l'eau de l'aiguière. Le sarcophage contenait des bijoux (pectoral, scarabée monté, etc.) et l'arme d'apparat que les Grecs ont nommé *harpé* ; c'est

l'ancêtre du cimeterre oriental. La pièce la plus importante est un balsamaire en obsidienne, serti d'or, dont le couvercle porte le cartouche en relief du pharaon Amenemhet III de la XIIe dynastie, ce qui confirme la date donnée par l'ensemble. Qui fut inhumé dans ce tombeau ? Certains archéologues pensent que ce fut une princesse égyptienne mariée au dynaste de Byblos. Ils invoquent à l'appui de leur opinion la présence dans le sarcophage d'un miroir et de deux semelles d'argent ayant appartenu à des sandales d'assez petite taille. L'arme s'expliquerait comme un simple attribut du pouvoir, l'équivalent d'un sceptre ou d'une main de justice. D'autres font remarquer que la présence d'un miroir n'exclut pas la possibilité d'un personnage masculin ; les sandales sont de taille moyenne et, par suite, ne prouvent rien. Le balsamaire ne serait pas un simple vase à parfum. cadeau du pharaon, mais l'huile d'onction envoyée par le roi d'Egypte à son vassal. On sait, en effet, qu'à l'époque où le roi d'Egypte était suzerain de la Syrie, ou étendait sur elle son influence, il envoyait aux rois du pays, pour les introniser, une huile avec laquelle on procédait à un véritable sacre. Le Pharaon, comme l'Empereur au Moyen Age, se prétendait le Roi par excellence, celui d'où émanait toute puissance. Quoi qu'il en soit, cette découverte est d'importance ; elle atteste la haute antiquité des relations entre la Phénicie et le monde égéen, et prouve que l'influence égyptienne prédominait en Syrie bien avant la conquête que Thoutmès III fit du pays.

Le centenaire récent de Champollion donne de l'actualité à l'**Introduction à l'étude des hiéroglyphes** de MM. Sottas et Drioton. Les auteurs ne se sont pas contentés, comme on le fait ordinairement, de donner la liste de ces signes en laissant à la seule mémoire le soin de les retenir ; ils ont expliqué les principes de cette écriture ; par l'exposition des changements survenus au cours du temps, ils en ont facilité l'étude. Après avoir démonté les pièces de ce mécanisme compliqué et montré les diverses combinaisons qu'on en peut tirer, ils ont retracé les principales tentatives pour déchiffrer les hiéroglyphes. L'antiquité classique n'avait pas tout-à-fait perdu le souvenir des lois de l'écriture égyptienne. La Renaissance ne se trouva plus en présence que d'une tradition déformée. Au XVIIe s. Kircher eut l'intuition de cette vérité fondamentale, que le copte est le dérivé de l'égyptien

ancien, mais il restitua un système hiéroglyphique arbitraire qui jeta le discrédit sur ces études jusqu'au moment où Champollion fit la découverte que le monde savant a commémorée l'an dernier.

Orientalisme. — Le Musée du Louvre s'est enrichi il y a quelque temps d'un monument qui intéresse à la fois l'archéologie et la philologie araméennes : la **Stèle de Zakir**, roi de Hamath et de Lou'ouch qui vivait au VIIIe s. av. J.-C. La partie inférieure de la stèle porte une longue inscription araméenne de 17 lignes qui rappelle les hauts faits du monarque. Le haut, qui devait représenter le roi, vêtu d'une longue robe, debout sur une sorte de tabouret, manque en partie. L'intérêt de l'inscription est de projeter quelque lumière sur cette période que la Bible nous fait imparfaitement connaître. Hamath est la moderne Hamah ; le pays de Lou'ouch s'étendait à l'ouest de l'Oronte entre Hamah au nord et Homs au sud. La stèle mentionne une guerre victorieuse de Zakir contre le roi araméen de Damas ; le royaume de Hamath fut au VIIIe s. le plus puissant de la Syrie ; il s'attira l'hostilité du royaume d'Assyrie et fut anéanti au cours des années 772-730 par son redoutable voisin. Le stèle permet d'intéressants rapprochements entre la religion du royaume de Hamath et celle des diverses populations syriennes, israélites ou non-israélites au VIIIe s. avant notre ère.

L'histoire, ainsi que l'évolution générale des populations de l'Asie Occidentale, nous est retracée par le **Milieu biblique avant Jésus-Christ**. L'Abbé Ch. Jean dessine à grands traits un tableau des peuples parmi lesquels s'est développé Israël ; il s'attache à mettre en lumière les conditions qui expliquent les événements et ce perpétuel échange d'influences qui fait de l'Asie antérieure ancienne un milieu si divers sous son apparente unité. Un index très complet et des tableaux facilitent l'accès du texte et permettent d'en tirer tout le bénéfice pour l'étude détaillée ou pour la recherche d'un renseignement immédiat.

M. Delaporte, dans: la **Mésopotamie**, aborde un point plus particulier du même sujet. La Babylonie et l'Assyrie comptent parmi les grands états dominateurs de l'Orient ancien ; bien que leur évolution soit intimement liée à celle des autres peuples de l'Asie Occidentale, ce sont des civilisations conductrices, inspiratrices au premier chef. L'étude comparative de la Babylonie et

de l'Assyrie fait bien saisir les différences, dues à des influences étrangères, de ces deux civilisations dont le fonds est commun.

M. Hrozny, Professeur à l'Université de Prague, traite un sujet encore plus délimité dans son **Code Hittite**. Les Hittites furent le peuple le plus puissant de l'Asie Occidentale dans la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère; ils avaient leur capitale en Asie Mineure, au centre de la boucle de l'Halys sur le site appelé aujourd'hui Boghaz-Keui, là où on a découvert les archives de leur empire. Le Code date de 1300 environ av. J.-C., il est écrit en langue hittite, mais en caractères cunéiformes babyloniens. M. Hrozny, à qui l'on doit des travaux décisifs sur le déchiffrement du hittite, donne la transcription et la traduction du texte cunéiforme. Nous possédons ainsi un document précieux pour l'histoire du droit en général et pour celle des institutions hittites en particulier. Les parties qui ont été conservées, car le Code n'est pas complet, reflètent une civilisation avancée. C'est ainsi que la peine du talion que l'on rencontrait fréquemment dans le code babylonien de Hammurabi, de 700 ans environ plus ancien, est à peu près remplacée par des compensations pécuniaires et que les mutilations du code assyrien (1100 environ av. notre ère) sont assez rares. Le code prévoit, outre la taxation des choses et des services rendus, la réquisition des sources de richesse sociale, par exemple celle des animaux reproducteurs. L'étude simultanée des différents codes de l'Asie Occidentale ancienne parvenus jusqu'à nous nous permet de rapprocher le code hittite plutôt du code sumérien, d'où procède celui de Babylone, que des codes de Babylone et de l'Assyrie.

G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La découverte du plus ancien texte des Evangiles dans un palimpseste espagnol de Tarragone. — Peu de lecteurs du *Mercure* connaissent, j'imagine, le nom et l'œuvre du Dr E.-S. Buchanan. Qu'il me soit donc permis, avant toute autre chose, de les leur présenter brièvement.

Anglais de naissance, le Dr Buchanan est fils d'un Ecossais parfaitement orthodoxe et d'une mère originaire du comté de Wiltshire. A la mort de son père, il fut confié aux soins de l'évêque

de Salisbury, lequel n'était autre que John Wordsworth, le propre neveu du poète. Mais John Wordsworth se trouvait être l'un des meilleurs experts en palimpsestes qu'il y eût en Grande-Bretagne. Il initia donc son pupille à sa science et c'est ainsi que le Dr Buchanan est devenu lui-même grand déchiffreur de vieux textes latins devant l'Eternel. En cette qualité, il a parcouru la plus grande partie de l'Europe en quête de documents relatifs aux origines de la Bible. Des 50 plus anciens manuscrits latins du Nouveau Testament, il en a vu et manié 48 ! Son renom professionnel était, d'ailleurs, assez assuré pour que, dès 1912, Sir Frederick Kenyon lui écrivît une missive louangeuse, dont je traduis ce passage :

Je vous suis sincèrement reconnaissant du don de votre volume et des mots plus aimables encore qui l'accompagnent. Si mon petit ouvrage a été réellement ce qui a attiré votre attention vers les manuscrits bibliques, ç'aura été, que je sache, mon chef-d'œuvre. Votre zèle et votre attention dans le déchiffrement et l'édition de manuscrits difficiles sont au-dessus de tout éloge. Quant à vos publications successives de manuscrits latins anciens, elles constituent les contributions les plus substantielles qui soient à la critique des textes et vous avez le droit d'en être fier...

Ceci posé, qu'il serait donc intéressant de dire ici comment le bien connu Bernard Quaritch, de Piccadilly, London, était entré en possession de certain codex in-4° de 432 feuilles de mince vélin mesurant 14 pouces sur 10, divisé, — en sa qualité de livre d'église, — en 500 sections, dont 379 sont occupées par des passages du Nouveau Testament et 226 des Evangiles, sans compter les prières, répons et rubriques appartenant à cette antique liturgie mozarabe dont j'ai naguère entretenu les lecteurs du *Mercure*! Qu'il me suffise d'indiquer simplement que cet unique joyau, dérobé à Tarragone, à la Cathédrale, en 1906, par des Allemands, entra en 1907 au Musée de *The Hispanic Society of America*, 156e rue de Broadway. Or, en janvier 1916, M. Buchanan, actuellement professeur à l'École préparatoire d'Ardsley Towers, remplissait les fonctions de curateur des manuscrits de la dite Société. On pense bien que le manuscrit d'Espagne l'intéressa tout de suite. Mais ce n'est qu'après avoir longtemps pâli sur lui qu'il finit par s'apercevoir que le texte biblique qu'il renfermait était écrit sur un parchemin où avaient été grattées de plus anciennes écri-

tures et que cette peau d'antilope était de celles employées déjà, sans doute, avant l'ère chrétienne et, en tout cas, jusqu'au sixième siècle de notre ère. Ayant ainsi acquis la conviction qu'il avait un véritable palimpseste entre les mains, il procéda donc à en démêler les textes oblitérés. Il se livra à cette étude jusqu'en avril 1917, date où le document fut mis sous clef. Mais il convient de lui donner la parole, en mettant simplement en français ses propres déclarations à l'*Introduction* du petit livret à tirage limité qu'il publia sous le titre : *Luke, John, Acts*, chez l'éditeur londonien C.-F. Bosworth, sans parler de l'article spécial par lui écrit sur sa découverte, en 1917, dans la *Bibliotheca Sacra* d'Oberlin, Ohio :

Après vingt ans de recherches du texte original des Evangiles, je présente aux lecteurs un document unique, provenant d'un palimpseste espagnol originaire de Tarragone et apporté ici en 1907, au Musée de la Société Hispanique d'Amérique. Etant, en 1916 et 1917, Conservateur des Manuscrits de cette Société, j'eus le loisir et l'opportunité d'y étudier des mois durant ce palimpseste, que je transportai sur le toit de l'édifice pour jouir du maximum de l'éclatante lumière américaine.

Il me fallut près d'une année pour en découvrir les mots cachés, qu'un bain d'acide avait lavés afin d'y écrire à leur place le texte évangélique que l'on nous a servi pendant des siècles. A force de persévérance et grâce à une longue expérience préalable des palimpsestes, je fus à même de lire les vocables cachés par le moyen des morsures produites à la surface du vélin par le stylet de fer et qui avaient survécu à l'effacement de l'encre. Mais l'œuvre d'oblitération de presque toute trace d'écriture de ces siècles lointains avait si bien été réalisée que ni le vendeur, ni l'acheteur du manuscrit ne s'aperçurent que c'était un palimpseste. C'est à cette presque totale oblitération que le manuscrit a dû de ne pas être détruit, comme il l'eût été à peu près sans aucun doute si son écriture enterrée eût été aisément déchiffrable. Sauvé des yeux de l'observateur ordinaire, il a donc survécu à l'inquisition millénaire pratiquée de 380 à 1380 par les fauteurs du texte revisé de notre Bible, alors qu'ils s'efforçaient d'en établir un texte unique, sur la terre.

Les frais énormes qu'entraînait l'acquisition de peaux fines dans les premiers siècles donnèrent naissance aux palimpsestes. Et c'est l'incomparable valeur du vélin de notre manuscrit qui le fit employer deux fois pour recevoir la leçon des Evangiles. Travaillant sans relâche depuis 1896 à des manuscrits bibliques, mes découvertes sur ce terrain m'avaient donné dès 1911 la conviction qu'il avait existé dans l'Europe Occidentale, dans les premiers siècles, un texte tel que celui maintenant

découvert. Mais je doutais qu'un tel texte eût été conservé. Cependant en 1914 j'avais déjà annoncé, me basant sur les vestiges trouvés dans les plus anciens manucrits latins, le caractère général de ce palimpseste, qui est, depuis 1917, une réalité. Il est en latin, en double colonne de 25 lignes à la page. Ce sont ces doubles colonnes et le peu d'étendue, ainsi que la régularité des lignes d'écriture, qui ont été les auxiliaires les plus efficaces du déchiffrement. Actuellement, le palimpseste contient 432 feuillets de mince et parfait vélin.

Le soussigné en avait préparé l'édition à New-York en 1917, qui eût fait connaître au monde ce texte nouvellement découvert. Cette édition, imprimée par les fils de G.-P. Putnam, a été détruite. Mais un jeu complet d'épreuves en a été déposé au *British Museum*. Un choix en fut d'abord publié dans la *Bibliotheca Sacra* d'Oberlin, Ohio, en janvier 1917. Un éloge de la découverte est contenu dans la brochure publiée en 1918 à New-York par B.-E. Scriven : *Thoughts for an enquiring Mind*. (*Pensées pour un esprit chercheur*).

Dans l'article de la *Bibliotheca Sacra*, le Dr Buchanan établit nettement que les variantes d'avec les versions revisées de la Bible, — variantes qu'il a découvertes dans quatre anciens textes latins (1), — se rencontrent toutes dans ce palimpseste de la *Hispanic Society of America*. Cela lui permet d'en conclure que le dit palimpseste est beaucoup plus rapproché de la source de la Bible qu'aucun autre texte connu.

Les manuscrits, — remarque-t-il fort pertinemment, — du texte occidental de la Bible qui ont vu le jour ont tous été corrigés plus ou moins complètement en conformité avec les textes de la Vulgate et les textes alexandrins. Le codex du *Musée Hispanique* enferme, d'autre part, dans sa version première, un texte absolument indépendant de la Vulgate. C'est ce qui en constitue la suprême valeur et lui confère sa prééminence sur tous les autres textes jusqu'ici découverts.

Il est probable que ce texte oblitéré qu'a reconstitué Buchanan a dû être transcrit au VIe siècle. Certaines de ses particularités permettraient, semble-t-il, de lui assigner comme source une

(1) Voici, pour les curieux, l'exacte référence bibliographique de ces textes : I· *Codex corbeiensis* (IVe-Ve siècles), *Old-Latin Biblical Texts*, n° 5 (1907), 2· *Codex Veronensis* (IVe-Ve siècles) *ibid*, n· 6 (1911), 3· *Codex Harleianus* (Xe siècle), *Sacred Latin Texts*, n· 3 (1915), IV· *Codex Tarbarensis Beati* (an 968), *Sacred Latin Texts*, n· 4 (1915). On comprend que je ne puisse, dans cet article, m'étendre sur le détail des concordances curieuses entre ces textes anciens et la version-mère du palimpseste de Tarragone. Il suffit de les signaler et d'indiquer où ceux qui désireraient les examiner en détail les trouveront.

version de la Bible datant ou du Ier ou du IIe siècle de notre ère. Une telle version serait donc antérieure de deux ou trois siècles à celle de saint Jérôme, cette « Vulgate » faite au IVe siècle sur des textes hébreux. Son intérêt essentiel, capital, consiste en ceci qu'on n'y trouve aucune base permettant d'établir la théorie du jugement dernier, pas plus que celle de la fin du monde. Rien ne s'y rencontre non plus touchant le baptême et l'enfer. La mise à mort du Christ n'y est pas imputée aux Juifs, mais seulement aux scribes. La naissance virginale de Jésus,— dogme central du premier et du second siècles, — y est affirmée et voilà un point intéressant, pour qui se souvient des controverses entre l'évêque de Salisbury et l'exégèse germanique. En outre,— et c'est là un détail révélateur, si l'on songe à la théorie ultérieure de l'homme toute vérité, de la femme tout mensonge, — la place qui y est assignée à la femme n'est pas cette place inférieure qui caractérise la version « autorisée » de la Bible. Nous connaissons tous le fameux texte, dans cette dernière, de l'oraison dominicale, d'après Mathieu, VI, 9-13 :

Vous prierez donc ainsi : Notre Père, qui es dans les cieux, que ton nom soit sanctifié ;

Que ton royaume arrive ; que ta volonté soit faite sur la terre, comme elle l'est au ciel ;

Donne-nous ce jour notre pain quotidien ;

Et pardonne-nous nos dettes, comme nous pardonnons à nos débiteurs ;

Et ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal : car à toi sont le royaume, et le pouvoir, et la gloire, pour toujours. Ainsi soit-il !

Voici cette même oraison dans notre palimpseste :

Père des Esprits, sanctifie les esprits des hommes par le Sauveur des Esprits, pour qu'ils soient participants, par le Sauveur des Esprits, de la gloire des esprits des enfants de Dieu.

Sauveur des Esprits, sauve les esprits des hommes des mauvais esprits, qui font que les esprits des hommes servent des esprits mauvais.

Fils de Dieu, parle aux esprits des hommes le verbe du Sauveur des Esprits, afin que les esprits des hommes puissent être sauvés des esprits mauvais par le verbe du Sauveur des Esprits et obtenir par le Sauveur des Esprits la gloire du Père des Esprits et la gloire du Sauveur des Esprits et la gloire du fils de Dieu, — laquelle est éternelle.

Père des Esprits, délivre par le Sauveur des Esprits les esprits des

hommes de l'Ennemi, qui hait et tente les esprits des hommes par de mauvais esprits, qui affligent les esprits des hommes.

Sauveur des Esprits, glorifie les esprits des hommes, pour que les esprits des hommes puissent être participants, par le Sauveur des Esprits, de la gloire du Père des Esprits et de la gloire du Sauveur des Esprits et de la gloire du Fils de Dieu, — laquelle est éternelle.

Fils de Dieu, montre aux esprits des hommes, par le Sauveur des Esprits, la gloire du Père des Esprits et la gloire du Sauveur des Esprits et la gloire du Fils de Dieu, afin qu'ils puissent être participants, par le Sauveur des Esprits, de la gloire du Père des Esprits et de la gloire du Sauveur des Esprits et de la gloire du Fils de Dieu.

Voici maintenant les non moins fameuses « Béatitudes », dans l'un et l'autre texte; celui de Matthieu, V, 3-11 et celui du palimpseste de Tarragone :

Bénis sont les pauvres en esprit, car leur est le royaume des Cieux;

Bénis sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés;

Bénis sont les doux, car ils hériteront la terre;

Bénis sont ceux qui souffrent faim et soif pour la justice, car ils seront rassasiés;

Bénis sont les pitoyables, car ils obtiendront merci;

Bénis sont ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu;

Bénis sont les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu;

Bénis sont les persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux;

Bénis soyez-vous, quand les hommes médiront de vous et vous persécuteront et diront toute sorte de mal contre vous, à cause de moi, faussement !...

Bénis sont ceux qui cherchent la gloire des esprits des enfants de Dieu, car ils obtiendront, par le Sauveur des Esprits, la gloire du Père des Esprits et la gloire du Sauveur des Esprits et la gloire du Fils de Dieu, car ils seront satisfaits.

Bénis sont ceux qui sont persécutés par de mauvais esprits, parce qu'ils observent le verbe du Sauveur des Esprits, car leurs esprits seront consolés par le Sauveur des Esprits.

Bénis sont ceux qui observent par le Sauveur des Esprits le verbe du Sauveur des Esprits, car leurs esprits seront sauvés de tous les mauvais esprits par le Sauveur des Esprits.

Bénis sont ceux qui observent le verbe du Sauveur des Esprits, car leurs esprits seront sauvés des hommes qui servent les mauvais esprits.

Bénis sont ceux qui observent par le Sauveur des Esprits le verbe du Sauveur des Esprits; car leurs esprits seront sauvés de l'ennemi qui hait et tente les esprits des hommes par de mauvais esprits.

Bénis sont ceux qui observent le verbe du Sauveur des Esprits, car leurs esprits seront sauvés de l'ennemi qui hait et tente les esprits des hommes par de mauvais esprits.

Bénis sont ceux qui observent le verbe du Sauveur des Esprits, car leurs esprits auront en partage, par le Sauveur des Esprits, la gloire du Père des Esprits et la gloire du Fils de Dieu.

On lira sans doute encore avec plaisir les deux versions du « miracle des pains et des poissons », du « *feeding of the five thousand* », comme disent les Anglais.

En voici d'abord la relation d'après Jean, VI, 3-11 :

Et Jésus monta sur une montagne et il s'y assit avec ses disciples.

Et la Pâque, fête des Juifs, était proche.

Quand alors Jésus eut levé les yeux et vu une grande multitude assemblée autour de lui, il dit à Philippe : *Où achèterons-nous du pain pour qu'ils puissent manger ?*

Il disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il ferait, lui.

Philippe lui répondit : *Deux cents deniers de pain ne leur suffiraient pas, pour que chacun en ait un peu !*

Un de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit :

Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux petits poissons. Mais qu'est cela pour tant de gens ?

Et Jésus dit : *Faites asseoir les hommes !* Or, il était beaucoup d'herbe en ce lieu. Et les hommes s'assirent, au nombre d'environ cinq mille.

Et Jésus prit les pains et, quand il eut rendu grâces, il les distribua aux disciples et les disciples à ceux qui étaient assis. Et pareillement les poissons, autant qu'ils en voulaient.

Voici le récit du palimpseste :

Et le Seigneur Jésus partit pour une montagne avec ses disciples.

Et il prêchait aux esprits des hommes, par le Saint-Esprit, la gloire du Père des Esprits et la gloire du Saint-Esprit et la gloire du Fils de Dieu.

Et le Seigneur Jésus dit à ses disciples : *Combien de pains avez-vous ?*

Les disciples répondirent : *Il y a ici un garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais qu'est ceci pour tant de gens ?*

Et il dit à ses disciples : *Faites asseoir ce monde!* Et ils s'assirent.

Quand le Seigneur Jésus eut élevé les yeux, il dit :

Père des Esprits, glorifie les esprits des hommes par ton Saint-Esprit, pour qu'ils puissent obtenir la gloire des esprits des Enfants de Dieu !

Sauveur des Esprits, sauve les esprits des hommes des mauvais esprits, pour qu'ils puissent être participants de la gloire du Père des Esprits et de la gloire du Saint-Esprit et de la gloire du Fils de Dieu ! »

Et il distribua du pain au peuple. Et ils furent satisfaits.

Et ils glorifièrent le Père des Esprits et glorifièrent le Saint-Esprit et glorifièrent le Fils de Dieu, par le Saint-Esprit (1).

On a indiqué plus haut que la position humiliée de la femme, qui caractérise les divers textes « conformistes » des Evangiles, n'apparaissait pas dans la leçon du palimpseste de Tarragone. Comme cet article se fait déjà trop long, je me bornerai à quelques brefs, mais combien typiques exemples ! Relisons Luc XII, 1-2 : on y relate l'arrivée à Béthanie, six jours avant la Pâque, de Jésus chez Lazare et comment Marthe leur servit à souper. Lazare, étant un homme, trône à table, naturellement, cependant que ses sœurs font les besognes serviles. Le palimpseste de Tarragone ne connaît pas encore cette relégation de la femme à la cuisine.

Le Seigneur Jésus — y lit-on — vint avec ses disciples de Jérusalem à Béthanie. Alors, les sœurs de Lazare qu'il avait ressuscité firent un souper et elles s'assirent pour manger avec le Seigneur Jésus et ses disciples. Et Lazare, leur frère, était à table avec ses sœurs.

Voici encore la bénédiction des petits enfants, dont Luc XVIII, 15-16, a fait disparaître toute figure de femme, en conformité avec les traditions de l'Orient et d'après un système que l'on retrouve dans les Synoptiques, maintes fois :

Et certaines femmes apportèrent leurs enfants pour qu'ils fussent bénis par le Seigneur Jésus. Et les scribes et les pharisiens réprimandaient les femmes. Mais il dit aux scribes : *Laissez les femmes m'apporter leurs enfants. Car elles sont, en esprit, les disciples du Sauveur des Esprits!*

Telle est, en résumé, l'histoire du palimpseste de Tarragone. La controverse sur lui ne s'est ouverte publiquement que dans les

(1) Les répétitions constantes du texte de Tarragone s'expliquent du fait du caractère métrique de ce texte. Les Ecritures furent vraisemblablement chantées par les disciples, en conformité avec la tradition des rites anciens, où le rythme jouait un si grand rôle. Dans la suite, on en modifia la primitive version pour diverses causes, en particulier pour la rendre plus « sensationnelle » et intéressante.

derniers jours d'avril, à New-York. Nous ne la pouvons pas rapporter en cet article. Le Dr Buchanan a envoyé des photographies du parchemin à Sir Frederick Kenyon, du *British Museum*, au Dr Rendel Harris, Directeur de la *John Ryland Library* à Manchester et au Professeur Kirsopp Lake, de Harvard. Ces trois experts auraient confirmé — autant que faire se peut sur la simple vue de documents photographiques — la réalité du palimpseste et sa complète authenticité. Mais M. Huntington, fondateur de *The Hispanic Society of America*, n'entend pas qu'on détruise l'édifice de la foi orthodoxe. D'après *The New York Times* du samedi 28 avril dernier, M. Sydney Putnam a déclaré que ç'avait été sur des ordres exprès de ce richissime hispanophile que l'édition commencée de 1917 avait été supprimée et M. Buchanan déclare que M. Huntington lui dit que « *it would be a great blow to religion* » si le texte du palimpseste était publié « *and his conscience dit not permit him to have it published.* » Il a, d'ailleurs, mis sous clef le palimpseste, puis l'a laissé, nous dit-on, examiner par trois de ses amis : Don Federico Onis, un professeur de Salamanque détaché, pour y enseigner la littérature espagnole, à Columbia, le Dr E.-A. Loew, de l'Université de Munich, et le Professeur Henry Sanders, de l'Université de Michigan. Le rapport de ces messieurs devrait être publié, car ce qu'on en rapporte sous cape ne suffit pas pour en valider les très incertaines conclusions.

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES RUSSES

Ivan Tourguenieff : *Dimitri Roudine* (trad. par Tourguenieff et L. Viardot, Stock éd.). — Saltykov-Chtchedrine : *Les Messieurs Golvoleff* (trad. par Marina Polonski et G. Debesse, Stock éd.). — Fédor Sologoub : *Le Démon Mesquin* (trad. par Mme H. Pernot et L. Stahl, Bossard edit). — Léon Chestov : *Les Révélations de la Mort* (trad. par Boris de Schloetzer, Plon édit). — Dmitri Mérejkowsky : *L'Ame de Dostoiewsky* (trad. par Jean Chuzeville, Bossard éd.) — Georges Grebenstchikov : *Les Tchouraiev* (trad. par Henri Mongault, Bossard édit). — Constantin Balmont : *Visions solaires* (trad par Mme Ludmila Savitsky, Bossard, éd.)

La librairie Stock vient de rééditer un roman de Tourgueniev : **Dimitri Roudine**, traduit par l'auteur en collaboration avec M. Louis Viardot. Dans la préface qu'il consacre à l'analyse de ce beau roman, M. Edmond Jaloux a si bien parlé de l'art de Tourgueniev qu'il ne reste plus après lui qu'à glaner quelques-

unes de ses observations. Nous sommes de son avis quand il déplore que le plus accessible des romanciers slaves soit aujourd'hui précisément le plus méconnu. Mais en Russie même, et bien avant la guerre, on pouvait assister à son déclin, dû à l'espèce de surenchère dont bénéficiait le naturalisme sauvage ou le symbolisme échevelé d'écrivains plus modernes. Les personnages de Tourgueniev ne sont ni des surhommes ni des brutes. Le milieu où ils évoluent est un milieu civilisé. Leur caractère sans oppositions violentes est surtout riche en nuances que le goût classique de Tourgueniev sait admirablement disposer. Si tels romans russes nous semblent une vision anticipée du bolchevisme, s'ils nous placent pour ainsi dire au centre du chaos révolutionnaire, Tourgueniev, lui, nous en fait pressentir les lointaines origines. Il y a, selon Kropotkine, une grande différence entre le terrorisme et le nihilisme. Et cependant, à voir avec quelle rapidité cette différence s'est trouvée tout à coup comblée, on ne peut s'empêcher de croire qu'il existe entre ces deux phénomènes un lien logique, une porte de communication. Faites sentir à l'homme qu'il n'est qu'un moellon dans l'édifice social, et son premier mouvement sera d'échapper à la tyrannie de sa condition. Tel fut en Russie le passage des aspirations libérales à un nihilisme proclamant les droits illimités de l'individu. Le libéral Roudine, à qui Bakounine a servi de modèle, récuserait toute parenté avec le terrorisme, toutefois il apparaît déjà comme un nihiliste bon teint.

Je n'avais pas, en commençant, la moindre envie de me livrer à des considérations de cet ordre. Mais puisque la question se trouve amorcée, que l'on me permette de signaler, à propos du caractère de Roudine, une remarque du philosophe Berdiaiev, et qui a trait au conflit des éléments viril et féminin dans la constitution de la personnalité russe. Pourquoi, d'après Berdiaiev, y a-t-il réellement conflit et non association ? C'est que le Russe ne tire pas de son propre fond l'élément viril de la liberté, mais qu'il le reçoit du dehors. Toutes les manifestations passives : l'incertitude, l'indécision, l'indifférence, la résignation seraient des phénomènes originaux, purement russes, tandis que les manifestations actives ne se produiraient jamais qu'en contre-coup d'idées ou d'événements extérieurs. Par là s'expliquent les velléités de Roudine, et son impuissance à agir.

§

Les Messieurs Golovleff sont considérés à juste titre comme le chef-d'œuvre de Saltykov-Chtchedrine. Dès le début l'attention est attirée vers la figure de l'effrayant Ioudouchka, héritier, en même temps que des biens, de toutes les tares d'une famille. Ainsi le voulut la tyrannie domestique d'Arina Petrovna qui, durant toute sa vie, « s'est tuée pour organiser quelque chose et qui s'aperçoit à la fin que ce quelque chose n'était qu'un fantôme ». Il existe en littérature peu de types dessinés avec autant de puissance que ce Ioudouchka, qui joint à son invraisemblable tartufferie l'avarice d'un Harpagon et la sensualité malpropre d'un Dmitri Karamazov. Il semble impossible que Chtchedrine en créant ce type ne l'ait pas eu sous les yeux, car nous le voyons agir, nous l'entendons parler, nous reconnaissons même le son de sa voix, dans ses discours interminables « coulant comme une bave », dit l'auteur, qui nous les rapporte avec une sorte de verve satanique. Au fond, Ioudouchka souffre de la même maladie que son père et ses deux frères morts d'ivrognerie. « Le désœuvrement de sa pensée était aussi une sorte d'ivresse. » Et lorsque, plus tard, il s'adonne à l'ivrognerie véritable en compagnie d'une prostituée, sa nièce, le vide de son cerveau est déjà tout prêt à accueillir les fantômes. Le récit de la fin de Ioudouchka est particulièrement poignant, car il s'y mêle au moins autant de cruauté que de pitié. Dernier détail, prouvant que le satirique chez l'auteur finit par l'emporter : « Aussitôt, — conclut le roman, — on envoya un courrier chez la cousine Nadejda Ivanovna qui, depuis l'automne, épiait attentivement ce qui se passait à Golovlevo ».

§

Au lecteur désireux de faire connaissance avec le **Démon Mesquin** de Fédor Sologoub, je ne saurais trop conseiller de lire tout d'abord *les Messieurs Golovleff*. L'évidente parenté du sujet, qui se retrouve jusque dans certains procédés de composition, mais surtout dans l'art de faire progresser l'action vers le dénouement, lui facilitera l'accès de l'œuvre de Sologoub — l'une des plus hallucinantes de la jeune littérature russe.

Fédor Sologoub, dont le nom appartient à l'histoire du symbolisme, est avant tout un poète. Mais définir l'essence de sa poésie apparaît chose malaisée. Les critiques se sont jusqu'ici bornés à

en énumérer les thèmes, d'ailleurs assez peu variés : images de mort et de péché, petits enfants qu'on assassine, poisons qui brûlent, fauves, reptiles et démons. Les mêmes critiques nous montrent encore Sologoub lisant ses vers d'une voix monotone, incantatoire, pareil à un fakir. L'image est sans doute exacte, mais nous n'en sommes guère plus avancés. Il faut en revenir à l'insistance des motifs de mort et de péché. On verra ainsi en Fédor Sologoub tour à tour un poète sadique, un désespéré ou un mystique. Et peut-être est-il à la fois tout cela.

La critique étrangère n'a pas manqué de considérer le *Démon Mesquin* comme une peinture, aussi effroyable que réelle, des conditions sociales d'avant guerre. Nulle part l'auteur ne fait allusion à un pareil dessein. Bien mieux, il prétend que son œuvre n'est qu'un miroir où se réfléchit un type d'humanité assez courant et peut-être nous-mêmes, « hypocrites lecteurs ». Peredonov, a-t-on dit aussi, n'est qu'un affreux pantin, un être imaginaire et abstrait. Sans doute.... mais de même que tous les autres pantins, qu'ils se nomment Hamlet, Tartuffe ou Homais. Ils sont réels puisqu'ils paraissent possibles. Et l'auteur ici n'a même pas besoin d'imaginer les conditions de leur viabilité.

Le Démon Mesquin est l'Esprit de pesanteur, qui attire vers les lieux bas. On se souvient que Zarathoustra, le rencontrant sur la montagne, s'évanouit à sa vue de crainte et de dégoût. Pourtant il est le compagnon habituel de Peredonov, petit instituteur de province, qui passe son temps à tourmenter ses élèves, à faire des niches aux voisins, bafoue les sentiments les plus nobles, s'engloutit peu à peu dans un abîme d'inconscience. Comme chez le Ioudouchka de Chtchedrine, c'est alors que les spectres s'emparent de lui.

Les dimensions de cette rubrique m'interdisent de m'étendre plus longuement sur les beautés de poésie et de style, compensation à la noire brutalité de certaines scènes. Quelque chose en est demeuré à travers la traduction, notamment dans le chapitre des amours, à demi innocentes, de Ludmila Routilov et du lycéen Puilnikov.

§

Ce serait un jeu passionnant que de rechercher parmi les sceptiques grecs ceux à qui M. Léon Chestov emprunta la première formation de sa pensée, pour ne pas dire de son système. L'ex-

périence a été faite pour Hégel, le plus dogmatique des philosophes, héritier en droite ligne des sophistes. L'adogmatisme de Léon Chestov révélerait sans doute des origines aussi anciennes. « Si vous prenez deux couleurs, dit Anaxagore, et que vous les mélangiez, l'œil ne peut distinguer leurs changements qui se font peu à peu ; pourtant ils existent dans la réalité. C'est la raison seule qui juge de la vérité .» Voilà précisément ce que M. Léon Chestov ne saurait admettre. Une vérité de raison et une vérité de sentiment ne peuvent qu'être toutes relatives. Disons mieux, ce ne sont point des vérités mais des apparences. L'erreur réside dans la logique qui tend à plier l'univers à ses lois. La raison, bien loin de se poser en libératrice de l'âme, doit être considérée comme son bourreau.

Ces affirmations paradoxales nous conduisent au centre même de la personnalité de M. Léon Chestov. Pour ceux qui voudraient en saisir le côté subtil, le profond pathétique, je ne puis que les renvoyer à l'œuvre du philosophe et à l'excellente étude que son traducteur M. Boris de Schloetzer a placée en tête des **Révélations de la mort**. M. Léon Chestov se défend de passer pour un sceptique. Mais il redoute, semble-t-il, bien moins la chose que le mot, car il établit une confusion volontaire entre scepticisme et légèreté. Or L. Chestov est sérieux, profondément sérieux. Son accent enthousiaste et passionné le situent dans la catégorie des philosophes qui, tels Pascal et Dostoiewsky, n'ont pas seulement pensé avec leur cerveau, mais avec leurs fibres et leur sang, avec l'homme tout entier. C'est pour cela qu'il est un ennemi de la morale kantienne, autant d'ailleurs que de la morale naturelle.

L'auteur d'un si terrible livre, le seul véritable philosophe russe de nos jours, si l'on excepte Mérejkowsky et Rozanov, est un homme doux, modeste et bon. Il a la soif de Dieu comme tous ceux qui sont intimement persuadés de l'opposition de la vie et de la mort, irréductible pour toute conscience humaine. En outre, quelle que soit notre connaissance de Dostoiewsky et de Tolstoï, ce livre, où leur âme apparaît mise à nu, la renouvelle et l'enrichit.

§

Les admirateurs trop jaloux de Dostoiewsky trouveront par contre dans l'étude que lui consacre Mérejkowsky une interprétation peut être inattendue de sa pensée. Un prophète de la révolution

russe,... mais prophète à rebours, inconscient; un possédé pour le moins, autant qu'un prophète, voilà ce que M. Mérejkowsky distingue dans l'auteur des *Frères Karamazov et* de l'*Idiot*. Ouvrage d'exégèse plus encore que de critique. **L'Ame de Dostoiewsky** vaut surtout par ces belles échappées mystiques, par ces vues sur les événements de l'histoire, dont quelques-unes sont déjà familières à qui a lu les romans de la *Trilogie* et *Le Mufle-Roi*. Ici le ton étant celui du discours semblera singulièrement oratoire. Le traducteur n'a pas cru devoir esquiver le péril. Peut-être eut-il tort, peut-être raison. L'important était de mettre sous les yeux du lecteur ces curieuses pages inspirées par le premier coup de tonnerre de la révolution de 1905, qui ont encore aujourd'hui le sens d'un avertissement.

§

Le roman de M. Georges Grebenstchikov **Les Tchouraiev** a obtenu un vif succès, moins, semble-t-il en raison de ses qualités propres que de la nouveauté du sujet. Si incroyable que cela paraisse, il n'existait jusqu'ici aucun roman sibérien, à part les louables tentatives de Mamine Sibiriak. M. Grebenstchikov a-t-il mieux réussi ? Je n'oserais l'affirmer. Il faut pour entrer dans la vie d'hommes primitifs, ou même pour décrire les grands aspects des pays vierges, une sorte de génie élémentaire qui ne se trouve que rarement, tel celui d'un Jack London. Les peintures de M. Grebenstchikov sont véridiques, mais elles n'évitent pas les inconvénients du genre « poème épique ». Ici, le départ des flotteurs, plus loin la visite du domaine rural, le tour du propriétaire, ensuite la fenaison. Autant de tableaux que l'on sent un peu intentionnels. A la quarantième page le récit est à peine amorcé. Tout cela, il va sans dire, n'a que la valeur d'une opinion, car le sujet imaginé par M. Grebenstchikov est de première grandeur. La ruine de la maison Tchouraiev symbolise non seulement celle des traditions de toute une famille, mais celle même de la vieille foi sous le souffle de l'esprit nouveau. Il convient de rendre un hommage tout particulier au talent de traducteur de M. Henri Mongault, qui a pris soin en outre d'ajouter à ce texte un grand nombre de notes des plus utiles pour l'intelligence du récit.

§

Des traductions du grand poète Constantin Balmont parurent en 1916 aux éditions Georges Crès. Les circonstances ne m'ont

pas permis alors d'en parler. Les auteurs du recueil, Mme A. de Holstein et M. René Ghil ne pouvaient songer à mettre en coupe l'étonnante forêt lyrique, aussi se contentèrent-ils de présenter une gerbe de quelques poèmes choisis parmi les plus exquis. Les **Visions solaires** que vient de traduire à son tour Mme Ludmila Savitzky nous entraînent vers le vieux Mexique, la vieille Egypte, vers l'Inde sans âge, le Japon et l'Océanie. Je ne sais pourquoi, mais je songe en relisant ce volume de Balmont à certain bizarre petit poème qui est, je crois, de M. Jean Cocteau. Une femme rêve quelque part. Elle sent que par ses pieds, par sa chair, son rêve est lié à la croûte terrestre, qu'il perce d'abord dans ses premières couches, pénètre dans son centre, qu'il traverse enfin pour renaître aux antipodes devant un lumineux horizon de mer et de soleil levant. Ingénieuse façon de rajeunir le thème éternel du désir, chanté par Heine (Ein Fichtenbaum steht einsam), repris par Lermontov, et que Balmont pour sa part réalise à toute heure du jour, lyriquement, par un phénomène en quelque sorte naturel.

On aurait tort de s'imaginer cependant Balmont dans l'attitude uniforme de l'aède ou du citharède. Il se livre, dans ces pages, en toute liberté, comme le voyageur fantaisiste qu'il sait être, curieux sans doute des légendes du passé, mais non moins sensible à la beauté présente. Le plus évocateur des guides, et qui ne cesse pas un instant d'être un délicieux compagnon.

JEAN CHUZEVILLE.

LETTRES PERSANES

L'orientation nouvelle de la littérature persane. — Les classiques d'aujourd'hui. — Les novateurs en poésie. — L'esprit critique, caractéristique de la littérature moderne. — Deux genres nouveaux : le théâtre et le roman.

La littérature persane, qui a jeté autrefois un éclat si vif sur la civilisation orientale, et qui, dans les derniers siècles, en excitant la curiosité des savants européens, a inspiré maints poètes occidentaux, est aujourd'hui dans une période de décadence. Non pas que la Perse actuelle ne possède plus de poètes, et même de grands poètes, — cette hypothèse paraîtrait invraisemblable. Mais peut on comparer les quelques écrivains d'aujourd'hui aux Ferdôssi, aux Khayyam, aux Saadi, aux Hafez d'autrefois, pour ne citer que les plus connus du public occidental ?

Et pourtant, depuis quinze à vingt ans, c'est-à-dire depuis la révolution, il s'est dessiné en Perse, en littérature, un **mouvement moderne** assez intéressant. Cet essai de rénovation, accompagnant le développement soudain de la presse, est tourné vers l'Occident, ou plus précisément vers la France, puisque jusqu'à présent la langue et la littérature européennes les plus étudiées par les Persans instruits sont la langue et la littérature françaises.

Mais hâtons-nous d'ajouter que ce mouvement moderne n'a encore rien produit de remarquable, et que les seuls écrivains persans contemporains ayant créé des œuvres de valeur et exerçant quelque influence sont ceux qui suivent la manière des anciens maîtres. Tous des poètes d'ailleurs, car les vieilles lettres iraniennes n'ont pour ainsi dire point connu autre chose. Et quant aux quelques prosateurs enfantés par l'époque actuelle, ce ne sont encore que des fœtus qui s'essaient.

Il y a bien, également, quelques littérateurs qui se sont exercés à révolutionner la poésie persane, en l'adaptant aux modèles français. Mais n'étant point de taille à mener à bien une entreprise si paradoxale, ils n'ont abouti qu'à créer des monstres ridicules. La prosodie persane, basée comme la latine sur le rythme, est soumise à des lois précises totalement différentes de celles de la prosodie française. C'est pourquoi les essais faits pour l'adaptation du vers persan au vers syllabique, à la disposition des rimes et aux divers genres de la versification française (sonnet, etc.) ont échoué. Un seul **novateur** à ma connaissance, qui a du reste plus innové dans le fond que dans la forme, a réussi, en versifiant des pièces en langage familier, à composer de petites œuvres originales et gracieuses. C'est le poète Dakho (de son vrai nom Dehkhoda, actuellement directeur de l'Ecole des Sciences Politiques de Téhéran), dont on pourrait comparer les fantaisies en prose et en vers (le ton à part) aux piécettes d'un Aristide Bruant ou d'un Jehan Rictus.

Ce n'est pas à dire toutefois que les **poètes classiques d'aujourd'hui** soient restés fermés à l'influence moderne. Mais cette influence s'est plutôt fait ressentir dans leurs idées que dans une forme nouvelle de leur art.

Feu Adibol-Mamalek, dans ses mordantes et vigoureuses satires, le fameux poète et compositeur Aref, dans ses admirables

chansons patriotiques, Lahouti et le prince Edjlalol-Mamalek, dans leurs plaidoyers pour la libération de la femme musulmane, Maleko-Choara (« le Roi-des-Poètes »), Kamali et d'autres, dans leur sympathie pour l'esprit nouveau, sont bien des poètes modernes.

J'ai employé tout à l'heure le mot de « poètes classiques ». Mais il est bien entendu qu'il ne faut pas donner à ce terme le sens qu'il a reçu dans les littératures occidentales. Le classicisme ne s'oppose pas, dans la littérature persane, à un romantisme ou à un réalisme, à un symbolisme ou à un futurisme. Car il n'a jamais existé en Perse des *écoles littéraires* comme on l'entend en Occident, avec des théories, des cénacles, un chef, de la claque et un « service de propagande ». Un poète suivait ou ne suivait pas la manière de tel maître, il était goûté ou ne l'était pas. Mais il ne lui venait jamais à l'idée, pas plus qu'à celle du public, de rechercher pourquoi il était aimé, à quel genre d'écrivain il appartenait, et quels étaient les principes ou les théories qui pouvaient se dégager de ses œuvres. L'esprit critique était totalement étranger au cerveau du Persan. Or c'est précisément l'**esprit critique** qui est (ou plutôt qui va devenir, pensons-nous) la caractéristique de la littérature persane moderne.

Deux genres nouveaux, pour l'éclosion desquels cet esprit est nécessaire, viennent de naître dans la littérature iranienne : le **théâtre** et **le roman**. Le premier n'était, pour dire le vrai, pas inconnu des Persans, puisqu'il existait depuis longtemps déjà sous forme de *taaziehs*, ou mystères religieux. Mais ces *taaziehs* (que l'on peut, par ailleurs, rapprocher des mystères chrétiens du moyen-âge) ne présentent, au point de vue littéraire, qu'un intérêt minime. D'ailleurs on offenserait fort la susceptibilité des croyants en appliquant le terme frivole de *théâtre* à ces tragédies sacrées des martyrs du chiisme. D'autre part, le théâtre persan moderne, purement profane, n'est nullement le résultat d'une évolution des *taaziehs*. Il nous vient, forme et fond, de l'Europe. Ce théâtre n'est encore, d'ailleurs, que dans les limbes, les jeunes dramaturges persans se bornant pour la plupart — comme les Turcs — à traduire ou à adapter des pièces françaises. On n'a point encore essayé sérieusement d'un théâtre national plus original, moins tributaire des modèles occidentaux. Il faut dire toutefois que cette période d'imitation, bien

qu'inféconde en résultats littéraires directs, est très utile, voire indispensable pour familiariser auteurs et public avec le genre nouveau.

Quant au roman, on pourrait dire, n'étaient les quelques essais faits dans le siècle dernier, qu'il n'a jamais existé en Perse. Des contes, oui, tant qu'on voudra, et de charmants, des histoires merveilleuses semblables aux *Mille et Une Nuits*, qu'aujourd'hui encore les derviches colportent de ville en ville et que des conteurs experts offrent à l'émerveillement des cafés populaires. Mais le roman, tel que le comprennent les littératures occidentales, le Persan, trop uniquement poète, ne pouvait point le concevoir. Ce n'est qu'avec le contact de la mentalité européenne qu'il a tout à coup pris goût pour ce genre nouveau. Il est vrai que jusqu'à présent on s'est plutôt contenté, tout comme pour le théâtre, de traduire les romans français, mais désormais la voie est ouverte : nous ne saurions tarder à trouver de vrais romanciers.

ALI NÔ-ROUZE.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Un article de Mr Edmund Gosse, à propos des « Défaitistes », sur « les nerfs de la France ». — Chacun connaît en France Mr Edmund Gosse, le grand critique anglais, dont le nom fait autorité pour tout ce qui touche à l'histoire de la littérature, et l'on est unanime à s'incliner devant la justesse de ses jugements comme devant sa vaste érudition. Le public français a certainement encore présent à la mémoire le remarquable roman autobiographique de Mr Edmund Gosse, *Father and Son*, traduit en français sous le titre de *Père et Fils*, paru il y a une dizaine d'années aux éditions du *Mercure de France* et qui conquit tous les suffrages. Mr Edmund Gosse continue à suivre avec attention le mouvement des lettres et des idées en France ; il s'intéresse particulièrement à tout ce qui se passe dans ce pays qu'il connaît si bien, quoiqu'il prétende cependant ne pas le comprendre toujours. Aussi est-ce sous le titre énigmatique autant que significatif de « *les nerfs de la France* » qu'il parlait récemment dans le *Sunday Times* (29 avril) du dernier roman de M. Louis Dumur, *les Défaitistes* :

La vieille formule, écrit Mr Edmund Gosse, d'après laquelle pour bien se comprendre il faut pouvoir se pardonner, est applicable non seulement aux individus dans leurs actions privées, mais encore aux nations. Afin d'être à même de louer ou de blâmer la politique d'une race, il est nécessaire d'apprécier à leur juste valeur un grand nombre de facteurs, qui échappent la plupart du temps à la connaissance des observateurs étrangers, même les plus judicieux. Matière d'opinion ou non, on doit convenir que les nations demeurent inévitablement dans l' « isolement », — « superbe » ou non. Ces derniers mois, nous nous sommes permis de ce côté-ci du détroit de critiquer abondamment la politique française, ou du moins de la discuter. Tant que cette critique, ou cette discussion, traite des effets de la politique étrangère sur notre propre prospérité intérieure, laissons-la de toutes façons se poursuivre, — mais admettons que nous pensons à nos propres intérêts. Ne jugeons pas la psychologie de nos Alliés de façon définitive, sans être parfaitement sûrs de savoir ce qu'elle est.

Pour ma part, quoique j'aie passionnément étudié un demi-siècle durant la pensée française (1), je confesse qu'elle ne m'a pas livré son secret. Si de jeunes journalistes politiques sont capables, après un séjour d'une semaine et demie à Paris, de faire un rapport à leurs journaux sur la situation, c'est qu'ils sont plus habiles que moi. Pour moi, la conscience de la France est une énigme, perpétuellement attractive, se dérobant perpétuellement. Et cependant, je suis persuadé que la seule manière de pénétrer un peu plus avant dans cette conscience est de s'attacher à analyser quelques-unes de ses multiples manifestations.

Pour cette raison et parce que je suis fatigué de constater que les opinions attribuées aux Français prouvent que les critiques ne connaissent même pas les premières lettres de leur alphabet moral, je présente aujourd'hui à mes lecteurs un roman qui vient de paraître, dans lequel certains sentiments et aventures, qui ont beaucoup à voir avec l'occupation de la Ruhr, sont lumineusement exposés. Je ne sais pas quel accueil *Les Défaitistes* recevront à Paris, — car j'écris avant que matériellement aucun écho de l'opinion française ait pu me parvenir. Nous nous égarons trop souvent à répéter les propos des *cafés* des boulevards, au lieu de formuler un jugement rationnel d'après l'étude d'un cas particulier.

L'auteur des *Défaitistes* nous donne avec ce livre la troisième et, je suppose, dernière partie d'un ouvrage dont *Nach Paris* et *le Boucher de Verdun* étaient réciproquement la première et deuxième parties. Ces livres étaient touffus, violents, inégaux ; on les a lus avec passion, atta-

(1) On doit à Mr Edmund Gosse nombre d'études sur nos auteurs, réunies dans deux ouvrages intitulés l'un *French profiles*, l'autre *Three French Moralists*.

qués avec fureur, admirés sans réserve. Le nouveau venu est assuré de ne pas être reçu moins bruyamment : le courage de son auteur sera confondu avec le goût du scandale et la véracité de son récit sera contestée. Je n'ai rien à voir à cela, n'ayant ni à faire le panégyrique des *Défaitistes*, ni à les attaquer. Dans de tels cas, l'attitude d'un étranger doit être celle d'un curieux, qui n'a ni à blâmer ni à louer. Ce que nous désirons est, si possible, comprendre. La lecture attentive de ce livre déconcertant, à moitié récit historique, à moitié roman — avec sa passion et son chaos, sa considérable documentation, son extraordinaire mélange de fiction (parfois trop violente, je le confesse pour mon goût), avec ses audacieuses biographies de personnages publics, — quelques-uns encore vivants, — ne peut que nous aider à nous former ne serait-ce qu'une idée partielle du secret dessein de la nation française blessée.

Après avoir signalé cette « particularité » que l'auteur des *Défaitistes* est Genevois de naissance et d'éducation première, l'éminent critique anglais continue comme suit :

Mais venons au sujet des *Défaitistes*. Les deux précédents volumes de l'œuvre de guerre de M. Dumur se passaient en Allemagne et sur les champs de bataille. Dans celui-ci, l'auteur se confine, après un court séjour à Berne, au cœur de Paris. Le thème de son roman est le danger couru par la France et la Société du fait de l'activité de ceux qui étaient secrètement opposés à la continuation de la guerre ; ces opposants appartenaient à des classes sociales profondément différentes, depuis les pacifistes théoriques, qui aimaient leur patrie mais se rangeaient sous la bannière de Tolstoï, jusqu'aux traîtres et aux espions avérés qui travaillaient souterrainement à assurer la victoire de l'Allemagne. Les meilleurs éléments des milieux politique et militaire, la plus saine et la plus virile partie de la population, ne furent jamais séduits par les premiers, ni corrompus par les seconds.

Toutefois les progrès de la maladie furent négligés par le gouvernement, et c'est un fait historique que l'extraordinaire mésaventure qui avait placé Malvy au Ministère de l'Intérieur et l'y avait maintenu jusqu'à ce que la chose devînt un criant scandale concourut au développement du défaitisme. Tolérés par la masse, secrètement soutenus à l'Intérieur, l'internationalisme, l'antipatriotisme, l'anarchie et la trahison combinaient leurs efforts pour encourager les agents de l'Allemagne jusqu'à un degré qui restera toujours une surprise pour l'historien.

Dans ce dernier roman, M. Dumur s'est proposé de peindre le résultat de toutes ces manœuvres souterraines.

Voici maintenant la très intéressante définition que donne du « défaitisme » Mr Edmund Gosse :

Il y a un certain intérêt à tracer l'histoire des mots en connexion avec leur sens local et, par conséquent, il peut être bon de noter quand et comment le terme étrange de « défaitisme », certainement introuvable dans le Dictionnaire de l'Académie et non moins barbare pour Littré, vint au monde. *Il apparaît qu'il fut créé par* le publiciste russe Grégoire Alexinsky, un ancien social-démocrate qui désapprouva la politique bolcheviste. Alexinsky, dans un ouvrage publié en français, attaqua Trotsky qui s'imaginait que le tsar et le capitalisme étaient les principaux fléaux de la Russie, tandis que le plus formidable des ennemis du slavisme était la puissance *militaire* de l'Allemagne. Alexinsky accusait les Bolchevistes d'être assez aveuglés par leur fanatisme pour désirer la défaite de leur propre pays, et il les appela *porajentsy*, mot qu'il traduisit en français par celui de *défaitistes* qu'il inventa et par lequel il voulait stigmatiser les personnes qui non seulement attendent la défaite, mais la souhaitent.

Le mot fit aussitôt fortune à Paris et fut appliqué à des personnages d'un rang aussi élevé qu'Anatole France, comme à des individus aussi bas et ignobles que Bolo et Almereyda. Mais ceci implique une sérieuse confusion de pensées, car les mobiles qui inspiraient ces divers « défaitistes » étaient entièrement différents. Il y avait à l'œuvre des motifs d'ordre politique, artistique, social et sentimental, qui semblaient n'avoir aucune relation possible de l'un à l'autre. Néanmoins ces sentiments s'étaient graduellement fondus en un effort, plus ou moins conscient, pour refouler le torrent du patriotisme en action, pour lier les mains et donner un croc-en-jambe à ceux qui acceptaient les sacrifices et les douleurs de la guerre afin de mettre un terme à l'intolérable tyrannie de l'impérialisme allemand. Il n'y avait, bien entendu, rien de commun entre de vagues idéalistes comme M. Romain Rolland et les espions qui furent par la suite fusillés. Pourtant ceux-là et tous les autres, quel que fût leur tempérament, qui tentaient de miner le mur de la résistance de la France, travaillaient réellement d'un commun accord — qu'ils en fussent conscients ou non — à causer la ruine de la civilisation et à livrer l'Europe aux chaînes des Hohenzollern.

Avec leur intelligence éveillée, les Allemands eurent conscience de cette situation bien avant les Français. Vers la fin de 1914, arrachées à leur béate satisfaction par la surprise de la bataille de la Marne, les autorités allemandes reconnurent qu'un plan plus subtil que celui poursuivi jusqu'ici devait être mis en œuvre, afin de réduire la résistance des Alliés, qui se démontrait plus sérieuse qu'elles ne l'avaient escomptée.

Excessivement bien informés par leurs agents des divergences d'opinions et de pensées de certains milieux de Paris, les Allemands décidèrent sur-le-champ de se servir des moyens dissolvants dont ils dis-

posaient, de réunir ces groupes variés d'individus qui désespéraient de la République et d'avoir recours à eux pour le triomphe de leurs buts germaniques. Ils résolurent d'employer leur propagande à terrifier les Parisiens avec l'épouvantail de la ruine financière, de grossir la légende de l'omnipotence militaire allemande, d'insinuer des doutes quant à la valeur de la préparation française, de répandre la panique en insistant sur l'inutilité de prolonger la guerre, de semer la suspicion au sujet de l'honnêteté des ministres, de la valeur des généraux : bref, par tous les moyens possibles, de briser le courage moral de la France.

Par-dessus tout, ils cherchaient à entamer le courage des Français momentanément éloignés du front, en exagérant le pouvoir et la dureté de l'Allemagne. Leurs agents devraient donner à entendre à quel point serait terrible la punition d'un peuple qui résistait au pouvoir de Celui qui était divinement investi de la souveraineté du monde. Chaque mois de vaine résistance ne faisait que rendre plus épouvantable le châtiment qui tomberait par la suite sur la misérable nation qui osait défier le Très-Haut. En répandant ces idées, qui étaient comme le germe de quelque maladie consomptive, ils profitaient de la démoralisation produite — souvent sans le vouloir — par la faiblesse et la timidité des pacifistes de la classe intellectuelle.

Voilà ce qu'il semblait nécessaire de dire afin de préparer le lecteur au roman sensationnel de M. Dumur. L'auteur a entrepris de dépeindre ce que les « défaitistes » ont fait de 1915 à 1917 et quels avantages les Allemands tirèrent de leur état d'esprit.

On peut juger par le morceau ci-dessus que l'écrivain anglais, qui manifestait la crainte de ne pas comprendre suffisamment la France et ses « nerfs », les comprend au contraire, l'une et les autres, parfaitement.

On se demandera comment le romancier a pu nous conduire à travers des chemins si tortueux et si obscurs. Il l'explique par le fait qu'il a eu l'avantage de se servir d'un rapport rédigé par un neutre, ex-agent repentant au service de l'Allemagne. Cet agent, nous apprend M. Dumur, n'est pas désireux — c'est assez naturel — de voir son nom divulgué, mais il consent à admettre qu'il est Danois. En conséquence, le héros de ce roman est un citoyen du Danemark, du nom de Harald Arendsen, que nous trouvons au début de l'histoire à Berne. L'aspect de la capitale suisse pendant la guerre est tracé d'une manière extraordinairement vivante et nous sommes à même de comprendre ce que les subjuguantes forces de la culture et de l'organisation allemandes étaient capables d'exercer sur l'esprit du brillant étudiant danois élevé en Allemagne.

Cela dépasse le talent de M. Dumur de rendre son héros sympathique et ses aventures ne sont pas toujours facilement dignes de foi, mais ceci est en dehors de notre affaire. Le jeune homme écrit des articles dans les gazettes suisses, articles dans lesquels il exalte la cause allemande avec un tel enthousiasme qu'il attire sur lui l'attention des autorités allemandes et qu'il consent à aller à Paris comme espion à leurs gages.

Le reste de l'histoire est le récit de ce qu'il a vu et entendu, plutôt que de ce qu'il a fait, ce pour quoi nous devons le croire sur parole : c'est peut-être là d'ailleurs une faiblesse de l'intrigue, car nous le voyons dépenser de fortes sommes allemandes et comploter avec les autres espions, tandis qu'il n'est pas aisé de percevoir les services qu'il a rendus à ses maîtres. Il est mêlé à un grand nombre d'intrigues déshonorantes et à la fin il tue (en état de légitime défense) une belle et malfaisante Française, espionne déclarée. Il est loin d'être un « gentleman » et je ne puis me laisser convaincre de l'admirer parce qu'il change soudainement de camp et se range du côté des Alliés peu de jours avant l'Armistice.

Sans doute, cette critique est fondée. La participation active de l'agent danois au défaitisme, dans le roman de M. Dumur, n'est qu'incomplètement mise en lumière, et le propagandiste y paraît surtout dans son rôle d'observateur. Cependant son activité ne laisse pas d'être indiquée. L'auteur ne donne il est vrai des détails circonstanciés que sur la fondation d'une revue défaitiste, qui n'absorbe qu'une minime partie des fonds que l'espion avait à sa disposition. Mais si M. Dumur avait voulu préciser davantage l'œuvre démoralisatrice de son héros, il aurait peut-être dû nommer des journaux et des hommes, ce qui lui aurait inévitablement attiré des procès. Mr Edmund Gosse poursuit :

Mêler la fiction à la réalité, ou plutôt rendre les faits d'un goût plus savoureux en les parant avec la fiction, est toujours contestable. Mais ce qui fait l'importance de ce roman, ce ne sont pas les aventures de son héros ni ses pages d'amour quelque peu extravagantes et mécaniques; elles ne sont là que comme hors-d'œuvre.

L'importance du témoignage demeure dans ces révélations qui apparaissent étonnamment exactes toutes les fois qu'elles se rapportent à des circonstances où l'évidence ne peut être niée. Je doute qu'aucun ouvrage, se donnant le nom de roman, contienne davantage de détails plus libérés des préventions de l'histoire récente, et c'est ce qui rend les *Défaitistes* si prodigieusement intéressants.

Nous avons entendu parler en Angleterre de la mort de la belle dan-

seuse hollandaise, Mata-Hari, mais les détails mêmes de ses trahisons et son exécution n'ont peut-être jamais encore été rapportés avec autant de précision. Nous avons les portraits de fugitives personnifications du défaitisme, comme Almereyda et la rédaction du *Bonnet Rouge*, — pendant que nous apercevons un journaliste anglais jouant un assez triste rôle, — et encore, et surtout, le plus audacieux et le plus accablant portrait de M. Caillaux (si le romancier est parfaitement sûr de ses informations), pour lequel M. Dumur semble avoir emprunté une succession d'interviews confidentielles au *cahier* de son ami.

Et Mr Edmund Gosse conclut ainsi :

En résumé, les *Défaitistes* sont un livre sur l'authenticité duquel un Anglais peut très bien réserver son opinion, mais qu'il peut sans crainte louer pour son exceptionnel et fascinant intérêt.

LUCILE DUBOIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Lothrop Stoddard : *Le nouveau Monde de l'Islam*, Payot, Paris. — Paul Colin : *Allemagne*, F. Rieder. — Léon Lamouche : *La Bulgarie*, F. Rieder. — Renaud de Briey : *Le Rhin et le Problème d'Occident*, Plon.

On évoquait depuis longtemps, le plus souvent pour en plaisanter, le « péril jaune ». Qu'il existe réellement, — et plus généralement, — pour l'Europe un péril asiatique, et en outre africain, qui est pour moitié un péril islamique, les aveugles, qui sont d'ailleurs fort nombreux, peuvent seuls l'ignorer aujourd'hui.

Le monde entier de l'Islam est aujourd'hui en grande fermentation. Du Maroc à la Chine et du Turkestan au Congo, les 250 millions de partisans du Prophète s'agitent sous l'impulsion d'idées nouvelles et de nouvelles aspirations. Il s'opère une transformation formidable, dont les résultats doivent affecter l'humanité tout entière.

C'est ainsi que M. Lothrop Stoddard, un Américain, résume lui-même, au début d'une brève préface, la matière de son livre, **Le nouveau Monde de l'Islam.** Après une introduction consacrée à un coup d'œil rétrospectif sur « le déclin et la chute de l'ancien monde de l'Islam », il décrit les phases successives et les multiples aspects de cette « transformation formidable », qui s'esquisse dès la première moitié du XIXe siècle. Il le fait d'une façon très complète, avec une grande clarté et, autant que nous en pouvons juger, avec une grande compétence.

Le problème est vaste et complexe, à la fois religieux, politi-

que, économique et social. Au point de vue strictement religieux, le monde musulman, assoupi, affaibli, déchu à la fin du XVIIIe siècle, n'en recélait pas moins toujours des forces internes de reviviscence. Le mouvement wahabite qui, parti du Nedjeb, faillit aboutir il y a cent ans à la fondation d'une nouvelle et vaste théocratie, après lui le mouvement senoussiste, — celui-ci plus vivace et redoutable que jamais, — apparaissent comme des retours en grande partie spontanés à la pureté et à la rigueur de la foi, à l'ascétisme et au fanatisme. Mais ce sont surtout les progrès de la conquête ou de l'expansion coloniale européennes, le contact avec les idées, les méthodes, les mœurs de l'Occident, qui sont venus, du dehors, réveiller les aspirations et les ambitions des peuples mahométans. Les moyens supérieurs de domination de l'Européen « infidèle » engendraient ou avivaient la haine pour ce dernier dans la même mesure où ils devenaient des modèles à imiter et exerçaient leur attraction inéluctable. Dès lors le « nationalisme » des chefs et des agitateurs politiques, exploitant l'idéologie des démocraties européennes, vient interférer avec le panislamisme religieux issu de la ferveur fanatique des confréries. Le plus souvent, il coïncide avec lui. Parfois, il le contrecarre, au moins momentanément : ainsi dans la révolte des Arabes contre la domination turque. D'autre part, le nationalisme au sens strict, — nationalisme turc, égyptien, persan, — tend désormais, sous l'influence d'une certaine science européenne, à s'amplifier en nationalisme « racial » : *pantouranisme* des Ottomans, des Turcomans et des Tartares ; *panarabisme* des Sémites de l'Arabie, de la Syrie, de l'Egypte, de l'Algérie et du Maroc. Le tout cependant demeure plus ou moins dominé par l'unité d'un lien religieux si fort qu'il l'emporte sur les divisions géographiques, raciales ou proprement nationales, et qu'il a permis de créer le terme, en apparence contradictoire et paradoxal, de « nationalisme panislamique ».

Le livre de M. Stoddard traite essentiellement du monde musulman. Mais l'auteur ne pouvait parler des Mahométans de l'Inde sans considérer l'ensemble du grave problème hindou. De fait son étude s'applique à tout le proche et le moyen Orient, et même — car il a soin de rappeler que des forces identiques sont à l'œuvre en Extrême-Orient, — à toute la question du conflit entre l'Asie et l'Europe.

Cette question, l'Inde, avec ses 300 millions d'habitants de races, de langues et de religions diverses, dont un cinquième de Mahométans, la pose à elle seule dans toute son ampleur et sous toutes ses faces : politique et économique, raciale et sociale. L'Européen, — ici, l'Anglais, — a armé contre lui ceux-là-mêmes qu'en échange de ses profits il a fait bénéficier de son ordre. En les initiant à ses méthodes commerciales et industrielles, à sa science, à ses idées, à ses mœurs, il a suscité chez eux à la fois des aspirations légitimes et de folles prétentions. On est dès lors en face d'un double dilemme. Il y a dilemme pour l'Européen, qui est pris entre l'impossibilité de traiter désormais en simples sujets ceux auxquels il a lui-même apporté l'idéologie de l'homme « libre » et le danger de concéder une autonomie qui signifierait pour lui la capitulation, en même temps qu'elle risque de déchaîner l'anarchie. Il y a dilemme aussi pour l'Oriental. Qu'il renonce de plein gré ou qu'il soit arraché par la force des choses à son régime patriarcal de la famille, de l'artisanat, de la petite agriculture, du commerce rudimentaire, sans capital ni concurrence, il est partagé entre le désir de s'affranchir en rivalisant avec l'Europe sur son propre terrain et la haine d'une conception de la vie qu'il sent au fond n'être pas faite pour lui, mais qu'il ne peut pas non plus répudier totalement sans demeurer en état d'infériorité. Le spectacle est tragique, parce qu'il présente tous les caractères de la fatalité.

Il y a des faits saisissants, comme cette formation d'un sentiment général de solidarité *asiatique*, qui, déjà au moment de la guerre russo-japonaise, faisait vibrer d'enthousiasme pour les victoires du Jaune les populations les plus ignorantes des territoires les plus reculés. Il y a aussi de curieux contre-courants : ainsi le fait que les basses classes de l'Inde sont en partie opposées à l'autonomie, parce qu'elles savent que l'oligarchie des hautes classes et des parvenus indigènes, qui ne manquerait pas de monopoliser le pouvoir, ferait peser sur elles un joug bien plus dur et plus injuste que la domination anglaise.

Inutile de dire que la guerre mondiale a accéléré tous les mouvements qui étaient déclenchés. Elle a avivé certains espoirs. La paix, en en décevant d'autres, a avivé les haines. Mais l'Orient sait désormais les divisions et les faiblesses de l'Europe. Et le bolchevisme est venu brocher sur le tout. Encore que la ques-

tion sociale ait commencé de se poser en Orient en même temps que s'y introduisait l'industrie capitaliste à l'européenne, qui y créait un prolétariat et un paupérisme des grandes villes, ce n'est pas sur ce point que la propagande soviétique a tout d'abord porté l'accent. Exploitant à son profit les aspirations à l'indépendance, le bolchevisme a eu soin de se présenter aux nationalistes de l'Asie en adversaire de « l'impérialisme occidental » — et, de fait, étant une chose essentiellement juive, il est lui-même bien asiatique,— c'est seulement dans les derniers temps qu'il a laissé entrevoir son programme de révolution sociale, lequel ne fait nullement l'affaire des princes indigènes et des classes aisées qui sont à la tête des mouvements nationalistes. Aussi ces dernières, après l'avoir accueilli comme un allié contre l'ennemi européen, sont-elles maintenant en garde contre lui.

La situation, on le voit, est prodigieusement complexe. De toutes façons, elle est très grave.

Le livre de M. Stoddard est plein de faits instructifs. Si tous ne sont pas nouveaux, il les résume et les dispose en un tableau complet et parfaitement clair. On pourrait discuter çà et là sur leur interprétation. Bon observateur, historien consciencieux, l'auteur semble être d'autre part un humanitaire et un démocrate qui croit au Progrès universel et indéfini par l'Evolution, laquelle Evolution est censée faire passer tous les peuples successivement par les mêmes stades. D'où la tendance, nécessairement optimiste, à considérer les pires bouleversements comme de simples crises de « transition ». Il y a eu pourtant dans le passé des déclins et des chutes définitives. Et que les grandes phases de l'histoire, les races, les civilisations soient irréductibles à la commune mesure du soit-disant Progrès, cela saute aux yeux de quiconque n'est pas aveuglé par l'idéologie qu'on peut appeler d'un mot « wilsonienne ». Hâtons-nous d'ajouter que celle-ci tient fort peu de place dans l'ouvrage de M. Stoddard. L'essentiel est que *Le nouveau Monde de l'Islam* nous renseigne avec précision sur une situation de fait qui représente un danger mondial.

P. G.

§

Le volume de M. Paul Colin, **Allemagne**, apporte un curieux témoignage sur la situation nouvelle du pays (1918-1921).

L'auteur tassé dans un wagon où vingt-deux personnes tiennent

dans un compartiment de huit, pénètre en Allemagne par la frontière hollandaise et trouve les gares pavoisées en attendant le retour des prisonniers de France, — ils étaient quatre cent mille, qu'on attendit de la sorte durant seize mois, — et passe devant des usines désertes. M. Paul Colin arrive à Francfort, dont il donne une curieuse physionomie et indique le rôle dans les événements qui ont surgi en Allemagne avec la fin de la guerre, et atteint ensuite Darmstadt ancienne capitale princière de la Hesse qui se trouve la miniature d'une grande ville et organise des expositions d'art nouveau sur lesquelles il s'étend longuement. On arrive à Heidelberg qui garde un précieux et pittoresque décor et dont la population d'étudiants ne rêve que d'une prochaine revanche de la guerre perdue à cause des émeutes révolutionnaires ; il obtient d'ailleurs cette déclaration d'un professeur de Vienne qui affirme que tout le mal est venu du « manque de liaison entre les intellectuels et le peuple ». M. Paul Colin se trouve ensuite dans la région des lacs confinant à la Suisse et dont l'un même a été « creusé par une société de pêcheurs » ; et ensuite à Ulm, vieille ville du moyen âge qui garde encore sa physionomie du passé et que domine la tour gigantesque de sa cathédrale. A Munich, il retrouve une ville sillonnée de patrouilles et encore en état de siège; mais après avoir parlé des monuments gréco-romains du lieu, il fait un pèlerinage à ses églises *rococo* pour lesquelles il semble éprouver une singulière tendresse. Puis il est question de Weimar et de Nietzsche. C'est à Weimar que se tinrent aussi les assises de la nouvelle République allemande dans l'enthousiasme de ses débuts. A Leipzig où il se trouve ensuite, M. Paul Colin fait l'éloge de la foire allemande et de l'industrie du livre comme de la cour suprême de l'Empire.

De Leipzig il gagne Dresde dont les collections l'occupent longuement ; puis Berlin, mais qui n'a guère ses sympathies, — capitale prussienne des Hohenzollern où triomphe la bâtisse hâtive et les monuments de mauvais goût ; on peut savoir gré à l'auteur de l'avoir constaté, mais c'est à propos de Berlin qu'il parle de la révolution qui a suivi la fin de la guerre et, la débâcle allemande, — historique peut-être un peu diffus, mais qui se trouve en somme favorable à nos ennemis.

On trouvera peut être qu'il « va un peu fort » dans ses appréciations d'un point de vue tout allemand sur le président Wilson

et « des promesses solennelles faites au nom de tous les Alliés », des « bases » monstrueuses de la paix « substituées à ses conditions et promesses » ; « des troupes noires envoyées en Allemagne par Clemenceau, qui prolongeait en même temps la détention des prisonniers dont on attendait impatiemment le retour ; la politique d'encerclement de la France, qui cherchait à enfermer « le Reich » derrière une barrière d'Etats hostiles : Pologne, Tchéco-Slovaquie, etc. On pourra trouver ces appréciations désobligeantes, — et j'en passe, — alors que M. Paul Colin n'a que tendresse et bienveillance pour nos ennemis d'outre-Rhin. L'auteur, d'un bout à l'autre du volume, nous raconte surtout qu'il est allé en Allemagne pour retrouver, se mettre en rapport, avec de nombreuses personnalités artistiques et littéraires, — une liste des noms cités tient douze colonnes à la fin du volume, — des auteurs, dramaturges, poètes, peintres, sculpteurs, etc., et donne sur certains d'abondants détails. Mais si nous avouons notre maigre enthousiasme pour l'art de Munich et les inventions biscornues de Bochie qui sévissaient déjà avant la guerre, — chaises où l'on ne peut s'asseoir, étoffes caca d'oie avec balais à pots-de-chambre stylisés, etc..., si nous voulons ignorer la littérature et l'art dramatique de la nouvelle Allemagne dont il sera toujours temps de parler, — nous rappellerons à l'auteur qui voudrait l'ignorer un peu trop sans doute que nos ennemis d'hier ont envahi, dévasté, ruiné tout le nord-est de la France ; qu'ils ont anéanti des villes et partout démoli des monuments précieux d'art et de foi ; que leurs ruées successives n'ont été maîtrisées qu'après des sacrifices sanglants, des hécatombes et des dévastations inexpiables ; que l'Allemagne enfin reste l'incorrigible ennemie qui recommencerait demain, avec toutes les horreurs de sa chimie, la même guerre dont elle ne déplore que le mauvais résultat, si elle en avait la puissance, — et nous passerons sur ce volume, — qui reste une erreur, — comme pourront l'excuser ceux qui pensent qu'un jour ou l'autre ou pourra faire « Kamarades ».

Dans une nouvelle collection sur *les Etats contemporains* que commence la librairie F. Rieder, on peut indiquer l'ouvrage sur **la Bulgarie**, de M. Léon Lamouche. La Bulgarie qui a joué un certain rôle dans le passé et même donné des Empereurs à Constantinople, dont les mésaventures souvent tragiques et les destinées au cours de la dernière guerre balkanique

sont restées dans les mémoires, avait cru avantageux de prendre parti pour l'Austro-Allemagne. On sait qu'elle y a laissé « des plumes ». Le tsar Ferdinand a disparu ou tout au moins laissé la place et la Bulgarie depuis lors ne cherche qu'à faire oublier sa conduite passée et à se rapprocher des vainqueurs.

Le volume publié par M. Léon Lamouche apporte de nombreux détails, des précisions et des chiffres. Après une introduction qui rappelle comment elle est entrée en guerre en 1915 et les conditions du traité de Neuilly, il fait l'histoire du pays : les origines, la domination turque, la Bulgarie indépendante, les insurrections macédoniennes, les guerres ; le sol, la population, le territoire et les frontières, les régions naturelles, l'hydrographie, le climat, l'ethnographie, les institutions, et la constitution politique, l'organisation administrative et judiciaire, les finances, l'armée, les cultes, l'enseignement, — l'enseignement technique et spécial ; l'état économique, — l'agriculture, les richesses minérales, l'industrie, le commerce, les banques, la législation économique et sociale, les voies de communication, etc... On nous parle ensuite des lettres, sciences et arts, et pour terminer il est question de la presse. Le volume de M. René Lamouche sous une forme plutôt courte donne l'état général de la Bulgarie ; aujourd'hui la Bulgarie est entrée dans la communauté européenne ; elle fait partie de la Société des Nations ; elle s'efforce de satisfaire aux charges du traité de Neuilly ; gouvernée par un groupement pacifique, elle demande seulement l'accès à la mer Egée « et que » la protection des minorités bulgares à l'étranger soit respectée aussi strictement que les clauses qui lui sont défavorables. Le volume de M. Léon Lamouche est orné de quatre cartes.

Le problème du Rhin est une question de la plus haute importance — pour nous et pour toute l'Europe. De sa solution, non pas définitive, — car il n'y a pas de définitif en histoire, — mais pour un long temps, dépendra la tranquillité, la stabilité de notre continent ; on pourrait presque écrire que notre civilisation occidentale poursuivra sa courbe régulière ou rétrogradera selon les mesures prises à l'égard de ce grand fleuve par les nations intéressées. M. le Comte Renaud de Briey, dans son ouvrage : **Le Rhin et le problème d'Occident**, examine avec sagacité cette question que l'on peut qualifier, sans exagération, d'an-

goissante. Il s'agit de notre avenir, surtout de celui de nos enfants. On ne saurait donc apporter trop d'attention à son examen. Mais l'auteur de ce livre est Belge ; on pourrait le soupçonner de trop voir les choses d'un point de vue un peu spécial, ce qui serait d'ailleurs assez naturel. Néanmoins, la lecture terminée, on ne peut refuser de voir là une vue assez objective, assez européenne, si l'on peut dire. On pourrait peut-être reprocher à l'écrivain un sentiment trop anglais de l'équilibre continental, mais ce ne serait qu'à moitié juste. Les difficultés actuelles proviennent en grande partie des chausse-trapes qui ont été semées à plaisir sous nos pas, depuis l'armistice, par nos alliés. On a redouté, dès la première heure, que la France ne prît ou ne reprît une place trop prépondérante. Et les souvenirs qui se sont accumulés en nous, depuis la discussion du fameux traité de Versailles, nous ont laissé une amertume dont nous garderons longtemps l'âcre saveur. Mais c'est une raison de plus pour envisager avec sang-froid les opinions qui nous arrivent du dehors, surtout si elles sont exprimées par un publiciste dont la pensée se rapproche davantage de la nôtre. Il est certain que l'Angleterre verra toujours d'un mauvais œil, d'un très mauvais œil, nos sentinelles montant la garde sur le Rhin. *Le danger passé, on se moque du saint*, dit un vieux proverbe italien parfaitement juste dans sa forme pittoresque. L'Allemagne, ne cesse-t-on de nous répéter un peu trop uniformément, a été vaincue, bien vaincue. A quoi bon redouter des périls imaginaires ? Pourquoi irriter ces populations allemandes qui, sans cela, retourneraient franchement à leurs pacifiques occupations ? Et pourquoi enfin empêcher le rétablissement d'une paix définitive sans laquelle les anciens rapports des peuples ne pourront reprendre d'une façon ferme et solide ? Nous connaissons cette fameuse romance. On nous l'a même un peu trop chantée. Car ces prétendus périls imaginaires, pour nous ne le sont pas. Nous avons été envahis trop de fois. Nous nous méfions et à juste titre. Si l'Allemagne ne songe nullement à réparer les dévastations épouvantables qu'elle accomplit sur notre sol, elle pense très fort, au contraire, et nous ne le savons que trop, à prendre une revanche qu'elle envisage comme absolument nécessaire pour son avenir. Il nous faut donc des garanties, et sérieuses. M. le comte Renaud de Briey propose une solution : un tampon entre nos enne-

mis et nous. C'est un rapprochement belgo-rhénan qui expulserait définitivement la Prusse de cette région rhénane où les traités de 1815 l'installèrent si maladroitement, si malencontreusement. Mais aujourd'hui, il est peut-être un peu tard. Nous avons eu le tort, au début de notre occupation, de ne pas nous intéresser suffisamment à cette république rhénane dont nous aurions dû saluer les premiers symptômes avec enthousiasme. On peut croire même, au contraire, qu'on fit tout ce qu'on put pour décourager toutes les bonnes volontés. Le général Mangin, qui joint un joli brin de plume à son épée, pourrait, sans doute, écrire des choses intéressantes sur ce sujet. Et nous avons des hommes d'Etat, même en France, qui ont toujours considéré l'intangibilité du Reich comme une chose sacrée. Il y a, nous dit-on, des virtualités économiques qui doivent se réaliser sans qu'aucune force s'y puisse opposer. Ces hommes à courte vue ne s'aperçoivent pas que le *politique*, comme on l'a dit avec justesse, doit dominer l'*économique*. Prenons garde qu'en oubliant cette vérité élémentaire nous n'en arrivions un jour à nous la rappeler à travers des larmes de sang. Décidément, l'idéologie, en dépit de ses vêtements modernes, est chose bien encombrante.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

La crise du socialisme. — Dans le premier ministère qui suivit l'armistice, l'influence du parti socialiste avait été considérable et presque décisive. Cette influence provenait évidemment pour une bonne part de la crainte que le bolchevisme inspirait à la bourgeoisie qui, se croyant à la veille d'une submersion par la vague rouge, cédait à la peur, mauvaise conseillère. Il y avait aussi un autre facteur d'un ordre plus élevé, je veux dire la reconnaissance de l'opinion publique pour l'attitude du parti socialiste au cours de la guerre. Même les adversaires les plus ardents de l'âpre et doctrinaire M. Emile Vandervelde, leader du parti ouvrier belge et ancien président de l'Internationale, ne sauraient méconnaître les services que son adhésion spontanée à l'union sacrée rendit à la défense nationale. Les socialistes firent réellement bloc avec l'ensemble de la nation ; que ce soit sur le front ou à l'intérieur du pays envahi,

les soldats ou les ouvriers socialistes ne le cédèrent à personne comme courage, ardeur et résistance. C'est ce qui fit qu'après la victoire, on leur concéda beaucoup, tant au point de vue électoral qu'au point de vue économique. On leur concéda même beaucoup trop, si l'on considère que la Belgique est un pays libre-échangiste et industriel dont la remarquable et prodigieuse prospérité d'avant la guerre résultait de facultés et facilités exportatrices incompatibles avec les hausses actuelles du prix de revient.

A moins qu'une large union douanière n'intervienne avec la France, l'avenir de notre industrie est hypothéqué, compromis. La corde est usée. Les ouvriers le sentent. Ceux qui recherchent surtout leur intérêt personnel, et ils deviennent de plus en plus nombreux en ces temps de vie dure, se détachent insensiblement d'un parti et d'organisations qui leur imposent des charges de cotisation sans plus rien leur apporter en échange. Emile Vandervelde, au cours d'un récent article du *Peuple*, se trouvait obligé d'en faire la constatation. Mais depuis que la guerre est terminée, ce chef marxiste et de formation profondément dogmatique abandonne de plus en plus le plan national sur lequel il avait récolté honneur et pouvoir. Repris par la pente de son dur doctrinalisme, l'ancien garde des sceaux du Roi Albert reglisse vers ses positions de théoricien et d'abstracteur. C'est un homme éloquent et un manœuvrier habile dont le gros des troupes socialistes respecte l'autorité, mais sans l'aimer, car la caractéristique du sec M. Vandervelde est d'être totalement dépourvu de ces élans du cœur qui ne doivent évidemment pas dominer l'intelligence, mais sans lesquels l'homme n'est qu'une machine. En d'autres termes, au lieu du Belge, soucieux des nécessités et des réalités belges qu'il parut être pendant quelque temps, il est redevenu le froid docteur ès-internationalisme, tout comme avant la guerre et comme si les leçons de la terrible épreuve n'avaient pas eu de prise sur son cerveau férocement maniaque. Vandervelde, ainsi que la plupart des bourgeois belges entrés dans le socialisme, est riche à millions et sans contact réel avec la véritable vie ouvrière qu'il considère comme un aride problème de métaphysique sociale. Avec moins d'éclat, un Louis de Brouckère est dans son cas. Quant à Camille Huysmans, ce bourgeois intellectualisé selon les plus pures méthodes germa-

niques est une sorte de Julien Sorel du socialisme belge et de l'action internationale qu'il a choisis pour champ de manœuvre de ses ambitions démesurées, tout en se conservant une place de premier ordre dans l'agitation flamingante qui est bien la forme du plus étriqué et du plus stupide des nationalismes.

Cependant, ces bourgeois et ces petits bourgeois qui le font à l'intellectualisme ne représentent que la partie décorative et superficielle du parti ouvrier belge, car ce qui continue à faire la force malgré tout appréciable de celui-ci, c'est le sens des réalités. Il s'est manifesté, ce sens, par la création et le développement de magnifiques œuvres de coopération sociale aussi bien dans les Flandres (*le Vooruit* de Gand notamment) que dans la Wallonie. Du point de vue de l'intangible doctrine, les grands docteurs de la métaphysique internationale ont contesté l'utilité de ces œuvres ; ils ont soutenu qu'elles menaçaient de transformer les énergies révolutionnaires en lents, patients et stérilisants efforts de mercantilisme prolétarien et je me souviens bien qu'un jour, feu Griffuelhes, alors secrétaire à la Bourse du travail de Paris de la C. G. T., me disait : « Ici nous formons les armées de la guerre des classes au lieu qu'en Belgique le socialisme coopératif ne forme que des épiciers et des marchands de drap ou de flanelle ». C'est bien possible. Mais plus que les dissertations des doctrinaires, la coopération répondait à l'instinct national de nos ouvriers et leur rendait des services effectifs de vie moins chère, partant plus large. C'est parmi les véritables ouvriers, ceux qui ont réellement travaillé de leurs mains dans nos usines, mines ou carrières avant de détenir des mandats législatifs, que le sens national s'est conservé parallèlement aux aspirations du mieux être. C'est chez eux qu'on observe le mieux cette volonté manifeste chez notre peuple de ne plus se laisser prendre aux bobards et de chercher contre l'Allemagne d'autres moyens de préservations et de défense que des arguments de doctrine. Une bonne partie de la députation socialiste du Parlement comprend l'utilité de l'occupation de la Ruhr, est partisan des dépenses militaires et du temps de service suffisant pour faire face aux éventualités, reconnaît que les cadres monarchiques, tels qu'ils existent chez nous, ne sont pas un obstacle, mais une armature au progrès social.

Pour qui sait observer, la crise du socialisme belge aboutit à

la stérilisation des doctrinaires et des internationalistes et à la consolidation et à l'organisation des éléments positifs dans le sens de l'harmonie nationale. Le messianisme marxiste n'a aucune correspondance avec le grand bon sens qui est notre qualité foncière et nous rachète de bien des petits défauts particularistes. Quant au communisme, il n'existe pas à vrai dire chez nous, sinon nominalement et sous la forme de petits groupes bruyants, mais sans influence, composés principalement de jeunes employés de bureau aux prétentions intellectuelles.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Hedjaz.

A la Mecque. — Le Ramadan, mois de jeûne des Musulmans, vient d'expirer. A son achèvement, une grande fête a été célébrée à la Mecque, Yde Ramadan, qui a donné lieu à la plus importante manifestation de la foi musulmane, d'autant plus que les croyants de toutes les parties du monde y étaient assemblés, dans leur pèlerinage obligatoire au tombeau du Prophète. Tout musulman, on le sait, doit, au moins une fois dans sa vie, faire le voyage de la Mecque, aux fêtes du Ramadan, en pèlerinage à la Kâaba, berceau de l'Islam. Et cela lui donne le droit à l'insigne honneur du titre de Haji et au grand turban blanc.

Lorsque le prophète Mohammed, dans sa sagesse, décréta ce pèlerinage, une idée le hantait, sans doute : l'union des Musulmans de quelque race ou origine qu'ils provinssent. Où se revoir, où se réunir toujours plus pieusement, plus fraternellement qu'autour du prestigieux tombeau de Mohammed ? Là, dans une affluence qui ne connaît pas de bornes, le désert pierreux du Hedjaz se couvre des tentes noires des Arabes mêlées aux tchawader ornés de symboles et d'inscriptions des Persans. Les Hindous sont à leurs côtés, du Bengale ou du Pinjab, hiératiques et doux, sous leurs abris colorés, les plus riches. Egyptiens, Syriens, Tripolitains, Tunisiens, Algériens, Marocains, Turcs, (Turcs surtout)... tous dressent leurs demeures flottantes et variées, pêle-mêle, çà et là, et les drapeaux aux teintes vives surmontés du croissant étincelant houlent aux vents de leurs flammes ardentes et couvrent l'immensité. Un spectacle unique et grandiose !

Et ces populations hétéroclites se mêlent et se pénètrent, se saluent et se resserrent, se reconnaissant de la même Patrie au

seul nom d'Allah, et de la même famille, au seul nom du Prophète.

Après de nombreuses processions et d'incalculables dévotions, en plein air, dans un recueillement dont la conviction et la sincérité sont frappantes, approche le grand jour de la fête et des sacrifices.

Alors apparaît, dominante et universellement respectée, la figure du grand Shériff, gardien héréditaire de la Kâaba, souverain dynastique de la Mecque, le noble descendant de Fatma la divine, la fille du Prophète. L'assemblée des Nations accourues, turbans hautains, kulâhs scintillants de l'image en or du Lion et du Soleil, bonnets noirs, koufiéhs de pourpre serrés par la couronne de l'Igal, fez rougeoyants, turbans chamarrés et têtes nues... tous s'inclinent devant ce sacerdoce pieux et simple, sans crosse, ni mitre, ni bannière.

Ils le regardent. En lui revit l'âme indomptable et géante du Prophète qui de son bâton noueux de chamelier renversa les idoles et appela les tribus nomades et dispersées à la grande Union sous le nom d'Allah l'Unique...

Et c'est ainsi qu'il créa l'innombrable Nation des Arabes. Et c'est ainsi que ses adeptes, les Ouméiades, les Abbassides, les Fatimides, parcoururent le monde au nom d'un seul Dieu, Allah! et créèrent des empires.

Le Shériff parle à l'assemblée des Croyants. Les musulmans écoutent paisiblement et emmagasinent dans leur esprit, dans leur imagination, dans tous les replis de leurs sens, les échos d'une parole sacrée qu'éveillent en eux les onctueuses prédications du Prophète.

Le Shériff a parlé. Qui n'écoutera ?... Qui oubliera ?... Demain, répandus dans les plaines de l'Asie, sur tout le littoral de l'Afrique, aux confins du monde et dans le cœur des cités les plus rebelles, ils marcheront la tête haute, et diront devant les altières et terrifiantes civilisations : *Allah hou Akbar!* Allah est plus grand!

Et quand ils se rencontreront, ils se souriront, ils se tendront la main. La parole du Shériff aura accompli en eux le plus gigantesque enfantement.

Aujourd'hui comme toujours, les Croyants sont les Croyants. Le Shériff de la Mecque s'appelle Hussein Ier, roi du Hedjaz,

Allié des Grandes Puissances aux côtés desquelles il a signé le traité de Versailles. Il nous parvient de Djeddêh, port du Hedjaz et porte de l'Arabie, que S. M. Hussein a donné aux pèlerinages de cette année une impulsion si intensifiée que le nombre des pieux voyageurs en a été plus que doublé. Des mesures spéciales ont été prises par ses ordres pour leur assurer la sécurité et le confort tout le long des parcours mondiaux qui convergent, tels des rayons lumineux, vers le sein de la Mecque.

Toutes les facilités diplomatiques ont été fournies par ses représentants et agents dans les capitales et ports de l'Europe.

Dans quel but tout cela ?

On se rappelle encore les échos étouffés qu'ont donnés récemment certains organes de la presse de la réunion des délégués arabes à Londres. Ils demandaient la Confédération Nationale des pays arabes. Que veulent-ils ? Quel destin leur apparaît soudain ? Aurore du matin qui éclaire féeriquement leur chemin et les attire vers un cher et nouveau lendemain d'union, de force, de liberté et de vie ?

Les Européens, comme les Musulmans, se le demandent. A ces derniers le roi du Hedjaz, profitant de cette vaste et fraternelle occasion, l'a dit, le front tourné vers la Kâaba, à l'Orient. Et il leur a appris la leçon de vivre et de s'unir et de ressusciter leurs anciennes gloires. Il leur a dit : Ecoutez la voix du Prophète! Allah vous donnera la force... et vous ferez le reste. Voilà ce qu'il arrivera, selon notre foi ! Cela est certain.

Nous n'en savons pas davantage. Mais ce que nous savons, c'est que nos amis les Européens continueront à croire que la Mecque sera toujours très loin, que l'Orient restera un désert vide et qu'il n'y aura pas, d'ici longtemps, très longtemps, de T. S. F. pour leur apprendre ce qui se passe chez les Croyants. Seulement, même parmi les Européens, il y a des malins et il y a des sots. Il y en a qui semblent vous écouter et il y en a qui se disent sourds-muets. Il y en a aussi qui vous donnent de l'or et d'autres qui veulent jouer aux plus forts. Espérons que rien ne viendra troubler leur paix imaginaire. Mais si par un hasard d'Allah (tout est écrit), c'était le contraire ?...

NAOUM.

§

Suède.

La germanophilie en Suède. — Au cours d'un récent voyage en Norvège et en Danemark, j'ai pu constater la contradiction curieuse de sympathies réelles pour la France, plus générales et plus accentuées qu'elles n'étaient avant la guerre, et d'une facilité singulière à subir l'influence des thèses allemandes lorsqu'il s'agit de porter un jugement sur la situation politique. La Suède, elle, échappe à une pareille contradiction. Si l'on en juge par sa presse, elle prend actuellement parti pour l'Allemagne, presque plus nettement et universellement qu'elle ne l'a fait pendant la guerre.

Cela se voit, déjà, rien que par la lecture des nouvelles, car celles-ci proviennent de Berlin, sont accueillies sans la moindre critique, et jamais rectifiées, même lorsqu'elles ont affirmé les faits les plus fantaisistes, comme les mutineries de troupes françaises dans la Ruhr, l'envoi des condamnés français aux travaux forcés pour y débarrasser le carreau des mines, ou les expéditions de pillages organisés. On s'étonne de voir énoncer d'un ton sérieux, par la presse d'un pays cultivé, des nouvelles allemandes qui semblent plutôt inventées à l'usage des peuples arriérés, à qui l'on peut « bourrer le crâne » sans limite.

On trouve des télégrammes de correspondants en France, où des opinions de journaux de droite sont interprétées comme la manifestation d'idées impérialistes, mais où l'on cite et retient surtout les journaux ou revues comme *l'Œuvre, le Progrès Civique, l'Europe nouvelle*, d'où l'on tire tout le parti possible pour combattre la politique française et confirmer les thèses allemandes. Quelquefois des articles de ces journaux sont reproduits; plus souvent ils sont longuement analysés et commentés; c'est tantôt un article de Caillaux, tantôt un article du professeur Gide, qui sert à démontrer que ce n'est pas l'Allemagne qui a mis de la mauvaise volonté à payer les réparations : c'est la France qui a mis de la mauvaise volonté à se laisser payer.

Une étude à propos du mouvement de « Clarté » donne l'occasion de louer Barbusse, qui « a réussi à voir son ennemi humainement », comme si l'humanité consistait à subir passivement. Ce n'est d'ailleurs pas du tout le même genre d'humanité que l'on conseille à l'Allemagne.

Quant à la politique du gouvernement français, on la commente sans l'avoir énoncée. Tandis que des discours de Cuno ou de Stresemann sont résumés assez amplement, les discours anglais tiennent moins de place, et les discours ou documents français ne sont que mentionnés. On est ainsi d'autant plus libre pour le commentaire, inspiré par la presse radicale française, les articles de Keynes, et la documentation allemande.

Si la presse française radicale est si volontiers citée, c'est uniquement pour y puiser des arguments contre l'action française dans la Ruhr. Car les journaux suédois, en même temps, se rendent compte que la grande majorité du peuple français est favorable à cette action, et le disent. Ils ne cherchent d'ailleurs pas à savoir si l'opinion est favorable à la manière dont cette action est conduite. Ils le supposent, en considérant en bloc tous ceux qui la voudraient plus énergique comme gens de droite, qui ne comptent pas. Il en résulte que la politique de M. Poincaré, dans ses modalités aussi bien que dans son principe, apparaît comme la politique réellement voulue par la France, qui doit prendre à son compte les aménités adressées au président du conseil à propos de « l'oppression imbécile » qu'il fait subir aux Allemands.

Cependant il faut expliquer cette attitude de la France et de son gouvernement. Parfois, on reconnaît que la France a besoin des réparations et l'on n'en conteste pas la légitimité. On reconnaît aussi que l'Allemagne rêve de revanche et que l'existence même de la France est menacée. Des commencements de raisonnements semblent ainsi préparer la pleine justification de la politique française... Mais ils tournent court.

Qu'importe que la France ait besoin de réparation, si l'Allemagne ne peut payer? Qu'importe encore, au cas où l'Allemagne pourrait payer, si elle ne le veut pas? Qu'importe encore que la France ne se sente pas en sécurité? La contrainte est odieuse. Elle est, de plus, ridicule, lorsqu'on veut l'exercer sur un pays qui a la vitalité de l'Allemagne. La France ne peut qu'exciter la colère de celle-ci. Quelle imprudence ! « Malheur à la France, dès que son étreinte se relâchera. Des loups en furie sont des animaux dangereux. »

Tel est le jugement le plus favorable, en ce qu'il ne comporte aucune injure. Il est fondé sur des considérations purement pratiques. La France est faible, elle doit donc céder devant la puis-

sante Allemagne, et tâcher de l'amadouer. Il faut arriver à une bonne entente, — une entente dont l'Allemagne dicterait les termes. Cela revient à reconnaître le droit du vainqueur — et au profit de l'Allemagne.

Plus souvent, on attaque les actes des Alliés et surtout du gouvernement français avec une indignation outrée jusqu'au comique. On exalte le traité de Vienne. « Sur le fond de la paix française de violence, celle de Vienne se détache comme un acte humain et éclairé. » On compare l'invasion de la Belgique et l'occupation de la Ruhr : « En ce qui concerne l'invasion de la Belgique, il y avait tout de même des circonstances atténuantes qui font ici défaut. » Et l'on parle du désespoir où sont réduites les populations de la Ruhr par le « prussianisme français ». Il est curieux, au surplus, de voir cette presse si germanophile adresser aux Français, comme suprême injure, l'épithète de « Prussiens ».

Les incohérences sont fréquentes. Si l'on conseille à la France de céder, parce qu'elle est faible, on s'indigne aussi de la voir piétiner « un ennemi vaincu ». Si l'on reconnaît que l'opinion française est favorable à l'occupation de la Ruhr, on prétend aussi que la politique actuelle n'est approuvée que dans les milieux qui en espèrent des avantages économiques. Les motifs de critique sont contradictoires, il suffit aux journalistes suédois d'y trouver quelque raison de s'indigner.

Avec un état d'esprit comme celui-là, on n'examine pas les faits ni les textes, on est fatalement conduit à construire un roman, — le roman des intentions, que l'on peut plus librement imaginer. Les actes sont trompeurs, car ils sont faits souvent pour dissimuler les intentions. C'est ainsi que les conférences n'ont été que de simples comédies. M. Poincaré, chez qui la haine de l'Allemagne est une monomanie, avait depuis longtemps l'intention d'envahir la Ruhr. Et il veut y rester. Ce qu'il cherche, c'est un avantage politique, — économique aussi, mais « seulement dans le sens où la prise de possession de grandes ressources naturelles peut toujours être appelée ainsi ». Cela est inquiétant.

Il faut être aveugle pour ne pas voir que le jour s'approche à grands pas, où la puissance militaire française, en continuant à abuser de son hégémonie, deviendra insupportable non seulement aux Allemands, mais aussi aux autres peuples de notre partie du monde.

Cette phrase se trouve dans le *Göteborg Handels och Sjöfarts*

Tidning du 12 avril. Elle est grave. Si le journal se trouvait d'accord avec le gouvernement suédois, elle signifierait que celui-ci devrait se préoccuper, d'ores et déjà, des alliances nécessaires contre l'hégémonie militaire de M. Napoléon Poincaré. Voilà à quel point d'aberration peuvent en arriver des gens qui se flattent d'être capables de raisonner sainement, parce qu'ils sont neutres.

Cette attitude générale de la presse suédoise a été signalée récemment dans un article de la *Démocratie nouvelle*, article bien documenté, mais où s'est glissée une fâcheuse erreur au sujet du correspondant parisien de ce journal, Martin Koch, qui est une rare exception dans la presse suédoise, et a mérité d'être attaqué, même dans le journal où il écrit, pour son attitude francophile. Cela montre que le journal de M. Branting, sans avoir, sur la politique internationale, une doctrine ferme et pleinement satisfaisante, se distingue, du moins, très nettement du reste de la presse. Avant la démission de M. Branting, et à propos de son attitude au Riksdag, ce journal a publié le 15 mars un article qui a dû être communiqué à M. Branting, et où la presse suédoise était ainsi jugée :

> Cette presse qui, au lieu d'essayer de parler avec bon sens de la situation politique européenne, poursuit une francophobie sans borne du genre de celle des pires feuilles nationalistes allemandes, est un danger réel pour notre pays. Elle semble manquer totalement de parallèle dans aucun autre pays, du moins parmi les organes reconnus d'aucun parti politique. Ses débordements semblent indiquer que la droite suédoise n'est pas encore mûre pour une discussion de politique extérieure qui aurait lieu publiquement.

Ainsi se trouve confirmé tout l'article qui précède par l'appréciation d'un homme qui a peut-être voulu, au moment de quitter le pouvoir, donner à son pays un avertissement.

P.-G. LA CHESNAIS.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Exposition d'œuvres d'art des XVIIIe, XIXe et XXe siècles : Tableaux, pastels, miniatures, sculptures, meubles, sièges, tapisseries, etc.

Il serait injuste de passer sous silence l'**Exposition d'œuvres d'art des XVIIIe, XIXe et XXe siècles** organisée, 18, rue de la Ville-l'Evêque, par la Chambre syndicale de la

Curiosité et des Beaux-Arts au bénéfice de la Science française.

Que voilà donc une belle inspiration et un noble but ! Il en faut louer MM. Edouard Jonas, Joseph Billiet, Arthur et Louis Sambon, Lowengard, et tous leurs dévoués collaborateurs.

Leur bonne volonté et leur zèle n'ont pas été vains. Du 25 avril au 15 mai, les visiteurs ne cessèrent d'affluer dans les salles du petit hôtel de la rue de la Ville-l'Evêque, et plus de 100.000 fr. iront, paraît-il, aux laboratoires de nos savants.

Cette exposition fut en effet un véritable régal pour ceux que passionne l'Art Ancien. Collectionneurs et marchands avaient prêté des objets de choix : tableaux, pastels, miniatures, meubles, tapisseries.

On a revu avec une jouissance nouvelle l'admirable pastel de La Tour, passé en vente récemment et acquis par M. Edouard Jonas : *Portrait de la Présidente de Rieux.*

Madame la Présidente, placée face à la porte d'entrée, accueillait tous les visiteurs avec ce fin sourire et cette exquise bonne grâce qui caractérisent si bien tout le XVIIIe siècle. Assise dans son fauteuil doré, en robe bleu argent, bordée d'un ruban froncé bleu de roi, en petit bonnet noir orné de rubans bleus, les mains posées sur le ventre avec un « loup » dans la droite, elle semblait leur dire : « Ne vous pressez pas tant, ne trépidez pas ainsi comme des fous : asseyez-vous plutôt, causons et jouissons de la vie. »

Malheureusement, s'il y avait beaucoup de sièges exposés avec cette inscription : « Ne pas s'asseoir », les organisateurs avaient oublié de mettre quelques sièges vulgaires qui auraient permis au public d'accepter l'invite de Mme la Présidente de Rieux. Je les soupçonne même de quelque sans gêne. N'auraient-ils pas voulu, par hasard, dire aux bons visiteurs : « Imitez les « marionnettes » ; faites vite un petit tour et allez-vous en, pour céder la place à d'autres afin que s'augmente notre recette ? »

Pour ma part, j'ai dû l'augmenter et aller plusieurs fois à l'Exposition pour bien la voir en détail. Cela ne m'a pas empêché d'ailleurs d'en sortir chaque fois éreinté, car rien n'est fatigant comme de visiter une exposition ou un musée. Je ne m'en plains pas, au surplus. Les jouissances d'art qu'on éprouve font passer sur le reste.

Si j'ai vu tout l'ensemble de l'Exposition, je me suis surtout attardé devant quelques objets !

Après une longue conversation, debout, avec la Présidente de Rieux, j'ai salué Kléber, dont Guérin a fixé les traits énergiques dans une grande miniature, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus : la vigueur de l'expression, ou la délicatesse du pinceau. C'est ainsi le privilège de l'art de vous faire vivre quelques instants, et avec quelle intensité! en la compagnie des morts illustres.

Et quelle évocation aussi dans la forme, dans la patine, dans l'usure d'un meuble ou d'un siège ! Heureux ceux qui sentent ces choses ! Combien attrayante est leur vie intérieure et quelles féeries se déroulent dans leur âme!

Pour qui Nadal sculpta-t-il ce fauteuil de bureau prêté par le comte de Camondo? Le dossier est de forme ovale; une guirlande de fleurs le termine, que le ciseau du Maître a fouillée avec patience et avec amour. Sa petite dimension indique qu'il était destiné à quelque grande dame. Cette belle dame s'y asseyait-elle pour écrire ses comptes de ménage ou des « billets doux » ?

La vue du petit bureau de Oëben, réduction du bureau du roi, au Louvre, et également prêté par le comte de Camondo, inclinerait volontiers aux mêmes rêveries. J'ai admiré beaucoup de petits meubles prêtés par MM. Larcade, Arnold Seligmann, Kraemer, et, notamment, une petite table en acajou, attribuée à David Rœntgen, propriété de MM. Duveen Brothers, ornée de bronzes dorés et ciselés avec une rare perfection.

En fait de ciselure, celle de la soupière en argent, au comte de Gramont, retenait beaucoup l'attention.

De ci, de là, contre les murs, quelques belles tapisseries confiées par le Mobilier national, par MM. Duveen, Larcade, Guérault, par Mme Thalmann.

A côté d'une exposition d'objets anciens, les organisateurs avaient tenu à réunir des objets modernes les plus représentatifs de l'art actuel. Je suis sûr de la pureté de leurs intentions et Dieu me garde de leur prêter la moindre malice ! Il faut cependant constater que ce rapprochement a été et ne pouvait être qu'un coup de massue pour l'art moderne.

J'ai écrit nombreuses fois que je n'avais aucune prévention, ni aucun parti pris à l'égard de cet art. Je suis toujours prêt à admirer l'Art là où il se manifeste. Parmi les peintres et les sculpteurs de ce siècle ou de l'autre, j'en pourrais citer auxquels me porte un vif penchant. Le génie de Carpeaux me remue profon-

dément. Je tiens cet artiste pour un des plus grands de tous les temps. Selon moi, on ne l'a pas encore complètement découvert. Prodigieuses sont sa sûreté et sa souplesse de métier ; en même temps, toutes ses œuvres affirment qu'il a su fixer la vie juste au moment où elle est à son paroxysme. Qu'est Rodin à côté de lui, avec son art qui semble inspiré par des sujets ou des scènes de la Salpétrière ?

Pour qui est vraiment impartial, une œuvre de Rodin ne supporte pas un examen scrupuleux ni comme expression, ni comme exécution. La gloire de Rodin prend sa source dans une auto-suggestion, un bourrage de crâne, un montage de coup. Elle ne peut être qu'éphémère. Ce sera le châtiment. Vous le verrez.

D'ailleurs, d'une manière générale, on peut dire que tout l'Art moderne est complètement dévoyé. Il semble que les artistes soient d'accord pour dire : « Voyons ! qui de nous sera le plus excentrique, le plus braque ? »

En toute sincérité, on ne peut pas se livrer à d'autres réflexions devant les meubles de MM. André Groult, Jacques Ruhlmann, Louis Sue et André Mare, Paul Vera, Pierre Poisson et José Martin.

M. André Groult exposait un chiffonnier en galuchat blanc. On dirait un ventre de grenouille posé sur des pieds cagneux.

M. Ruhlmann offrait une immense commode en ébène macassar et marqueterie ivoire : meuble pour croque-mort. Une tapisserie « cubiste » recouvrait un canapé de MM. Sue et Dufresne.

Quelle singulière époque que la nôtre, où la loufoquerie domine en Art comme en Politique, où cubisme, dadaïsme, bolchevisme, wilsonisme, lloydgeorgisme se ressemblent comme des échappés du même cabanon !

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Louis Brochard : *Histoire de la paroisse et de l'église Saint-Laurent à Paris.* Avec 17 phototypies et 14 grav. Préface de M. le chanoine Pisani ; Champion. 40 »

Fernand Hartmann : *L'Agriculture dans l'ancienne Egypte.* Avec 77 fig. ; Libr. Imp. réunies, Paris » »

Art

Boyer d'Agen : *Raymond de Lodève et Benvenuto Cellini, le miniaturiste et le relieur du Livre d'heures de Charles le Quint* ; La Sirène. » »

Géographie

E.-F. Gautier : *Le Sahara* ; Payot. 4 »

Histoire

Alcides Arguedas : *Histoire générale de la Bolivie*, traduite de l'espagnol, résumée et adaptée au français par S. Dilhan ; Alcan. 12 »

Eginhard : *Vie de Charlemagne* éditée et traduite par Louis Halphen ; Champion. 7 50

Ludovic Fortalis : *Les Anglais en France : Des cachots de la Terreur aux geôles de l'Empire* ; Perrin. 7 »

A.-G.-P. Martin : *Quatre siècles d'histoire marocaine. Au Sahara de 1504 à 1902. Au Maroc de 1894 à 1912* ; Alcan. 16 »

Maurice Paléologue ; *Le roman tragique de l'Empereur Alexandre II*, avec 7 portraits ; Plon. 7 »

Edmond Vermeil : *La Constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande* ; Libr. Istra. 20 »

Hygiène

Pauline Fréchette-Handfiled : *L'art d'être une bonne mère* ; Libr. Beauchaine, Montréal. » »

Dr Mac Ellen D. Holstein : *La Longévité*, avec une méthode simple et pratique pour vivre cent ans ; Le Fauconnier. 2 50

Littérature

Baghavad-Gita, traduction de Ch. Wilkins et Parraud ; Edit. Rhéa. 6 »

Henri Baguet : *La Société du temps passé aux bains de Bourbon-l'Archambault* ; Maloine. 2 »

Alice Berthet : *La Littérature universelle*, avec un tableau synoptique depuis le moyen âge jusqu'à nos jours ; Le Fauconnier. 3 50

Pierre Billotey : *Les grands hommes en liberté*, aventures curieuses de nos plus célèbres littérateurs contemporains. Illust. de H.-P. Gassier ; Libr. de France. 6 »

Léon Bloy : *Le Mendiant ingrat, journal de l'auteur, 1892-1895* ; Mercure de France, 2 vol. à 6,50 l'un. 13 »

Divers : *Pensées de tous les pays et de tous les temps sur l'amour* ; Le Fauconnier. 2 50

Edmond Fleg : *Anthologie juive. I ; Des origines au moyen âge. II : Du moyen âge à nos jours* ; Crès, chaque vol. 7 50

Florian-Parmentier : *Le génie* ; Le Fauconnier. 2 »

André Germain : *Têtes et fantômes* ; Emile-Paul. 7 »

Georges Hérelle : *La représentation des pastorales à sujets tragiques.* Avec 19 fig. documentaires et deux chants notés ; Champion. » »

Histoire de Nala, conte indien, épisode du *Mahâbhârata*. Traduction nouvelle par P.-E. Dumont ; Lamertin, Bruxelles. » »

F. Jean-Desthieux : *Alphonse Séché*, biographie critique, avec un portrait, un autographe, des opinions et une bibliographie ; Chiberre. 2 »

Th.-Louis Latour : *Princesses, Dames et Aventurières du règne de Louis XIV.* Avec 6 portraits par Stab ; Figuière. 12 »

Pierre Mille : *Images exotiques et françaises* ; Le Fauconnier. 2 »

Sirieyx de Villers : *Lucie Delarue-Mardrus*, biographie critique, avec un portrait, un autographe, des opinions et une bibliographie ; Chiberre. 2 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Paul Pilant : *Le rôle du Général Galliéni, août-septembre 1914* ; Renaissance du Livre. 4 »

Philosophie

G. Giurgea : *Esquisse d'une conception de vie pour les temps qui viennent* ; Vrin. 7 »

Louis de Launay : *Descartes* ; Payot. 3 »

Poésie

André Castagnou : *Les quatre saisons* ; Le Divan. 10 »

Jean de Cours : *Suite tourangelle à la louange de Diane* ; La Connaissance. » »

Louis Lefèbvre : *La peine quotidienne* ; Garnier. » »

J. Lenfant : *Le laurier sanglant* ; Marrane, Louviers » »

Ferdinand Lovio : *Poèmes en l'honneur et à la louange de la mort* ; Messein. 5 »

Adrienne Monnier : *La figure* ; Maison des amis des Livres. 7 »

Jeanne Perdriel-Vaissière : *Le toit sur la hauteur* ; Chiberre. 5 »

J. Pomès : *Cahiers d'un poète* ; Bagnères-de-Bigorre. 4 »

Pierre-Henry Proust : *Le cri vivant* ; Chiberre. 4 »

Henri de Régnier : *Œuvres de Henri de Régnier*. Tome III : *Les jeux rustiques et divins* ; Mercure de France (Bibl. choisie). 15 »

Solange Rosenmark : *La dame Créole*. Avec un portrait de l'auteur par Lucie Delarue-Mardrus ; La Belle édition » »

François de Saint-Just : *Baguenaudes et quelques nocturnes*. Préface de S.-Ch. Leconte Avec 10 composit. de l'auteur gravées sur bois par Albert-Henri Besnard ; Messein. 8 »

Swinburne : *Laus Veneris*, traduit en français par Francis Vielé-Griffin et orné de gravures sur bois en camaïeu par Raphaël Drouart ; Pichon. » »

Politique

Robert Vessié : *La paix par la Ruhr. De la Marne à Essen* ; Plon. 5 »

Questions médicales

J. Rogues de Fursac : *Manuel de psychiatrie*. Avec 4 planches ; Alcan. 30 »

Roman

Henri Bordeaux : *Yamilé sous les cèdres* ; Plon. 7 »

Max Deauville : *Jonas* ; La Vie intellectuelle, Bruxelles. 7 »

Lucie Delarue-Mardrus : *Le pain blanc* ; Férenczi. 6 75

Robert Destez et Edouard Dulac : *La dame du dancing* ; Flammarion. 7 »

Alexandre Dumas : *Joseph Basalmo*, tomes IV et V ; Nelson, chaque tome. 4 50

Jean d'Esme : *Les dieux rouges* ; Renaissance du Livre. 7 »

Abel Hermant : *Le cycle de Lord Chelsea*. I : *Le suborneur*. II : *Le loyal serviteur* ; Nouv. Revue franç. Chaque vol. 6 75

Charles-Henry Hirsch : *Eva Tumarche, baronne* ; Flammarion. 7 »

Jacque Hugard : *Ces demoiselles de l'Opéra* ; Rieder. 7 »

Pierre Ladoue : *Les attardés* ; Bloud. 7 »

François Léonard : *Le triomphe de l'homme* ; Edit. Kemplen. 5 »

André Lichtenberger : *Chez les Graffougnat* ; Plon. 7 »

Alfred Machard : *Le loup-garou* ; Flammarion. 7 »

Gabriel Paris : *Anga l'immortel* ; Lemerre » »

Pol Prille : *Le roman des volets clos* ; France-Edition. 6 50

André Reuze : *La première image* ; Fayard. 6 50

Lucien Solvay : *Le Golgotha* ; Office de publicité, Bruxelles. » »

Ernest Tisserand : *Antoine et Ada* ; Albin Michel. 6 75

Edge Tremois : *César Walter, dictateur* ; Edition franç. illust. 2 vol. chaque vol. 3 50

T. Trilby : *La roue du moulin* ; Flammarion. 7 »

G. Verdavaine : *La dame bleue* ; Edit. Kemplen. 5 »

Lucien de Vissec : *Les filets bleus* ; Bloud. 7 »

Willy : *Ça finit par un mariage* ; Albin Michel. 3 75

Emile Zavie : *Sous les murs de Bagdad* ; Renaissance du livre. 7 »

Sciences

Niels Bohr : *Les spectres et la structure de l'atome*. Traduit par A. Corvisy; Hermann. 8 »

Sigmund Freud : *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Traduit de l'allemand par le Dr B. Reverchon; Nouv. Revue franç. 6 75

Charles Nordmann : *Le royaume des cieux, un peu du secret des étoiles* : Hachette. » »

Charles Richet : *Le savant* ; Hachette. 5 »

A. Sartory : *La cellule*. Avec des illust. ; Quillet. » »

Eugène H. Weiss : *L'électricien pratique*. Avec des illust. ; Hachette. 6 50

Sociologie

Julien Fontègne : *Manualisme et éducation*. Préface de M. E. Labbé ; Libr. de l'enseignement technique. 20 »

P. Trisca : *Les médecins sociologues et hommes d'Etat*. Préface de M. Charles Richet ; Alcan. 10 »

Théâtre

Robert d'Humières : *Théâtre, I* : Pièces modernes : *Cœur ! Les Ailes closes. Comme des Dieux* ; Mercure de France. 15 »

Léon Régis et François de Veyres : *Bastos le hardi*, comédie en 4 actes ; Nouv. Revue franç. 3 »

Villiers de l'Isle-Adam : *Œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam*. Tome IV : *Axël* ; Mercure de France (Bibl. choisie). 15 »

Voyages

Robert Chauvelot : *Le Japon souriant, ses samouraïs, ses bonzes, ses geishas* ; Berger-Levrault. 20 »

Louis Delourmel : *Histoire anecdotique de Brest*. Avec des illust. ; Champion. 7 50

André Hallays : *Bourgogne, Bourbonnais, Velay et Auvergne*. Avec des illust. ; Perrin. 12

MERCVRE.

ÉCHOS

La commémoration Paul Verlaine. — Prix littéraires. — Vitet et Vitu. — Daumier à Sainte-Pélagie. — Quot capita, tot sensus. — Un madrigal de Laurent Tailhade. — A la mémoire du journaliste Harduin : une épitaphe dédaignée. — Le « fils de la poule blanche ». — A propos des maillots. — Où, ô Hugo... — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publication du *Mercure de France*.

La Commémoration Paul Verlaine est prévue cette année pour le dimanche 17 juin. Après la visite traditionnelle au Luxembourg, on se retrouvera au café Procope, où le déjeûner sera présidé par Aman-Jean, auteur du portrait qui est au musée de Metz, et on présentera aux « Amis de Verlaine » le plâtre du buste du poète par James Vibert, qui doit être érigé à Metz.

§

Prix littéraires. — Les « prix Flaubert » ont été attribués pour la première fois à MM. Pierre Mille, Jean Viollis et Robichon de la Guérinière. La fondation de ce prix a donné lieu à un scandale qui

défraie abondamment la presse et dont nous ne connaissons pas encore le fin mot à l'heure où nous écrivons.

Le « prix du Nouveau Monde » a été attribué à M. Raymond Radignet.

§

Vitet et Vitu. — Il convenait que ces deux noms, qui s'associent fort euphoniquement et qui se présentent l'un après l'autre dans les dictionnaires biographiques, fussent encore une fois rapprochés dans une commémoration littéraire.

Louis Vitet, membre de l'Académie française, écrivain, archéologue et homme politique, né à Paris, d'une famille lyonnaise, le 18 octobre 1802, étant mort le 5 juin 1873, nous voici devant le cinquantenaire funèbre à célébrer.

Avec Auguste Vitu, publiciste, essayiste et érudit, né à Meudon, le 7 octobre 1823, mort à Paris, le 5 août 1891, c'est le centenaire d'une naissance que nous prendrons pour prétexte à ces notes.

A dire vrai, Louis Vitet, homme sévère, élève de Jouffroy, prête peu à l'article pittoresque. Lorsqu'il fut admis à prendre séance à l'Académie française, le Comte Molé, qui le recevait, lui décocha cette pointe :

« J'ai entendu quelquefois appeler *la Trilogie* votre seule œuvre littéraire, ou, du moins, la plus littéraire ; je ne me pardonnerais pas d'en parler ainsi... »

Puis il passa rapidement à l'examen des autres œuvres de Vitet, à ses travaux sur l'histoire de l'art, à ses scènes dramatiques qui s'inspirent de la Ligue, des Etats de Blois, de la mort de Henri III, etc., sortes de tableaux de l'Histoire de France dont l'apparition fut, à l'époque, saluée comme une nouvauté à cause de leur plan inusité ; en effet, ces œuvres appartenaient tout ensemble à l'histoire, au roman, au théâtre et à l'étude des caractères.

Leur lecture est, aujourd'hui, d'un agrément un peu laborieux.

La silhouette de Vitet était celle d'un dogmatique intransigeant. Camille Rousset a laissé de lui un portrait académique qui l'évoque à merveille :

> Une haute stature, la tête fortement modelée, de grands traits, un front large, d'épais sourcils légèrement froncés par une habitude méditative, le regard profond, la bouche d'un dessin correct et serré, toutes les lignes nettes, arrêtées, distinctes, la physionomie sérieuse, l'air noble, l'attitude simple et grave, voilà l'homme ; il imposait.

Auguste Vitu était d'aspect plus abordable, plus souriant ; grâce à quoi nous le considérerons d'un peu plus près.

Il fut apprenti typographe, puis surnuméraire dans l'enregistrement. En 1842, il quitta l'administration pour s'adonner à la littérature, collabora à d'innombrables publications, de la *Biographie Michaud* au *Figaro*, en passant par tous les petits journaux de ce temps-là, *Cor-*

saire, *Charivari*, etc. C'est le type même du journaliste bon écrivain: « Il semble né le derrière dans une écritoire », a-t-on dit de lui. De cette écritoire, plus de vingt-cinq volumes sont sortis : romans, recueils d'articles, ouvrages d'érudition sur Paris, les maisons de Molière et de Regnard, l'histoire de la typographie, etc., etc.

La Revue encyclopédique (année 1891, page 881) le donne même comme collaborateur de Murger pour un drame par lettres : *La Résurrection de Lazare* (1860), mais c'est là une erreur. *La Résurrection de Lazare* a été écrite par Henry Murger non en collaboration avec Vitu, mais avec Antoine Fauchery, peintre, graveur sur bois, voyageur, à l'occasion écrivain et surtout bohème célèbre parmi les amis de Murger et de Champfleury.

Vitu, lui aussi, avait fréquenté quelque temps les cénacles de la bohème. Certaine histoire d'un louis de 20 francs prêté, à fonds perdus, par Murger à Vitu, histoire rapportée par Ch. de Ricaud d'Héricauld dans ses *Souvenirs et Portraits*, était, paraît-il, légendaire au Café Momus.

Mais ces souvenirs nous apprennent aussi que la politesse de Vitu, sa maturité d'esprit, tranchaient avec le débraillé et l'excentricité de ses compagnons de jeunesse...

Par la suite, personnage notable dans le monde de la presse, officier de la Légion d'honneur et critique dramatique au *Figaro*, Vitu donna à son journal le compte rendu des pièces de théâtre le soir même de la première représentation. Il créa cette tradition fidèlement observée depuis.

« Les rares Parisiens nés à Paris, comme M. Vitu, ont un esprit plus délié que les autres ; ils savent tout et sont aptes à tout », écrit Monselet, à la page 213 de sa *Lorgnette littéraire*.

Tous les Parisiens approuveront ces justes paroles de Monselet en faisant remarquer toutefois que Vitu était originaire de Meudon. — L. DX.

§

Daumier à Sainte-Pélagie. — Une exposition des œuvres de Daumier est organisée à la maison de Victor Hugo, place des Vosges; beaucoup de dessins y figurent ainsi que quelques peintures, mais les autographes y sont rares. C'est que Daumier écrivait peu de lettres. Celles qui passent dans les ventes atteignent toujours des prix fort élevés. Dernièrement un texte de 3 pages provenant de la collection A. Bovet fut vendu 300 francs. Il était, à la vérité, des plus curieux, car il se rapportait à un séjour comme détenu politique que Daumier fit à la prison Sainte-Pélagie en 1832. Le grand artiste, alors âgé de 24 ans, y évoque avec humeur les conditions de sa captivité.

Me voici donc à Pélagie, charmant séjour, où tout le monde ne s'amuse pas.

Mais moi je m'y amuse, quand ce ne serait que pour faire de l'opposition. Je te promets que je m'arrengerez (*sic*) assez de la pension Gisquet [le préfet de police], si quelquefois l'idée de mon intérieur, c'est-à-dire de ma famille, ne venait pas troubler le charme d'une douce solitude.. Je travaille quatre fois plus en pension que je ne faisais lorsque j'étais chez mon papa, je suis accablé et tyranisé (*sic*) par une foule de citoyens qui me font faire leur portrait. Je suis mortifié, désolé, peiné, vexé même de ce que tu as de raisons qui t'empêche (*sic*) de venir voir ton ami la Gouape, dit Gargantua. Il faut que je sois né pour les sobriquets, car dès mon arrivée ici, comme on se souvenait plutôt de ma caricature que de mon nom, celui de Gargantua m'est resté...

Cette lettre, datée du 8 octobre 1832, est adressée par Daumier à son ami le peintre Adolphe Jeandon qui fut démocrate, combattant de 1830, honoré, par la suite, à ce dernier titre, d'une récompense nationale. — L. DX.

§

Quot capita, tot sensus. — Qui donc M. Chaboseau espère-t-il convaincre par sa « Confrontation de deux martyrologes » ? (*Mercure*, 1er-v-1923, pp. 698-708) ? Que le poisson russe soit mangé à la sauce césarienne ou prolétarienne, peu lui importe, à lui : le fait est qu'il est mangé. En quelle quantité? C'est ce que nous ignorons, l'article de M. Chaboseau étant, intentionnellement, sur certains points, d'une remarquable imprécision. Qu'on puisse chiffrer par « centaines de mille » les victimes du bolchevisme, cela ne me satisfait guère. Combien sont-elles, ces centaines? Cinq, neuf, douze ? Une seule centaine de mille, hé! mon Dieu, a tout de même son importance, même en Russie.

Mais où M. Chaboseau donne une précision qu'on peut estimer regrettable, c'est quand il avance que, de 1789 à 1799 inclus, soit en l'espace de 11 années, la Révolution Française a causé « dans toutes les classes, castes, sectes, dans tous les partis, sous-partis, coteries, la mort d'à peine sept mille personnes ». Peste! Pour ne lui point faire dire ce qu'il ne dit pas, je ne tiens pas compte « des luttes contre l'étranger », ni « même de la guerre dite de Vendée » (p. 700). Je ferai remarquer, ensuite, qu'un de ses arguments se retourne contre lui : lorsqu'il ne compte pas, comme victimes de la Révolution, « les violateurs du droit commun... exceptionnellement nombreux en une pareille période » (p. 704), il oublie tout simplement que ces non-victimes de la Révolution n'ont point failli, elles, à faire de nombreuses victimes avant que d'avoir été guillotinées ou passées par les armes, et qu'en temps à peu près normal ces assassinats eussent été beaucoup moins nombreux. Laissons cela de côté, et venons-en aux chiffres.

Sur 27 millions d'individus, en onze ans, sept mille innocents seulement auraient perdu la vie du fait de la Révolution, c'est-à-dire 3 pour 10.000, c'est-à-dire 636 par an! Appliquons cette moyenne à l'année 1794 où 178 tribunaux, dont 40 ambulants, prononçaient des condam-

nations à mort exécutées sur place et à l'instant, sans la moindre garantie pour les accusés. Si je divise par 178 les 636 victimes de 1794, j'arrive à ce résultat que chaque tribunal aurait prononcé seulement entre 3 et 4 condamnations à mort. « Soyons beaux joueurs ! » dit M. Chaboseau (p. 707). Je le veux. Cette moyenne de 636 ne peut s'appliquer qu'en statistique à l'année 1794. Je la laisse, pour prendre d'autres chiffres.

Du 16 avril 1793 au 9 thermidor an II le tribunal de Paris fait guillotiner 2625 personnes, celui d'Orange 392, celui de Nantes 1971, celui de Lyon 1684, celui d'Angers 760, celui de Toulon plus de 1000 : nous voici loin de la moyenne de 3 par tribunal ! En 1794, à Nantes où les grandes noyades ont fait 4800 victimes, sur 13.000 prisonniers 3000 meurent du typhus et de la pourriture. Et l'on voudra bien noter que, sur 178 tribunaux, je ne donne les chiffres que de *six*. Que si je totalise ces chiffres pourtant plus qu'incomplets et donnés plutôt à titre d'indication, j'arrive, *pour une année et demie*, à plus de 16.000 victimes, soit plus du double du chiffre donné, *pour onze ans*, par M. Chaboseau ! Avouerais-je que l'écart est trop grand pour que j'éprouve le besoin de faire état de l'autre chiffre, exagéré sans doute, mais seulement en partie, d'un million de personnes mortes de misère du fait de la Révolution ?

Est-ce pour charger par comparaison le plateau russe que M. Chaboseau déséquilibre ainsi la balance ? A défaut de l'épée de Brennus, dont je n'ai aucun besoin, j'y jette ces quelques chiffres. Je ne me flatte point, d'ailleurs, qu'ils doivent modifier les certitudes de qui que ce soit, car, en cette matière comme en toutes autres, il y a certainement aujourd'hui autant d'avis différents qu'il y eut hier de têtes... coupées.

HENRI BACHELIN.

§

Un madrigal de Laurent Tailhade. — Notre confrère M. Marcel Laurent, secrétaire général de l'Agence Fournier, écrit à Mme Rachilde :

> En feuilletant une collection de la *Chronique Parisienne*, j'ai trouvé, à la date du 8 février 1885, des vers que Laurent Tailhade vous dédiait. Je les ai copiés à votre intention, pensant que si vous en avez perdu le souvenir il vous serait agréable d'en entendre chanter la mélodie.

Le piquant de l'affaire, c'est que Mme Rachilde, qui collaborait cependant à la *Chronique Parisienne*, n'a jamais eu connaissance du madrigal de son camarade Tailhade, qui ne lui en a jamais parlé. Voici ces vers :

A MADEMOISELLE RACHILDE

Pour s'égayer, d'aucuns aiment à boire
Par les boudoirs que Watteau décora ;
D'autres s'en vont pousser quelque victoire

Près des beautés en velours nacara ;
Tels sont charmés d'ouïr un opéra;
Tels plus subtils, sans rien faire ni croire,
Dans le repos trouvent le ciel d'Indrâ;
Et j'en connais qui lisent mon grimoire
Pour s'égayer.

Ceux-là sont fous d'éloquence et de gloire
Plusieurs se font voler au baccara.
Moi, je ne veux qu'un regard qui fuira
Distraitement vos cils frangés de moire
Et sur mes vers un beau soir tombera
Pour m'égayer.

LAURENT TAILHADE.

§

A la mémoire du journaliste Harduin : une épitaphe dédaignée. — Au Père-Lachaise, dans le haut du cimetière, au premier rang des tombeaux édifiés parmi les arbres du terrain surélevé qui domine le chemin Abadie (35e division) s'élève la sépulture de famille du bon journaliste Henri Harduin, le rédacteur de ces courts billets qui connurent longtemps, au *Matin*, la faveur du public.

Sépulture très sobre, ornée d'un médaillon en bronze du publiciste et que rien ne signale plus particulièrement à la curiosité des visiteurs.

Mais, avancez un peu à gauche, deux tombes derrière la concession où repose Joseph Delacroix-Frainoille, qui fut bâtonnier de l'ordre des avocats à la Cour royale de Paris, en 1812, et penchez-vous sur l'entourage de pierre de la sépulture Célestin Scribe (famille parente de l'auteur dramatique).

Au milieu des herbes et des mousses qui ont envahi ces quatre mètres carrés vous trouverez une plaquette en terre cuite de forme rectangulaire et qui mesure environ 20 centimètres sur 50.

C'est un médaillon d'Harduin, signé P. Thierry 1909, au-dessous duquel on peut lire, si l'on a quelque patience, cette épitaphe que nous reproduisons mot à mot sans chercher à en expliquer le sens caché :

Les lecteurs du *Matin* à leur bien regretté
Journaliste dix huit août décédé
1908
Un jour grand cœur dans ses répliques
Faisant honneur à des critiques
Dit : « Qu'on avait tous le sourire
Quand on était en train de lire
Dans le *Matin* la polémique
De H. Harduin patriotique
L'humanité du petit parisien
Sur la tombe du maître incontesté

Par la pensée d'un grand républicain
Avoua au monde l'illustre vérité. »
Pour le groupe :
— DERAN.

Cette terre-cuite a visiblement été jetée sans ménagement sur la tombe Scribe, car elle est brisée en deux. L'inscription commence à s'effaceret, d'ici quelques années, il ne sera plus possible de la déchiffrer. « L'herbe cache, la pluie efface », comme il est dit dans Hugo à propos d'une inscription du même cimetière...

Cet hommage émanant de fidèles lecteurs mérite peut-être de ne pas disparaître aussi vite. C'est pourquoi nous l'avons restitué ici dans son expression intégrale — laquelle, somme toute, est assez touchante, en dépit de son obscurité. — L. DX.

§

Le « fils de la poule blanche ».

Paris, 5 mai 1923.

Monsieur le Directeur,

Juvénal emploie l'expression de « fils de la poule blanche — *gallinae filius albae* » dans le sens de « fils de la favorite » et qui est ou se croit d'origine supérieure, au vers 141 de sa treizième satire :

Ten' — o delicias ! — extra communia censes
Ponendum, quia tu *gallinæ filius albæ*,
Nos viles pulli, nati infelicibus ovis ?

« As-tu... la prétention de ne pas être traité comme tout le monde, parce que tu es, toi, *fils de la poule blanche*, et nous de misérables volailles, nées d'œufs moins favorisés ? »

Veuillez agréer, etc. LE GOUPILS.

§

A propos de maillots. — Alors que le maillot, justement honni par Théophile Gautier, disparaît fort heureusement des mœurs théâtrales et que de jolies filles, que cela ne gêne guère, offrent aux spectateurs l'affriolante joie de leurs jambes et de leurs cuisses nues, ce souvenir de *Bobino*, auquel les récentes poursuites provoquées par la « Ligue contre la licence des rues » — la *Chanson des grues et des rois* — n'est pas sans prêter quelque rétrospective actualité.

Au *Théâtre du Luxembourg* — c'était là son titre officiel — en ce *Bobino* de joyeuse mémoire qu'affectionnèrent nos pères et nos grands-pères, encore qu'on y jouât des revues, en vérité, ni plus bêtes ni plus décolletées qu'ailleurs, les pensionnaires de la maison ne portaient pas de maillots, mais des bas en coton blanc.

Ce n'était point, hélas ! souci d'esthétique, mais simplement mesure d'économie, de cette économie bien comprise qui substituait, avec non moins d'entrain, un piano, et quel piano ! aux violons et aux quelques

instruments qui auraient entrainé une direction intelligente et parcimonieuse de ses deniers à des frais exagérés.

En 1861, cependant, à la suite du succès obtenu par la revue *Gare l'eau !* de MM. Saint-Agnan, Choler et Abraham — en bons revuistes, ils ne s'étaient pas démesurément creusé la tête pour baptiser cette macédoine — un chroniqueur (c'était Henry de Pène, qui signait Mané), ayant signalé la fâcheuse disgrâce à laquelle semblaient vouées les petites femmes de *Bobino*, la direction se piqua au jeu, et cette note ne tardait point à rectifier l'information précédente :

Cependant, on nous fait savoir (quel triomphe pour l'*Indépendance* !) que voyant l'attention apportée par notre publicité à son théâtre, le directeur de *Bobino* a supprimé, par un trait de magnificence que je recommande aux tablettes de l'histoire, les bas de coton blanc dont il était question l'autre jour, et les a remplacés par de beaux maillots de soie rose.

« De beaux maillots de soie rose », comme si le nu n'habillait pas beaucoup mieux ?

— Oui, mais..., pourraient ajouter les grincheux, c'est plus difficile à porter. — P. D.

§

« Où, ô Hugo...

Fresnes, le 1er mai 1923.

Monsieur

Parmi les échos de votre numéro du 15 avril 1923, on cite un vers qualifié de « superbe » avec une juste ironie :

Où, ô Hugo, juchera-ton ton nom ?

en indiquant comme l'auteur de cette perle M. Henri de la Jeunetoye, membre de l'Académie d'Autun, fondée en 1837 par M. de Novion.

Je me permets de vous signaler que le Dictionnaire de la Conversation, édité par Firmin Didot frères en 1873, reproduit au cours de l'article « Cacophonie » (page 149 du tome IV) le quatrain complet que voici :

Où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom ?
Justice enfin que faite ne t'a-t-on ?
Quand donc au Corps qu'Académique on nomme
Grimperas-tu de roc en roc, rare homme

qu'il cite comme un exemple de cacophonie voulue et dont il attribue la paternité à Casimir Delavigne.

Grammatici certant...

Veuillez recevoir, etc.

J.-CH. LE MAIRE.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — Le 6 août 1882,

M. Jules Grévy, président de la République française, signait le décret suivant :

Le Président de la République française, sur la proposition du ministre de l'Intérieur,

Vu l'ordonnance du 10 juillet 1816, décrète :

Article 1er. — Est approuvée l'érection par voie de souscription publique d'une statue de Christophe Colomb sur une place de Calvi (Corse).

Art. 2. — Le ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Cette statue n'est pas encore érigée. Les habitants de Calvi ne revendiqueraient-ils plus Christophe Colomb comme leur compatriote ?

L. DX.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES COMPLÈTES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, IV (*Axël*). Vol. in-8 écu de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 15 francs. Il a été tiré : 59 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à 40 fr., et 550 ex. sur papier pur fil, numérotés de 60 à 609, à 25 fr. (Les œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam formeront 9 volumes.)

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER, III (*Les Jeux rustiques et divins*). Vol. in-8 écu de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 15 fr. Il a été tiré 39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 40 fr., et 275 ex. sur papier pur fil, numérotés de 40 à 314, à 25 francs.

LE MENDIANT INGRAT, *Journal de l'auteur 1892-1895*, par Léon Bloy, 2 vol. in-16 à 6 fr. 50 l'un, 13 fr. Il a été tiré 110 ex. sur papier pur fil, numérotés de 1 à 110, à 15 fr. le volume, soit 30 fr. l'ouvrage complet.

THÉATRE DE ROBERT D'HUMIÈRES. I. Pièces modernes : *Cœur ! Les Ailes closes. Comme des Dieux*. Vol. in-8 écu, 15 fr. Il a été tiré : 35 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 35, à 40 fr., et 100 ex. sur papier pur fil, numérotés de 1 à 100, à 25 francs.

R.F.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.